

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIKES

PUBLICATION MENSUELLE

consacrée aux recherches expérimentales et critiques

SUR LES PHÉNOMÈNES

DE

TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, ETC.

DIRECTEURS :

D^r X. DARIEX ; Prof. CHARLES RICHET

Rédacteur en chef : C. DE VESME!

COMITÉ DE RÉDACTION :

SIR WILLIAM CROOKES.
CAMILLE FLAMMARION.
SIR OLIVIER LODGE.
Prof. CÉSAR LOMBROSO.
MARCEL MANGIN.

D^r JOSEPH MAXWELL.
Prof. HENRI MORSELLI.
Prof. JULIEN OCHOROWICZ.
Prof. FRANÇOIS PORRO.
ALBERT DE ROCHAS.

ALBERT VON SCHRENCK-NOTZING.

SOMMAIRE

	<i>Pag.</i>
E. BOZZANO. — César Lombroso et la psychologie supernormale (<i>avec portrait</i>) .	397
Docteur H.-A. FOTHERBY. — L'éther, véhicule de la conscience subliminale .	406
Docteur PAUL JOIRE. — De l'emmagasinement de la force nerveuse extériorisée dans différents corps (<i>avec une gravure</i>)	429
R. WARCOLLIER. — Rêve commencé et terminé par deux dormeurs différents. .	437
AU MILIEU DES REVUES. — Les vêtements des fantômes. — Le souvenir artificiel des autres vies. — La mémoire ancestrale.	440
ECHOS ET NOUVELLES. — Le procès du médium Craddock. — La cathédrale de la « Christian Science ». — Le tzar et Papus. — La baguette divinatoire. . . .	448
LE MOUVEMENT PSYCHIQUE. — Société Universelle d'études psychiques. — La dissolution de la Branche américaine de la S. P. R. et le nouvel Institut psychique américain. — Déclaration du docteur Funk sur une prétendue communication d'Hodgson. — Un nouveau « médium aux fleurs » en Allemagne. — Pour la constatation des cas de divination	454

PARIS — 6, Rue Saulnier — PARIS

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

Les *Annales des Sciences Psychiques*, paraissant autrefois tous les deux mois, sont devenues mensuelles à partir de Janvier 1905. Le prix de l'abonnement annuel reste fixé à 12 fr. Chaque livraison est composée de 64 pages environ, comme dans le passé.

Le prix de la livraison, qui était autrefois de 2 fr. 50, a été réduit à 1 fr. 25, à partir de 1905.

S'adresser pour l'Administration et les Abonnements :

AUX BUREAUX DES **Annales des Sciences Psychiques**
6, Rue Saulnier, PARIS

TÉLÉPHONE 303.83

Nous prions nos lecteurs d'adresser la correspondance aux Bureaux des *Annales des Sciences Psychiques*, 6, rue Saulnier. On pourra cependant aussi adresser les articles soit à M. le Dr Xavier Dariex, 6, rue du Bellay, à Paris, soit à M. le professeur Charles Richet, 15, rue de l'Université, à Paris.

Edition Anglaise

THE ANNALS OF PSYCHICAL SCIENCE

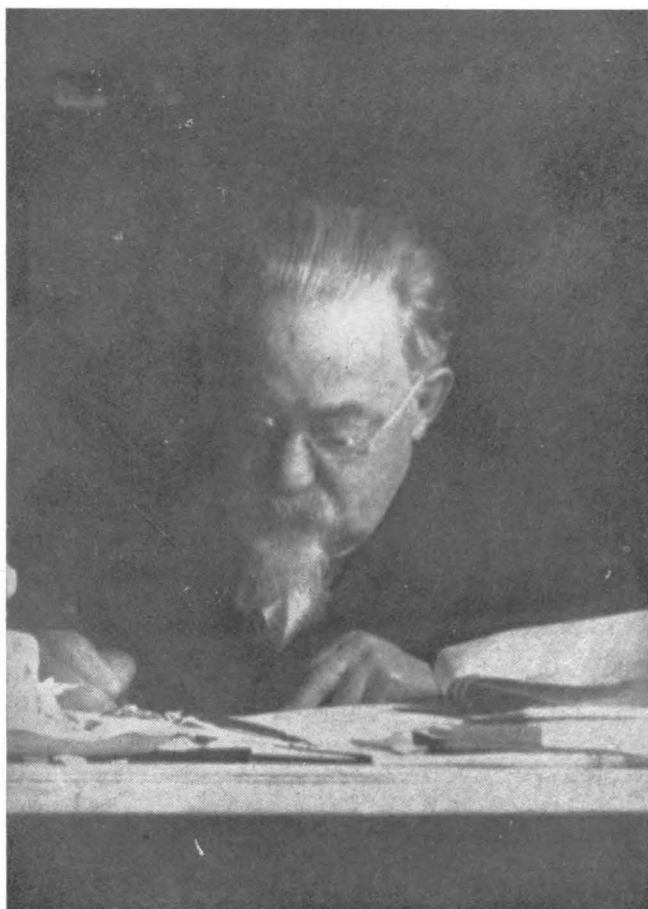
Pour la rédaction et l'administration, s'adresser à l'*Editor* L.I. FINCH, 110, St. Martin's Lane, London, W. C.

Les auteurs et les éditeurs sont priés d'adresser aussi bien aux bureaux de l'édition française qu'à ceux de l'édition anglaise les livres dont ils désirent que les *Annales* publient une annonce ou une analyse.

De même, le service d'échange doit être fait aux rédactions de chacune des deux éditions.

Ce fascicule se compose de 64 pages et 1 gravure hors texte.





PROFESSEUR LOMBROSO.

ANNUAIRE DE LA SOCIÉTÉ ITALIENNE DE PSYCHOLOGIE

1908. AN. N° 7.

CHRONIQUE

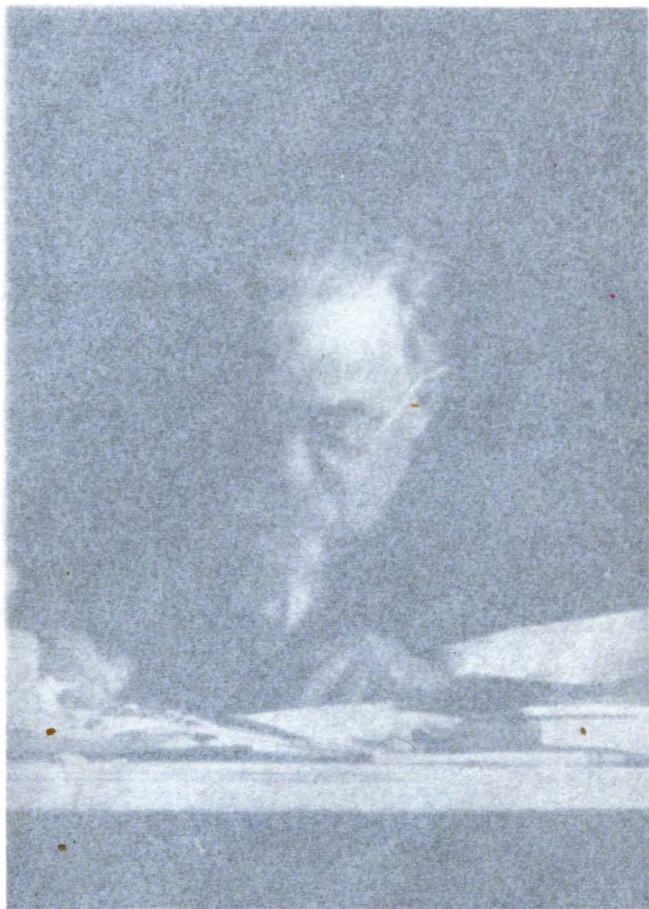
La psychologie en Italie

Il y a un demi-siècle que la psychologie est devenue une science à part entière, et elle a depuis lors occupé une place de plus en plus importante dans les publications scientifiques. En Italie, elle a fait de rapides progrès, et elle est aujourd'hui représentée par un grand nombre de savants, dont les travaux ont une portée internationale.

En 1881, les circonstances qui ont amené la fondation de la Société italienne de psychologie ont été exposées dans le numéro 20 de la *Revista di Psicologia*. En 1882, dans le numéro 20 de la *Revista di Psicologia*, il y a eu un article intitulé "L'indifferenza della psicologia".

A l'occasion du centenaire scientifique du professeur Lombroso, on a vu le centenaire avec tout de reconnaissance et de respect. Il y a eu public dans lequel plusieurs savants italiens ont participé, de l'illustre psychiatre et anthropologue, et il y a eu un livre de la Société italienne de psychologie. Le soin de s'occuper de l'œuvre de Lombroso a été confié à notre collègue, le professeur de psychologie, M. Bozzano, et c'est son intéressant ouvrage, *La psicologia di Lombroso*, qui doit traduire pour les auteurs des *Atti* de la Société italienne de psychologie.

V.



PROF. S. R. LOMBROSO.

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

16^{me} Année

Juillet 1906

N° 7



CÉSAR LOMBROSO & la psychologie supernormale⁽¹⁾

Bien que l'œuvre du professeur Lombroso dans le domaine de la psychologie supernormale ne comprenne pas des publications très étendues, sa portée pratique a dépassé tout espoir, ayant eu une répercussion vaste et profonde, en Italie et partout ailleurs et ayant contribué puissamment à diriger vers le même but les investigations de plusieurs autres savants.

On connaît les circonstances qui ont amené l'éminent anthropologue à s'occuper de ces études. C'était au mois de juillet 1888; dans le numéro 29 du *Fanfulla della Domenica* avait paru un article intitulé : « L'influence de la civi-

(1) A l'occasion du jubilé scientifique du professeur Lombroso, que l'on vient de célébrer avec tant de retentissement à Turin, un livre a été publié dans lequel plusieurs savants italiens et étrangers ont parlé de l'illustre psychiatre et anthropologue, chacun à un point de vue différent. Le soin de s'occuper de l'œuvre de Lombroso dans le domaine du métapsychisme a été confié à notre distingué collaborateur, M. Bozzano. C'est son intéressante monographie que nous avons cru devoir traduire pour les lecteurs des *Annales*. — N. de la R.

lisation et de l'occasion sur le génie ». Voici la conclusion de cet article :

De toutes les époques on peut dire qu'elles ne sont pas mûres pour les découvertes qui n'ont point de précédents, ou qui n'en ont pas en quantité suffisante, et quand elles ne sont pas mûres, elles ne sont pas à même de s'apercevoir de leur incapacité à accepter ces découvertes. A mesure que celles-ci se renouvellent, le cerveau se trouve plus prêt à en subir l'impression et les intelligences éprouvent toujours moins de répugnance à les adopter. Pendant seize ou vingt ans on a cru fou en Italie celui qui avait découvert la pellagrozeine; le monde académique continue à rire de l'anthropologie criminelle, de l'hypnotisme, de l'homéopathie; qui sait si moi et mes amis qui rions du spiritisme, nous ne sommes pas dans l'erreur; car nous sommes justement comme les hypnotisés, grâce au misonéisme qui couve en nous tous; il est possible que, comme il arrive à bien des aliénés, nous trouvant dans l'obscurité de la vérité, nous riions de ceux qui n'y sont pas.

Ces considérations si justes et qui montraient une intelligence si ouverte dans le savant qui les avait émises, attirèrent l'attention d'un homme qui s'occupait d'une manière sérieuse de psychologie supernormale, M. Ercole Chiaia, de Naples. Il se décida à publier, dans le numéro 34 du même journal, une lettre adressée au professeur Lombroso, en l'invitant catégoriquement à venir à Naples, pour assister à des séances expérimentales et s'assurer ainsi personnellement de la réalité des phénomènes médianiques.

M. Lombroso ne se rendit pas immédiatement à cette invitation; ignorant alors les lois qui régissent ces phénomènes, il avait prétendu subordonner son acceptation à des conditions peu conciliables avec les lois dont il s'agit. Il s'y décida néanmoins plus tard, quand il apprit que d'autres savants, parmi lesquels le docteur Acevedo, le professeur Brofferio, et le docteur Finzi, ayant assisté à des séances, en avaient rapporté une profonde impression.

Au mois de mars 1891, il se trouvait à Naples, où, avec

les professeurs Tamburini, Bianchi et Vizioli, les docteurs Ascenzi, Penta, Limoncelli, Gigli et Ciolfi, il assista aux premières séances avec le médium Eusapia Paladino. On adopta les mesures préventives les plus sévères ; M. Lombroso avait choisi lui-même le local, avait indiqué les personnes qui devaient y assister, il avait fixé le jour et l'heure des expériences. On imagina et on mit en exécution les méthodes de contrôle les plus rigoureuses. Malgré cela, des faits surprenants se produisirent dans ces séances ; on observa, entre autres choses, en pleine lumière, des phénomènes de transport et de mouvements d'objets à distance, le tout en des conditions à enlever toute possibilité de doute.

M. Lombroso en rapporta à son tour une vive impression ; homme consciencieux, il ne manqua pas de manifester ouvertement sa pensée dans une lettre célèbre au docteur Ciolfi, relateur des séances, lettre qui contenait l'alinéa suivant :

Je suis tout confus et aux regrets d'avoir combattu, avec tant de persistance, la possibilité des faits dits spirites ; je dis des faits, parce que je reste encore opposé à la théorie. Mais les faits existent, et je me vante d'en être l'esclave.

Ces franches déclarations, provenant d'un homme de si haute renommée, eurent partout une répercussion profonde. Les journaux quotidiens s'en occupèrent ; puis les revues scientifiques, les revues d'actualité, et même les journaux littéraires. La surprenante nouvelle dépassa aussitôt la frontière d'Italie, et se propagea dans le monde entier en soulevant des discussions passionnées, trop souvent partiales et intolérantes, aussi bien pour que contre l'authenticité des phénomènes. M. Alexandre Aksakoff, qui se distingua si fort dans l'étude et la classification des faits métapsychiques, ayant connu ces événements, écrivait à M. Chiaia, de sa résidence d'été à Repiofka, à la date du 24 juillet : « Gloire à M. Lombroso pour ses nobles paroles ! Gloire à vous pour votre dévouement ! Vous en êtes largement récompensé. »

Il en résulta les mémorables séances de Milan, organisées par M. Aksakoff lui-même, et qui eurent lieu en octobre 1892, chez M. Finzi. A ces réunions, en outre de MM. Lombroso et Aksakoff, assistèrent les professeurs Charles Richet, Schiaparelli, Brofferio et Gerosa, les docteurs Finzi, Karl du Prel et G. B. Ermacora. M. Lombroso en rapporta la confirmation complète de la réalité des faits ; les procès-verbaux de ces séances, renforcés par l'autorité de son nom uni à ceux des autres expérimentateurs, bien connus dans le domaine des sciences, marquèrent une date historique dans les annales des études médianiques.

Les dernières expériences de cette nature auxquelles a assisté M. Lombroso ont été les séances de Gênes, en 1901-1902. Il vint tout exprès de Turin pour exécuter certaines expériences d'extériorisation de la sensibilité qui réussirent fort bien.

Il faut encore rappeler comment, en 1893, il s'était fait expédier les moulages en plâtre des empreintes que M. Chiaia avait obtenues sur l'argile au cours de nombreuses expériences avec Eusapia Paladino ; il put alors les examiner avec soin au point de vue scientifique. A ce sujet, il écrivait le 26 novembre 1903 à M. Chiaia : « L'affaire de vos moulages devient beaucoup plus sérieuse et plus importante que je ne l'aurais supposé. Certains sculpteurs m'ont dit qu'ils ne se sentiraient pas de force à en faire d'aussi parfaits en un mois de travail. »

Tels sont les points principaux du rôle joué par l'éminent anthropologue dans les recherches expérimentales sur les phénomènes objectifs du médiumnisme.

* *

Dans l'année même où furent tenues les premières séances de Naples, parurent dans l'*Archivio di Psichiatria, Scienze Penali e Antropologia Criminale* (fasc. I-II, 1891) les résultats d'une enquête publique faite par M. Lombroso sur les phénomènes de « transmission de la pensée », avec

des expériences privées importantes sur le même argument. Il avait entrepris ces recherches pour se défendre des critiques auxquelles il était en butte pour avoir affirmé que les phénomènes auxquels il avait assisté avec Pickmann (le professionnel bien connu de la lecture de la pensée) étaient en bonne partie authentiques. Si on tient compte du temps limité au cours duquel elles furent exécutées, on ne peut que reconnaître que ces recherches donnèrent des résultats remarquables et qu'elles fournirent de bonnes preuves à l'appui de la thèse soutenue. En même temps, elles servirent à confirmer les observations faites par d'autres distingués chercheurs étrangers.

L'activité du professeur Lombroso dans le domaine de la psychologie supernormale ne s'arrêta pas à cela. La nature de ce savant a toujours été telle, qu'aussitôt acheminé vers un but, il marche devant lui sans jamais s'arrêter, en négligeant les sarcasmes et les apostrophes par lesquels la foule conservatrice se venge des précurseurs. A partir de 1896 paraissait dans *l'Archivio di Psichiatria* une section spéciale dédiée aux recherches sur le « Médianisme ». Cette initiative hardie fut considérée par d'aucuns comme sacrilège ; il ne s'en inquiéta pas, il y persévéra, et il y persévère encore. Dans cette rubrique il publia plusieurs articles concernant des « maisons hantées », des cas de télépathie, de télésthésie, de psycho-photographie, de transposition des sens, de lucidité, de prémonition, de rétro-cognition. Parmi ces études, l'enquête qu'il a exécutée sur une « maison hantée » de Turin mérite d'être particulièrement signalée.

* *

Il ne me reste qu'à toucher à la contribution théorique apportée par M. Lombroso à la doctrine de la psychologie supernormale.

Dans les arguments controversés qu'il traite, il est d'accord, en principe, avec ce qui a été écrit sur le même sujet par d'autres savants illustres, parmi lesquels se trouve

William Crookes; comme toujours, son exposé est remarquable par la grande netteté des idées et la force des analogies. Je rapporterai, à ce propos, quelques passages de ses écrits, grâce auxquels on pourra voir nettement sa manière d'envisager les phénomènes de la transmission de la pensée, de la télépathie, de la typtologie à base de communications intelligentes et du médianisme à effets physiques.

Relativement à la transmission de la pensée et aux phénomènes télépathiques en général, il s'exprime ainsi :

Si l'on transmet à distance un ordre mental, si la volonté d'un autre est obéie, dans la suggestion, comme si elle venait du sujet lui-même, cela prouve que, bien loin de s'agir d'un phénomène immatériel, il s'agit d'un phénomène de mouvement, donc d'une manifestation de la matière... Une corde harmonique, tendue à côté d'une autre dont on tire un son, entre à son tour en vibration, quand elle est accordée à l'unisson avec la première : c'est l'analogie que l'on a mille fois déjà répétée. Qu'y a-t-il de magique dans tout cela ?

On pourrait encore objecter : Comment les vibrations et les mouvements des molécules cérébrales peuvent-elles traverser la barrière compacte des os crâniens ?

Il suffira de répondre que des corps bien plus compacts encore n'opposent presque aucune résistance au passage des ondulations lumineuses, magnétiques, etc. La lumière, qui est une forme de mouvement des molécules, traverse le verre; un aimant couvert d'une cloche de verre ou de bois, attire un morceau de fer placé à l'extérieur, etc.

Le déséquilibre énorme, quoique passager, de la sensibilité chez les hystériques — voilà la condition spéciale, qui dépend probablement de l'interruption momentanée des fibres de conduction, par suite de l'altération du *cylinder axis* qu'Aradt a trouvé en eux et qui permet que l'énergie nerveuse s'accumule dans certains points de l'écorce, en la soutirant de certains autres, et qui explique l'origine de ces phénomènes, comme la grande fréquence des transmissions de la pensée chez les mourants (Myers) est expliquée par l'état très vif de passion et par l'énergie plus grande que l'écorce paraît acquérir dans l'agonie, peut-être à cause des ptomaines qui s'y accumulent. (*Annales des Sciences Psychiques*, 1904, p. 274-5.)

Pour ce qui se rapporte aux phénomènes typtologiques à base de communication intelligente, voici ce qu'il écrivait dans les *Annales des Sciences Psychiques*, 1892, p. 149.

Lorsque la table donne une réponse exacte (par exemple quand elle dit l'âge d'une personne, que celle-ci est seule à connaître), lorsqu'elle cite un vers dans une langue inconnue au médium, ce qui étonne étrangement les profanes, cela arrive parce que un des assistants connaît cet âge, ce nom, ce vers et y fixe sa pensée vivement concentrée à l'occasion de la séance, et qu'il transmet ensuite sa pensée au médium qui l'exprime par ses actes et la reflète quelquefois chez un des assistants. Justement parce que la pensée est un mouvement, non seulement elle se transmet, mais encore elle se reflète... Si dans la réunion assemblée autour de la table mystérieuse il n'y a personne qui sache le latin, la table ne parle plus latin.

Et voilà, enfin, comment, dans l'article que je viens de citer, il tâche de se rendre compte des manifestations objectives du médianisme qu'il avait constatées en expérimentant avec Eusapia :

Aucun de ces faits (qu'il faut pourtant admettre, parce qu'on ne peut nier des faits qu'on a vus) n'est de nature à faire supposer, pour les expliquer, un monde différent de celui admis par les neuro-pathologistes... Je ne vois rien d'inadmissible à ce que, chez les hystériques et les hypnotiques, l'excitation de certains centres, qui devient puissante par suite de la paralysie de tous les autres et provoque alors une transposition et une transmission des forces psychiques, puisse aussi amener une transformation en force lumineuse ou en force motrice. On comprend ainsi comment la force, que j'appellerai *corticale* ou *cérébrale*, d'un médium, peut, par exemple, soulever une table, tirer la barbe de quelqu'un, le battre, le caresser, phénomènes assez fréquents dans ces cas...

Dans certaines conditions, très rares, le mouvement cérébral que nous appelons pensée se transmet à une distance, petite ou considérable. Or, de la même manière que cette force se transmet, elle peut aussi se transformer, et la force psychique devient

force motrice... Ne voyons-nous pas l'aimant faire mouvoir le fer sans aucun intermédiaire visible ?... (*Ibid*, p. 146, 147, 148.)

. . .

Telle a été l'œuvre de César Lombroso dans le champ de la psychologie supernormale.

Quelles traces a-t-il laissées sur ce terrain ?

Bien que ses recherches expérimentales sur la transmission de la pensée représentent une contribution importante de faits et d'observations au service de ces études, nous devons toutefois reconnaître qu'elles n'ajoutent pas grand' chose à ce qui a été obtenu par d'autres chercheurs éminents, et surtout par les membres de la *Society for Psychological Research*, de Londres.

De même, le matériel qu'il a recueilli sur les phénomènes de la psychologie supernormale en général, quoique si précieux comme contribution individuelle, n'a rien apporté de nouveau à ce qui avait déjà été fait dans ce sens par la même Société qui, en effet, outre d'avoir réuni un matériel immense, a le mérite de l'avoir ordonné en des ouvrages magistraux de classification.

Le vrai titre de gloire auquel a droit M. Lombroso dans cette branche de la science se rattache indissolublement à cette question spéciale de la psychologie supernormale qui s'occupe des phénomènes de la médiumnité objective. Avant que sa parole autorisée s'élevât, courageuse, pour en soutenir la réalité, les représentants de la science officielle n'étaient pas seuls à les dédaigner; les préventions à ce sujet étaient telles que, les membres même de la *Society for Psychological Research* les méprisaient et les négligeaient injustement, en bornant leurs recherches aux phénomènes médianiques de nature purement intellectuelle. En vain, des savants tels que William Crookes, Alfred Wallace, Frédéric Zöllner avaient-ils à leur tour montré le même courage moral en réclamant pour eux l'attention qu'ils méritaient. C'était un champ très étendu

et très important de recherches, abandonnées aux mains inexpertes des adeptes du spiritisme.

Peut-être que les temps dans lesquels M. Lombroso s'occupa de cette question étaient déjà plus mûrs. En tout cas, par suite de la répercussion considérable qu'eut partout, dans le monde scientifique, l'acte courageux et noble de l'illustre anthropologue italien, il arriva qu'un groupe choisi de savants se décida à mettre de côté les préjugés pour écouter ses paroles. Pour la première fois, on apprit avec une satisfaction profonde, dans les rangs des personnes qui s'adonnent à cette branche de la science, que de ce côté des Alpes, comme en France, en Allemagne, en Angleterre, dans la Russie lointaine, des savants célèbres se disposaient à étudier expérimentalement le domaine jusqu'alors négligé du médianisme objectif.

Depuis ce jour, les recherches dans cette direction se suivent sans interruption, continuent encore, s'étendent, se vulgarisent. Si des problèmes nouveaux et intéressants sont sur le point d'entrer dans le cercle des recherches psychologiques, le mérite en est à celui qui ne se retint pas de parler alors que bien d'autres, à sa place, se seraient tus prudemment; à celui qui parla, tout en sachant qu'il courait le danger de compromettre irréparablement sa renommée de savant et de chef d'une école scientifique, ainsi que ses intérêts professionnels. Jamais un éloge n'a été plus mérité que celui exprimé par Alexandre Aksakoff : « Gloire à Lombroso pour ses nobles paroles ! »

ERNEST BOZZANO.



HENRY-A. FOTHERBY

(D. P. H., Camb. L. R. C. P., Lond. M. R. C. S., Eng.)

L'Éther, véhicule de la Conscience subliminale

L'ÉTHER ET LA MATIÈRE RADIANTE

Jusqu'à une époque relativement récente, bien des phénomènes physiques, tels que la lumière, la chaleur et l'électricité, ne pouvaient pas être expliqués. On eut enfin recours à la théorie de l'existence d'une forme de matière hautement atténuée, qui ne serait ni solide, ni liquide, ni gazeuse et qui occuperait tout l'espace, inter-planétaire et inter-moléculaire, terrestre et céleste. Cette forme de matière pénétrant toute chose est connue sous le nom d'*éther* ; les extrêmes parcelles dont il est composé sont appelées ions ou électrons. Lorenz et Larmer supposent que ces derniers sont des particules de matières infiniment petites, chargées électriquement, et l'on considère actuellement que toute énergie radiante est due aux vibrations de ces particules, dont les formes différentes peuvent être représentées par une gamme ascendante de vibrations. En commençant par celles dans lesquelles les vibrations sont relativement lentes et dont les ondes sont longues, en passant à celles de rapidité toujours croissante et dont les ondes ont une longueur toujours inférieure, nous avons la série suivante : électro-magnétique, rayons N ou Blondot, de chaleur, de lumière ultra-violette, et enfin les rayons Becque-

rel et les rayons X. Cet ordre est, naturellement, plus ou moins provisoire ; aucun doute que plusieurs changements pourront s'y faire ; les lacunes pourront être comblées ; tout de même cette hypothèse peut parfaitement servir, actuellement, pour les besoins de l'induction scientifique.

Le principal intérêt que présentent ces radiations au point de vue des questions dont nous nous occupons dans cet article, tient à l'existence de certaines d'entre elles, dont les ondes sont relativement longues, appelées ondes électromagnétiques d'Hertz, qui sont employées dans la télégraphie sans fil et permettent de communiquer à une distance de milliers de milles ; et à d'autres radiations qui leur sont proches au point de vue de la fréquence, et qui sont émises par des substances différentes, mais surtout par les nerfs et les centres nerveux, et particulièrement lorsque ceux-ci fonctionnent. Ce sont les rayons N, ou rayons de Blondot. Viennent ensuite les rayons lumineux. Ces radiations forment un groupe représentant les couleurs du spectre solaire, en commençant par le rouge et en finissant par le violet. Elles ne sont lumineuses qu'en vertu de l'organe nerveux que nous possédons dans la rétine, et dont la spécialité est de les recevoir et de les convertir en *stimuli* des nerfs ; les centres visuels du cerveau, grâce à leur connexion avec lui, reçoivent ces impressions et les transforment dans le sens de la lumière et de la couleur. A part cela, la lumière et la couleur n'existent pas comme telles en nature. Il ne s'agit que d'un état purement mental. L'effet combiné de toutes ces radiations lumineuses produit en nous le sens de la lumière blanche, ainsi qu'on peut facilement le démontrer par diverses expériences avec un prisme, qui a le pouvoir de diviser la lumière blanche dans ses différentes radiations, selon leur degré de réfrangibilité. Tous les objets dans la nature sont colorés à cause des degrés différents qu'ils possèdent de refléter ou d'absorber ces divers rayons luminifères qui composent la lumière blanche dont ils sont éclairés. Selon la théorie électro-magnétique de la lumière, proposée par Maxwell, la

lumière est causée par des vibrations qui voyagent à travers l'éther, et consistant, non pas dans la position des particules d'éther, ainsi qu'on le supposait dans l'ancienne théorie ondulatoire de la lumière, mais dans une altération périodique de leurs conditions électro-magnétiques.

Non seulement l'éther pénètre tout l'espace, et ses vibrations constituent des électrons donnant lieu aux différentes formes d'énergie, mais on croit aussi qu'il constitue la matière elle-même. On suppose actuellement que tous les atomes et par suite les molécules des différents éléments chimiques et leurs agrégations sont composés par ces électrons bien plus subtils, et que la différence entre un élément et l'autre dans ses propriétés physiques et chimiques ne dépend aucunement d'une différence entre les électrons eux-mêmes qu'il contient, mais de leur nombre, de leur manière de groupement et de leur mouvement. Ces électrons ont été définis des « centres de dégagement, ou tourbillons d'éther », ou bien simplement des « charges d'électricité », et Sir Oliver Lodge pense qu'on peut comparer un atome à un système planétaire consistant en nombre d'électrons qui tournent en des orbites rapides. Un fait spécial qui se rapporte aux électrons est qu'on peut les faire décharger hors de l'atome auquel ils appartiennent et les lancer à travers l'espace. Toutes les substances possèdent probablement cette faculté, mais il y a sans doute quelques rares éléments qui la possèdent à un degré remarquable, ainsi que par exemple le radium, ce qui fait qu'on les nomme radio-actifs. La matière, elle aussi, en certaines conditions, est particulièrement capable de dissocier les ions ou électrons qu'elle contient, par exemple lorsqu'elle passe de l'état solide à l'état liquide, lorsqu'on dissout un sel dans l'eau ou sous l'influence d'une action chimique.

LE RÔLE DE L'ÉTHER DANS LES PHÉNOMÈNES PSYCHIKES

L'intérêt que présentent pour les psychologues les plus récentes découvertes de la science physique relativement

à la théorie d'un éther qui pénètre toute chose, ainsi que les nouvelles idées touchant la force de la matière (grâce aux recherches de Sir William Crookes, de Sir Oliver Lodge, des professeurs Maxwell, Hertz, Lorenz, Larmet et autres), repose sur la lumière que ces nouvelles constatations de la science jettent sur certains problèmes qui étaient dernièrement encore obscurs, tels que la transmission de la pensée, la clairvoyance, la télépathie, les fantômes, etc. Quand on considère la question de ces phénomènes à ce point de vue, il est essentiel de se souvenir de la différence existant entre les sensations objectives et subjectives qui en résultent — ainsi qu'il est surtout apparent dans la vue, la plupart de ces phénomènes s'adressant surtout à ce sens. Lorsque nous regardons une personne ou un objet qui se trouve dans notre champ visuel, la rétine est immédiatement affectée par les rayons d'éther luminifères qui s'en dégagent, et l'impression que l'on en reçoit passe aux cellules nerveuses dans les centres visuels du cerveau qui les interprètent alors dans le sens de la couleur, de la lumière et de la forme. C'est ce que nous appelons *vision objective* et qui dépend de la présence de la matière sous une forme ou sous l'autre dans le champ visuel — matière qui est capable de refléter ou d'émettre la lumière. Ce peut être une personne, un paysage, ou simplement un gaz lumineux, ou de la vapeur. C'est en réalité un phénomène afférent ou centripète. Par contre, la *vision subjective* ne dépend d'aucune de ces présences. Le stimulus qui la cause peut même ne pas traverser la rétine, mais il est probablement reçu directement par les centres visuels eux-mêmes ; c'est un phénomène efférent ou centrifuge. Dans ce cas, le stimulus n'est pas nécessairement celui de l'éther luminifère. Les impressions des sensations subjectives de lumière peuvent être causées par des stimuli électriques, chimiques ou mécaniques, ainsi qu'il paraît manifeste dans les expériences sur les animaux. Différentes formes d'ivresse peuvent remplacer le stimulus dans certaines maladies, telles que la folie, l'épilepsie et l'hystérie, dans lesquelles

les phénomènes de visions subjectives se produisent fréquemment, en partant des jeux de lumière ou de couleurs jusqu'aux vraies hallucinations. La même chose peut se produire au moyen de l'alcaloïde contenu dans certaines boissons vénéneuses introduites dans le système, telles que l'opium, etc. Enfin, le même résultat peut être atteint par certaines nobles excitations agissant d'une partie du cerveau sur une autre durant certains états de conscience, comme dans les rêves — ou même d'un cerveau à un autre. Dans ces derniers exemples, le problème devient plus compliqué, puisqu'il ouvre devant nous les profondes questions de la télépathie, de la clairvoyance et d'autres phénomènes du même genre. Dans ces cas, les conditions optiques ne peuvent pas être séparées de l'état intellectuel général. Plusieurs de ces phénomènes peuvent être expliqués par cette théorie, que sous le régime de l'Ego dirigeant ou de la conscience personnelle, les structures nerveuses émettent quelques formes de radiations qui peuvent être envoyées et reçues à travers l'espace, un peu de la même manière que les ondes hertiennes dans la télégraphie sans fil, et il ne paraît pas improbable que les rayons N, découverts par Blondot et étudiés par Charpentier, en rapport avec l'énergie nerveuse, peuvent être les véhicules de ces communications.

LA CLAIRVOYANCE : QUELQUES EXEMPLES

Il y a toutefois d'autres phénomènes qui ne peuvent pas être complètement expliqués d'une façon si simple, surtout cette faculté qui est propre à certaines personnes, de voir non seulement des gens qui ne sont pas réellement présents, mais de percevoir des scènes et des actions qui se produisent à distance, qui se sont produites dans le passé, ou qui se produiront à l'avenir.

Comme il n'est pas possible de séparer le sens de la vue des conditions du système nerveux en général quand on s'occupe de la vision objective et des formes les plus

simples de la vision subjective, il est encore plus impossible de séparer la clairvoyance dans sa signification littérale, se rapportant au sens de la vue, de la clairvoyance mentale consistant à voir par l'intelligence seule. Il faut donc considérer sous le nom de clairvoyance, en même temps que ce qui se rapporte au sens de la vue, ce qui touche le sens de l'ouïe, et les impressions intellectuelles en général.

Cette faculté de la clairvoyance est probablement propre à nous tous, jusqu'à un certain point, mais certaines personnes la possèdent à un degré extraordinaire. Elle a existé depuis un temps immémorial et la réalité de ce phénomène est appuyée par une telle masse de cas bien démontrés, qu'il n'est pas possible d'ignorer simplement son existence. Chez quelques individus, cette faculté est provoquée automatiquement ; chez d'autres, elle se manifeste avec l'aide d'une surface luisante, telle qu'une boule de cristal ou un miroir dans lesquels les tableaux sont comme réfléchis par l'intelligence, puisqu'on les voit exactement comme dans une glace, la gauche devenant la droite, et la droite la gauche. En d'autres cas, le clairvoyant doit se mettre dans un état hypnotique pour manifester cette faculté. Dans cette condition d'hypersensibilité, le simple attouchement d'un objet appartenant à une personne ou porté habituellement par elle est suffisant pour mettre le clairvoyant en rapport psychique avec la personne en question et son entourage, aussi bien pour ce qui se rapporte au présent, que pour ce qui a trait au passé et au futur. Quelques exemples me feront mieux comprendre. Une dame de ma connaissance, sur la véracité et le caractère élevé de laquelle je sais pouvoir me fier, avait à Malte, où elle a passé la première partie de son existence, une domestique française ou suisse (je ne me souviens pas exactement laquelle de ces deux nationalités) qui avait l'habitude de pratiquer la divination, pour l'amusement de la famille, dans une tasse à thé. Elle pouvait décrire des personnes qu'elle voyait, avec une telle exactitude à l'endroit où elles se trouvaient ou à

celui où on devait les rencontrer, que lorsque la rencontre avait lieu, on les reconnaissait parfaitement par la description qu'on en avait eue.

Je n'ai pas eu l'occasion de constater personnellement des cas de clairvoyance visuelle, mais je puis témoigner de quelques faits se rapportant à la clairvoyance mentale. Il y a sept ou huit ans, j'ai eu un entretien avec Mme B... et j'ai trouvé que ses facultés de clairvoyance étaient vraiment remarquables. La séance a été tenue dans une chambre faiblement éclairée ; le sujet était assis à une extrémité de la table et moi à l'autre. A sa demande, je retirai l'un des gants que je portais, et je le lui remis. Après l'avoir palpé et frotté pendant quelques secondes afin d'absorber (me dit-elle) l'influence de mon magnétisme, que le gant était censé contenir, et au moyen duquel elle se mettait en rapport psychique avec moi, elle passa, selon ses expressions, en état de transe, qui toutefois ne produisit aucun changement dans son apparence. Après quelques minutes, elle commença à décrire mon caractère et plusieurs circonstances de ma vie passée avec autant d'exactitude que si elle avait été strictement liée avec moi, quoique nous ne nous fussions jamais rencontrés auparavant. Je lui tendis alors des lettres, recouvertes de leurs enveloppes, que j'avais reçues d'amis ou de membres de ma famille. Elle les prit une à une et les pressa sur son front, après quoi elle fut immédiatement à même de m'indiquer les caractères de chacun de mes correspondants, avec beaucoup de justesse. L'une de ces lettres avait été écrite par un de mes parents les plus proches et les plus chers, qui était mort au temps de mon enfance. Après une légère hésitation elle dit : « Il me semble que cette lettre est d'une personne qui est passée de l'autre côté », voulant signifier avec cela que la personne qui avait écrit la lettre était morte. Elle m'indiqua ensuite le degré de parenté qui existait entre nous et parla d'elle comme d'une dame d'une grande élévation intellectuelle, d'un tempérament artistique, un écrivain, etc., — tous détails qui étaient parfaitement vrais.

Maintenant, si nous nous arrêtons à ce point, nous trouvons que tous ces phénomènes peuvent être expliqués par la télépathie mentale. Toutes ces connaissances qui se rapportaient à ma vie passée, aux traits caractéristiques de mes parents et amis qui avaient écrit les lettres, que l'un d'eux était mort au courant de mon enfance et était doué d'une culture intellectuelle très élevée, tout cela constituait des faits enregistrés dans mon cerveau, et il suffisait à Mme B... de pouvoir se mettre en rapport psychique avec moi pour obtenir tous ces renseignements. Le simple fait de lui avoir remis les lettres ne paraît guère être une condition nécessaire pour la production des phénomènes, à ce que je puis en juger. En tout cas, quand même elle aurait lu les lettres, cela n'aurait pas suffi à lui fournir les renseignements dont elle disposait au sujet des personnes qui les avaient écrites, de leur entourage, etc.

Mais ses pouvoirs ne s'arrêtaient pas là ; elle commença à prédire les événements futurs. Ceux-ci consistaient en affaires personnelles et de famille, qui se sont presque toutes réalisées, telles qu'elles avaient été prédites, quoique l'expérience ait eu lieu plusieurs années avant leur réalisation, et que ces faits fussent alors absolument en dehors de mon horizon intellectuel. Il s'agissait, entre autres choses, de l'époque à laquelle je me serais marié, d'une attaque d'apoplexie dont devait être frappée une personne de ma famille, et de certaines affaires financières. Non seulement ces événements se produisirent, mais leur réalisation eut lieu presque à l'époque prédite. Le seul rapport, ou la seule connexion psychique que la dame pouvait établir avec mes amis et mes parents était au moyen des lettres qu'ils avaient écrites, et avec moi, au moyen du gant que je venais de quitter, puisque, durant toute la séance, nous nous sommes tenus à quelque distance l'un de l'autre, avec une table entre nous.

Comment l'avenir peut être déterminé aussi bien que le présent ou le passé, c'est, sans doute, un mystère. Est-ce peut-être que notre avenir est déjà comme lié à notre

personnalité, et que le rôle que nous sommes destinés à jouer est marqué comme sur un rouleau phonographique ? Notre corps serait alors comme la machine dans laquelle ce rouleau aurait été placé au moment de la naissance, pendant que la vie qui l'anime serait comparable à l'énergie qui fait mouvoir l'aiguille tout le long de la ligne tracée de la vie, en dégageant les pensées et les actions vers lesquelles notre personnalité s'est avancée — de telle façon que ce qui doit arriver se trouve enregistré ici comme ce qui s'est passé, avec cette différence que nous ne le connaissons pas avec notre conscience ordinaire. C'est seulement lorsque le voile qui couvre nos sens ordinaires est levé, comme dans l'état de clairvoyance, et que notre *ego* subconscient acquiert une plus grande faculté de correspondance (alors qu'une connaissance plus élevée et une vision plus nette montent à la surface, quoiqu'entravées par les limites de la chair et par notre ambiant ordinaire, et que notre ancienne conscience restreinte se trouve pour le moment assoupie), que le futur, ainsi que le passé et le présent, se trouvent dévoilés, c'est-à-dire que le temps et l'espace élargissent leurs confins pour nous, et que la vision des choses lointaines semble se rapprocher.

LA THÉORIE DU D^r OSGOOD MASON
AUTRES EXEMPLES DE CLAIRVOYANCE

Cette personnalité plus étendue, que beaucoup de personnes croient à présent que nous contenons, constitue la théorie de la « conscience subliminale » ; son existence est rendue d'autant plus vraisemblable qu'elle sert à expliquer bien des phénomènes autrement incompréhensibles. On les trouvera largement discutés dans l'ouvrage du docteur Osgood Mason : *Telepathy and the Subliminal Self*. Je me bornerai, pour ma part, à rapporter du livre du docteur Mason, en qualité d'exemples, deux cas de clairvoyance des sens, se produisant à distance.

M. John Fitzgerald, de Brunswick (Maine), qui avait été autrefois un conférencier assez connu pour sa propagande de la tempérance, mais qui était, à l'époque dont il s'agit, un invalide obligé de garder le lit, aperçut par un phénomène de clairvoyance, et décrivit complètement le grand incendie de Fall River, Mass., en 1874, qui détruisit une vaste ferme. Il décrivit les commencements et les progrès du feu, les moyens qui étaient employés pour sauver les opérateurs, critiqua l'ouvrage des pompiers, cria des ordres comme s'il avait été présent, et lorsque le soir tomba, il s'abandonna sur son oreiller en disant : « C'est fini ! le toit est tombé, et ces pauvres gens sont ensevelis. » Ce n'est que trois jours après que Mme Fitzgerald reçut un journal contenant une narration de l'incendie. Elle la lut à son mari, qui l'interrompit fréquemment pour lui demander ce qui venait après, car « il avait vu tout cela ». Le récit correspondait presque exactement à la description donnée par M. Fitzgerald pendant que l'incendie battait son plein.

Le docteur Osgood Mason rapporte ensuite un cas dont il avait été le témoin oculaire ; le voici :

J'ai trouvé moi-même dernièrement un excellent sujet que j'appellerai A. B. ; une dame que j'avais d'abord hypnotisée pour la soigner d'une maladie, mais elle ne tarda pas à montrer une perception psychique et des facultés de clairvoyance d'une nature remarquable. Une fois, pendant qu'elle se trouvait dans l'état hypnotique, je lui demandai si elle pouvait aller voir ce qui se passait en d'autres endroits, par exemple dans sa propre maison. Elle répondit qu'elle tâcherait de le faire. Je lui dis alors de se rendre chez elle, dans une ville située à 300 milles de distance, et qui m'était absolument inconnue, et de me dire qui se trouvait dans la maison, et qu'est-ce qu'on y faisait. Après une minute de silence parfait, elle dit : « J'y suis. »

— Entrez, ajoutai-je alors, et dites-moi ce que vous y voyez.

— Il n'y a chez moi que ma mère. Elle est assise dans la salle à manger, près de la fenêtre. Il y a à la fenêtre un store qui n'existait pas lorsque j'ai quitté la maison. Ma mère est occupée à coudre.

— Qu'est-ce qu'elle coud ?

— Une ceinture pour D... (son petit frère).

J'écrivis tous les détails de sa description, après quoi je la réveillai. Elle ne gardait aucun souvenir de ce qui s'était passé, mais déclara avoir eu un sommeil agité. Je la priai d'écrire immédiatement à sa mère pour lui demander qui se trouvait chez elle à 4 heures de cet après-midi, où elle était, et qu'est-ce qu'elle était en train de faire. La réponse vint; elle décrivait toutes choses exactement comme je les avais enregistrées.

CLASSIFICATION DES PERCEPTIONS SENSORIELLES

Avant de clore cet argument, il sera d'abord intéressant de rapporter la classification de perceptions que nous donne le docteur Osgood Mason, et ensuite sa théorie de la conscience subliminale dont il a été question plus haut, et qui, à son avis, est l'explication de ces divers phénomènes de clairvoyance. Lorsqu'il écrivit son livre, la théorie des vibrations de l'éther était dans son enfance, et il la repousse un peu sommairement, non seulement en la trouvant insuffisante pour expliquer certains phénomènes, mais « parce qu'il n'y a absolument aucune preuve de l'existence d'un médium vibratoire de cette espèce ».

Mais tout cela est maintenant changé, et la théorie de l'éther universel peut être considérée comme une hypothèse aussi bien démontrée que celle de l'évolution elle-même. Toutefois, même dans notre supposition, que certaines radiations de l'éther, tels que les rayons N récemment découverts et qui seraient émis par les centres nerveux, peuvent, sous le contrôle et la direction de la volonté, expliquer les simples phénomènes de communications télépathiques ordinaires entre un cerveau et un autre qui agit sur le premier à distance, il y a encore d'autres phénomènes dont on ne peut pas aussi facilement venir à bout. A cette catégorie appartiennent, par exemple, les cas de clairvoyance, de visions dans le cristal, etc., qui n'impliquent pas uniquement un simple rapport mental entre deux cerveaux, mais aussi la faculté de voir des scènes et des actions qui se passent dans un endroit lointain, comme si le spectateur y était réellement présent, et cela non pas

nécessairement en rapport aux événements actuels, mais aussi à ceux qui ont eu lieu dans le passé ou qui sont enfermés dans l'avenir. En classifiant les perceptions, le docteur Osgood Mason dit :

Les perceptions peuvent être définies comme la connaissance que l'esprit prend des impressions qui lui sont présentées par les organes des sens, *et peut-être par d'autres moyens.*

Il y a une catégorie de perceptions qui est universellement reconnue et, jusqu'à un certain point, aussi comprise; ce sont surtout les perceptions provoquées par des impressions faites au moyen d'objets extérieurs reconnus, ou des forces qui agissent sur les organes de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du toucher. Ces perceptions sont considérées comme *réelles et vraies*, parce qu'elles correspondent à des réalités extérieures reconnues.

Mais les organes des sens subissent aussi des impressions venant d'influences qui ne sont pas reconnues comme ayant une réalité objective, quoiqu'elles agissent sur les sens d'une manière qui est souvent identique à celle des impressions provoquées par des objets extérieurs reconnus, et elles font surgir dans l'esprit les mêmes perceptions. Une autre vaste catégorie de perceptions comprend donc celles dont l'esprit vient à connaissance par des impressions faites sur les organes des sens en d'autres manières que par des objets extérieurs, et souvent là où il n'y a pas de preuves qu'il existe un objet extérieur correspondant à l'impression ainsi faite. Les impressions qui surgissent dans ces différentes manières sont appelées *hallucinations*.

En tout cas, en examinant les choses de près, l'on trouve que la ligne de division nette entre ce qui a une réalité objective et ce qui ne l'a pas n'est pas facile à tracer, d'autant plus si l'on songe qu'en biologie la ligne nette entre la vie végétale et la vie animale peut être tracée aisément ainsi qu'entre les êtres vivants et les non vivants.

Il n'est donc pas étonnant que l'origine de ces perceptions qui ont toujours été classées comme des hallucinations a toujours été un argument controversé, même parmi les philosophes les plus éminents.

Sans suivre les discussions qui ont surgi à ce sujet — discussions qui sont souvent confuses, et généralement peu con-

cluantes — on peut obtenir une idée assez distincte du sujet en considérant l'origine de ces perceptions sous trois points différents, c'est-à-dire :

I. Des perceptions qui sont considérées comme des hallucinations peuvent avoir une origine *centrale*, c'est-à-dire qu'elles peuvent surgir complètement dans l'intelligence elle-même sans aucune excitation extérieure directe. Par exemple, les caractères décrits par un romancier peuvent devenir si réels pour lui, et même pour quelques-uns de ses lecteurs, qu'ils deviennent *extériorisés*, de vrais objets de perception visuelle; on les voit agir, on les entend parler. On répète souvent l'exemple du peintre qui, après avoir soigneusement étudié l'aspect du modèle, peut volontairement le projeter visiblement dans l'espace et peindre le portrait, non pas sur l'original, mais sur le fantôme produit de la sorte; ainsi que de cet autre peintre qui peut extérioriser et projeter d'autres tableaux intellectuels de la même manière, tableaux qui ont pour lui tant d'exactitude et sont tellement sujets aux lois ordinaires de la vision, que l'artiste demandera à une personne qui se trouve en face de lui de s'écarter pour ne pas lui empêcher la vue de l'objet qu'il s'est ainsi créé.

On remarquera en ce cas que, bien que la perception ait une origine centrale, dans l'intelligence même, et qu'elle ait même été produite volontairement, toutefois elle est une impression faite sur l'organe de la vue exactement de la même manière qu'un tableau projeté sur la rétine par un objet extérieur, réel, et il disparaît alors que les yeux sont fermés, ou qu'un objet opaque intervient, et suit les lois de l'optique en général; donc, strictement parlant, ces perceptions sont aussi réelles.

COMMENT LA VOLONTÉ PEUT CRÉER DES IMAGES PAR LES VIBRATIONS DE L'ÉTHÉR

En considérant ces étranges phénomènes, il n'est pas possible de supposer que, comme les rayons d'éther lumineux, en venant d'un objet dans la vision objective ordinaire, sont convertis en énergie nerveuse, et ainsi transférés par les cellules nerveuses corticales des centres optiques en impression de lumière et de couleur, par une transformation

semblable, mais à l'envers, l'énergie nerveuse peut être reconvertie en impression d'éther lumineux. Que l'organisme vivant soit capable de produire et d'émettre des rayons de lumière, nous en avons plusieurs exemples dans les formes plus inférieures de la vie. Par exemple, parmi les insectes, il y a le ver luisant qui est bien connu, avec sa brillante lumière à l'une des extrémités de son corps, et que l'on voit voler à la tombée de la nuit, et ceux qui ont vécu sous les tropiques se souviendront d'autres insectes plus grands qui jouissent de la même propriété. Il est intéressant de remarquer que la lumière émise est distinctement sous le contrôle de la volonté des insectes, et que la fonction peut s'exercer sous l'influence d'une excitation. Il paraît raisonnable de supposer que nous avons là un exemple d'énergie nerveuse qui se convertit en lumière. En effet, comme les électrons sont des parcelles de matière infiniment petites chargées électriquement, et que la lumière est due aux variations électro-magnétiques périodiques de ces parcelles, et comme toute la matière animée ou inanimée, non seulement contient des électrons en dissociation, mais peut, de même que le radium, les émettre, il n'est pas possible que sous l'influence directrice de la volonté ou de la personnalité humaine, l'organisme humain soit à même de matérialiser réellement un objet dans l'espace, formé simplement de ses propres électrons, qui, comme les a définis le professeur Crookes, constituent « le quatrième état de la matière ». Il suffit que l'on communique à ces électrons des vibrations électro-magnétiques pour les rendre visibles, condition qu'il ne paraît pas improbable que l'énergie nerveuse puisse fournir, si nous songeons à ses rapports intimes avec les phénomènes électriques, et sa faculté d'accroître la luminosité des corps radio-actifs durant l'émission des rayons N.

Si l'on considère ce que l'on connaît actuellement sur les propriétés de la force et de la matière, surtout qu'il y a un point où on ne peut pas tracer une ligne de démarcation entre les deux, parce qu'elles se fondent imperceptiblement l'une

dans l'autre, et que les électrons sont définis, d'un côté, « un centre de dégagement ou un tourbillon d'éther », et de l'autre côté, « une particule de matière infiniment petite, chargée électriquement », et que toutes les manifestations d'énergie sont dues aux variations et vibrations électriques de ces parcelles; quand on nous apprend que « l'électricité est matière, et la matière est électricité, ou plutôt les deux conceptions qui portent ces noms ne sont que des manifestations de la même sorte de matière première en des conditions différentes; et que ce que nous appelons des atomes consiste en des corps beaucoup plus menus, c'est-à-dire en ces ions ou électrons qui sont de simples charges d'électricité; que ceux-ci sont probablement émis par toutes les substances », alors on commence à voir la première lueur d'une nouvelle lumière, à travers la barrière qui semble séparer le visible de l'invisible, le matériel de l'immatériel; alors la barrière commence à se dissiper et des perspectives de lumière toujours plus brillante nous amènent à la connaissance nouvelle de beaucoup de mystères.

Si ce cerveau, « ce microcosme de force cosmique auquel aucun ensemble de batterie électrique n'est comparable », comme l'appelle le professeur Mandesky, est sous la direction de la volonté et de la personnalité humaine (et nous savons qu'il en est ainsi), il n'est pas difficile de concevoir que, sous certaines conditions de potentialité plus étendue, il soit à même, non seulement d'émettre de l'énergie radiante dirigée de telle manière à servir de moyen de communication à travers l'espace, mais aussi de projeter dans son champ visuel un corps éthérique ou une image formés de ses propres parcelles éthériques ou électrons, qui aient les vibrations nécessaires pour lui donner lumière, couleur et forme, de manière à pouvoir même tromper l'œil de la personne qui lui a donné l'existence. Ainsi, le peintre dont nous nous sommes occupé plus haut parvient à extérioriser son modèle, en sorte que cette image agit sur la rétine de l'artiste, exactement comme pourrait le faire une réalité objective, et obéit aux lois ordinaires de l'optique.

Une autre explication peut toutefois nous rendre compte de ces phénomènes, surtout en considérant les fantômes comme une recrudescence d'une image rétinale. On aura remarqué qu'avant que l'artiste puisse extérioriser son modèle, il lui est nécessaire de l'examiner attentivement. En songeant à l'analogie qui existe entre l'œil et une *camera* photographique, nous pouvons imaginer un négatif rétinale ainsi formé et converti ensuite en une série de stimuli nerveux dans une condition latente, et enregistré dans les cellules nerveuses corticales des centres optiques, d'une manière quelque peu analogue aux impressions qui se gravent sur le cylindre d'un phonographe. Nous pouvons maintenant considérer l'œil dans cette faculté de reproduire une image comme le ferait une espèce de lanterne magique, l'image rétinale remplaçant la plaque de verre qui contient la peinture invertie que l'on passe derrière les lentilles; il en résultera virtuellement une image droite qui serait produite dans le champ visuel suivant en quelque manière les lois ordinaires de l'optique. Dans le cas de la lanterne magique, l'image est concentrée et projetée sur un écran; alors que s'il s'agit d'une image rétinale recrudescence, l'écran serait constitué par un espace qui correspond probablement à la position qu'occupait le modèle quand l'impression rétinale a été créée. Cette explication vaincrait la difficulté que présenterait un corps éthérique, surtout celle tenant de ce que l'image est visible uniquement au peintre et non pas aussi aux autres, comme on devrait s'y attendre autrement.

LES PHÉNOMÈNES DE MATÉRIALISATION
EXPLIQUÉS PAR LA CRÉATION DES FORMES ÉTHÉRIQUES
UNE SÉANCE CHEZ CÉCIL HUSK

Je laisse le lecteur décider laquelle de ces deux théories constitue une explication plus plausible de ces phénomènes. Il y a néanmoins une autre forme de perception visuelle que

je crois pouvoir être complètement expliquée au moyen de l'hypothèse du corps éthérique. Je veux parler des phénomènes de matérialisation qui ont été vus dans quelques séances spirites. Si ces perceptions doivent être comprises dans la catégorie que nous venons d'examiner, c'est là, à mon avis, une question discutable si nous adoptons cette hypothèse pour les expliquer, puisque dans ce cas, quoiqu'elles aient une origine centrale, elles existent toutefois comme un objet matériel dans le champ visuel, quoique dans une forme impalpable grandement atténuée, et se trouvent donc être, comme dans le cas d'une vision objective ordinaire, sujettes aux lois ordinaires de l'optique. Je pense donc que si la théorie que je suggère sur leur cause doit être acceptée, elle devrait former une classe de perceptions distinctes de toutes les autres.

Je puis dire avoir quelque connaissance personnelle de ces phénomènes ayant assisté une fois à une séance dans laquelle des matérialisations se sont produites; je crois, par conséquent, qu'il pourra intéresser que je donne ici les impressions que j'en ai rapportées, avant de passer aux autres deux catégories de perceptions, suivant la classification donnée par le docteur Osgood Mason.

La séance à laquelle j'ai assisté était donnée par le médium bien connu M. Cécil Husk. Avant que la séance commençât, on m'invita gracieusement à fouiller la chambre — ce que je fis soigneusement avec une bonne lumière; je peux garantir qu'il s'agissait d'une chambre absolument ordinaire, sans aucune possibilité de trappe, porte cachée, poulies, miroirs réfléchissants, et autres trucs semblables au moyen desquels on pratique généralement des fraudes pour ces sortes de phénomènes. Les parois et le parquet de la pièce étaient absolument nus; il n'y avait qu'une seule fenêtre, et une seule porte; pour tout mobilier, il y avait une table à manger et quelques chaises ordinaires. Le seul appareil (si l'on peut lui donner ce nom) était constitué par une paire d'ardoises préparées de manière à pouvoir devenir lumineuses dans l'obscurité. La séance eut lieu

dans l'obscurité; l'assistance était composée d'une douzaine de personnes qui formaient la chaîne, dans la manière habituelle, autour de la table; le médium se trouvait à l'extrémité de la table et faisait partie du cercle. La première chose qu'il y eut à remarquer, c'est qu'après quelques minutes, malgré l'obscurité, je me rendis compte qu'il y avait dans l'air une sorte de vapeur phosphorescente, qui avait une apparence semblable à celle de la fumée de tabac, lorsqu'elle s'élève en spirales, et se répand ensuite en formant des dessins diaphanes; mais, en outre, j'observais qu'elle était toute parsemée d'innombrables petits points de lumière claire, semblables à de toutes petites lampes incandescentes. L'ensemble n'était pas très différent de la phosphorescence de la mer, telle qu'on peut la voir dans les eaux tropicales. Cette luminosité, à ce que j'ai appris ensuite, est appelée *lumière astrale* dans la phraséologie des spiritistes, qui la considèrent comme la matière lumineuse dont les esprits tirent leur forme.

Lorsque les fantômes apparurent, ils furent rendus visibles au moyen des ardoises lumineuses qui étaient soulevées automatiquement de la table, et qui projetaient ainsi une lumière azurée sur leur visage. Seulement les têtes et les épaules apparaissaient au centre de la table, exactement dans l'espace sur lequel se portait la luminosité des ardoises. Lorsqu'ils disparaissaient, cela se produisait petit à petit, dans un étincellement bleuâtre de lumière, du centre de la table autour de laquelle nous étions assis. Les visages que j'ai vus étaient parfaitement clairs et pareils à de vrais visages, tels qu'on peut les voir par la vision objective ordinaire; seulement, la lumière dans laquelle ils apparaissaient leur donnait une pâleur bleuâtre et un aspect un peu spectral. Je n'ai pas l'intention d'envisager la question s'il s'agissait de visages de défunts comme il était censé être, ni si les esprits sont généralement capables de se rendre ainsi visibles, et de communiquer avec les assistants. Je n'ai vu, et je n'ai pas exprimé le désir de voir aucun de mes parents ou de mes amis décédés.

J'ai vu le visage et les épaules d'une forme humaine qu'on me dit s'appeler John King, dont je me rappelle fort bien que la photographie spirite est conservée dans les bureaux de l'Alliance spiritualiste de Londres, et dont je reconnus les traits justement pour les avoir vus ainsi précédemment. La tête avait un aspect aussi réel et solide que celle d'un vivant quelconque; elle était drapée d'une sorte de châle blanc qui couvrait aussi les épaules; le visage était très sombre, avec une longue barbe noire; les traits avaient un type un peu oriental. Pendant la durée de l'apparition, on en vit distinctement les lèvres se mouvoir; elle répondit avec une voix forte et profonde à quelques questions qui lui furent adressées par les assistants.

Un autre visage que j'ai vu a été celui d'une jeune fille de belle apparence; il fut immédiatement reconnu par une dame qui était présente comme étant celui de sa sœur, morte quelques années auparavant, et à laquelle elle était vivement attachée. Je n'avais jamais vu la jeune fille en question pendant sa vie, mais lorsqu'on m'en montra plus tard la photographie, je fus immédiatement frappé par la très grande ressemblance existant entre elle et le fantôme qui se présenta à la séance.

D'autres phénomènes se produisirent encore : une lourde boîte à musique se mit à flotter en l'air, ainsi qu'un instrument à cordes de ceux que l'on appelle *fairy bells*, et qui est un peu semblable à une harpe éolienne; pendant tout ce temps, les deux instruments jouèrent de la musique d'opéra assez difficile, tantôt avec des sons très doux, tantôt si forts, que l'on aurait dit que les cordes allaient se briser.

Je me borne à relater ce que j'ai vu et entendu, l'esprit absolument froid, calme, libre de préjugés; si j'avais quelque tendance, ç'aurait été plutôt vers le scepticisme que dans le sens contraire; malgré cela, je dois dire que mon impression a été qu'il n'est pas possible de produire ces apparitions d'une manière frauduleuse quelconque, et qu'elles étaient bien dues à quelque sorte de phénomène psychique.

Je suis porté à croire que le médium peut, ou directement, par auto-induction, ou par son cerveau placé sous le contrôle d'une autre personnalité, produire par ses propres électrons une forme éthérée représentant une personne ou un objet et la projeter dans l'espace, de façon à ce que les assistants puissent effectivement l'apercevoir comme une image réelle. Je ne saurais dire si les assistants, à l'exclusion du médium, peuvent contribuer à la production des phénomènes en émettant quelque force, ou quelque matière ; sans doute, si une personne peut faire ceci, comment exclure qu'il en soit de même des autres individus ?

Ne pourrait-on pas expliquer de même ce que l'on appelle des « corps de pensées » (*thought bodies*), dont il est question dans les comptes rendus de séances, parus dans *le Light* et dans d'autres journaux ; il s'agirait de la pensée qui prend une forme corporelle. La même explication ne pourrait-elle pas s'appliquer, enfin, à bien d'autres phénomènes visuels de clairvoyance ? S'il est possible à un individu de créer ou de matérialiser de sa propre volonté et personnalité, et avec l'aide de son propre corps, un corps éthéré représentant une personne ou un paysage, il est aisé de comprendre qu'il peut être aussi poussé à le faire quand il est dans un état hypnotique, sous le contrôle d'une autre personnalité — et cela même à distance.

HALLUCINATIONS DUES A L'EXCITATION DES SENS

Passons maintenant à la seconde catégorie de perceptions dans la classification du docteur Osgood Mason :

II. En deuxième lieu, les perceptions peuvent avoir une origine *périphérique* — c'est-à-dire que le point d'excitation, d'où est produite la perception dans l'esprit, peut exister dans les organes mêmes des sens extérieurs, alors même qu'aucun objet extérieur correspondant à la perception n'existerait en ce moment, ou ne pourrait pas entrer en ligne de compte, à cause de la distance ou d'objets placés de façon à en intercepter la perception à nos sens.

En examinant les cas qui peuvent prendre place dans cette catégorie, on trouve qu'ils se divisent en deux classes différentes : ceux qui ont lieu en rapport avec quelque maladie ou défaut de l'organe du sens dont il s'agit, et ceux qui sont des « recrudescentes », c'est-à-dire des visions produites par la surexcitation de ces organes — par exemple lorsque, après avoir regardé une fenêtre dans une vive clarté, on ferme les yeux, ou l'on regarde dans une pièce obscure, on voit alors distinctement une image de la fenêtre avec toutes ses divisions, tous les détails de sa construction. Ce phénomène se produit même un temps assez considérable après qu'on a cessé de regarder la fenêtre. Au jeune paysan qui rentre à la maison, la nuit, après sa première visite à un cirque, toute la scène se présente encore : cirque, chevaux, écuyères, acrobates et clowns sont aperçus alors avec la plus grande netteté ; le jeune homme entend même encore le claquement du fouet du Directeur du cirque, les lazzi des clowns.

J'en me souviens qu'après avoir été au bal, dans ma prime jeunesse, et m'étant couché, j'entendais pendant longtemps encore l'orchestre jouer des valse, etc., presque aussi nettement que si cela se passait réellement devant moi ; aucun doute que bien des personnes doivent avoir éprouvé des « recrudescentes » semblables. A la même classe de perceptions appartient probablement le phénomène connu sous le nom de *phosphène*. Il se produit quand on ferme les yeux, et l'on concentre l'intelligence dans l'organe de la vue, avec le résultat que des effets subjectifs de couleur se produisent dans les yeux, de manière à engendrer souvent des effets kaléidoscopiques de figures et de couleurs changeantes.

LES HALLUCINATIONS TÉLÉPATHIQUES

III. En troisième lieu, les perceptions peuvent avoir une origine *télépathique*, c'est-à-dire qu'elles peuvent être l'effet de scènes et d'incidents qui se passent à une distance trop grande pour pouvoir impressionner les organes corporels des sens d'une manière directe ordinaire quelconque, mais qui peuvent, d'une manière ou d'une autre, provoquer dans l'esprit des per-

ceptions correspondant aux scènes et aux incidents en question.

Il s'agit là d'un phénomène qui constitue une nouvelle proposition en psychologie, et qui est fondée sur des études et des expériences qui n'ont été systématiquement poursuivies que dans les dernières quatorze années. [Il y a aujourd'hui 24 ans.] Ces études et ces expériences ont trait à la télépathie, à l'automatisme, et à l'action du *Subliminal Self*. Elles ont été entreprises et exécutées par différentes sociétés consacrées à la psychologie expérimentale, mais surtout par la Société anglaise des recherches psychiques.

LE RÔLE DE LA CONSCIENCE SUBLIMINALE

Le docteur Mason, à la fin de son ouvrage, résume ainsi ses conclusions :

Les phénomènes compris dans ce nouveau champ paraissent, au premier abord, hétérogènes, sans système, sans lien commun ; chacun paraît avoir une origine et un domaine différents. Mais que l'on fasse intervenir l'idée de la conscience subliminale, intelligente, douée de ses hautes facultés perceptives — et voilà que tous ces phénomènes réfractaires prennent leur place dans un seul système harmonieux. La conscience subliminale est l'agent efficient et actif de la télépathie ; c'est elle qui voit, et entend, et agit bien loin du corps, et qui transmet aux sens ordinaires les connaissances qu'elle obtient, tantôt par l'automatisme moteur, tantôt par l'automatisme sensoriel — par l'écriture, la parole ou l'audition automatiques, par les visions, par les fantômes. Il agit quelquefois pendant que notre Moi normal est parfaitement conscient, bien mieux et bien plus souvent dans la rêverie, dans les rêves, dans le somnambulisme, mais surtout lorsque le Moi ordinaire est complètement subjectif et le corps immobile, inactif et insensible, comme en cette étrange condition qui accompagne les phases les plus élevées de la transe et de la lucidité, dans lesquelles peu d'individus peuvent entrer, soit spontanément, soit avec l'aide de l'hypnotisme. Alors, tout en conservant encore ses attaches vitales atténuées, le *Subliminal Self* s'élève, avec une vision plus vaste, et puise la vérité à mille sources cachées.

Agira-t-il moins intelligemment, moins consciemment et

personnellement alors que cette attache vitale atténuée sera rompue et que le corps gisera, abandonné ?...

Ainsi le docteur Osgood Mason classe les perceptions visuelles, et résume sa théorie du Subliminal Self pour l'explication de ces différents phénomènes de clairvoyance, télépathie, fantômes, etc. Dix ans se sont écoulés depuis qu'il a donné ses conclusions dans son intéressant ouvrage : *Thelepathy and the Subliminal Self* ; la science physique a fait depuis lors des progrès rapides dans ses nouvelles manières de considérer la matière et l'énergie radiante, et malgré cela elle n'a pas abrogé les fonctions du Subliminal Self ; bien loin de là, elle a plutôt renforcé les probabilités de son existence, a mis en lumière les propriétés d'un intermédiaire au moyen duquel il peut se manifester en rapport avec l'univers physique et spécialement l'éther universel. C'est dans sa faculté d'agir sur cet éther, sur cette dualité primordiale de force et de matière que je crois que l'on peut trouver l'explication de tous ces phénomènes merveilleux que nous avons passé en revue — le secret du rapport ou du lien entre l'esprit et la matière — nos correspondances de rayons.



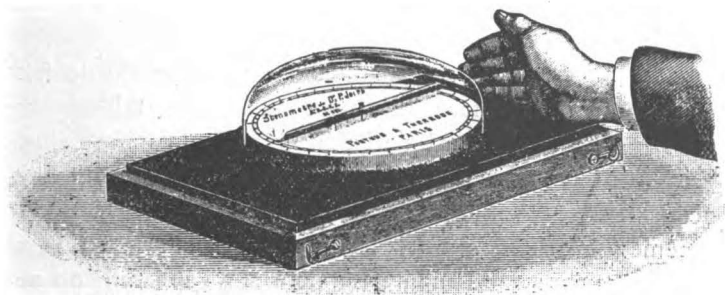
DOCTEUR PAUL JOIRE

*Professeur de l'Institut psycho-physiologique de Paris,
Président de la Société Universelle d'études psychiques.*

De l'Emmagasinement de la force nerveuse extériorisée dans différents corps

Dans une communication faite, il y a deux ans, à notre réunion générale, travail qui a été publié dans les *Annales des sciences psychiques*, je me suis appliqué à démontrer l'existence d'une force nerveuse, capable de s'extérioriser de l'organisme humain et de se manifester par le mouvement d'une aiguille, telle que celle du sthénomètre.

Je me suis surtout efforcé de prouver, à cette époque, que



cette force que nous pouvions constater à l'aide du sthénomètre était bien différenciée des forces connues : lumière, électricité, chaleur.

Je rappellerai seulement que la chaleur paraissant la force dont l'action était le plus difficile à éliminer, un

VII..

grand nombre d'expériences ont été instituées pour démontrer que la chaleur n'entre pas en jeu dans les expériences, telles que nous les avons décrites, de l'action de la main sur l'aiguille du sthénomètre.

Quoique la chose eût déjà été démontrée par mes premières expériences, j'en ai fait de nouvelles dans le même sens ; ainsi un bloc de glace placé en face de l'aiguille du sthénomètre ne la met pas en mouvement ; enfin, ayant porté la température intérieure de la cloche de l'instrument à 45°, j'ai constaté l'action produite par l'approche de la main, et personne ne soutiendra, je pense, que la température de la main a pu augmenter la température d'une couche d'air portée à 45°. En fin de compte, par mes expériences, confirmées du reste par d'autres expérimentateurs, la chaleur était bien éliminée et il restait la constatation scientifique d'une force, émanant de l'organisme humain, capable de s'extérioriser et de mettre en mouvement certains objets à distance.

Ce point acquis, cette force reste complètement à étudier dans ses propriétés.

Tout d'abord, cette question venait se poser à l'esprit : cette force peut-elle être emmagasinée par certains corps, comme cela est constaté pour la chaleur, la lumière, l'électricité.

J'avais d'abord constaté d'une manière fortuite le fait suivant : si l'on place certains objets sur la tablette du sthénomètre, en regard de l'aiguille, on peut laisser ainsi ces objets pendant des heures entières sans que l'on puisse constater la moindre déviation. Mais, si l'on a tenu ces mêmes objets pendant un certain temps dans la main, et si on les replace de la même manière sur l'appareil, on ne tarde pas à voir l'aiguille se mettre en mouvement.

Cette constatation ouvrait la voie à toute une étude nouvelle.

Cette force émanant du système nerveux, dont notre appareil nous avait permis de constater scientifiquement l'existence, pourrait donc, comme les autres forces analogues, être

localisée et emmagasinée dans différents corps. Cette découverte allait nous permettre d'étudier les qualités de cette force en les soumettant à toute une série de nouvelles expériences. De plus, s'il avait pu rester encore quelques doutes sur l'influence que pouvait produire sur notre appareil, soit la chaleur, soit l'électricité du corps humain, ces doutes se trouvaient forcément complètement dissipés, puisque nous allions pouvoir isoler cette force du système nerveux qui paraît en être le générateur, et tenir désormais le corps des expérimentateurs à distance de l'appareil enregistreur, de façon que ni sa température, ni l'électricité qu'il peut dégager ne puissent exercer sur l'appareil la moindre influence.

C'est à ces expériences que nous avons consacré les travaux d'un groupe d'études dont nous avons pris la direction et dont nous allons exposer ici les résultats.

Nos expériences ont été divisées en plusieurs catégories que nous allons examiner successivement.

La première catégorie d'expériences a eu pour objet de déterminer un certain nombre de matières capables d'emmagasiner la force nerveuse. Le dispositif de l'expérience était le suivant : le corps à étudier était d'abord placé en regard de l'aiguille du sthénomètre, dans la position où l'on place la main pour faire le diagnostic de l'équilibre de la force nerveuse. Après un quart d'heure de cette épreuve, l'on constatait que l'aiguille n'avait fait aucun mouvement ; que, par conséquent, le corps en lui-même ne dégageait aucune force capable d'influencer l'appareil.

Puis, le même objet était placé dans la main droite d'un expérimentateur et tenu ainsi pendant un quart d'heure.

Enfin, ce même objet était remplacé exactement dans la même position que primitivement sur le sthénomètre, les expérimentateurs s'éloignaient à une certaine distance de l'appareil, et, au bout d'un quart d'heure, on revenait noter l'écart nul ou plus ou moins grand, accusé par l'aiguille.

Notons de suite, pour n'avoir plus à y revenir, que le mouvement de l'aiguille s'est toujours produit dans le sens

de l'attraction vers l'objet (sens du mouvement, que nous désignons par le signe +).

Voici d'abord quelques corps avec lesquels le résultat a été négatif, c'est-à-dire qui n'ont déterminé aucun mouvement de l'aiguille :

Un rouleau de feuilles d'étain.

Un lingot de fer.

Le coton sous forme d'ouate.

Voici ensuite une série de corps pour lesquels, avec le dispositif expérimental que nous avons indiqué, nous avons constaté un emmagasinement de la force nerveuse.

Bois, écart de l'aiguille	+ 10° Mr V. (1)
— —	+ 14° Mr L.
Mouchoir, écart de l'aiguille	+ 7° Mr V.
— —	+ 8° Mr D.
— —	+ 14° Mr L.
— —	+ 15° Mr B.
— —	+ 17° Mr J.
Bouteille remplie d'eau. Écart	
de l'aiguille	+ 8° Mr D.
— —	+ 12° Mme P.
— —	+ 27° Mr H.
— —	+ 7° Mr S.
Toile mouillée	+ 17° Mr J.

La diversité de ces chiffres s'explique si on se rappelle que des personnes différentes obtiennent également des écarts différents en présentant la main à l'aiguille du sthénomètre, suivant leur état de santé et leur état psychique.

Une remarque s'impose même à ce sujet, c'est que, une même personne, M. D., a obtenu un même écart de 8° avec le mouchoir et avec le flacon rempli d'eau.

Il était intéressant, après cette première constatation, de comparer l'écart produit par la main, présentée normale-

(1) Les lettres qui suivent les chiffres désignent les différentes personnes qui ont fait l'expérience.

ment au sthénomètre, et la déviation qu'obtiendrait la même personne en prenant pour intermédiaire ou, si l'on veut, en chargeant de sa force les différentes matières en expérience.

C'est ce qui a fait l'objet de notre seconde série d'expériences.

Voici le dispositif que nous avons adopté. Chaque expérimentateur plaçant la main droite pendant 5 minutes devant l'aiguille du sthénomètre, la déviation obtenue était notée.

Le même expérimentateur tenait l'objet en expérience dans la main droite, pendant un quart d'heure, puis cet objet était placé sur le sthénomètre pendant 5 minutes et l'on inscrivait de nouveau l'écart de l'aiguille.

Première épreuve, le bois consistait en de petits cubes de sapin de 10 centimètres de long sur 3 de largeur et 2 d'épaisseur, coupés dans une même pièce de bois.

M. F. donne avec la main un écart de	+ 20°	avec le bois	+ 11
M. N.	—	+ 24°	— + 10
M. G.	—	+ 18°	— + 10
M. O.	—	+ 20°	— + 7
M. R.	—	+ 18°	— + 6
M. D.	—	+ 26°	— + 10

La seconde épreuve est faite avec des rouleaux de carton dans les mêmes dimensions :

M. J. donne avec la main un écart de	+ 16°	avec le carton	+ 4
M. B.	—	+ 13°	— + 5
M. F.	—	+ 19°	— + 4
M. S.	—	+ 22°	— + 7

La troisième épreuve est faite avec des flacons remplis d'eau; ce sont de petits flacons de 10 centimètres de long sur 3 centimètres de diamètre.

M. R. donne avec la main un écart de	+ 12°	flacon d'eau	+ 6
M. O.	—	+ 19°	— + 6
M. D.	—	+ 19°	— + 13

Une quatrième épreuve est faite avec de la laine.

M. A. donne avec la main un écart de	+ 12°	laine	+ 4
M. O.	—	+ 19°	— + 4
M. F.	—	+ 19°	— + 2
M. D.	—	+ 19°	— + 1

Pour résumer cette série d'expériences, on peut dire que le bois nous a donné des résultats variant de un tiers à la moitié de l'action directe de la main.

Le carton nous donne $1/5$ à $1/4$ de l'action directe.

Le flacon d'eau donne environ la moitié de l'action directe.

Enfin, la laine $1/5$ à $1/10$ à peine de l'action de la main.

Dans une troisième série d'expériences nous avons adopté un dispositif différent. L'expérimentateur tenait dans chacune de ses mains un objet (les deux objets étant de même nature), puis ces deux objets étaient placés aux deux extrémités de l'aiguille du sthénomètre; soit de façon à faire tourner l'aiguille dans le même sens, ce que nous avons appelé *en concordance*; soit de façon à solliciter l'aiguille en sens inverse, de façon à indiquer la différence de la force emmagasinée par chaque main, ce que nous avons appelé *en opposition*.

Les corps placés en opposition ont toujours provoqué un mouvement très faible de l'aiguille : 2 ou 3 degrés au plus, ce qui s'explique si l'on se rappelle que, lorsqu'on opère avec les mains directement, on n'observe normalement qu'une différence de 5 ou 6 degrés.

Les objets étant placés sur l'appareil en concordance, nous avons constaté les écarts suivants :

Carton. M. V. Déviation de l'aiguille	+ 4°
— M. P. — 1	+ 10°
— M. S. —	+ 5°
Bois. M. V. Déviation de l'aiguille	+ 7°
— M. N. —	+ 6°
— M. T. —	+ 5°
— M. M. —	+ 4°

Tube rempli d'eau. Déviation de l'aiguille.

M. V.	—	+ 12°
M. P.	—	+ 12°
M. S.	—	+ 5°

Une constatation assez curieuse, qui résulte de cette expérience, c'est que l'action des deux objets, qui semblerait devoir tendre à augmenter la déviation de l'aiguille, ne s'ajoute pas.

En effet, cette déviation est à peine égale à celle que l'on obtient avec un seul objet influencé par la main droite; dans certains cas même, elle est inférieure.

Enfin, nous avons terminé cette étude par une série d'expériences dans lesquelles nous avons examiné quelques cas particuliers.

D'abord, nous avons voulu voir si la différence de force que l'on constate normalement entre les deux mains se manifesterait également avec un objet ayant emmagasiné la force de chaque main. Le résultat fut affirmatif. L'expérience faite avec des mouchoirs donna :

Main droite	+ 20°
Main gauche	+ 17°

Ce qui est une différence absolument normale, telle qu'on la constate par l'application directe de la main.

Pour qu'on ne puisse pas nous objecter que l'objet tenu à la main subissait de ce fait une élévation de température, nous avons procédé à son refroidissement.

Le flacon de verre rempli d'eau a donc été plongé et agité dans un bassin plein d'eau froide pendant 5 minutes, après avoir été tenu dans la main.

Avant l'immersion dans l'eau, ce flacon d'eau influencé par la main avait donné un écart de + 10°.

Après l'immersion, il nous donna + 2°. Fallait-il voir là l'influence de l'abaissement de la température ou une autre cause ?

Une troisième expérience nous a permis de le déterminer

Ce même flacon, influencé par la main de la même façon, fut refroidi par un courant d'air pendant un temps égal à 5 minutes.

Nous constatons alors qu'il donne un écart de 8°.

Il est donc permis de conclure de cette expérience, *que le refroidissement n'enlève pas au corps en expérience la force dont il a été chargé; mais l'eau semble absorber ou éliminer cette force d'une façon très rapide.*

La différence de 2 degrés de + 10° à + 8° constatée entre le corps mis immédiatement sur l'appareil au sortir de la main et le corps exposé à l'air pendant 5 minutes, s'explique par le temps seul écoulé dans ce dernier cas avant l'application sur l'appareil. En effet, ces différents corps que nous avons expérimentés ne gardent pas longtemps la force dont ils ont été chargés.

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de ces expériences ?

1° Elles démontrent de nouveau l'existence d'une force qui semble émaner du système nerveux et qui est capable d'agir à distance ;

2° Elles démontrent que cette force peut être emmagasinée par certains corps ;

3° Les corps qui se sont montrés jusqu'ici incapables d'emmagasiner cette force sont :

L'étain, le fer, le coton.

4° Les corps qui se sont montrés capables d'emmagasiner cette force à des degrés divers sont :

Le bois, l'eau enfermée dans des flacons, la toile, le carton.

5° Les corps emmagasinent cette force en raison de l'intensité de la force qui la produit ; c'est-à-dire que les personnes qui, par l'approche directe de la main, fournissent une force moins grande, en donnent également moins au corps conducteur, la main gauche en fournit une moins grande que la droite, et cela dans les mêmes proportions que ce que l'on observe par l'application directe de la main à l'appareil.

Rêve commencé et terminé par deux dormeurs différents

Les rêves collectifs sont rares, aussi il m'a paru intéressant de vous faire prendre connaissance de ce cas, bien que son origine supranormale ne soit pas nettement établie :

M. B..., employé de commerce, et Mme B..., résidant à Paris, sont des personnes honorables dont la sincérité n'est pas douteuse. Ils ne se sont jamais occupés de ces questions, et c'est par hasard que j'appris le fait qui nous occupe. Les connaissant personnellement, je fis une enquête le jour même à leur domicile, où j'interrogeais successivement et séparément les deux époux. M. B..., me remit ensuite sur ma demande la lettre ci-jointe où se trouve consigné le récit des faits. Il se met, d'ailleurs, entièrement à ma disposition pour en témoigner en personne si c'est nécessaire.

Possédant une collection de portraits auxquels il tient beaucoup il fut réveillé dans la nuit du 20 février 1906, par un cauchemar où ces objets tenaient une grande place. Il lui semblait être séparé de sa famille. Comme il rentrait dans une pauvre maison dont il habitait le rez-de-chaussée (il demeure actuellement au 3^e étage), il trouve sa porte forcée, des débris de plâtre et de bois gisent sur le sol ; son secrétaire, meuble où actuellement sont enfermées ses photographies, est ouvert et en désordre, tous les tiroirs à demi tirés sont vides ou bouleversés.

En proie à une douleur inexprimable, il reste ahuri, incapable de se remuer même pour s'assurer si tout espoir de retrouver ses chers souvenirs est décidément perdu. Le rêve a été si intense, qu'à son réveil, après avoir constaté qu'il est chez lui en sûreté, il ne peut se rendormir de la nuit.

Mme B..., couchant dans la même chambre, se réveille vers

3 heures du matin après avoir fait le rêve suivant, puis elle se rendort :

A la recherche de son mari, errant dans une rue, désespérée, elle est accostée par un individu qui lui propose la vente de curiosités. Alors elle reconnaît sans hésitation, dans les plus petits détails les objets même formant la collection de son mari. Son étonnement est grand de les voir en de telles mains et elle en profite pour demander l'adresse désirée. (Les détails du rêve sont vagues en cet endroit.) Enfin elle retrouve M. B..., habitant une chambre au rez-de-chaussée d'une maison de la rue du Ruisseau, à Saint-Ouen. Elle ignorait l'existence de cette rue. Le matin, quand M. B... fit part à sa femme de son cauchemar, les deux époux furent bien surpris de voir la façon singulière dont leurs rêves se complétaient.

M. B..., s'étant trouvé dans un état émotionnel intense, le plus souvent nécessaire à l'envoi d'un message télépathique, d'après la succession des faits semble désigné comme l'agent. Le percipient, Mme B..., quoique dormant peu, a souvent des rêves très nets dont elle garde bien le souvenir, elle en aurait eu de prémonitoires.

Une explication, qui semble plus simple, vient malheureusement diminuer la valeur de ce cas au point de vue qui nous occupe. D'après les dires de M. B..., il lui arrive parfois de parler pendant son sommeil. Sa femme, interrogée, fait remarquer qu'alors elle se réveille et que jamais son mari n'a prononcé autre chose que des sons inintelligibles.

Néanmoins la provocation du second rêve par un mot prononcé par le premier dormeur est possible. Il y a moins de raisons d'admettre l'hypothèse de la coïncidence fortuite, et celle d'un souvenir commun comme cause de rêves analogues, car les jours précédents M. et Mme B... n'avaient eu aucune crainte de vol.

R. WARCOLLIER

MONSIEUR RENÉ WARCOLLIER,

« Vous avez été mis au courant d'un rêve fait par moi et qui offre un très curieux rapprochement avec celui que ma femme a fait la même nuit.

« Vous me demandez de bien vouloir vous l'expliquer.

« Voici :

« Dans mon rêve, je n'étais pas chez moi ni dans un endroit

connu de moi ; j'étais chez des parents ou amis ; il m'est impossible de me rappeler l'endroit ; ma femme et les enfants n'étaient pas avec moi, car dans mon rêve, ils n'existaient pas.

« Je me suis trouvé ensuite dans un petit logement au rez-de-chaussée d'une pauvre maison dont je ne puis indiquer ni la rue, ni le quartier ; j'étais seul, la porte était ouverte, et à y voir mes meubles je me trouvais être chez moi ; c'est alors que j'ai vu les meubles défoncés, les tiroirs ouverts. Il n'y a rien à voler chez moi, mais j'ai des photographies (portraits de parents) auxquelles je tiens beaucoup et ce qui me chagrinait le plus, c'était de les voir disparues.

« Sur cette contrariété, je me suis réveillé tout heureux de me trouver dans mon vrai chez moi.

« Le matin, je dis à ma femme que j'avais rêvé que l'on m'avait cambriolé ; c'est alors que sans que je lui donne d'autres détails, elle me raconte son rêve qui, comme je vous l'ai dit, se rapproche du mien.

« Elle rêve que je ne suis plus avec elle et elle ne sait ce que je suis devenu quand, en passant rue Doudeauville, un marchand lui offre des marchandises qu'elle reconnaît tout de suite m'avoir appartenu et parmi lesquelles les photographies ; elle a demandé au marchand où il avait pris ces marchandises ; c'est alors qu'elle a pu trouver mon adresse qui était rue du Ruisseau, à Saint-Ouen, *dans un rez-de-chaussée.*

« Salutations distinguées.

« V. B... »



AU MILIEU DES REVUES

Les vêtements des fantômes.

L'*Occult Review* publie, dans ses derniers numéros, le résultat du concours qu'elle avait ouvert entre ses lecteurs pour la meilleure solution de la question des vêtements des fantômes. C'est M. F.-C.-S. Schiller, membre du Conseil de la « Society for Psychological Research », et psychiste distingué, qui avait bien voulu se charger de classer les différents essais reçus par la revue londonienne. Le prix de 5 livres sterling a été par lui attribué à miss Maud Joynt, de Dublin ; les deux *proximo accessit* sont M. Edwin Lucas, et la distinguée secrétaire de notre édition anglaise, Miss H. A. Dallas (1).

Pour ce qui concerne les apparitions purement subjectives, c'est-à-dire les « hallucinations véridiques », la question ne présente guère de difficultés ; il est à peine nécessaire de s'y arrêter. Tout ce que l'on peut observer à ce sujet, c'est que l'apparition n'étant, le plus souvent, qu'une idée perçue subconsciemment par le percipient et qui prend une forme plastique, il est tout naturel que ledit percipient se figure cet être humain habillé, comme il lui arriverait de se le figurer dans le rêve. La forme précise de l'apparition serait donc habituellement fournie par le percipient lui-même.

Mais le point le plus intéressant et, en même temps, le plus ardu de la question est naturellement celui qui a trait aux vêtements des apparitions objectives, c'est-à-dire plus ou moins parfaitement matérialisées. Bien entendu, ainsi que le remarque miss Joynt, le fait que les fantômes portent des vêtements ne présente de difficulté ou pour mieux dire d'absurdité — que si

(1) L'essai de Miss H. Dallas n'a pas encore été publié.

nous considérons, avec Lucrèce, que les spectres sont engendrés par le corps physique — *simulacra*, atomes détachés de lui ; ou même qu'ils sont engendrés par le supposé « corps astral », qui serait *exactement le double* du corps matériel visible, de telle façon qu'il ne puisse pas assumer une forme différente. Mais l'hypothèse de Lucrèce n'a probablement plus de partisans aujourd'hui ; quant à celle du « corps astral », *supposé ainsi invariable*, elle serait contraire à tous les résultats de l'expérience. Par contre, si nous n'acceptons pas ces deux hypothèses si restreintes, il est évident que le problème de la matérialisation des vêtements n'est pas plus difficile à résoudre que celui de la matérialisation du corps humain lui-même. Ce n'est pas plus difficile, mais ce n'est pas plus facile non plus, et comme nous n'avons pas péremptoirement expliqué l'opération de la matérialisation d'un corps humain, ou animal, nous n'avons pas expliqué non plus comment se matérialisent les vêtements et autres attributs des fantômes.

Dire, comme le fait le gagnant du concours, que « la pensée est créatrice et peut engendrer des formes objectives sur le plan astral », et que « certains fantômes sont peut-être des formes de rêve astral projetées par un défunt ou au moment de la mort, ou plus tard », c'est lancer une hypothèse incomplète, ce n'est pas résoudre le problème.

L'explication de M. Edwin Lucas est toujours une hypothèse, mais une hypothèse d'un caractère plus déterminé, plus expérimental. « On connaît, dit-il, l'existence de gaz concentrés dans un état normal d'invisibilité et de grande fluidité ; mais le professeur Dewar a prouvé que ces conditions peuvent être changées dans celles de formes rigides et de visibilité. Ainsi nous voyons l'eau dans un état de flux continu, qui varie de la forme solide de la glace, en passant par la forme fluide de l'eau, jusqu'à celle invisible de vapeur atmosphérique. Un peu de réflexion nous prouvera alors que toutes les choses matérielles sont sujettes à des changements pareils, et passent par conséquent de l'état visible à l'état invisible, et vice versa. L'univers, tout solide qu'il paraît, n'est donc qu'une série d'atmosphères condensées. Il s'ensuit que les atmosphères contiennent toutes les propriétés et les qualités de la terre solide. En outre, il y a des émanations invisibles mais continues de tout objet, qui passe ainsi sans cesse de l'état visible à l'invisible. Il y a donc dans

l'atmosphère éthérique la plus raffinée une base matérielle suffisante pour la production de toute espèce de vêtements fantomatiques. »

L'éminent physicien Sir Olivier Lodge a écrit lui-même (1) :

« Je ne prétends pas comprendre les matérialisations, mais si elles existent réellement et objectivement, elles pourraient bien ne présenter qu'une modification bien singulière et surprenante d'une force vitale déjà connue. Comme un mollusque, un crustacé, un colimaçon, peuvent extraire quelques matières de l'eau ou de toute autre chose autour d'eux, pour s'en faire une coquille, ou (pour établir une analogie plus exacte) comme un animal peut assimiler la matière de sa nourriture et la convertir en muscles, en poils, en peau, en os, en plumage — procédé extraordinairement merveilleux, mais qui se produit chaque jour autour de nous — ainsi je puis concevoir le cas (s'il y a assez de bons témoignages à l'appui) que quelque intelligence ou entité vivante, qui ne se manifeste pas ordinairement à nos sens, quoiqu'elle soit en constant rapport avec notre univers psychique, puisqu'elle posséderait ce qu'on pourrait appeler un « corps éthéré », puisse utiliser temporairement les parcelles terrestres qui l'entourent pour s'en faire une sorte de structure matérielle, capable de se manifester à nos sens ordinaires. La chose est très improbable ; elle n'est pas unimaginable (1)... »

Nous avons dit que même l'explication fournie par M. E. Lucas n'est point complète, une explication à *fond*. Mais quel est donc le phénomène que nous connaissons à fond ? On a pu dire que, si nous connaissions à fond un seul phénomène de l'univers, nous connaîtrions l'univers tout entier. Il est même très probable que notre *Subliminal Self*, les esprits des morts, ou cette autre entité mystérieuse quelconque, qui produit les fantômes matérialisés, ne savent pas eux-mêmes comment ils s'y prennent pour exécuter cette opération.

Le facétieux Alphonse Karr, en se moquant de l'explication absolument insuffisante, par laquelle un membre de l'Institut de France, M. Babinet, s'était efforcé de se rendre compte de la cause pour laquelle les tables tournaient, dans les séances spirites, disait : « N'aurait-il pas mieux valu nous avouer franche-

(1) Discours présidentiel à la « Society for Psychical Research » 31 janvier 1902.

ment qu'il n'y comprenait rien, que nous le prouver » ? C'est un peu ce que l'on peut dire maintenant de l'opération de la matérialisation des fantômes — ainsi que, d'ailleurs, de la plupart des phénomènes de l'univers.

Le souvenir artificiel des autres vies.

(*Bulletin de la Société d'Et. Ps. de Marseille*, avril 1906.)

M. de Rochas vient de publier les résultats d'une autre série d'expériences relatives au souvenir apparent d'existences antérieures, réelles ou imaginaires, que certains sujets présentent sous l'influence de passes longitudinales destinées à approfondir le sommeil magnétique. Nos lecteurs connaissent cette sorte d'expériences pour avoir lu les cas de Mayo et de Juliette, que M. de Rochas a justement fait paraître dans les *Annales*. Du reste, le distingué expérimentateur n'avance pas la prétention que les résultats auxquels il est parvenu soient probants au point de vue de la démonstration de la *réincarnation*. « D'autres expérimentateurs », dit à ce sujet le colonel dans son dernier article, « ont obtenu des résultats analogues ; mais, ni les uns ni les autres, n'avons pu obtenir la preuve que ces expériences avaient été réellement vécues ; il semble, au contraire, qu'il n'y ait là que des rêves déterminés par des impressions de l'inconscient. Quoi qu'il en soit, la netteté du phénomène, son renouvellement exact après plusieurs mois chez le même sujet, la similitude de ses grandes lignes chez les différents sujets méritent qu'on l'étudie avec soin, parce que ces expériences projettent des clartés nouvelles sur les facultés encore si mystérieuse des prophètes, des sybilles, des extatiques et des voyants de toute sorte. »

Le cas que nous présente maintenant le colonel de Rochas est celui d'Henriette, une femme de 34 ans, mère de famille, parfaitement équilibrée au moral comme au physique, fort instruite, occupant dans le monde, ainsi que son mari, une situation élevée, et ayant, en catholique fervente, peu de sympathie pour les théories spirites qu'elle ne connaît que très vaguement.

Elle n'a, du reste, jamais été magnétisée avant les séances dont M. de Rochas donne le compte rendu. La scène se passe à Béziers, en février 1906; le rapport a été fait sur les notes prises pendant les séances par le mari de Mme Henriette.

A certains moments, le sujet dit être « dans le grès », c'est-à-dire (selon les croyances des spirites) un esprit à l'état d'erraticité. Alternativement avec ces états, se manifestent trois personnalités correspondant à autant de vies successives.

D'abord le sujet croit avoir été un simple soldat sous Louis XIII, un soldat ivrogne, cruel et paillard. Il a été tué à trente ans par un voleur de grand chemin.

La deuxième personnalité — et la plus intéressante — est celle de Mgr de Belzunce, le fameux évêque de Marseille auquel cette ville a érigé une statue en reconnaissance de l'héroïsme montré par lui durant l'épidémie de peste de 1720-21. Henriette prétend même reproduire la signature de l'évêque; elle ne ressemble pas à la véritable; d'ailleurs, le sujet signe des deux noms de Mgr de Belzunce: *Henry-François*, alors que ce prélat signait uniquement *Henry*. Il est vrai qu'éveillé, le sujet ignore que Mgr de Belzunce avait aussi le nom de François. Mais il peut l'avoir su; ce souvenir pouvait être enfoui dans sa mémoire subconsciente. Aussi, que l'on veuille bien lire ce passage du rapport de M. de Rochas.

« Je continue les passes et nous allons jusqu'à la personnalité de l'évêque, vieux et malade. Il ignore le nombre de ses vicaires généraux, de ses curés; il ne se rappelle rien de ses démêlés avec les jansénistes, les oratoriens de Marseille ou le Parlement d'Aix, qui occupèrent cependant une partie de sa vie, mais dont ne parlent pas ses biographies à l'usage de la jeunesse, comme celle qu'a pu lire Henriette. Il paraît désireux de masquer son ignorance et de congédier un questionneur importun. « Cela ne vous regarde pas ! »

La troisième personnalité est celle d'une nommée Marie Lecourbe, qui aurait vécu à Paris dans la première moitié du siècle dernier.

Quand Henriette, dans son état hypnotique, ne se souvient pas de quelque détail, M. de Rochas « aide sa mémoire » au moyen de la pression d'un de ses doigts sur le front du sujet. Cet acte, cette pression, sont précisément ceux que se font faire les « liseurs de la pensée », tels que Pickmann, lorsqu'ils veulent

faciliter la transmission de la pensée. Dans le cas présent, ne s'agirait-il pas assez souvent aussi de suggestion mentale inconsciente ?

La Mémoire ancestrale.

(*The Nineteenth Century*, Londres, juin 1906.)

« Il y a peu de personnes qui n'aient été frappées parfois par quelque vive réminiscence, qui éclairait tout à coup leur esprit au moment où elles visitaient un endroit qui leur était pourtant complètement nouveau, ou qu'elles assistaient à une scène qu'elles savaient pourtant n'avoir encore jamais vue auparavant. » C'est par ces quelques lignes que le Rév. Forbes Phillips décrit un phénomène bien connu et dont les psychologues se sont assez occupés, surtout dans ces dernières années, en lui attribuant spécialement le nom de *paramnésie*. M. Forbes Phillips paraît ignorer ce terme même, ainsi que les innombrables hypothèses auxquelles on a eu recours pour expliquer le phénomène, mais cela ne fait peut-être que donner plus de spontanéité et d'intérêt à sa propre hypothèse, qui est une des plus hardies qu'on ait osé soulever jusqu'ici : celle de la *mémoire ancestrale*. C'est l'hypothèse de Mme de Manacéine, qui a été reprise par le professeur Letourneau, dans un article publié dans le *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, 1900. Le Rév. Forbes Phillips relate quelques faits de ce sentiment du *déjà vu* qui lui sont arrivés à lui-même.

« Il y a une dizaine d'années — dit-il — je visitais Rome pour la première fois. A plusieurs reprises, dans la ville, j'ai été saisi par ce flot de reconnaissances. Les Termes de Caracalla, la Voie Appienne, les Catacombes de Saint-Calliste, le Colysée — tout me paraissait familier. La raison en paraît évidente : je renouvelais ma connaissance avec ce que j'avais vu dans des tableaux et des photographies. Ceci peut expliquer ce qui se rapporte aux édifices, mais non pas au labyrinthe obscur des souterrains des Catacombes.

« Quelques jours plus tard, je me rendais à Tivoli. Là encore, la localité m'était familière comme aurait pu l'être ma propre paroisse. Par un torrent de paroles qui me montaient spontanément

VII...

ment aux lèvres, je décrivais l'endroit tel qu'il était dans les anciens temps. Je n'avais pourtant jamais rien lu au sujet de Tivoli. Je n'en avais pas vu des gravures le représentant ; je ne connaissais son existence que depuis quelques jours seulement, et pourtant je me trouvais servir de guide et d'historien à un groupe d'amis qui en conclurent que j'avais fait une étude spéciale de l'endroit et de ses alentours. Ensuite, la vision de mon esprit commença à faiblir. Je m'arrêtai comme un comédien qui a oublié son rôle, et je ne pus dire autre chose. C'était comme une mosaïque qui serait tombée en morceaux.

« Dans une autre occasion, je me trouvais avec un compagnon aux alentours de Leatherhead, où je n'avais jamais mis les pieds jusqu'à ce jour. Le pays était complètement nouveau aussi bien à moi qu'à mon ami. Au cours de la conversation, celui-ci observa : « On dit qu'il y a une ancienne route romaine quelque part dans ces alentours, mais j'ignore si elle se trouve de ce côté de Leatherhead ou de l'autre. » Je dis aussitôt : « Je sais où elle est », et je montrai le chemin à mon ami, absolument persuadé que je l'aurais trouvé, ce qui eut lieu en effet ; j'avais la sensation de m'être trouvé autrefois sur cette même route à cheval, couvert d'une armure. Ces épisodes m'ont fait parler de temps en temps de ce sujet avec des amis, et un grand nombre d'entre eux m'ont dit avoir éprouvé des sensations du même genre.

« A trois milles et demi à l'ouest de l'endroit où je vis, se trouve une forteresse romaine dans un état presque parfait de conservation. Un clergyman qui était venu me voir un jour, me demanda de l'y accompagner, désirant visiter ces ruines. Il me dit avoir un souvenir très net d'avoir vécu en cet endroit et d'avoir été investi d'une charge de caractère sacerdotal aux jours de l'occupation romaine. Ce qui me frappa, c'est qu'il insista pour visiter une tour qui était tombée sans perdre sa forme. Il y avait un trou au sommet de la tour, ajouta-t-il, dans lequel on avait l'habitude de planter un mât ; les archers se faisaient hisser en haut dans une espèce de nacelle protégée par du cuir ; de là, ils étaient à même de voir les chefs Gorlestoniens au milieu de leurs hommes et de tirer contre eux. Nous trouvâmes en effet le trou qui avait été indiqué. »

Nous avons dit que M. Forbes Phillips explique ces faits par la « mémoire ancestrale ». Il voit bien que l'on pourrait aussi l'expliquer par les « vies successives », mais cette hypothèse ui

paraît moins satisfaisante, ou tout au moins inutile. « Qu'un enfant présente quelques traits caractéristiques de son père et de sa mère — dit-il — et reproduise certains gestes, certaines manières de faire de son grand'père, c'est là un fait que nous considérons comme absolument ordinaire. N'est-il pas possible que l'enfant hérite de quelque chose de la mémoire de son ancêtre ; que ces éclairs de réminiscences soient le réveil soudain, l'entrée en action de quelque chose que nous avons dans le sang, les souvenirs de la vie passée d'un ancêtre, que l'adaptation essentielle et les circonstances favorables suffisent à tirer au jour ? S'il en est ainsi, nous avons dans la mémoire ancestrale une réponse naturelle à bien des mystères de l'existence, sans devoir recourir aux lumières de la théologie orientale ? »

Sans doute, cette explication n'a rien d'anti-scientifique ni même de transcendental, à tel point que nous la voyons appuyée même par un savant matérialiste et plutôt sceptique comme le professeur Letourneau ; on peut en dire de même des hypothèses selon lesquelles le souvenir subconscient peut provenir d'un phénomène de télépathie (hypothèse du professeur Lalande), de télésthésie, de clairvoyance, etc. Mais avant d'avoir recours à des explications que l'on considère encore comme *supernormales*, on doit tâcher d'essayer les hypothèses de la psychologie classique, telles que les ont imaginées les Dugas, les Lapie, les Wigan, les Maudsley, les Th. Ribot, les Bernard Leroy, etc., etc. C'est vrai qu'il ne faut pas aller bien loin pour rencontrer des cas pour lesquels toutes ces explications deviennent insuffisantes. Il paraît en être justement ainsi dans les cas rapportés par le Rév. Forbes Phillips, où l'on rencontre, sinon la trace de notions de provenance ancestrale, au moins des notions acquises par cette voie mystérieuse qu'on appelle *psychométrie*.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Le procès du médium Craddock.

Devant le tribunal de police d'Edgware, à Londres, ont commencé, le 13 juin, les débats du procès contre le médium Frédéric Foster Craddock, accusé de fraude par le lieutenant-colonel Mark Mayhew. Nous avons rapporté dans notre livraison d'avril-mai (pages 320 et suiv.), les faits qui ont donné lieu à ce procès; nous croyons donc inutile d'y revenir. Il nous suffira de dire que le colonel Mayhew avait décidé de déposer une plainte contre M. Craddock, invoquant un article de la loi édictée par Georges IV, qui considère comme « un coquin et un vagabond » (*a rogue and a vagabond*) quiconque a recours à certains stratagèmes subtiles de divination, et prétend évoquer les esprits de personnes décédées. L'avocat R.-W. Turner soutenait l'accusation; la défense avait été confiée à M^e Bankes.

La première séance n'a pas été bien intéressante; M. Turner et le colonel Mayhew ont brièvement relaté les faits qui ont donné lieu au procès; après quoi, M^e Bankes a obtenu que les débats seraient renvoyés à une autre audience. Le tribunal a autorisé la mise en liberté du médium après versement d'une caution de 25 livres.

Le fond de la cause a été discuté dans l'audience du 21 juin. On remarquait la présence de plusieurs spirites de marque, tels que l'amiral Osborne Moore, qui a contribué au démasquement de Craddock, l'archidiacre Colley, plusieurs dames, etc. Tous les yeux se portent sur l'accusé, qui est un homme de petite taille, d'un aspect éveillé, ayant des cheveux noirs et des yeux bleus.

La parole est de nouveau donnée à l'avocat Turner qui raconte longuement les séances du 27 février, 14 et 18 mars, au cours desquelles il se persuada des fraudes exercées par Craddock. Ce récit n'est, naturellement, qu'une amplification de celui que le

colonel Mayhew lui-même a publié immédiatement après la dernière séance et que nous avons reproduit à notre tour. Le colonel fournit ensuite au tribunal quelques explications supplémentaires.

L'avocat Bankes commence alors, avec beaucoup d'habileté, le contre-examen du colonel Mayhew. Il remarque d'abord que celui-ci était désormais persuadé qu'il aurait été trompé, alors qu'il se rendit à la seconde et à la troisième séance: pourquoi donc alors a-t-il déposé une plainte contre Craddock qui a fait ce que le colonel s'attendait à voir ?

Le colonel Mayhew répond qu'il n'avait aucune raison pour croire que toutes les séances spirites étaient frauduleuses; au contraire, il était d'avis que quelques-unes parmi les croyances des spirites étaient fondées sur des possibilités.

— Admettez-vous que l'homme a un corps matériel et un corps spirituel ? demande l'avocat.

— C'est la théorie généralement admise.

— Croyez-vous que, pendant que le médium reste en transe sur son siège, son esprit prend certaines formes ?

— C'est ce que je suppose avec d'autres.

— N'est-il donc pas aisé de comprendre que, la forme spirituelle et la forme naturelle étant le même individu, si vous en saisissez une vous saisissez l'autre ?

— Tel n'est pas mon avis. Si je saisis l'esprit, je ne saisis pas le médium.

— Si l'esprit est une émanation du médium, il faut bien que vous ne saississiez rien du tout, ou aussi le médium.

— Il me semble que si je saisis un esprit matérialisé, tout ce qui pourra m'arriver c'est de le voir se fondre graduellement entre mes mains.

— N'y a-t-il pas une autre forme de manifestations spirites qu'on appelle « transfiguration » ?

— J'en ai en effet entendu parler.

— Ce qui se produit dans la transfiguration, c'est que le corps du médium sort du cabinet, mais que son visage est celui d'une autre entité. N'est-ce pas cela ?

— J'ai entendu parler de quelque chose de semblable.

— N'est-ce pas là un phénomène bien connu par les spirites ?

— Je crois que oui.

On entendit ensuite les dépositions de MM. Ernest Sinclair et

du capitaine Dudley-Carleton, qui n'apprirent rien de nouveau. L'accusation avait l'intention de faire entendre l'avis de M. Maskeline, le prestidigitateur anglais bien connu, qui se proposait d'expliquer le truc des médiums à matérialisation; le tribunal n'autorisa pas cette déposition, jugeant qu'il ne s'agissait pas d'établir l'authenticité des phénomènes spirites, mais uniquement de poursuivre un cas spécial visé par la loi.

La défense ne présenta pas de témoins. M^e Bankes prononça une plaidoirie courte, mais habile, discutant la valeur de la vieille loi de Georges IV, avant laquelle, d'ailleurs, les personnes qui auraient participé à une séance spirite auraient probablement été brûlées vivantes. Il fit encore observer que le colonel Mayhew, après la première séance, s'attendait, de son propre aveu, à être trompé; il a donc tort de se plaindre maintenant. Craddock n'a jamais promis de faire assister à quelque phénomène spécial; il n'a donc entretenu aucune fausse attente chez ses clients. Selon les ouvrages publiés par des personnes éminentes, ce qui s'est produit devait nécessairement arriver. La théorie de la « matérialisation » est que le corps spirituel est une émanation du médium, et que si l'on rompt le cercle, l'esprit se dissout et les atomes se réunissent de nouveau au corps du médium. Si cette théorie est exacte, le médium devait donc nécessairement être trouvé dans le cabinet dans les circonstances dans lesquelles le colonel Mayhew l'a saisi. Craddock a refusé d'être fouillé parce qu'il était chez lui et considérait cet acte comme un outrage.

Les magistrats se retirèrent pendant quelques minutes; à leur retour, le président annonça que le tribunal ne retenait pas le bien-fondé de l'accusation pour ce qui se rapporte aux deux premières séances. Pour la troisième, il condamna Craddock à une amende de 10 livres sterling, ou à un mois de prison. L'accusé devra en outre payer 5 livres et 5 shellings pour les frais du procès.

La Cathédrale de la « Christian Science ».

Les *Christian Scientists* étaient convoqués à Boston, de toutes les parties des États-Unis et de la Grande-Bretagne, le 10 juin, pour assister à l'inauguration de leur magnifique cathédrale, qui

a coûté 2 millions de dollars. C'est un édifice dans le style de la Renaissance italienne, haut de 75 mètres, surmonté d'une coupole d'un diamètre de 28 mètres. Outre l'église proprement dite, la construction contient différents bureaux, une vaste salle, une pièce pour les écoles du dimanche, etc. L'intérieur est richement orné de stalles et d'autres travaux en acajou. Le carillon est composé de 11 cloches, dont la plus petite ne pèse pas moins de 200 kilogrammes. L'orgue est un des plus grands du monde entier. Enfin l'église elle-même est une des plus vastes et des plus splendides des États-Unis.

Mme Eddy avait organisé la première église de « Christian Science » en 1879, à Boston, avec 26 membres. Dix ans après, il n'y avait encore que 11 églises. Mais depuis ce moment, le développement a été assez rapide. En 1899, le nombre des églises était monté à 301. Il y a maintenant 657 églises et 275 sociétés qui ne sont pas encore organisées en églises. En 1894, la Communauté comptait 2.536 membres ; ils sont actuellement 72.000.

On sait que les croyances des Christian Scientists, qui se rapportent en grande partie à la guérison des maladies physiques et morales, est une espèce d'amplification de la puissance de la suggestion ; les adeptes attribuent un pouvoir infini à l'efficacité de la foi et de la prière. Ils méprisent par là les secours ordinaires de la médecine ordinaire, ce qui n'est pas, naturellement, sans donner lieu à des dangers. La nouvelle Église a, par conséquent, été combattue, non pas uniquement par les médecins, mais par les gouvernements eux-mêmes.

Le Tsar et Papus.

L'*Éclair*, de Paris, reproduisait dans ses colonnes, au commencement du mois de juillet, la dépêche suivante qu'on trouvait dans différents journaux :

« SAINT-PÉTERSBOURG, 1^{er} juillet. — Ce qu'était pour les souverains du moyen âge l'astrologue de la cour, est pour le tsar son spirite particulier. Il n'y a pas longtemps, ce poste de confiance est devenu vacant par suite de la mort de M. Philippe, grand expert en spiritisme.

« Nicolas II vient de lui donner un successeur en la personne de M. Papus. Le nouveau spirite entrera la semaine prochaine en fonction. Comme son prédécesseur, il organisera des séances particulières au cours desquelles le tsar consulera les esprits de ses ancêtres avant de prendre une décision politique.

« Aussi les gens de la coterie réactionnaire de la Cour font-ils déjà tous leurs efforts pour gagner à leur cause M. Papus. »

En commentant cette dépêche, l'*Éclair* ajoutait :

« M. Papus, qui de son vrai nom est le docteur Gérard Encausse, à la lecture de cette nouvelle, répondit avec une netteté qui s'accompagna d'une certaine vigueur :

« — C'est idiot !

« Et ayant relu la dépêche :

« — Les organes révolutionnaires rééditent de temps en temps cette ineptie. D'abord, M. Philippe n'a jamais fait de spiritisme. Il est allé en Russie. Il a vu le tsar; mais il ne s'est livré, en sa présence, à aucune pratique occulte. En ce qui me concerne, voici plusieurs années que je n'ai été en Russie, et cette soi-disant nomination est une mystification. D'aucuns la croient de bon goût, car ils trouvent spirituel — et avantageux — de faire croire que le tsar gouverne son empire sous les ordres des esprits. La vérité, c'est qu'on redoute des mesures de répression contre les révolutionnaires, et que l'on veut y répondre d'avance en discréditant le souverain dans l'esprit des foules. »

« Conclusion : il n'y a ni spirite, ni astrologue autour de Nicolas II, mais il y a des sots et des malveillants partout. »

Deux semaines après que cette information avait paru dans l'*Éclair*, on pouvait lire dans le *Petit Parisien* la dépêche suivante .

« SAINT-PÉTERSBOURG, 14 juillet. — On m'annonce que le chiromancien et spirite français Papus, qui était très apprécié à Péterhof par l'entourage impérial, serait devenu fou. — MICHEL NEWSKY. »

Eh bien ! si la plupart des nouvelles qui nous arrivent de la Russie sont de cette force, il est possible que nous entretenions quelque idée inexacte au sujet des affaires de ce pays !

Contre la baguette divinatoire.

Nous reportons textuellement la dépêche suivante envoyée de Berlin à l'*Écho de Paris*, 3 juillet :

« La nouvelle que l'on cherche des sources d'eau dans l'Afrique du Sud-Ouest allemand avec l'aide d'une baguette, et que ces recherches sont couronnées de succès, a déchaîné dans la bonne ville de Brême une véritable explosion d'indignation.

« Sur la proposition du géologue Wolff, le gouverneur du Sud-Ouest africain a été blâmé de se laisser aller ainsi aux préjugés d'autrefois.

« J'ai assisté moi-même à la découverte de sources avec l'aide d'une baguette, dans le Midi de la France, et je puis assurer, qu'ils soient sorciers ou non, que ceux qui savent découvrir des sources rendent de grands services à l'agriculture. »

Qu'après les études du professeur Barrett, de l'Université de Dublin, et d'autres savants physiciens contemporains, sur la « baguette divinatoire », il se trouve encore des géologues Wolff pour parler, à ce propos, des « préjugés d'autrefois », c'est là une chose qui pourrait paraître étonnante, si on ne savait pas que la *superstition* est aussi bien constituée des faits qu'on ne croit pas encore, que de ceux qu'on a cessé de croire.



LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Société Universelle d'Études Psychiques.

Séance générale annuelle du 18 juin 1906.

Présidence de M. LE DOCTEUR JOIRE.

LE PRÉSIDENT rend compte des progrès accomplis depuis un an par la Société, grâce surtout au concours des *Annales des Sciences Psychiques* qui ont remplacé le Bulletin officiel de la Société, et de l'*Écho du Merveilleux*.

La création de groupes d'études, organisés par le Bureau central, a été aussi une cause importante de nos progrès.

Plusieurs de ces groupes qui ont déjà fonctionné, nous ont envoyé des comptes rendus de leurs travaux qui sont portés à l'ordre du jour.

M. LE DOCTEUR KOCHER, secrétaire général, donne un compte rendu de la situation de la Société et montre l'augmentation considérable des membres et des Sections annexes.

Communications.

- 1° Note du *docteur Kocher* sur la typtologie;
- 2° Lecture, par le docteur Joire, d'une communication de *M. Dhuïque*, de la section de Lille;
- 3° Lecture, par le docteur Joire, d'une communication de *M. Herme*, de la section de Lille;
- 4° Rapport, du *docteur Joire*, sur l'emmagasinement de la force nerveuse extériorisée dans différents corps (1);
- 5° Communication de *M. Warcollier*, de la section de Paris, au

(1) Cette communication est celle que nous publions dans ce même fascicule des *Annales*.

sujet des effets produits par l'imposition des mains sur les plantes (lue par le docteur Kocher) ;

6° Dessins automatiques (présentés par le docteur Kocher) ;

7° Présentation, par le docteur Kocher, de photographies de lévitation d'une table, envoyées par le docteur Austin, de la section de Lyon, et d'un tableau de photographies de la pensée envoyé l'an dernier par M. le commandant Darget, de Tours.

A l'issue de la séance, cinq groupes d'études sont constitués.

NOTA. — Le Siège du Bureau central de la Société est transféré 92, avenue Niel, à Paris (1).

La dissolution de la Branche américaine de la S. P. R. et le nouvel Institut Psychique américain.

Voici comment est officiellement annoncée la dissolution de la Branche américaine de la *Society for Psychical Research* :

« Après un examen complet et attentif de la question, il a été décidé de dissoudre la Branche américaine de la *Society for Psychical Research* à la fin de l'année courante.

« On espère qu'un projet dont s'occupe depuis quelque temps le professeur Hyslop puisse donner pour résultat la formation d'une organisation indépendante qui accomplirait le travail de la recherche psychique en Amérique.

« Les comptes rendus de phénomènes sporadiques qui se trouvent accumulés dans les bureaux de la Branche américaine seront soigneusement revisés et on en choisira un certain nombre qui seront publiés dans le *Journal* [de la S. P. R.].

« Les comptes rendus touchant à la médiumnité de Mme Piper, ainsi que tous les documents qui s'y rapportent, resteront confiés au conseil de la Société. Aussitôt que le permettra le travail rendu nécessaire par l'étude de leur contenu, si volumineux et compliqué, un rapport complet des dernières phases du cas Piper jusqu'au jour de la mort du docteur Hodgson sera publié dans les *Proceeding*.

(1) Le siège du sous-groupe de la Société Universelle d'Études Psychiques, dont nous avons annoncé la formation, à Lyon, est rue Coustou, 5.

« Après cette publication, le Conseil de la Société permettra aux personnes sérieuses et qualifiées pour accomplir ces sortes d'études, d'examiner ces documents ; mais seulement dans des conditions qui puissent garantir que toutes les questions privées et intimes qu'ils contiennent seront traitées avec la discrétion et la réserve convenables, et que toutes les confidences seront respectées.

« Signé au nom de la Branche Américaine :

WILLIAM JAMES	} Vice-présidents.
JAMES H. HYSLOP	
GEORGE B. DORR	

« Signé au nom du Conseil de la *Society for Psychical Research*.

« J.-G. PIDDINGTON, *Secrétaire-hon.* »

Boston, 18 mai 1906.

Le docteur Hyslop vient d'annoncer que le docteur James Putnam, neurologue de la Harvard University, le Rév. docteur Minot J. Savage, et le Rév. docteur R. Heber Newton ont été élus membres du Conseil d'administration de l'Institut américain pour les recherches scientifiques.

L'Institut américain s'occupera de deux formes de psychologie : celle appelée normale et celle appelée supernormale. La première division comprendra la neurasthénie et les troubles mentaux ; la deuxième comprendra les hallucinations d'un esprit sain. La psychologie anormale sera, naturellement, celle qui rendra nécessaire qu'on y consacre plus de fonds ; il s'agit entre autres choses de la fondation d'un hôpital d'un type ayant quelque rapport avec la Salpêtrière.

Déclaration de M. le docteur Funk sur une prétendue communication d'Hodgson.

Dans notre numéro de février, nous avons rapporté d'un journal américain une information selon laquelle M. Isaac K. Funk, l'éditeur et écrivain psychiste bien connu, aurait déclaré

avoir reçu une communication de l'esprit du docteur R. Hodgson, de telle façon qu'il ne lui était pas possible de douter de son identité. Nous ne pouvions nous empêcher de montrer un peu de scepticisme au sujet de cette prétendue communication, malgré les détails fournis par le journaliste américain. M. le docteur Funk vient en effet de nous écrire une lettre dans laquelle il déclare que la nouvelle est absolument fausse; elle a été inventée de toutes pièces par un reporter du *New-York American*. Le jour même, le docteur Funk démentait l'information dans le *New-York Herald*, ce qui n'empêcha pas la nouvelle de faire son chemin, puisque le mensonge paraît avoir toujours fatalement plus de force que la vérité.

« Vous vous souviendrez probablement — ajoute M. I. Funck — que Beecher a défini jadis l'histoire comme « la peau de la vérité, drapée de faits imaginaires ». Je dois probablement au directeur du *New-York American* de dire qu'il s'excusa auprès de moi pour le mensonge publié par son journal, en ajoutant : — J'ai immédiatement congédié le reporter. — Le reporter a été congédié, mais pas une seule ligne de démenti n'a paru dans les colonnes du journal qui avait publié ce mensonge sensationnel.

« Dans le même article, vous dites que « ma conversion graduelle aux croyances spirites est due spécialement à la médiumnité de Mrs May Pepper ». Cela aurait aussi beaucoup d'importance, tout au moins pour moi, si c'était exact. Vos lecteurs ne seront pas beaucoup intéressés de connaître ce que je crois et ce que je ne crois pas; toutefois, je vais le leur dire. Je crois qu'il y a un monde d'esprits. Je crois en la « Communion des Saints », et par suite à la communion des Pécheurs des deux côtés du grand *Divide*. Ce que je ne sais pas d'une manière sûre, c'est si les esprits ont une voie ouverte pour établir leur identité à nos sens physiques, d'une manière qui soit scientifiquement démontrée.

« Il n'y a rien qui m'effarouche dans la pensée qu'il peut y avoir un monde spirituel en communication avec ce monde-ci, puisque j'ai admis pendant longtemps que le surnaturel est uniquement la partie inexplorée du naturel, que l'univers des deux côtés de la tombe est *uni-vers*; il en est d'un côté comme de l'autre. Je n'estime pas une vérité par le seul fait qu'elle a les cheveux gris et marche en s'appuyant sur un bâton. Les vérités de la vendange actuelle peuvent me satisfaire autant que les vendanges du premier siècle ou de toutes les époques précédentes. »

Un nouveau « médium aux fleurs » en Allemagne.

Les mésaventures tragiques de Mme Anna Rothe n'ont pas empêché un autre Saxon d'essayer la carrière épineuse de *blumenmedium*. Le dernier numéro d'*Uebersinnliche Welt*, organe de quelques sociétés assez importantes d'occultistes, psychistes et spirites, de Berlin et de Munich, contient en effet les procès-verbaux de trois séances données à Leipzig par le médium Henri Melzer, de Dresde. En voici un abrégé :

Durant la première séance (29 novembre 1905), la salle est restée d'abord quelque temps éclairée. On avait fouillé le médium avant de lui mettre tout autour du corps un grand drap soigneusement fermé par des épingles et des nœuds. Le médium, qui n'avait ainsi que les mains de libres, se trouvait parmi les spectateurs.

Différentes personnalités se manifestèrent au début par la bouche du médium entrancé. Mais les treize assistants demandaient surtout à ces soi-disant esprits des « apports » de fleurs ; la réponse était invariablement que cela ne pouvait se faire que par l'entremise de l'Hindou Curadiasamy. Ce dernier enfin se manifesta tout à coup. Le médium s'agite, se lève et parle dans un langage qui est censé être de l'hindou ; il se retire ensuite dans le petit cabinet qui se trouve derrière lui, et qui avait été à son tour visité ; on l'y entend parler allemand et hindou ; la personnalité de Curadiasamy parle l'allemand avec un accent étranger. Il demande par le médium qu'on éteigne les lumières, et qu'on évite de toucher le médium.

On l'entend alors chanter, puis gémir et faire des mouvements dont le bruit est facilement perçu par l'assistance ; enfin, il quitte le cabinet. Au même moment, deux des spectateurs observent une clarté au plafond ; le médium donne quelque chose à celui des expérimentateurs qui se trouve le plus près, à sa gauche. On allume les lampes, et on voit le médium debout, tenant dans les mains un petit pot avec une fleur, tandis que le spectateur, à gauche, trouve dans sa main un petit myrthe.

Après une courte suspension de la séance, celle-ci est reprise. On avait à peine éteint la lumière que l'on entendit l'exclamation : « Lumière ! » En effet, le plancher était recouvert de fleurs et de feuilles de muguet.

Le procès-verbal est signé par les assistants : ingénieur Paul

Horra, Mme Horra, Mlle Horra, Mme Horra mère, M. Paul Vahl, chef d'orchestre; Mme Starke, M. Ernest Fiedler, libraire, et Madame; M. Karl Lüttgens, naturaliste; doctoresse Anna Plaschke, M. Hans Hiller, artiste de chant; M. K. Feine, négociant; M. C. Zawadsky, étudiant en philosophie.

Pour la séance du 13 février 1905, on avait préparé un vêtement spécial qui n'avait que trois ouvertures; celles-ci furent fermées par des plombs, après que le médium eut été déshabillé complètement, et qu'il eut endossé cet espèce de sac.

Les personnalités qui se manifestèrent n'étaient pas très différentes de celles de la première séance; on éteignit les lumières, et quelque temps après on observa de nombreuses fleurs et feuilles de muguets italiens. Les plombs étaient intacts. Treize personnes assistaient aussi à cette séance; parmi lesquelles la famille Horra, M. et Mme Fiedler, Mme Plaschke, l'étudiant Zawadsky, qui avaient déjà assisté à la première.

A la troisième séance (17 mars 1906), le médium s'entraîna avant même le commencement de la réunion; on essaya en vain de le réveiller, et on eut beaucoup de peine à lui faire endosser son sac, après l'avoir déshabillé. Après les phénomènes habituels de changement de personnalité, le médium prend la main de M. Fiedler et ensuite celle de M. Horra, qui sent une certaine humidité à la main du médium. Aussitôt que celui-ci retire sa main, M. Horra s'aperçoit qu'il a une petite plante dans la sienne. Quand on alluma les lumières, M. Fiedler constate avoir une jolie orchidée; M. Horra constate que ce qu'il avait entre les mains était une petite branche avec trois roses blanches. On trouva que les fleurs étaient intactes, mais pas absolument fraîches. Les plombs du sac n'étaient pas endommagés.

La famille Horra, M. et Mme Fiedler, l'étudiant Zawadsky assistaient aussi à cette séance, ainsi que M. Oswald Mutze, fils de l'éditeur des *Psychische Studien*, et Mme Mutze, le journaliste J. Schneider, M. H. Geissler, propriétaire des Bains Hélios, etc.

Les apports de fleurs se produisaient avec Anna Rothe à la lumière; avec le médium Henri Melzer on fait donc un pas en arrière, au moins sous ce rapport. Sans doute, M. Melzer se fait enfermer dans un sac, ce qui garantit, jusqu'à un certain point, des fraudes de sa part; toutefois, on ne pourra attribuer une valeur quelconque à ses séances tant que l'on n'aura pas, de quelque

manière, séparé le médium des assistants. L'authenticité de ces phénomènes ne doit pas dépendre de la foi que l'on peut avoir dans l'honorabilité de tous les expérimentateurs, sans exception, alors surtout qu'ils ne sont pas tous universellement connus.

Pour la constatation des cas de divination.

Au sujet de la *voyance* des médiums et des prophètes, et des *facultés divinatoires* des astrologues, chiromanciens, cartomanciens, et *devins* divers, M. Fabius de Champville a proposé à la Société magnétique de France (rue Saint-Merri, 23, à Paris), de leur servir d'intermédiaire pour faire connaître à la presse et au public les faits de prévision bien établis. A cet effet, les magnétiseurs qui s'intéressent au somnambulisme lucide, les médiums et les voyants à quelque titre que ce soit, n'auraient qu'à envoyer à la Société une lettre cachetée contenant leur *prédiction*, avec indications de ne l'ouvrir qu'à telle date et dans des conditions déterminées. Ces lettres, numérotées par les soins du secrétaire général et inscrites sur un registre spécial, seraient ouvertes dans les conditions fixées par l'envoyeur devant une Commission spéciale, et le contenu, fidèlement transcrit dans un procès-verbal rédigé à cet effet, recevrait, par les soins de la Société, la plus grande publicité possible, lorsque les faits *prédits* seraient réalisés. La proposition de M. Fabius de Champville, mise aux voix, a été adoptée à l'unanimité.



Le Gérant : DROUARD.

18-7-06. — Tours, Imp. E. ARRAULT et C^{ie}

Les PHÉNOMÈNES dits de " MATÉRIALISATION "

A LA VILLA CARMEN, A ALGER

Notre numéro de décembre 1905 étant épuisé, nous avons décidé d'en faire réimprimer la partie essentielle, constituée par les articles de SIR OLIVIER LODGE et Mlle X... sur les phénomènes de la Villa Carmen, à Alger, en y joignant l'article de M. le PROF. CHARLES RICHTER, paru dans notre livraison de novembre, *avec les photo-gravures qui l'accompagnent*, et d'autres articles parus dans nos livraisons de février et mars et qui se rapportent également aux expériences d'Alger.

Le prix de cette brochure est de 2 francs. On peut la trouver chez les mêmes libraires qui ont les *Annales* en dépôt.

Les nouveaux abonnés aux *Annales* qui n'auront pas reçu les livraisons d'octobre, novembre et décembre 1905, n'auront qu'à demander cette brochure à notre Administration et ils la recevront *GRATUITEMENT*.

Nous enverrons de même la brochure aux personnes qui nous feront tenir en échange un exemplaire du numéro des *Annales* de juillet ou décembre 1905.

LES ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

Se trouvent dans les Librairies suivantes

Pour la vente au numéro

- A Paris* : Librairie **LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques.
Librairie de l'Art Indépendant, 10, rue Saint-Lazare.
Librairie **E. REY**, 8, boulevard des Italiens.
Librairie **E. BERNARD**, 1, rue de Médicis (Odéon)
Librairie **Moderne**, 19, boulevard Saint-Michel
Librairie du Nord, 138, boulevard Magenta.
- A Versailles* : Librairie **BERNARD**, 17, rue Hoche.
- A Montpellier* : Librairie **Nouvelle**, 13, rue Nationale.
- A Nantes* : Librairie **A. NAUX**, 15, rue Mercœur.

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

Bureau Central : 92, Avenue Niel, PARIS

La Société Universelle d'Études Psychiques a pour but l'étude scientifique des phénomènes psychiques.

La Société étudie ces phénomènes : 1° en provoquant leur observation par ses membres réunis en Commission d'études ; 2° par les expériences faites par ses membres réunis en groupes.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT.

ARTICLE 1^{er}. — La Société se réunit une fois par mois, sauf pendant la durée des vacances.

ART. 2. — Des sections annexes de la Société fonctionnent dans différentes villes de France et de l'Étranger.

ART. 4^e. — Les membres actifs paient une cotisation annuelle de 5 francs. Les membres honoraires une cotisation annuelle de 20 francs. Un don de 1.000 francs donne droit au titre de membre fondateur.

Les *Annales des Sciences Psychiques* sont le Bulletin officiel de la Société.

Les membres honoraires ont droit de recevoir gratuitement les *Annales des Sciences Psychiques* ou l'*Écho du merveilleux*.

Toute section annexe ou groupe de dix membres au moins, reçoit gratuitement les *Annales des Sciences Psychiques* et l'*Écho du merveilleux*.

Une réduction de 4 francs est faite à tout membre isolé qui désire s'abonner personnellement à l'une des deux Revues.

Pour tous renseignements, demande d'admission, etc., s'adresser au docteur Joire, Président, à Lille (Nord), ou au docteur Kocher, secrétaire général, 92, avenue Niel, à Paris.



TOURS, IMP. E. ARRAULT et C^{ie}

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

consacrée aux recherches expérimentales et critiques

SUR LES PHÉNOMÈNES

DE

TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, ETC.

DIRECTEURS :

D^r X. DARIEX ; Prof. CHARLES RICHET

Rédacteur en chef : C. DE VESME

COMITÉ DE RÉDACTION :

SIR WILLIAM CROOKES.

CAMILLE FLAMMARION.

SIR OLIVIER LODGE.

Prof. CÉSAR LOMBROSO.

MARCEL MANGIN.

D^r JOSEPH MAXWELL.

Prof. HENRI MORSELLI.

Prof. JULIEN OCHOROWICZ.

Prof. FRANÇOIS PORRO.

ALBERT DE ROCHAS.

ALBERT VON SCHRENCK-NOTZING.

SOMMAIRE

	Pag.
Professeur J.-H. HYSLOP. — La médiumnité de Mme Smead (avec portrait de l'auteur et 10 gravures)	461
C. DE VESME. — Miller à Paris : récit d'une séance de matérialisation	501
LE MOUVEMENT PSYCHIQUE. — La « Society for P. R. » et sa Branche américaine. — Expériences de typtologie faites au moyen de la planchette à la Société universelle d'études psychiques.	516
ECHOS ET NOUVELLES. — Encore le prétendu médium du tsar. — La maison hantée de Neuville. — Un phénomène de télépathie. — Petites informations.	520

PARIS — 6, Rue Saulnier — PARIS

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

Les *Annales des Sciences Psychiques*, paraissant autrefois tous les deux mois, sont devenues mensuelles à partir de Janvier 1905. Le prix de l'abonnement annuel reste fixé à 12 fr. Chaque livraison est composée de 64 pages environ, comme dans le passé.

Le prix de la livraison, qui était autrefois de 2 fr. 50, a été réduit à 1 fr. 25, à partir de 1905.

S'adresser pour l'Administration et les Abonnements :

AUX BUREAUX DES **Annales des Sciences Psychiques**
6, Rue Saulnier, PARIS

TÉLÉPHONE 303.83

Nous prions nos lecteurs d'adresser la correspondance aux Bureaux des *Annales des Sciences Psychiques*, 6, rue Saulnier. On pourra cependant aussi adresser les articles soit à M. le Dr Xavier Dariex, 6, rue du Bellay, à Paris, soit à M. le professeur Charles Richet, 15, rue de l'Université, à Paris.

Edition Anglaise

THE ANNALS OF PSYCHICAL SCIENCE

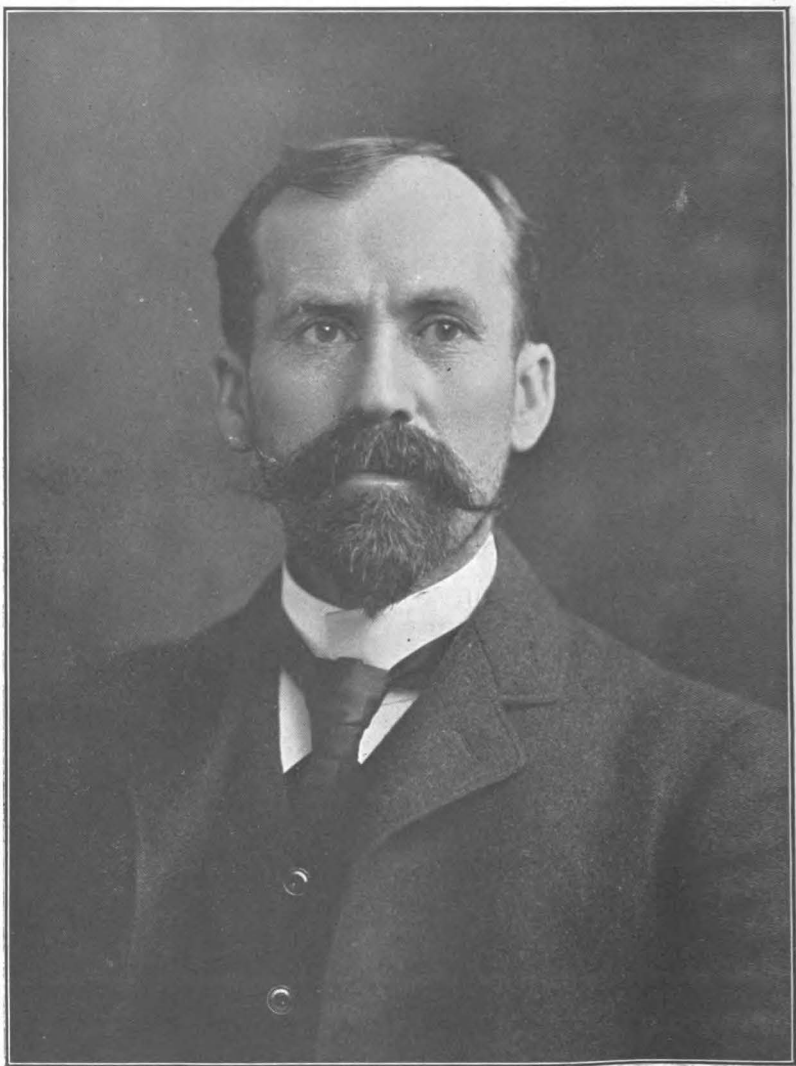
Pour la rédaction et l'administration, s'adresser à l'Editor L.I. FINCH, 110, St. Martin's Lane, London, W. C.

Les auteurs et les éditeurs sont priés d'adresser aussi bien aux bureaux de l'édition française qu'à ceux de l'édition anglaise les livres dont ils désirent que les *Annales* publient une annonce ou une analyse.

De même, le service d'échange doit être fait aux rédactions de chacune des deux éditions.

Ce fascicule se compose de 68 pages et 1 gravure hors texte.





James W. Nysslop.

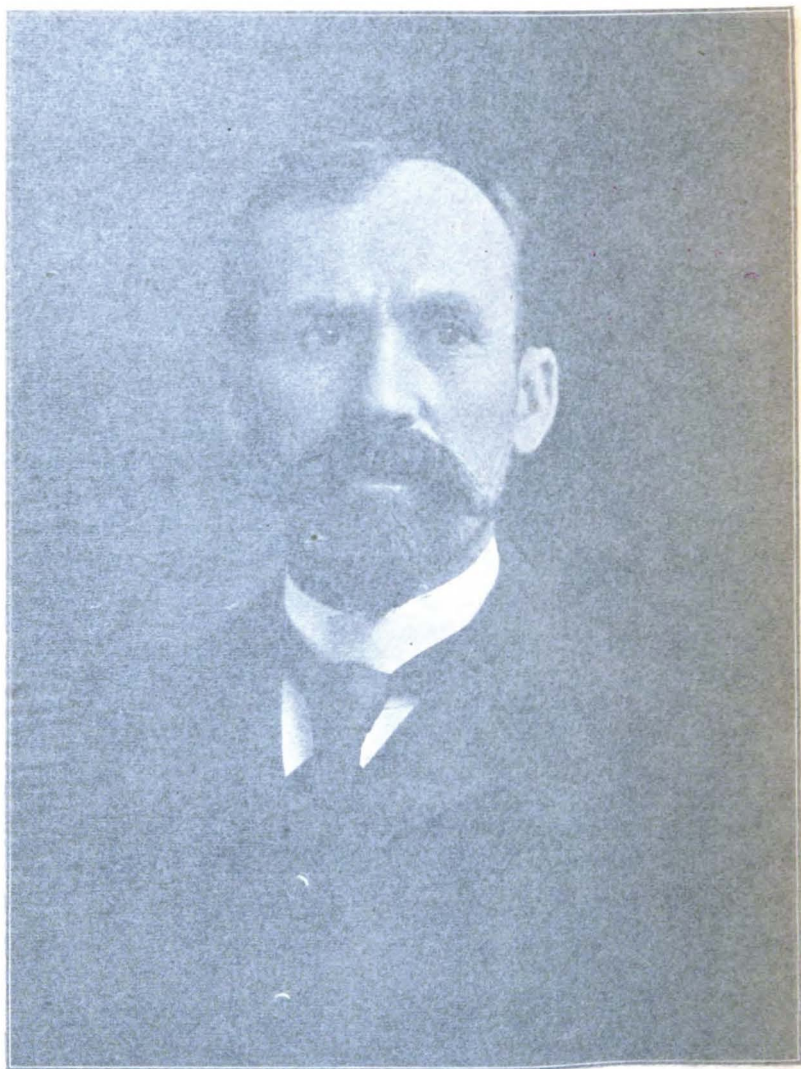
—————
 N° 8
 —————

LA MÉDIUMITÉ DE M^{lle} SÉRAL

L'origine des expériences

Cette médiumne, qui ne sera pas nommée, est une personne s'occupant de normalité psychologique. La naissance de la médium s'avante : pendant l'automne 1901, je reçus une lettre d'un homme qui fut pris ensuite être un clergymen de l'Église anglicane, qui m'annonçait avoir fait des expériences avec une médiumne laquelle paraissait douée de facultés médiumniques. Mon correspondant me pria de m'assurer de l'authenticité d'un certain message se rapportant à l'identité personnelle de l'un des « communicateurs ». Il disait aussi, en passant, avoir un recueil de « communications » prétendant venir de la planète Mars. Je saisis immédiatement l'opportunité d'examiner cette affaire, et on ne tarda pas à me soumettre un dossier des messages martiens. Je trouvai que ces messages étaient étendus durant plusieurs années. Les résultats en avaient été enregistrés d'une manière assez complète. Je ne tardai pas à m'intéresser suffisamment à l'affaire pour réunir les matériaux dans le but de les traduire et de les publier. Ce qui suit est un abrégé des résultats obtenus, y compris quelques expériences que j'ai faites personnellement. Pour cacher la vraie identité du médium, j'ai

Vid.



James H. Hyslop.

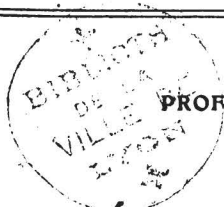
ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

16^{me} Année

Août 1906

N° 8



PROF. JAMES H. HYSLOP

LA MÉDIUMNITÉ DE M^{ME} SMEAD

L'origine des expériences.

Cette médiumnité, qui ne manquera pas d'intéresser les personnes s'occupant de recherches psychiques, vint à ma connaissance de la manière suivante : pendant les fêtes de décembre 1901, je reçus une lettre d'un inconnu, que j'appris ensuite être un clergyman de l'Église anglicane et qui m'annonçait avoir fait des expériences avec sa femme, laquelle paraissait douée de facultés médiumniques. Mon correspondant me pria de m'assurer de l'authenticité d'un certain message se rapportant à l'identité personnelle de l'un des « communicateurs ». Il disait aussi, en passant, avoir un recueil de « communications » prétendant venir de la planète Mars. Je saisis immédiatement l'opportunité d'examiner cette affaire, et on ne tarda pas à me soumettre le dossier des messages martiens. Je trouvai que les expériences s'étaient étendues durant plusieurs années et que les résultats en avaient été enregistrés d'une manière assez complète. Je ne tardai pas à m'intéresser suffisamment à l'affaire pour réunir les matériaux dans le but de les étudier et de les publier. Ce qui suit est un abrégé des résultats obtenus, y compris quelques expériences que j'ai faites personnellement. Pour cacher la vraie identité du clergy-

VIII

man et de sa femme, je les désignerai sous le pseudonyme de M. et Mme Smead.

Naturellement, quoique M. Smead fût un ecclésiastique, je ne manquai pas de bien me garder de la fraude et de la tromperie, ne connaissant ni lui, ni les personnes de son entourage. Mais je ne tardai pas à me persuader que l'on ne pouvait pas sérieusement songer à nourrir de tels soupçons, puisque la connaissance du pasteur et de sa femme et l'examen de leur cas me firent bientôt comprendre qu'il n'était pas nécessaire de prendre les précautions rigoureuses auxquelles on avait dû recourir avec Mme Piper. M. et Mme Smead étaient tous les deux des personnes honnêtes et consciencieuses; il importe même de noter que c'est justement la nature soigneuse et consciencieuse de leurs récits et de leurs documents qui nous fournira les preuves servant à déprécier la valeur de l'interprétation spirite de plusieurs des faits rapportés. Ils fournissent eux-mêmes presque tous les témoignages de la personnalité seconde qui apparaît dans leurs expériences et se montrèrent tout à fait disposés à repousser toute théorie qui ne paraissait pas étayée par les faits. Cette heureuse circonstance limite ma tâche au travail de rapporter et analyser les faits.

Il paraît que Mme Smead avait été familiarisée avec l'écriture à la planchette dès son enfance; elle l'avait même parfois pratiquée. Elle n'avait pourtant pas participé aux expériences systématiques jusqu'en 1895. En attendant, un certain nombre d'apparitions s'étaient produites, qui avaient été aussitôt enregistrées. Toutefois, comme elles n'ont pas un caractère nettement véridique, je ne crois pas devoir autrement en parler. Elles appartiennent au type purement mental, dont des cas plus intéressants ont été observés. Mais lorsque commencèrent des expériences systématiques, et qui eurent lieu comme je l'ai dit, en 1895, les phénomènes prirent un caractère plus intéressant. Pour ce qui se rapporte aux « communicateurs », leurs noms donnèrent une apparence de caractère véridique à ce qu'ils disaient. Il s'agissait de trois enfants décédés de M. et Mme Smead et

d'un frère, également mort, de M. Smead. Relativement à leur identifiabilité, ils représentent des personnalités d'une apparence plus plausible que celles qu'on rencontre dans le cas du professeur Flournoy (1), auquel le cas dont nous nous occupons ressemble sous plusieurs rapports, comme j'aurai occasion de le montrer plus loin.

Un roman martien.

Durant la première partie de l'année mentionnée, les prétendus communicateurs parlèrent à plusieurs reprises de deux ou trois planètes. Mais dans le mois d'août de la même année, les époux Smead ayant demandé à leur fille défunte dans quel endroit elle se trouvait, ils obtinrent la réponse : « Partout » ; ensuite, après avoir déclaré ne pas avoir vu le ciel, elle ajouta que « quelques esprits sont sur la terre, et d'autres, en d'autres mondes ». Quelques semaines plus tard, un frère de ce « communicateur » qui était censé écrire par la planchette, dit que sa sœur, laquelle avait fait la déclaration que l'on vient de lire, était loin ; comme on lui demandait : « Où ? » il répondit : « Mars ». On lui adressa d'autres questions, et il répondit que sa sœur avait été en Mars « avec l'oncle Vester ». (Vester était une abréviation par laquelle M. Smead avait appelé son frère Sylvestre (2) alors qu'il était en vie — chose qui était sans doute connue par Mme Smead.) Dans une autre séance, Mars fut de nouveau mentionnée, ainsi que la visite que l'oncle Vester devait y faire avec sa nièce. Dans la même séance, le « communicateur » Maud, sœur du « communicateur » précédent, parla spontanément de Jupiter et dressa une carte grossière de sa surface ; comme on lui disait de dire quelque chose des habitants de cette planète, elle répondit : « Ils sont différents de vous. » Plus tard, au

(1) L'auteur fait allusion à l'ouvrage si connu *De l'Inde à la planète Mars*. — N. de la R.

(2) En anglais *Sylvester*. — N. de la R.

milieu de bien des banalités, elle ajouta que Jupiter était « le ciel des enfants », où ils sont transportés après leur mort, parce qu'ils sont meilleurs que les adultes. La personnalité seconde elle-même ne sait pas tenir tête à la théologie de Calvin et d'Edwards !... On obtint aussi médiatiquement plusieurs indications concernant le ciel des enfants, indications qui décelaient l'influence de l'instruction reçue jadis par Mme Smead, et qui faisaient connaître les matériaux dont la personnalité seconde tirait ses « communications ». Il s'agissait probablement de souvenirs des instructions reçues à l'école du dimanche, complétés par une imagination puérile au sujet de ce que peuvent être les étoiles.

C'est toutefois dans la séance suivante que commencèrent les « communications » plus intéressantes au sujet de la planète Mars. On obtint d'abord le dessin d'une carte géographique très détaillée, qui donnait le nom de zones en lesquelles la planète aurait été divisée. Le « communicateur » était Maud, la fille morte de M. et Mme Smead. Les noms donnés pour les différentes zones furent : *Zentin* (froid), *Zentinen* (très froid), *Dirnstze* (Zone Tempérée du Nord), *Dirnstzerin* (Zone Tempérée du Sud), *Emerincenren* (Équateur), et *Mimtenirimte* (Continent). Quand la carte géographique fut dessinée, le dialogue suivant eut lieu entre le « communicateur » et M. Smead.

R. — Nous y avons un beau temps. Nous pouvons facilement aller tout autour de ce globe. Les gens y sont plus grands, et il n'y en a point autant que sur cette terre. Les habitants pourraient parler avec les gens d'ici s'ils connaissaient leur langage, mais ils ne le connaissent pas.

D. — Les gens de Mars sont-ils en chair et sang, comme nous sommes ?

R. — A peu près.

D. — Y a-t-il des grandes villes ?

R. — Non. Les habitants sont plutôt semblables à des Indiens.

D. — Des Indiens d'Amérique ?

R. — Oui.

D. — Sont-ils hautement civilisés ?

R. — Oui, il y en a qui le sont en certaines choses.

D. — Quelles choses ?

R. — A diriger les eaux.

D. — De quelle façon ?

R. — En faisant de telle sorte qu'il est facile de se transporter d'un endroit à l'autre.

D. — Comment s'y prennent-ils ?

R. — Ils coupent de grands canaux d'un océan à l'autre, et de grandes étendues d'eau.

A ce point de la séance s'arrêtent les « communications ». Il faut noter que des canaux et des étendues d'eau semblables à des lacs avaient été représentés sur la carte géographique dessinée au commencement de l'expérience. Mais une circonstance curieuse qui se rattache à ces incidents, c'est qu'un journal acheté par la famille Smead, et qui porte la date du lendemain du jour marqué comme étant celui de la séance, parlait des articles de l'astronome Percival Lowell, parus dans *l'Atlantic Monthly* de cette année, et concernant la question des habitants et des canaux de Mars. La question de savoir si Mme Smead avait vu cet article avant d'obtenir l'écriture automatique par la planchette dépend de la circonstance si le journal était antédaté, — ce dont je n'ai pas pu m'assurer — ou de la circonstance si elle n'avait vu quelques-uns des articles de Lowell dans *l'Atlantic Monthly*, chose que M. et Mme Smead nient tous les deux avec quelques probabilités de ne pas se tromper. On ne peut pourtant pas attacher à cela trop d'importance, car les ressources de l'imagination ne sont pas moindre que tout ce qui a été écrit par la planchette, surtout depuis que la question des habitants et des canaux de Mars intéresse le public.

Les « communications » qui sont ensuite enregistrées ne se rapportent pas à la planète Mars ; elles consistent en messages qui sont censés provenir des enfants décédés de M. et Mme Smead, et dans lesquels se rencontre une tentative évidente de plaisanter. Parmi les tours joués par le subliminal, se trouve un dessin qui devrait représenter le diable.

C'est une figure serpentine qui ressemble à un dragon ; c'est à un certain degré le diable conventionnel de la scène. A deux ou trois reprises différentes, au cours des « communications » martiennes, se produisirent de ces interruptions se rapportant à des choses qui n'avaient rien à faire avec les planètes. Mais lorsque les « messages » martiens recommencèrent après cette diversion humoristique, il fut intéressant de remarquer la netteté et le développement complet qu'ils avaient acquis. Ce fut toutefois seulement cinq ans après que les nouvelles expérimentations furent faites ou enregistrées, et c'est ce long intervalle qui constitue l'intérêt de la reprise de l'argument martien.

La dernière séance de la première série avait eu lieu en décembre 1895. La reprise a été en septembre 1900. Alors, les « communications » présentèrent une forme développée et un grand soin des détails. La planchette commença par dessiner une figure qui peut facilement rappeler celle d'un bateau, et écrivit les deux mots *Seretrevir* et *Cristiriril*. Le premier des deux fut expliqué comme signifiant un navire, le deuxième comme étant son nom. Il paraît que les Martiens ont le bon sens de suivre l'usage terrestre, et de donner des noms à leurs navires. Mais une déviation intéressante à nos habitudes se trouve dans l'affirmation que les navires sont faits de troncs d'arbres, les habitants de Mars ne possédant pas de scierie.

Dans la séance suivante, une curieuse figure fut dessinée, inexplicable en elle-même, mais que le « communicateur » déclara être un « temple, maison des chiens ». Aux deux extrémités étaient dessinés deux animaux qui devaient représenter des chiens, et qui, fut-il expliqué, donnaient le nom au temple. Des caractères furent ensuite tracés, que l'on annonça être le nom du temple ; ce nom fut ainsi répété ensuite en caractères anglais : *Ti femo wahrhibivie timeviol*, dont la signification serait justement « le temple maison des chiens ». Dans la même séance a été donné le nom d'un lac qui avait été dessiné sur la carte, c'était *Emervia*. M. Smead demanda alors au « communicateur » de traduire

en martien les mots : « L'enfant court », et on lui répondit qu'on ne court pas en Mars ; mais que seulement on y marche. Il ne fut pas expliqué si c'était le climat qui empêchait de faire des pas plus rapides en Mars, ni s'il y avait même un climat. Mais la sentence écrite en caractères martiens et traduite en anglais était : *Ti inin amarivin*. La



forme de pensée fut expliquée être : « L'enfant marchant » et non pas « l'enfant marche », ce qui constitue une curieuse diversion au langage le plus naturel, hormis que le subliminal soit assez avisé pour comprendre la nécessité de telle variation capricieuse, dans le but de rendre plausibles ces fantaisies.

Quelques jours après, la planchette traça un dessin grossier d'un homme et ensuite celui d'une femme, expliquant en même temps ce qu'ils représentaient, et donnant les termes martiens pour les deux : *Mare* pour « homme », *Maren* pour « hommes », *Kare* pour « femme », *Karen* pour « femmes ». M. Smead demanda alors : « Qu'est-ce qu'il y a de spécialement remarquable dans ces figures humaines que vous venez de dessiner ? » — et il reçut la réponse suivante, avec le dialogue qui suit :

R. — La façon dont elles sont habillées.

D. — Comment ?

R. — Les hommes portent un habit et un pantalon.

D. — Un habit court ?

R. — Oui. Les femmes des chemises à sac et des chapeaux ridicules. Leurs cheveux leur tombent sur le dos. Les hommes les soulèvent et gardent des cheveux longs sous leur chapeau. Nous avons fait le tour de la planète. Les gens sont divers dans les différentes localités.

Dans la séance suivante, une étrange figure a été dessinée, et le mot *Wereven* a été écrit dessous ; l'explication qui en a été donnée fut : serpent. Suivit le plan du rez-de-chaussée d'une maison en forme de double croix, c'est-à-dire de deux croix dont les bras se touchaient ; dans le fond, la silhouette d'une chaîne de montagnes. La partie inférieure de la double croix, c'est-à-dire la moitié d'elle, fut expliquée représenter l'image de la maison dans l'eau, pour indiquer ainsi que l'édifice était bâti sur quelque étendue d'eau. Il fut aussi expliqué ensuite que les maisons martiennes étaient ordinairement bâties au bord de l'eau. Dans le dessin en question, on voyait des cercles tracés dans les ailes de la maison ; il fut déclaré qu'elles représentaient des fenêtres. Les portes se trouvaient dans la ligne qui divisait la maison de son image réfléchie par l'eau.

Dans les deux ou trois séances qui suivirent se manifesta une tendance à fournir quelques spécimens du langage martien en forme de phrase écrite d'abord en caractères martiens, qui étaient des caractères hiéroglyphiques, qui étaient ensuite expliqués en termes anglais. Les phrases étaient : « Cet homme est un grand homme



(l'ordre des mots martiens était : « Cet homme un grand homme est ») ; et : « Le grand homme faisant un discours

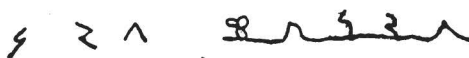
à ses sujets ». Malheureusement, M. Smead n'a pas gardé les mots martiens de cette phrase comme de la première.



Homme

Femme

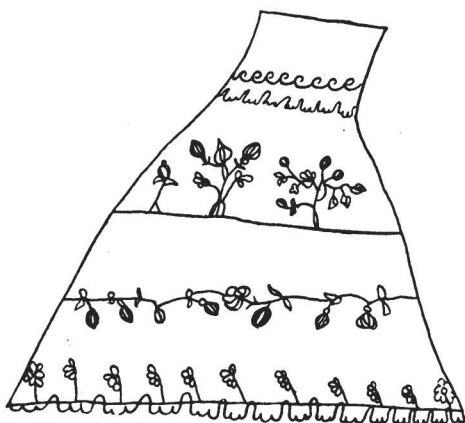
Le 3 octobre, la planchette dessina une fleur et écrivit les mots suivants : « Des fleurs s'épanouissent ici. Bien des



Hommes

Femmes

grands hommes les plantent » — dont les mots martiens sont : *Moken irin trinen minin aru ti maren inine tine*. A la même date, une phrase plus longue a été écrite. La voici : *Ti maren arivie warire timarensis aru ti Artez feu*



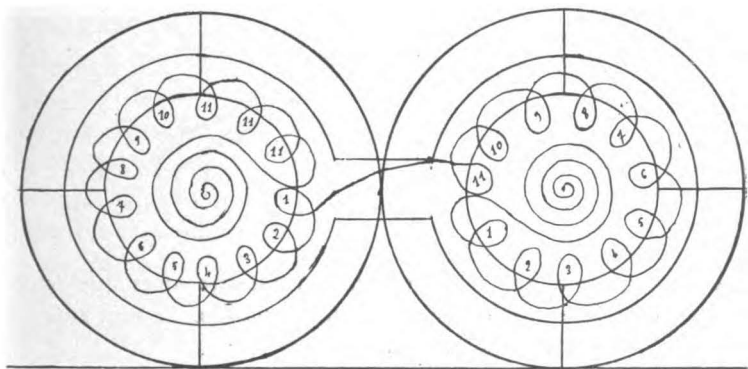
ti timeviol, qui signifie : « Les hommes se rendirent avec les sujets du grand chef au temple. » Au cours de la même séance, le « communicateur » nous apprit un fait de nature à intéresser les personnes qui s'occupent de politique. Le voici : « C'est le peuple qui, en Mars, choisit ses chefs, ce qui fait que les fils des grands hommes ne sont rien. »

Evidemment, les aristocrates ne sont pas privilégiés dans cette planète ! Ils peuvent détenir le pouvoir, mais ils ne peuvent pas participer à leur propre élection.

Le lendemain a été exécuté l'un des dessins les plus remarquables et les plus intéressants de toute la série, surtout plus si l'on considère qu'il a été fait au moyen de la planchette. Il a été précédé par ces quelques mots écrits : « Vous verrez quelques-unes de leurs broderies. Les couleurs en sont jolies. » La planchette traça alors la figure d'une robe garnie de dentelle, avec des fleurs éparses au-dessus en ordre symétrique. Quand le dessin fut terminé, l'indication des couleurs fut donnée en marge ; c'étaient des variations de rose, blanc, vert, jaune, brun et lavande. Le corsage était rose, garni de dentelle couleur lavande. La partie supérieure de la jupe était blanche, avec une garniture de fleurs de différentes couleurs. Une ample bande rose venait ensuite, plus large derrière que devant. La partie inférieure de la jupe était couleur lavande, ornée de fleurs tout le long de la bande rose et aux extrémités inférieures. L'habit était décrit dans la phrase suivante : *Mare arivie ceassin coneï kei ahrue ruinin warire ti mare*. L'interprétation en est : « Robe de la femme de l'homme gouverneur chef lorsqu'elle sort en voiture avec l'homme. »

Le jour suivant, fut dessinée la figure d'un char auquel était attaché un animal ; il fut expliqué que c'était un « char tiré par une chèvre » (en martien *Yeoar*). Le lendemain, on obtint un dessin très remarquable et original d'une horloge martienne ; son ensemble et ses différentes parties furent décrits en détail. Son nom martien était *Triveniul* : elle consistait en deux boîtes circulaires en bois, placées l'une à côté de l'autre, et unies par une ouverture à travers laquelle passe de l'une à l'autre le fil de fer qui formait le ressort dans chaque boîte. Le ressort commence au centre de l'une de ces boîtes, forme une pelotte retenue à sa place par un fil circulaire, court à travers l'ouverture pratiquée entre les boîtes, et s'enroule autour d'un autre fil circulaire, terminant dans le centre de l'autre boîte, où commence le

premier ressort. L'horloge est remontée une fois par jour ; et l'un des ressorts, en s'enroulant, déroule l'autre, qui sert ainsi à remonter l'horloge pendant la nuit. Quoique l'appareil fût décrit avec bien des détails, le mécanisme qui le mettait en action ne paraissait pas ; par conséquent nous pouvons seulement faire remarquer l'ingéniosité de



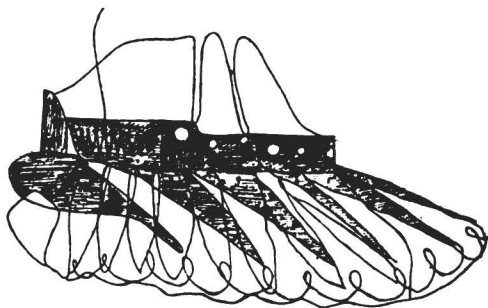
la subconscience dans la construction d'un mécanisme.

Il paraît aussi que les Martiens ont vaincu les difficultés de la navigation aérienne ; ils possèdent un navire aérien très singulier et de formes ingénieuses. Voici la description qu'en a donnée la planchette après que ce dirigeable eût été dessiné :

Fait en fils comme les étoffes — fait pour aller dans l'air. C'est un navire aérien. C'est une pelote. Il peut courir un long mille, après quoi il faut qu'ils s'arrêtent pour l'enrouler, hormis qu'on l'enroule de nouveau pendant qu'il est en mouvement. La pelote fait fonctionner les ailes, dont chacune est rattachée à cette pelote, et alors que l'on fait tourner la machine, celle-ci fait aller les ailes comme celle d'un oiseau. C'est la machine qui le fait marcher ; le propulseur le guide. Je parlerai d'abord des ailes.

Elles sont remplies d'air, ce qui fait qu'elles sont légères. Le fil les couvre ensuite comme un habit. Il y a quinze points ou parties des ailes qui sont remplies d'air. Ces ailes montent et descendent. Les pelotes au fond servent à tenir les ailes ouvertes.

La machine enroule la pelote. C'est une machine électrique dont les batteries se trouvent au même endroit que les pelotes. Il y a trois grandes pelotes. L'une est pour les voiles, une pour les ailes, la troisième pour le propulseur. Une pelote est appliquée



aux voiles, parce que cela est parfois nécessaire alors que le vent est fort. Le propulseur agit comme une aile. Le vent aide à faire marcher le bateau aérien.

Le dessin de cet aéroplane, exécuté par la planchette, montre un mécanisme d'une forme curieuse qui ressemble grossièrement à la combinaison d'un ballon aplati suspendu sur un bateau plat avec ses voiles. Toutes les parties en sont nommées et soigneusement décrites, y compris les entrées qui sont constituées par des fenêtres rondes placées aux côtés.

Deux jours après, la planchette dessina une montagne ou une élévation sur laquelle étaient placées les figures martiennes de deux maisons. Cet endroit fut décrit comme un Observatoire, ou un « endroit d'où on vous regarde ». Il y avait aussi à travers la montagne des espèces de tunnels se terminant d'un côté presque en forme de pipe. Le nom martien signifiant maison, *wahrbiwie*, était écrit près de la figure représentant la maison. Une phrase martienne tout entière avait été donnée ensuite pour décrire la place, avec des chiffres placés sous les différents mots afin que l'on pût connaître quel était le mot lui correspondant dans la traduction anglaise. La phrase signifiait littéralement :

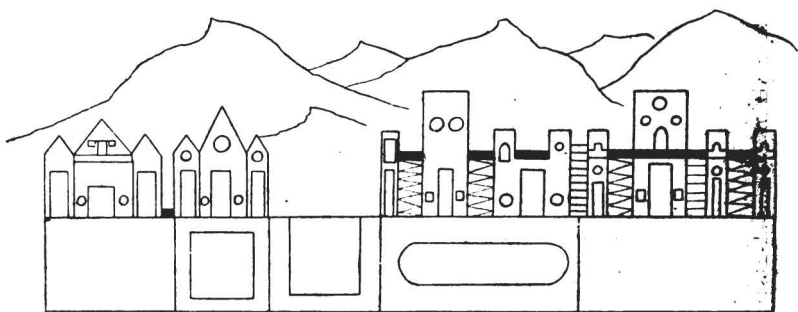
« L'endroit d'où l'homme chef gouverneur regarde sur votre terre de Mars. » L'ordre des mots martiens, tel qu'il était indiqué par les chiffres : « De homme chef gouverneur endroit dans lequel regarde sur votre terre de Mars. » Les hiéroglyphes martiens, mis en lettres latines, se prononcent : *Ti rure neu infew mare laries en fratur trinen carmie.*

Une curieuse coïncidence entre ce dessin et l'un dont il est question dans le cas de M. Flournoy doit être mentionnée ici. Mlle Hélène Smith dessina elle aussi un observatoire martien contenant un tunnel et il paraît que Mme Smead l'ignorait ; en effet, quoique le livre du professeur Flournoy se trouvât dans la maison, il lui avait été caché justement pour empêcher que de telles coïncidences se produisent ; et hormis que l'on doive supposer que Mme Smead avait examiné le livre dans un état inconscient, nous n'avons aucune raison de supposer qu'elle avait vu aucun des dessins de Mlle Smith.

Un mois se passa sans que les époux Smead se soient occupés de Mars. Le 14 novembre, la planchette écrivit une phrase martienne dans laquelle il était dit que certains habitants de Mars étaient occupés à faire un repas. La maison à laquelle se rapportait cette information ne paraît avoir été dessinée, si nous nous en rapportons aux documents originaux, que dix jours après, le 24 novembre. Mais la phrase était : *Wahrhibivie arri prri kan friniol taikin sirvuen.* A la question, qu'est-ce que mangeaient les Martiens, il fut répondu en anglais : Pain, gâteau, quelque chose de semblable à l'eau ; fruits, volaille. Les mots martiens indiquant ces mets étaient : *Jrain, kreki, trikuil, carnitz, fluiniz.* Le dessin de la maison ne représentait que le rez-de-chaussée ; la description du mobilier y est donnée, avec la place qu'occupe chaque objet : Lit, prie-dieu, un coussin, une table, des pots à eau, une horloge, des portes.

Dans la séance du 15 novembre, la planchette dessine une poule martienne, et déclara que cet animal n'était pas aussi gros que ceux de la terre. Il paraît y avoir une asso-

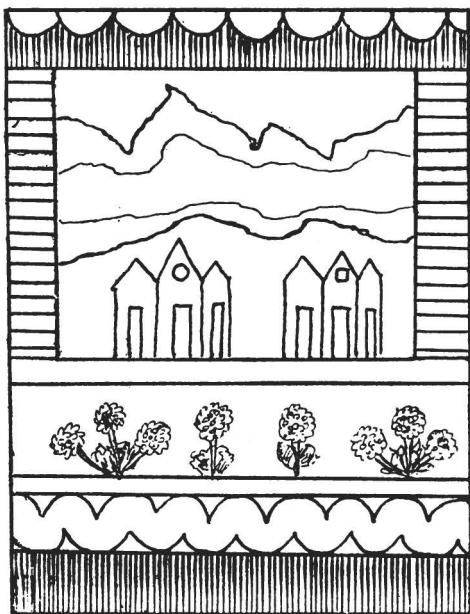
ciation d'idées entre cet incident et ceux de la veille. Le 16 novembre, toujours avec une association probable d'idées, une maison fut dessinée, qui était censée représenter le palais d'Artez, le chef qui gouverne. Les différentes parties du palais furent ensuite décrites avec un grand luxe de détails. Il consistait en deux sections dont l'une bâtie en pierres blanches, et l'autre en pierres grises. Cette dernière était beaucoup plus vaste que l'autre; le style d'architecture en était différent, étant caractérisé par une série de tours carrées, rattachées ensemble jusqu'au premier étage. Deux de ces tours étaient plus grandes que



les autres, il y en avait six en tout. Il y avait quatre escaliers disposés entre les tours, excepté entre la deuxième et la troisième et entre la quatrième et la cinquième. Les portes étaient larges et de forme rectangulaire; quant aux fenêtres, il y en avait de rondes et de carrées. Le toit était fait de manière à servir de promenade; on y parvenait par les portes des tours. La maison de pierres blanches était plus petite que l'autre, ainsi que nous l'avons dit, et était édifée dans le même style général, hormis que les tours, si on pouvait les appeler ainsi, se terminaient en forme de pyramides, et les fenêtres étaient toutes rondes. Le premier plan est formé par des corbeilles de fleurs et des étangs d'eau ou petits lacs artificiels. Au fond, il y a une rangée de hautes montagnes, qui se détachent sur le ciel bleu.

Dans son ensemble, la figure constituait un bel ouvrage et contient des idées d'un certain mérite artistique.

Huit jours après, la planchette traça la place des différentes pièces de ce palais, comme il est dit plus haut, et ensuite elle dessina une tapisserie qui se trouvait dans l'édifice. Cette tapisserie est, sous certains rapports, un intéressant ouvrage artistique. Il s'agit probablement d'un ouvrage de broderie, et une description détaillée en a été donnée. La frange qui se trouvait au fond représentait des



personnes, et était d'un gris noir ou plutôt brun. Immédiatement au dessus, se trouvait une décoration de forme serpentine, d'une couleur plus claire mélangée de jaune ; au-dessus une bande jaune. Sur cette dernière se trouvait superposée une large bande rouge, avec quatre plantes de fleurs ; les deux plantes du milieu n'avaient qu'une fleur ; les deux des côtés en avaient trois chacune. Suivait une bande étroite de couleur grise. Le tout représentait appa-

remment les promenades et les jardins d'un palais ; en effet, au centre de la tapisserie, au-dessus de la pente que nous venons de décrire, se trouvait reproduite la partie du palais du grand chef qui était composée de pierres blanches avec des collines vertes au fond, derrière lesquelles s'élevaient les montagnes se dessinant sur le bleu du ciel. Des deux côtés de cette peinture, se trouvaient des rectangles successivement rouges et jaunes, formant comme une marge ; en haut, une lourde frange brune pareille à celle du fond. L'ensemble de cette peinture unique dans son genre est assez bien conçu.

Une quinzaine de jours plus tard, une autre tapisserie a été dessinée. Son style était un peu différent de celui de la première. Les franges et les marges n'étaient pas du même type, et leur description n'était pas donnée en détail. L'ornement central représentait le navire aérien de Mars sur un fond de ciel et de nuages. Il est curieux de remarquer que la figure du navire aérien était absolument identique à celle dessinée longtemps avant, ce qui constitue une nouvelle preuve de la ténacité de la mémoire subliminale, telle qu'elle paraît dans la reproduction exacte et toujours constante des symboles hiéroglyphiques de la parole et de la pensée. Les voiles du navire aérien étaient blanches ; la tapisserie étaient presque toute d'une couleur brune, mais la broderie était d'un bleu clair.

A plusieurs intervalles, au cours des dix jours suivants, Mme Smead dessina un voile d'épouse, nous présentant ainsi des spécimens de cet article dans tous ses aspects essentiels ; elle dessina aussi une dame qui portait ce voile et une robe avec une longue traîne. La figure de cette dame était accompagnée de la phrase martienne : *Mirwerel Wariema Markein wahrhibivie mamanie*. L'ordre des mots aurait été en anglais, selon les chiffres placés sur chaque mot : *Marquein Wariema wahrhibivie Mirwerel mamanie* ; l'interprétation est la suivante : « Maison où l'épouse Markein Wariema vit avec son mari », ou bien, selon la structure grammaticale du martien. « De Markein

Wariema maison vit avec mari. » Il a été expliqué que l'épouse martienne garde son nom après le mariage; ce nom était *Wariema*; *Marquein* est celui du mari. Il n'est question d'aucun dessin de la maison dont il s'agit dans cette phrase.

Le dessin qui suivit fut celui d'une grande maison avec deux ailes, pour ainsi dire; elle ressemble à une grande caserne et est d'une architecture très simple. Les fenêtres y sont rondes et très nombreuses. Elle est indiquée comme « l'endroit où travaillent les hommes qui se marient ». Deux jours après a été écrite une phrase martienne expliquant que « les hommes travaillent dans les champs avant de se marier ». Voici la phrase martienne : *Ti marem oreicein ein treviens veren quren mariquim*.

De quelques indications données par la suite, il paraît que les hommes qui travaillent ainsi avant leur mariage appartiennent à la classe aristocratique et qu'il y a même parmi eux des princes, ce qui constitue une curieuse façon de réduire cette caste au respect de la démocratie !

Ce fut là la dernière « communication » martienne. La série en a été interrompue et terminée par l'apparition à la séance suivante d'une nouvelle personnalité, qui dit être Harrison Clarke et qui éloigna tous les autres « communicateurs ». Cette personnalité, à ce qu'il paraît, ne s'occupait pas de questions interplanétaires, et elle n'y fit même jamais allusion. J'y reviendrai bientôt. Il est seulement nécessaire maintenant d'indiquer l'interruption des arguments martiens avant de se demander quelle en a été la cause.

Les personnes qui s'occupent des études psychologiques et psychiques n'auront pas de peine à reconnaître la vraie nature de ces phénomènes. Il n'y a aucune preuve qu'ils soient réellement ce qu'ils prétendent être. Dans ces conditions, la seule hypothèse qui ait du fondement, est celle qui se rapporte à la personnalité seconde. On trouve dans les dessins mêmes exécutés par la planchette, des indications qui appuieraient cette thèse, alors même que d'autres preuves

manqueraient. Par exemple, l'impossibilité mécanique du navire aérien, la confusion évidente entre le *propulseur* et le gouvernail, le défaut général de ces élucubrations inconscientes, consistant à placer dans les autres planètes des phénomènes trop semblables à ceux de la terre pour ne pas être suspects; tout ceci met les « communications » martiennes absolument en dehors de la catégorie des révélations spirites, si des preuves meilleures ne viennent point confirmer leur nature transcendante. Mais le côté le plus intéressant et le plus important des cas de cette sorte, persiste même après qu'ils ont été expliqués. C'est leur valeur psychologique qui les rend précieux pour l'étude du supposé spiritisme. En effet, nous trouvons en eux une démonstration qu'il n'est pas nécessaire d'impliquer la conscience normale dans ses fraudes, alors que nous découvrons des procédés automatiques de « travail mental », qui peuvent être à leur tour jugés irresponsables de toute intention frauduleuse, étant donné le manque de conscience; tout cela ne nous empêche point de refuser d'admettre que ces phénomènes sont réellement ce qu'ils prétendent être. Les traits caractéristiques de ces procédés consistent dans l'étendue de leur imitation, des facultés organisatrices d'une intelligence normale et dans la parfaite personnalisation des esprits, qui pourtant ne manque jamais de trahir leur limitation, juste au moment où on a le droit de s'attendre à une preuve véridique de leur identité. Dans le cas de Mme Smead, cette identité se manifeste bien d'une manière plus plausible que dans le cas étudié par le professeur Flournoy. Les « esprits » de ce dernier n'ont rien pu faire pour prouver leur identité, et ont accepté ce que je crois être la doctrine spirite, dominant en France, c'est-à-dire celle de la réincarnation. Mais cette doctrine est absente dans le cas dont nous nous occupons, comme elle l'est dans les croyances spirites des États-Unis; nous verrons par la suite que les personnalités se manifestant dans le cas Smead feront quelque chose pour prouver leur identité, au moins à un point de vue superficiel.

La fumisterie d'Harrison Clarke.

J'ai déjà eu l'occasion de dire que les « communications » martiennes n'étaient pas les seules qui se soient produites durant cette période de l'écriture par la planchette. Si j'ai groupé tous les épisodes martiens, c'est uniquement pour faciliter l'ordre de notre récit. Mais en réalité, ils ont été entrecoupés à plusieurs reprises par des « communications » d'une nature très différente, et qui se rapproche, au moins en apparence, de celles qui ont rendu si intéressant le cas de Mme Piper. Plusieurs parents, et même des personnalités entièrement étrangères, dont l'identité n'a pu être établie, prétendirent « communiquer » par le médium, et présentèrent des caractéristiques bien plus favorables à l'authenticité des doctrines spirites que les phénomènes rapportés par le professeur Flournoy.

Dans cet ordre d'idées, l'une des premières places revient à la personnalité de Harrison Clarke. Elle se présenta, comme nous l'avons dit, sans avis préalable et interrompit les « communications », en mettant à la porte tous les autres intrus. L'un des traits caractéristiques de cette personnalité était bien son habileté à jouer des tours en écrivant. Il montrait la même facilité dans l'écriture normale, dans celle invertie, et dans celle à « miroir ». L'écriture invertie est tracée de gauche à droite et renversée, ce qui fait que pour la lire, il faut retourner le papier de haut en bas. L'écriture à miroir ne peut être lue qu'au moyen d'un miroir. Mais son ouvrage le plus intéressant a été sans doute son autobiographie. Il présenta d'abord les tours qu'il jouait en écrivant comme une preuve de son identité spirite. Mais quand on lui déclara que cela n'était point suffisant, il consentit à fournir des données plus consistantes; il en résulta l'histoire suivante qui a été donnée à plusieurs reprises et dans l'ordre chronologique dans lequel je dispose ici les événements.

Harrison Clarke est né dans une petite ville qui fait actuellement partie de Chicago. Il n'a pas nommé se fau-

bourg. A l'âge de deux ans, il fut transféré à Albany, dans l'État de New-York, où il fut élevé par une tante. Quand il fut un peu plus grand, il alla à New-York où il travailla quelque temps, après quoi il se rendit à Baltimore, où il trouva un emploi dans un petit magasin. Il s'y éprit d'une jeune fille qu'il appelle « sa jeune fille » et se fiança à elle. En réfléchissant que, s'il se mariait, il lui faudrait un métier plus sûr, il retourna à New-York où il entra comme compositeur dans l'imprimerie du *New-York-Herald*. En attendant, « sa jeune fille » mourut à Baltimore, et Harrison Clarke en fut profondément affecté. Il s'engagea dans l'armée, et appartint au « dernier régiment qui laissa New-York pour aller à la guerre ». Cela se passait, dit-il, en 1862. Il prit part à la bataille de Shiloh. Il parla du général Grant, qui commandait en chef, avec les généraux Sherman et Lew Wallace en sous-ordre, ajoutant qu'il était lui-même dans la division de Wallace et que Wallace avait pris la place du général C.-F. Smith, par suite de la maladie de ce dernier. Le général Bragg fut mentionné à son tour comme le commandant de l'armée confédérée. Un soir, Harrison Clarke et un de ses camarades quittèrent le camp pour des raisons qui ne sont pas bien indiquées, errèrent dans des terrains marécageux, et finirent par se perdre. A l'aube, ils furent découverts par les sentinelles de l'ennemi qui tirèrent sur eux. Une balle traversa les poumons de Clarke, mais il ne mourut pas immédiatement. A ce moment, il fut visité par l'esprit de sa fiancée qui lui dit qu'il allait venir avec elle. Il hésita d'abord, mais il consentit enfin, après s'être fait promettre qu'il pourrait revenir une fois ou l'autre, et apprendre qu'il avait survécu à l'épreuve de la mort.

C'est là une histoire intéressante, et assez circonstanciée. Il n'a pas été possible de s'assurer de l'exactitude de quelques-uns de ces événements, les détails qui s'y rapportaient n'étant pas suffisants. L'épisode de l'emploi d'Harrison Clarke dans l'établissement du *Herald* était possible, mais la direction du journal n'autorisa pas à faire les

recherches nécessaires dans ses livres pour constater si un compositeur de ce nom avait jamais travaillé dans son imprimerie. Les autorités du département de la Guerre à Washington se montrèrent plus obligeantes. Répondant à mes questions à ce sujet, elles m'apprirent qu'il n'y avait pas de régiment de New-York à la bataille de Shiloh. Cette bataille eut lieu au mois de juin 1862. Il y avait un Harrison Clarke dans le 125^e régiment de New-York, mais il était encore vivant à l'époque des expériences dont nous nous occupons, et n'avait pas pris part à la bataille en question. Il y avait un autre Harrison Clarke dans un des régiments de l'Illinois qui participèrent à la bataille de Shiloh; mais il a été congédié à la fin de la guerre, et n'est mort qu'en 1895. Un Harrison Clarke a été tué à la bataille de Fair Oaks, en avril 1862. Cet endroit se trouve dans une région marécageuse, mais les incidents racontés ne s'adaptent pas à ce soldat. En tout cas, les renseignements que j'avais obtenus de Washington coupèrent court aux prétentions spirites d'Harrison Clarke. Les indications données sur les généraux qui se sont trouvés à la tête des troupes dans la bataille étaient correctes, mais il est possible que Mme Smead ait lu dans le temps un récit de la bataille et qu'elle ne s'en souvienne pas dans son état normal. Il faut dire aussi que Harrison Clarke ne déclara pas spontanément qu'il appartenait à un régiment de New-York, quoiqu'il ait paru confirmer ceci quand les expérimentateurs le lui suggérèrent. Tout ce qu'il affirma spontanément, c'est que son régiment a été le dernier à quitter la ville avant la bataille. Mais le fait qu'on ne peut trouver aucune trace d'un Harrison Clarke tombé dans cette bataille montre assez clairement quel accueil nous devons à ces racontars.

Aussitôt que j'eus constaté qu'aucun régiment de New-York n'avait assisté à la bataille de Shiloh, je décidai d'établir une confrontation entre cette personnalité et les faits eux-mêmes. J'envoyai les informations reçues à M. Smead, et, à la première occasion, il les présenta à Harrison Clarke

pour en obtenir une explication. Harrison Clarke montra l'embarras naturel que devait entraîner cette contradiction ; mais aussitôt il commença une série de stratagèmes et de chicanes, dont on ne trouverait pas facilement la pareille dans les annales de la personnalité seconde. Clarke admit bien la nature embarrassante de la situation, mais quand on commença à montrer qu'on le soupçonnait d'avoir cherché à désertir, il prit le parti de dire qu'il avait bien déserté le régiment de New-York, mais que c'était uniquement pour se rengager sous un autre nom dans un régiment qui lui permit de prendre part à la bataille de Shiloh. Seulement, il refusa absolument de faire connaître le nom sous lequel il s'était rengagé ! Comme on tâchait de le prendre de nouveau en défaut, il refusa énergiquement de fournir aucune autre donnée pouvant déterminer son identité personnelle. Il en résulta qu'il ne tarda pas à se décourager ; il finit par disparaître dans un accès de colère, et ne se représenta plus pendant quelque temps ; quand il fut un peu calmé et qu'il reparut, il ne se décida pas pour cela à rien faire qui pût établir son identité.

Toutes les personnes qui s'occupent sérieusement des recherches psychiques comprendront aisément, sans que je le leur dise, pourquoi cette personnalité ne peut pas être considérée comme spirite. L'intérêt qu'elle présente au point de vue psychologique consiste dans sa simulation du vrai et dans l'histoire circonstanciée qu'il imagina sous ce rapport. La supériorité de cette personnalité, en comparaison de la Marie-Antoinette, du Léopold et de la Réincarnation martienne du professeur Flournoy, est parfaitement manifeste, puisque les faits présentent toutes les probabilités implicites que les spirites les plus enracinés peuvent désirer. La personnalité est parfaitement naturelle et satisfait tous les attributs d'un esprit, sauf la véracité du récit. Il montre en cela beaucoup d'intelligence qui ne peut qu'intéresser ceux qui étudient les problèmes spirites aussi bien dans leurs manifestations authentiques que dans celles simulées.

D'autres phénomènes intéressants en dehors de ceux que

J'ai rapportés contribuent à rendre remarquable cette personnalité seconde. Par exemple, quand on lui demanda d'écrire le nom de Philadelphie en écriture à miroir, cela fut fait presque à la perfection, avec un élan et une rapidité étonnante. Toujours pour éprouver la nature supernormale de la personnalité, je plaçai une fois mon bras de façon à ce que mon corps le cachât complètement du champ visuel de Mme Smead, qui se trouvait dans un état de transe profonde, les yeux fermés; je commençai alors à agiter ma main sans mouvoir le bras et sans produire avec la manche aucun bruit qui aurait pu être perçu par les sens peut-être hyperesthésiés de Mme Smead; je demandai alors à la personnalité ce que j'étais en train de faire; elle me répondit que j'agitais ma main. Comme je reconnaissais que la réponse était correcte, Harrison Clarke, triomphant, me demanda si je le croyais vrai enfin. Je le félicitai de son succès, mais j'insistai sur la nécessité de prouver son identité, s'il voulait nous satisfaire. Des faits semblables se produisirent en une ou deux autres occasions, mais le psychologue ne peut que demander d'autres expériences du même genre, et en tout cas il les expliquera autrement que par l'hypothèse des esprits.

Comme preuve de la nature de personnalité seconde qui distinguait le caractère d'Harrison Clarke, je rapporterai encore une circonstance intéressante. Quand j'eus rapporté à M. Smead que le soldat Harrison Clarke ayant appartenu au 125^e régiment de New-York était encore vivant et que M. Smead l'eut répété au soi-disant Clarke lui-même, cette personnalité eut l'audace de faire apparaître à Mme Smead une vision dans laquelle il était lui-même représenté en attitude de lui montrer son régiment en marche, et lorsqu'arriva le neuvième rang dans lequel il avait dit avoir eu sa place, il indiqua un vide dans le rang pour montrer où il avait été, et qu'il avait réellement été tué. C'était naturellement un jeu de la conscience subliminale utilisant l'information même que j'avais donnée, et créant une confusion à ce sujet.

Un autre épisode qui constitue une preuve intéressante d'auto-suggestion est le suivant, qui marqua l'une des expériences de M. Smead. Celui-ci avait demandé ce que devenait l'âme de Mme Smead alors que lui, Harrison Clarke, était en train d'écrire; la personnalité répondit qu'elle dormait. Comme on lui demandait encore si elle connaissait ce qui se passait, Harrison Clarke répondit : « Demandez-lui donc ce qu'elle vient de voir. » Et lorsque M. Smead demanda à sa femme de lui dire ce qu'elle avait vu pendant qu'elle était encore en transe, Harrison Clarke dit : « Oui, quand elle se réveillera. » Quand elle se réveilla — ce qui eut lieu presque immédiatement — elle raconta une vision très intéressante. Elle avait vu une dame habillée d'un costume démodé, et avait pensé que c'était la fiancée d'Harrison Clarke. Je pourrais citer plusieurs autres curieuses visions, mais ce serait trop long d'entrer dans ces détails. Il me suffira de dire que ces visions font toutes songer à l'influence d'une personnalité seconde, et quelques-unes la démontrent nettement; elles aident ainsi à expliquer la nature d'Harrison Clarke, malgré sa vraisemblance bien supérieure, mieux que toutes les personnalités du cas du professeur Flournoy.

La médiumnité de Mme Smead mise en rapport avec celle de Mme Piper.

Mais tout ne s'arrête pas là. D'autres incidents et d'un intérêt encore plus grand que ceux ayant trait à Harrison Clarke doivent venir encore. J'avais obtenu les incidents de la personnalité de Clarke au cours de certaines séances que j'avais tenues chez M. et Mme Smead et tout cela m'intéressa assez pour arranger une série d'expériences dans ma propre maison à New-York, mes occupations ne me permettant pas de quitter la ville. Mon plan était de tenter une expérience que le docteur Hodgson avait désiré, pendant plusieurs années, essayer dans le cas Piper, s'il pouvait

trouver un autre bon médium qui lui permit cet essai. Il s'agissait d'établir des communications entre Mme Piper et un autre médium donné de façon à pouvoir échanger simultanément des messages. Je m'accordai avec le docteur Hodgson pour tenter cette expérience en même temps que les expérimentateurs qui se trouvaient près de Boston. Dans ce but, j'amenai Mme Smead à New-York.

Au jour et à l'heure fixée, Mme Smead tomba en transe à New-York ; au même moment, le docteur Hodgson expérimentait à Arlington Heights, près de Boston. C'était le 12 mars. Vers 11 h. 30 ou minuit, le docteur Hodgson dit à Rector (la personnalité qui contrôlait alors Mme Piper) ce que j'étais en train de faire à New-York et ce que je désirai de lui, c'est-à-dire qu'il se mît à la recherche de mon médium, et qu'il cherchât à communiquer au moyen de lui. Rector continua les « communications » au moyen de Mme Piper et quand il les eut terminées, comme en se souvenant d'une chose importante, la main de Mme Piper écrivit en gros caractères : *Remember... Hyslop.* (Rappelez-vous... Hyslop).

J'omets entre ces deux mots la phrase que mon père, agissant comme communicateur supposé, m'avait donnée spontanément le 7 février 1900 à une séance avec Mme Piper, et qui était destinée à servir de moyen d'identification en de futures expériences qui auraient été faites avec d'autres médiums que Mme Piper. Le jour suivant, 13 mars, Rector participa à une séance à laquelle le docteur Hodgson était présent avec Mme Piper, et dans ses « communications », il discuta le cas de Mme Smead. Je rapporte ici ce qu'il fit écrire à Arlington Heights, en omettant ce qui se rapporte à d'autres cas qui n'ont rien à faire avec le mien, ainsi que certaines confusions qui s'étaient produites dans les « communications ». Voici le message de Rector.

« Ainsi, en regardant vers la lumière (1) qui est avec notre

(1) La personnalité Rector, qui se manifeste par la médiumnité de Mme Piper, appelle les médiums des *lumières*, parce qu'elle affirme qu'ils se présentent « à ses yeux » presque comme des clartés. — N. du T.

ami Hyslop, nous ne trouvons pas grand'chose à dire. Ce n'est vraiment pas la peine de s'en occuper, au point de vue de son authenticité.

Hodgson. — Vous voulez dire qu'il y a un peu de lumière réelle, mais pas beaucoup ?

R. — Oui, c'est ce que nous avons dit, peut-être d'une manière différente.

Hodgson. — Y en a-t-il assez pour que vous puissiez envoyer un message là-bas.

R. — Non, il n'y en a pas assez.

Hodgson. — Alors ce n'est pas la peine d'y consacrer notre temps.

(La main de Mme Piper écoute, pour ainsi dire, vers l'invisible.)

Hodgson. — Avez-vous quelque conseil à donner.

R. — Oui ; n'avez-vous pas quelque objet appartenant à lui, à Hyslop, mon ami ?

Hodgson. — Non.

R. — Pour plus de sûreté, nous enverrons immédiatement là-bas Prudens, afin qu'il constate quelles sont exactement les conditions pendant que la séance continue. Je te prie de lui demander d'être circonspect. La « lumière », telle que nous la voyons, n'est absolument pas une lumière produite par notre monde, mais les conditions en sont trompeuses et fantaisistes.

Hodgson. — Alors, voyez-vous si la tromperie vient de la conscience supraliminale, ou si elle est due au subliminal, ou substratum ?

R. — Au subliminal, et non au supraliminal ; par conséquent, le sujet ne trompe pas consciemment. Mais quelques suggestions venant de l'expérimentateur ne tarderaient pas à déterminer dans son intelligence des conditions plus fâcheuses. Il serait infiniment plus sage de suggérer au sujet que les « communications », visions, etc., étaient dues à la conscience cachée, et étaient produites par la condition qu'on appelle « transmission de la pensée ».

Hodgson. — Elle a, si j'ai bien compris, la faculté de recevoir des impressions télépathiques des personnes incarnées ?

R. — Oui, et non de celles désincarnées. Cela explique absolument les conditions dont nous nous occupons !

[Ici la main de Mme Piper frappe un petit coup sur la table,

après quoi elle semble indiquer qu'elle écoute la voix de l'invisible.]

Prudens. — Ce que vient de dire l'esprit qui parlait est exact.

Hodgson. — Vous voulez parler de Rector ?

R. — Oui. Nous pourrions citer bien des exemples semblables.

Hodgson. — Vous en trouvez souvent ?

R. — Oui, dans notre longue recherche d'autres « lumières » que celle par laquelle nous opérons maintenant, nous trouvons que tel est malheureusement le cas.

Hodgson. — En ces cas, voyez-vous une lumière ?

R. — Non pas en tous ! en très peu de cas.

Hodgson. — Vous voulez parler d'une lumière dont ne peuvent pas se servir les esprits désincarnés ?

R. — Non, d'une lumière dont, si elle était bien développée et bien comprise, pourraient se servir parfois les esprits désincarnés.

La personnalité qui se manifestait dans la tranche de Mme Piper ajouta quelques observations au sujet d'autres cas qu'elle compara à celui dont nous nous occupons, et termina par la phrase : « Il y a dans la personne qui se trouve avec Hyslop une lumière, mais celle-là n'est pas trompeuse. »

Mes séances avec Mme Smead à New-York dans les deux journées en question (12 et 13 mars) furent des insuccès absolus. On n'obtint pas une ligne ou un mot qui parût avoir une origine supernormale; la personnalité seconde elle-même n'était évidente que par le fait de l'écriture automatique. Le deuxième jour, je reçus au cours de l'écriture automatique le nom de ma femme. Elle était morte quelques mois auparavant; on l'avait dit à Mme Smead après la séance du jour avant, et les circonstances n'étaient pas de nature à encourager la croyance que l'épisode eût une importance quelconque. Mais il est fort intéressant de constater comment les résultats que j'avais obtenus coïncidaient avec le jugement émis par Rector et Prudens dans la séance de Mme Piper. Les communications martiennes et les incidents de Harrison Clarke étaient si évidemment

mêlés à l'action de la personnalité seconde, c'est-à-dire au travail intellectuel subliminal de Mme Smead, que les lecteurs qui reconnaissent ce fait ne peuvent s'empêcher d'être frappés de la justesse générale de la diagnose de Rector. Très remarquable a été aussi son allusion aux « visions », puisque j'ai dit que les apparitions et visions subjectives étaient des phénomènes très fréquents dans les expériences de Mme Smead, et il y en a un bien plus grand nombre que je n'ai pas mentionné.

Intervention d'autres « communicateurs ».

Quelques indices de messages spirites.

Au cours des séances qui suivirent, se passèrent quelques incidents qui font croire que Rector voyait juste aussi lorsqu'il trouvait que la transmission de la pensée se mêlait parfois à ces phénomènes. La séance du 14 mars ne présente rien d'important. Au commencement de la séance du 15, je reçus par l'écriture automatique le nom de mon père; mais comme Mme Smead le connaissait probablement pour l'avoir lu dans un article de l'*Harper's monthly Magazine*, je ne pus y attacher aucune importance, et je demandai à la personnalité de me donner la phrase devant servir de mot d'ordre, dont j'ai parlé plus haut. Pour toute réponse, je n'obtins d'abord que des griffonnages; après quelques minutes, le premier et peut-être le deuxième mot de la phrase furent écrits — le premier très nettement. Cette phrase était conçue dans une langue que Mme Smead ne connaît pas et n'a jamais connue. La phrase n'était connue que par deux personnes au monde : le docteur Hodgson et moi; elle est à l'abri sous clef contre toute indiscretion. Dans cette séance, ainsi que dans la suivante, je reçus plusieurs noms se rattachant à une certaine théorie spirite, mais comme les circonstances avaient rendu possible que Mme Smead ait pu les entendre par hasard, je ne puis pas attacher d'importance à ces faits, quoiqu'il soit probable que les noms en question ne fussent pas à sa connaissance. La dernière

séance fut un insuccès complet, en raison d'une attaque de grippe dont Mme Smead fut saisie. L'ensemble des séances ne contenait pas grand'chose qui pût m'impressionner, malgré que mon médium ait pu écrire un ou deux mots de la phrase devant servir de « mot d'ordre ». Les preuves en faveur du caractère supernormal de ces phénomènes étaient absolument insuffisantes; tout ce qui mérite d'attirer, notre attention, c'est la diagnose remarquablement exacte que Mme Piper donne des personnalités se manifestant dans les séances de Mme Smead.

D'autres épisodes sont toutefois de nature à étayer bien mieux la théorie spirite et à confirmer la possibilité reconnue par « Rector », que des êtres désincarnés aient pu communiquer par l'intermédiaire de Mme Smead. Il s'agit de cas tout à fait sporadiques, qui se sont produits durant toute la période de ces manifestations. Le premier fait important s'était produit dès 1896; parmi tant d'incidents que l'on peut rattacher à l'hypothèse de la personnalité seconde, celui-ci ne paraît pas pouvoir facilement s'expliquer par ce système.

Quand M. Smead était chargé d'une petite cure dans une autre ville que sa résidence actuelle, il avait, parmi ses paroissiennes, une jeune fille du nom de Maude L. Janes, qui était intimement liée aussi bien avec lui qu'avec Mme Smead. En attendant, M. Smead fut déplacé, Mme Smead et Miss Janes s'échangèrent une lettre en 1894, après quoi toute correspondance cessa entre elles, ainsi que l'affirment M. et Mme Smead. Au mois d'août 1896, c'est-à-dire un an au moins après que la correspondance avait cessé, au cours d'une des séances dont nous avons parlé plus haut, la planchette écrivit que cette Maude L. Janes était morte de pneumonie, que le décès s'était produit le 25 mars 1896, et que le médecin qui l'avait soignée était un docteur St. John. L'information fut présentée comme venant directement de Maude L. Janes elle-même. M. Smead écrivit à la mère de la jeune fille pour savoir si Maude était encore vivante; elle lui répondit qu'elle était

morte de pneumonie le 25 mars 1896, et que son médecin avait été le docteur St. John. Le supposé esprit de Maude L. Janes avait aussi indiqué l'endroit où elle avait été enterrée, mais on constata que cette indication était inexacte.

Les circonstances dans lesquelles se produisit cet incident, et les mesures prises par M. et Mme Smead pour s'assurer si les communications étaient vraies paraissent indiquer que la connaissance ainsi obtenue par l'intermédiaire de la planchette était partiellement supernormale. Il est intéressant d'observer à cet égard que Miss Janes, dans une conversation qu'elle avait eue avec Mme Smead quelques années auparavant, avait dit : « Je viendrai à vous lorsque je serai morte. » On n'obtint plus de communications paraissant venir d'elle jusqu'au mois de février 1901, alors que l'on reçut une intéressante série de « messages » dont l'un ayant trait à un certain enfant dont on donnait le nom, et qui avait été l'un des compagnons d'école de Miss Janes. Il était dit dans le message que ce garçon était allé à New-Haven. M. et Mme Smead ignoraient ce fait, dont une enquête démontra l'exactitude. Les autres incidents de cette séance, qui étaient tous appropriés à démontrer l'identité personnelle de Miss Janes, étaient connus de M. et Mme Smead. Il s'agissait de la mort de plusieurs personnes, parmi lesquelles la mère de Maude Janes elle-même; et une allusion à une curieuse carte postale que Maude avait envoyée à Mme Smead et dont il était maintenant expliqué pourquoi elle était écrite de droite à gauche. Plus tard, elle dit quel était le nom du professeur qu'elle avait avant que M. Smead fût envoyé régir cette paroisse, et que M. et Mme Smead n'avaient jamais connu, ignorant même son nom. Le supposé esprit parla même d'une visite qu'il avait faite à South Hadley, Mass., dont M. et Mme Smead ne savaient rien, et dont une enquête prouva la réalité. Dans une autre séance, elle tenta de donner une démonstration géométrique de la bissection d'un angle, et quelques autres théorèmes; quoiqu'elle n'y

parvint pas complètement, les figures étaient correctement dessinées. Or, M. et Mme Smead ont toujours ignoré, à ce qu'ils affirment, si Maude Janes avait étudié la géométrie. Mme Smead savait qu'elle avait étudié l'algèbre dans la dernière année où M. Smead était resté attaché à cette cure: l'étude de la géométrie a eu lieu un an après le départ de M. Smead. Au surplus, Mme Smead n'étudia jamais la géométrie et ne connut jamais rien de cette science, pas même ce qui est nécessaire pour tracer la figure de la bissection d'un angle. Il est impossible de savoir ce qui peut être venu accidentellement en sa connaissance, mais les témoignages sont, dans ce cas, contre l'hypothèse de la personnalité seconde.

Dans une autre occasion, les « communications » furent censées venir d'un certain M. Georges Morse. Il déclara, entre autres faits exposés un peu confusément, qu'il était mort poitrinaire, que sa femme était encore vivante, et qu'il avait été lui-même maître-maçon. Mme Smead avait autrefois connu cet homme, mais elle ne l'avait plus vu depuis dix-sept ans; elle n'avait même jamais su qu'il fût maître-maçon, parce qu'il n'avait exercé cette profession que dans les trois dernières années de son existence; elle n'avait jamais su non plus que sa femme était encore vivante. Le détail touchant la maladie de poitrine était inexact; il était mort de paralysie. Pour s'assurer de tous ces faits, il fallut faire expressément un voyage à Boston. Mme Smead n'avait été, depuis bien des années, dans cette partie de Boston dans laquelle vivait M. Morse, sauf une fois ou deux, en parcourant une de ses rues en voiture; elle n'avait jamais eu de communications avec la famille du maître-maçon depuis qu'elle était partie, dix-sept ans auparavant.

Un autre exemple est surtout intéressant à cause de son mélange de vérité et d'erreur, alors que M. et Mme Smead ignoraient les faits en question, ainsi que pour la confusion qu'ils présentent, et qui rappellent quelques-uns parmi les phénomènes se produisant avec Mme Piper. Un « commu-

nicateur », dont je ne pus déchiffrer le nom dans l'écriture automatique originale, fournit néanmoins assez d'indications pour permettre que son identité fût établie. Mon essai pour déchiffrer le nom m'avait d'abord fait croire qu'il terminait par les lettres *Celelee*. Mais il donna enfin son nom, disant être Mme Stearns ; elle mentionna en même temps Lowell (Massachusetts) et enfin le nom de Robert Russell, en affirmant être la sœur de sa femme. Elle ajouta qu'elle et son père priaient M. Smead de remercier cette sœur ; mais ils ne réussirent pas à dire pourquoi ils désiraient cela.

Or, M. et Mme Smead avaient connu ce Robert Russell et sa femme, par rapport à certaines œuvres religieuses, quatre ou cinq années auparavant, et après cette séance, ils apprirent par eux que la sœur décédée était Mme *Keliher* (peut-être le nom que j'avais lu *Celelee*), que les époux Smead n'avaient jamais connue. Son nom n'était pas Stearns, mais les renseignements que l'on prit montrèrent que son mari travaillait dans la manufacture de la Compagnie Stearns, à Lawrence. M. et Mme Smead ignoraient aussi l'existence de ce monsieur, et, à plus forte raison, où il était employé. La sœur, Mme Robert Russell, s'était occupée du père durant ses derniers moments, à Lowell (Massachusetts). Il est intéressant de noter aussi que Mme Keliher, quand elle mourut, se trouvait dans un état de trouble mental, ayant oublié son nom et son identité, selon les témoignages recueillis à ce sujet. Cette circonstance a quelque analogie avec certains cas constatés dans la médiumnité de Mme Piper.

Le frère de M. Smead, Sylvestre, qui fut tué par une locomotive de chemin de fer, et dont on se rappellera la prétendue participation aux « communications » martiennes, donna certaines réponses intéressantes aux questions qu'on lui posait. Je demandai à M. Smead de le mettre à l'épreuve, et il en fut fait ainsi. Il fut d'abord prié de donner le nom d'une dame à laquelle il avait été vivement attaché, et que M. Smead ne connaissait pas d'une manière sûre. La

réponse obtenue fut : « Eveline », ce qui était exact ; Mme Smead l'ignorait, ou tout au moins ne s'en souvenait pas. Il fut alors invité à donner le nom d'une autre dame qui travaillait dans une certaine fonderie, et la planchette écrivit : *Grace Cregg*. Le vrai nom était Grace Craig, qui était aussi inconnu à Mme Smead. On lui demanda alors le nom de l'employé d'une certaine gare ; il fut donné dans les formes confuses de *Hwt*, *Hwett*, *Hewitt*. Le vrai nom était *Hoit*. Ce nom était entièrement ignoré par Mme Smead. A ce moment Sylvestre commença à taquiner son frère parce qu'il croyait que certaines communications étaient le résultat de la personnalité seconde de Mme Smead, M. Smead ayant dit à Harrison Clarke qu'il n'était pas un vraiesprit, mais une personnalité seconde. Alors, on demanda à Sylvestre une autre preuve, c'est-à-dire de donner le nom de l'homme qui une fois avait chassé les deux frères au moment où ils jouaient au trictrac quand ils étaient encore enfants. Il donna correctement le nom, qui était Roberts ; ce nom et le fait ci-dessus étaient inconnus à Mme Smead, aussi loin que pouvaient remonter ses souvenirs. Comme j'avais décidé Mme Smead à se rendre à New-York pour y faire des expériences, ainsi que je l'ai dit plus haut, M. Smead demanda à son frère Sylvestre d'accompagner là-bas sa femme. Il promit de le faire, et dit : « Ne soyez pas inquiet pour cela, Billy. » Avant le mariage de M. Smead, son frère le taquinait souvent en excitant sa jalousie, à tel point que M. Smead commença à craindre que son frère voulût épouser lui-même l'actuelle Mme Smead. Après cet épisode, M. Smead lui demanda de nouveau de donner le nom de la femme qu'il aimait, et reçut cette réponse : *Eveline Sargent*. M. Smead ne connaissait pas ce nom ; seulement, par des vers trouvés dans la poche de son frère après sa mort, il conjectura qu'il aimait une femme appelée Eveline, les vers étant dédiés à une femme portant ce nom. Lorsqu'il posa cette question à son frère, il pensait à trois dames comme candidates possibles. L'une d'elles était appelée Minnie Sargent. Il était ainsi intéressant

de trouver le nom de Sargent ajouté à celui d'Eveline. Mais les renseignements que l'on prit montrèrent que le vrai nom était « Eveline Hamel ». Mme Smead, naturellement, n'en avait jamais rien su. Cela permet de soupçonner que la télépathie y soit entrée pour quelque chose, si nous admettons que l'épisode était de nature supernormale, quoique le fait que M. Smead tenait généralement sa main sur la planchette puisse laisser supposer que la réponse obtenue tirait son origine de sa personnalité seconde elle-même.

Quelques épisodes intéressants ont signalés les « communications » venant d'un certain M. Miller, parent de M. Smead ; mais je ne pourrais les rapporter et les expliquer sans donner une étendue excessive à cette étude. Je m'abstiens pour les mêmes raisons de parler de plusieurs autres « communicateurs ». On ne put même pas reconstituer l'identité de quelques-uns de ces derniers, quoiqu'ils aient donné leurs noms. Les éléments dont nous disposions n'étaient d'ailleurs pas suffisants pour nous permettre de rechercher sérieusement cette identité. Un soi-disant Rév. Henry Smith dit avoir vécu à Saco (Maine) et fournit, pour établir son identité, un grand nombre de détails qui furent trouvés purement imaginaires. D'ailleurs, il a été remarquable dans toute la série d'expériences que, quand les communicateurs n'avaient jamais été connus par Mme Smead, les « messages » étaient excessivement maigres et confus, à tel point que même la simulation de l'apparence spirite était imparfaite.

Quelques incidents assez remarquables se produisirent toutefois lorsque j'avais déjà écrit cette étude. Les expériences avaient été continuées et enregistrées comme auparavant. Les mêmes caractères mixtes continuèrent à se montrer, en laissant le chercheur sans une preuve suffisante en faveur d'une interprétation quelconque des phénomènes — ce qui constitue d'ailleurs un fait plus instructif que toute théorie.

Dans l'été de 1901, M. et Mme Smead perdirent subite-

ment un petit enfant, qui paraissait succomber à quelque espèce d'empoisonnement. Deux semaines environ après sa mort, il parut communiquer par l'intermédiaire de sa mère. Presque tous les détails qui furent présentés pour établir son identité étaient connus par sa mère, comme il est assez naturel. Il y en eut deux toutefois qui n'étaient pas si connus et qui sont dignes d'être mentionnés.

Lorsque Mme Smead alla à New-York pour les expériences qu'elle devait faire avec moi, M. Smead et le garçonnet restèrent à la maison. Pendant ce temps, M. Smead et l'enfant firent une excursion à une autre ville en chemin de fer. Cet incident fut mentionné dans les « communications » ; il fut fait allusion au train express que les deux voyageurs avaient pris pour ce voyage, aux vêtements de nuit de l'enfant, et à une paire de mitaines dont il se servit. Or, il n'y a pas de train express sur cette ligne de chemin de fer, mais il paraît qu'au cours du voyage l'enfant était fort content de se trouver dans le train, et en faisant allusion aux petits wagonnets avec lesquels il s'amusait chez lui, il dit qu'il voyageait en « express ». Sa mère ignorait tout cela ; elle savait seulement que cette excursion avait eu lieu. Il est naturellement possible que l'enfant ait rapporté ensuite quelques-uns de ces détails devant sa mère, et qu'elle les ait depuis oubliés. En tout cas, elle dit ne pas s'en souvenir.

Dans une de ses « communications », cet enfant parla d'une petite malle que son frère Georges lui avait donnée quelque temps avant sa mort. Il dit qu'il l'avait demandée à son frère, et que celui-ci avait traversé la chambre pour aller la lui chercher. M. Smead questionna le frère survivant, sans lui adresser des demandes suggestives, et constata que pendant qu'il était avec Mme Smead hors de la chambre, la veille du décès de l'enfant, le petit Georges avait été prié par l'enfant malade de lui apporter la petite malle, et il l'avait fait comme cela avait été indiqué.

Un trait caractéristique de l'écriture automatique, se rapportant à l'identité de l'enfant, présente quelque intérêt.

L'enfant, quand il était vivant, avait la curieuse habitude d'écrire en lettres majuscules. Dans les premières « communications » qui étaient censées venir de lui, la plupart de ce que le médium écrivait était en lettres majuscules. Même quand il se présenta pour la première fois, l'écriture était divisée en des proportions presque égales entre l'écriture ordinaire, et celle en majuscules, mais il est à remarquer qu'il semblait fréquemment aidé par sa sœur défunte. Quand il fut à même d'agir sans aide, l'usage des majuscules devint général; ce n'est que plus tard que l'écriture ordinaire revint dans toutes ses « communications ». Naturellement, cette habitude était connue par M. et Mme Smead.

L'apparition de la tante Sara.

Plusieurs autres « communicateurs » ont donné des preuves intéressantes d'identité. Mais il s'agissait ou de faits bien connus par Mme Smead, ou tellement mêlés à ce qu'elle connaissait, en présentant ainsi un aspect très compliqué, que je n'ose vraiment pas les donner en détail dans un compte rendu forcément restreint comme celui-ci. Ils sont toutefois très intéressants au moins au point de vue de la théorie de la personnalité seconde, surtout que dans certains d'entre eux on voit se dessiner ce rôle dramatique de la personnalité qui impressionne si fort dans les phénomènes présentés par Mme Piper. J'exposerai, toutefois, un de ces faits et une expérience qui s'y rattache, qui doivent intéresser les personnes s'occupant d'études psychiques alors même qu'elles ne les trouveraient pas probants.

Le soir du 27 septembre 1901, M. et Mme Smead tinrent une séance dans laquelle furent donnés les noms de Georges Lowrey et Georges Smead, et une tentative fut faite pour « communiquer » quelque chose. Le Georges Lowrey dont il était question était mort; la chose était connue par les deux expérimentateurs. C'était un oncle de Mme Smead. La signification possible et apparente de ce nom peut se rattacher au fait que je vais rapporter, et qui

suivit de près la séance en question. La même nuit, 27 septembre, Mme Smead eut une vision dont elle donna elle-même le récit suivant :

J'avais fait une excursion en voiture dans l'après-midi du vendredi, et j'étais très fatiguée, ce qui fait que je ne pus pas bien dormir dans la première partie de la nuit. Vers minuit, je me réveillai avec mon bras droit si endolori, que je ne pouvais pas le mouvoir. Je me tournai vers le côté gauche de la chambre, et je pensai qu'elle était bien déserte sans Cecil (l'enfant décédé) et combien j'aurais voulu le voir, ne fut-ce que pendant quelques instants, lorsque j'entendis un fort coup frappé dans la paroi, et un autre près de moi, sur le plancher. Je regardai vers l'endroit d'où il était venu, lorsque je vis apparaître une dame âgée. Cette vision était différente de toutes celles que j'avais eues jusqu'à ce jour. Elle avait un aspect très spectral. Elle avait des cheveux d'une blancheur de neige, et portait une robe blanche. Les mains, la figure étaient aussi blanches, à tel point que je regardai fixement pour m'assurer que je ne me trompais pas. Je pensai que peut-être la dame que nous avions vue dans l'après-midi était morte. Il n'en était pas ainsi. La personne que je voyais était très vieille, et j'étais si surprise de la différence de son aspect avec ceux que j'avais vus auparavant, que, lorsque le matin arriva, je racontai aussitôt à mon mari ce que j'avais vu. Il me dit d'en écrire immédiatement le récit. Je répondis que je n'aimais pas le faire, la vision étant si spectrale, qu'il m'était pénible d'y fixer ma pensée.

M. Smead confirme que le récit de la vision lui a été fait le matin du 28 ; malgré tout, la vision fut depuis écrite telle qu'on vient de la lire, le 30 septembre.

Le jour même, les époux Smead reçurent une lettre d'un parent, datée du 30 septembre, dans laquelle on annonçait qu'une tante Sara (tante de Mme Smead), habitant Baltimore, à quelque 500 milles de distance, était morte. On apprit plus tard qu'elle était morte le 26 septembre, c'est-à-dire la veille du jour où avait été tenue la séance dans laquelle avait été donné le nom de Georges Lowrey, qui était un neveu de la morte. Mme Smead n'avait jamais vu la

tante en question ; j'ai obtenu à ce sujet le témoignage écrit d'une autre personne de la famille, ne voulant pas me contenter de celui de Mme Smead. Mais, aussitôt que je connus le fait dont nous nous occupons, je demandai à M. Smead, par une lettre privée que Mme Smead ne vit point (la lettre ayant été immédiatement détruite, comme j'en avais fait la demande), de se procurer une photographie de la tante décédée et de la mêler à un certain nombre d'autres, aussi semblables que possible, et de voir si Mme Smead était à même de découvrir spontanément celle qui représentait sa tante. Voici le résultat de cette expérience dont la préparation a pris quelques mois.

Je plaçai la photographie qu'on m'avait envoyée de Baltimore au milieu d'un grand nombre d'autres — plus de cinquante. Après une heure environ, j'apportai en bas toutes ces photographies, je commençai à lui parler de quelques-unes de ses amies, et je lui dis que je désirais voir si elle pouvait me trouver le portrait de Lottie Dudley, qu'elle savait être morte; je lui demandai ensuite de voir si Annie Hedengran était parmi les portraits, et je nommai deux ou trois autres de ses amies, de façon à lui faire songer que quelques-unes parmi celles que je nommais étaient mortes dernièrement, et que je désirais voir si elle pouvait en trouver les portraits. Je la déroutai ainsi complètement afin qu'elle n'arrêtât pas sa pensée sur la tante Sara. Elle commença en effet à regarder les photographies, en parlant de l'une et de l'autre de ses amies. Elle était sûre que quelques-unes d'entre elles étaient vivantes, elle savait que d'autres étaient mortes, elle n'osa pas se prononcer sur d'autres, en songeant toujours que mon intention était de constater si elle parvenait à découvrir la photographie de celle parmi ses amies qui venait de mourir, et elle parvint ainsi à la photographie de la tante Sara. Elle fut très impressionnée par sa vue, me regarda, la reconnut immédiatement, en disant que le visage qu'elle avait vu (dans la vision) n'avait pas de lunettes; les cheveux étaient bouclés comme dans la photographie, mais plus plats sur le front. Elle portait une robe blanche lorsque Mme Smead l'a vue (dans la vision) et elle était plus maigre que ce qu'elle paraissait dans la photographie. La reconnaissance a été absolue. J'eus alors recours à un autre stratagème. Je lui dis

qu'elle montrait vraiment trop de certitude; que je pouvais m'être procuré le portrait de quelque autre femme, et l'avoir placé là pour lui faire croire que c'était celle qu'elle avait vue, en cachant le portrait authentique; que je tâchais de la tromper, etc. Tout cela a été inutile; elle resta très affirmative; l'identification était complète. Il me fallut céder. Je lui dis alors seulement qu'il s'agissait bien de la photographie de la tante Sara. Elle n'avait jamais vu auparavant une photographie d'elle; ce portrait était le dernier qui ait été pris avant sa mort.

Je donne ce récit pour ce qu'il vaut. Il n'est pas assez compliqué dans ses incidents pour prouver quoique ce soit en lui-même, mais par ses coïncidences il présente un intérêt qui le rend digne d'être rappelé avec le reste.

La médiumnité de Mme Smead a présenté dans ces derniers temps quelques côtés intéressants. Ils paraissent au moins une imitation des phénomènes produits par la personnalité d'Imperator, avec Mme Piper. Seulement, comme il n'y a pas eu d'incidents qui prouvent dans ce groupe de personnalités la présence et l'influence d'autre chose que de la personnalité seconde, il est inutile d'insister sur le « cas Smead ».

En passant aux commentaires, je serai très bref. Ce que j'ai rapporté jusqu'ici suffit à montrer que, quelle qu'elle soit, la théorie par laquelle on voudra expliquer ces phénomènes, le cas dont nous nous occupons se présente comme milieu entre celui étudié par le professeur Flournoy et celui de Mme Piper. On peut, en effet, le considérer comme un cas se trouvant sur la frontière entre la personnalité seconde et les phénomènes spirites. Les phénomènes de M. Piper sont uniques sous plusieurs rapports. Le cas étudié par M. Flournoy constitue un exemple remarquable de personnalités secondaires se déguisant en esprit. Le cas de Mme Smead commence, comme on s'en souvient, dans la personnalité secondaire la plus naïve, et termine par la production de phénomènes très semblables à ceux de Mme Piper, en montrant ainsi un développement graduel de la conscience purement seconde vers des phénomènes

qui peuvent peut-être présenter quelques côtés authentiquement spirites. La difficulté qu'il y a à admettre l'hypothèse spirite dans ce cas tient d'abord qu'il comprend tant de personnalités secondes évidentes qu'elles jettent le soupçon sur le restant; en deuxième lieu, les épisodes d'apparence supernormale dépendent en trop grande partie des mémoires de M. et Mme Smead, alors que le cas Piper présente des conditions dans lesquelles il est inconcevable ou impossible de supposer que le médium ait pu puiser les informations d'une source normale. Mais si nous supposons que le cas Smead contient quelques caractères spirites, comme il est possible, nous avons un exemple intéressant de la place que la personnalité seconde peut avoir dans le développement des facultés médiumniques.



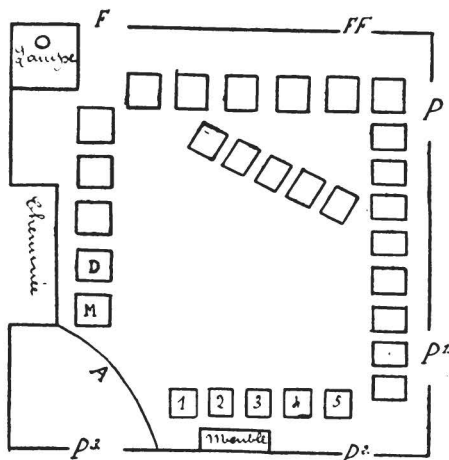
Miller à Paris

RÉCIT D'UNE SÉANCE DE MATÉRIALISATION

M. Miller, le fameux médium à matérialisation, a eu beaucoup à souffrir du tremblement de terre et de l'incendie de San Francisco, qui ont détruit une partie des objets d'art dont il fait commerce. Après la catastrophe qui a frappé la grande ville du Far-West, il est venu en Europe pour ses affaires. Il continue ainsi à parcourir, depuis quelques mois, les pays où il est plus certain de trouver des œuvres d'art remarquables. Il est passé à Paris il y a deux mois environ, mais il ne s'y est arrêté que quelques jours, se rendant ensuite à Rome. Vers la moitié de juillet, il était de nouveau à Paris, où il séjournait durant deux semaines. Pendant ce temps, il cachait soigneusement son domicile, de crainte des sollicitateurs innombrables qui n'auraient pas manqué de lui demander de leur accorder une séance expérimentale, alors que M. Miller, comme nous l'avons dit, était tout occupé de ses affaires. Il a accordé toutefois un certain nombre de séances à des groupes spirites qui avaient à leur tête notre distingué confrère M. G. Delanne. Il y a eu quatre séances en tout. J'ai pris part à la dernière qui a eu lieu le soir du 26 juillet, dans un élégant appartement situé au premier étage, aux alentours de la place de la Nation. Les conditions dans lesquelles j'ai assisté à cette unique séance ne me permettent pas de porter un jugement bien fondé sur la médiumnité de M. Miller ; mon intention est donc seulement de donner à mes lecteurs une idée plus précise du genre de phénomènes qui se produisent dans les séances de cet homme que tant d'expérimen-

tateurs ont déclaré être le plus extraordinaire médium existant.

La salle de la séance, dont nous donnons ici un diagramme, est à peu près carrée ; elle peut avoir 3 m. 50 de chaque côté. Les deux fenêtres F et FF donnent sur une rue ; les rideaux en étaient baissés. La porte P était fermée ; celles P¹ et P² restaient ouvertes, d'autant plus que la soirée



était très chaude ; la porte P³ était enclose dans le cabinet ; elle donnait sur la salle à manger, et avait été fermée et scellée par M. le docteur L. Moutin, M. le commandant Léopold Dauvil et moi ; le cachet n'est pas sorti de nos mains au cours de toute la séance, après laquelle les scellés ont été reconnus intacts.

Le cabinet médiumnique était formé par une tringle semi-circulaire fixée par des clous aux parois, à 2 mètres environ de hauteur, comme on peut le voir dans la figure ci-dessus ; un cordon attaché au milieu d'elle, et dont l'autre extrémité allait horizontalement au coin de la chambre qui se trouve entre la fenêtre FF et la porte P, servait à la maintenir. Les rideaux étaient constitués d'un simple drap de couleur foncée ; les parois du cabinet étaient tapissées du même drap, que j'ai pu moi-même soulever et

examiner, avec les deux expérimentateurs nommés plus haut, de façon à nous persuader qu'il ne cachait aucune étoffe blanche, ou d'une teinte claire. Nous avons de même examiné deux petits tapis qui avaient été tendus sur le plancher du cabinet. Quand celui-ci a été visité par nous, il ne contenait pas de chaise; je ne puis donc rien dire au sujet de celle qui y a été introduite depuis, pour que le médium pût s'y asseoir.

La lumière était uniquement donnée par une petite lampe à essence ou à pétrole, autour de laquelle avait été placé un journal roulé en forme cylindrique et d'une hauteur de 35 ou 40 centimètres. Elle était réglée par un ami de M. Miller, « Charly ». Pendant toute la séance, cette lumière a été si basse, qu'à l'endroit où je me trouvais, je ne voyais pas le médium, assis au point M, à côté du cabinet, ni M. Delanne, qui était près de lui; j'avais de la peine à apercevoir ma propre main posée sur mon genou; je pouvais vaguement distinguer trois ou quatre dames habillées de blanc, ainsi que Charly et deux ou trois expérimentateurs dont la silhouette se profilait sur la lumière; quant aux autres assistants, je ne les apercevais pas du tout, la plupart du temps, ou seulement comme des ombres excessivement vagues alors que la lumière était un peu levée — ce qui ne se produisait pas pendant la durée des phénomènes.

Les assistants étaient nombreux, trop nombreux même : ils étaient trente-cinq environ; tous assis le long des parois, hormis quelques messieurs debout à la porte P¹, et quatre ou cinq personnes assises au premier rang, en face du cabinet. La distance entre le cabinet et ce premier rang de chaises était d'environ 2 mètres et demi,

Le médium n'a pas été fouillé, comme il l'avait été dans la séance précédente. Il faut dire qu'on avait perdu du temps à chercher la cire pour cacheter les battants de la porte P³ alors que la séance était, pour ainsi dire, déjà ouverte; cela avait commencé à énerver M. Miller, qui fut assez vivement froissé lorsque l'un des expérimentateurs

éleva la voix pour faire remarquer que « le médium n'avait pas été fouillé ». Toute la séance se ressentit de l'énervement causé au médium par cette remarque, ce qui prouve que toute vérité n'est pas toujours bonne à dire.

Maintenant, je tiens à faire observer que dans l'examen des phénomènes, je ne me propose pas de rechercher si ceux-ci *étaient produits par la fraude* — ce qui est une manière fausse, injuste et blessante de poser la question, mais uniquement s'ils avaient lieu *de manière à ne pas pouvoir être expliqués par l'hypothèse de la fraude* — ce qui est une chose assez différente, puisqu'un phénomène peut se produire sans aucune intervention frauduleuse de la part du médium ou d'un compère, et alors même que les expérimentateurs les plus sagaces n'admettraient pas personnellement l'existence d'une supercherie ; mais toutefois en des circonstances telles que le phénomène en question ne revêt pas une valeur scientifique, parce qu'il peut être expliqué au moyen d'un truc, sans qu'il soit malheureusement possible de montrer la fausseté de cette supposition. Ma critique ne pourrait donc, en aucun cas, être interprétée comme ayant un caractère blessant pour l'honorabilité de M. Miller.

M. Miller est un homme sur les quarante ans, très brun, les yeux noirs, le visage à l'expression intelligente, alerte et énergique. Il est plein de santé, d'une corpulence un peu forte. Il a l'aspect d'un homme tout à fait normal.

Il importe de faire remarquer que M. Miller choisit les personnes qui doivent s'asseoir le plus près du cabinet. Ayant lui-même M. Delanne à sa gauche, il fit asseoir aux places marquées dans notre plan par les n^{os} 1 et 2, deux dames, spirites ardentes, mais dont la bonne foi est au-dessus de tout soupçon ; la place n^o 3 était occupée par le docteur Moutin, le n^o 4 par moi-même. Je me trouvais donc à 1 m. 75 environ du cabinet médianique, à un peu plus de 2 mètres de A, où se trouvait la division des rideaux, et partant, le point de sortie des fantômes. Le choix que fait M. Miller des expérimentateurs avec lesquels il doit se

trouver le plus immédiatement en contact, peut naturellement donner lieu à quelque soupçon, non point qu'il soit le cas de parler de compérage (cette hypothèse est complètement absurde dans le cas dont nous nous occupons), mais parce qu'on peut penser que le médium ne choisit pas des expérimentateurs dont la tournure d'esprit soit trop critique. Pourtant, cette distribution des places faite par le médium est parfaitement justifiable aux yeux des personnes qui ont étudié la force médianique ; il ne faut d'ailleurs même pas oublier que le médium, si ses facultés sont authentiques, peut se trouver exposé à de graves dangers au point de vue de sa santé même, par l'imprudence d'un *Spirit-Grabber*, comme les appellent les Anglais (ceux qui empoignent les formes matérialisées), ou d'un autre expérimentateur présomptueux ou ignorant. Tout ce que l'on peut désirer, en ces conditions, c'est que l'assistance soit tout entière composée de bons observateurs, afin que le choix du médium ne puisse, d'aucune façon, tomber sur un inepte.

Les phénomènes tardèrent un peu à se présenter, étant donné le caractère houleux de l'assistance, et l'irritation de M. Miller. Enfin, une forme blanche sortit du cabinet, sans aucun bruit ; elle était d'une taille un peu petite ; inutile de dire qu'on n'apercevait aucunement sa figure, et qu'elle n'a pu être reconnue, pas plus que les fantômes qui se sont ensuite présentés. Questionnée sur son identité, elle répondit par le nom de *Céline*. Presque toutes les formes humaines qui se sont manifestées au cours de la séance parlaient avec une certaine facilité, mais leur voix, tout en étant généralement perceptible de toutes les parties de la pièce, avait toujours le caractère d'un chuchotement. Or on sait que tandis que les voix de l'homme et de la femme sont facilement reconnaissables lorsqu'elles gardent leur timbre ordinaire, il n'en est plus de même quand on se contente de chuchoter. Sans affirmer la chose d'une manière certaine, il nous semble donc qu'on ne puisse pas exclure que le chuchotement n'ait pas toujours été celui

d'une même voix humaine. Seulement, on peut se demander si, dans ce cas, M. Delanne, qui était assis à côté du médium, ne se serait pas aperçu que la voix venait de la bouche de ce dernier.

La seconde forme matérialisée qui se présenta, également drapée de blanc, et également à peine visible, dit s'appeler *Emile Pennès*. Aussitôt, l'un des assistants, Mme Ch..., dit connaître ce nom, qui est celui du père d'un jeune homme de sa connaissance, parent d'un négociant de la place Vendôme. On demande à Mme Ch... si elle connaît le médium; elle répond que non. Elle a pourtant assisté à quelques-unes au moins des séances précédentes.

Suit l'apparition d'une forme humaine qui dit s'appeler *Adèle*; elle n'indique pas son nom de famille. On aperçoit ensuite une forme peu différente de la première, qui donne le nom de *Jean Thomas*. On voit après sortir du cabinet une toute petite forme humaine, pas plus haute que 70 centimètres, qui murmure d'une voix faible le nom de *Nini*.

Pendant toutes ces apparitions, Miller restait assis dans la salle. Sa présence ne peut constituer l'ombre d'un doute. Il n'était pas en transe, il prenait part assez souvent à la conversation; sa silhouette était même visible à certains instants pour quelques-uns des expérimentateurs; M. Delanne déclarait, de temps en temps, le sentir toujours auprès de lui et lui toucher le bras gauche. Mais la division des rideaux n'était qu'à 50 centimètres environ de son épaule droite. En de pareilles conditions, il est permis de se demander si M. Miller ne répéterait pas le truc bien connu dont plusieurs médiums ont été accusés, et quelques-uns même convaincus, c'est-à-dire si, ayant le bras droit libre, il ne pouvait pas sortir de ses poches de la mousseline blanche, soutenue par des buscs ou d'autres stratagèmes qui, dans cette obscurité presque complète, suffirait à constituer ces masses blanchâtres. Il faut pourtant reconnaître que difficilement un pareil manège aurait toujours pu échapper à l'attention de M. Delanne, qui était le seul observateur qui fût en position de contrôler *peut-être* les mou-

vements de son voisin. D'ailleurs, quelque chose comme une tache blanche apparut à un certain point en haut du rideau, certainement hors de portée de la main du médium, si celui-ci était resté assis et si la boule n'était pas perchée au bout d'une baguette. Pendant ce phénomène, une dame qui était placée à la gauche de M. Delanne dit avoir maintenu les mains du médium, qu'elle sentait parfaitement dans les siennes. Malheureusement, tout cela s'est passé assez rapidement et très confusément, ce qui fait que j'avoue ne pas pouvoir présenter ce dernier phénomène comme d'une authenticité indéniable.

Sans doute, si le plus profond silence, la plus parfaite immobilité avaient été toujours gardés par les expérimentateurs, tout mouvement du médium aurait été plus facilement perçu. Mais les médiums conseillent de causer librement, durant la séance, et il est à peine besoin de dire si les dames profitent de cette autorisation. De temps en temps, les « guides spirituels » demandent même que l'on chante, et alors les airs de *Colinette* et de *Frère Jacques* facilitent peut-être la production des phénomènes, mais ne contribuent certainement pas à améliorer les conditions du contrôle et à accroître l'auguste solennité d'une communication avec le monde d'outre-tombe.

Les phénomènes se poursuivaient depuis plus d'une demi-heure, lorsque M. Miller se leva brusquement et dit : « Je vais entrer dans le cabinet. » Il y pénétra, en effet, marchant avec facilité.

Selon ce qu'on sait actuellement de la force psychique, il est tout naturel que la présence du médium dans le cabinet aide à la production des phénomènes. Mon intention n'est donc pas d'attacher une signification malveillante à cette constatation qu'il me faut faire et qui, d'ailleurs, exacte pour ce qui se rapporte à la séance à laquelle j'ai assisté, peut ne pas l'être relativement à une autre séance. Il me faut donc remarquer qu'immédiatement après l'entrée du médium dans le cabinet, les phénomènes ont pris, non seulement une plus grande intensité, mais un carac-

tère nouveau. C'étaient, jusque-là, des apparitions qui, (excepté l'épisode peu sûr dont j'ai parlé), se manifestaient à portée de la main droite du médium et n'avaient qu'un bien vague rapport avec une forme humaine. A la rigueur, *comme apparence*, elles pouvaient parfaitement passer, ainsi que je l'ai dit, pour des poupées formées principalement de gaze blanche. Depuis que le médium est entré dans le cabinet, il n'aurait plus été possible de parler de mannequins constitués d'une manière quelconque. C'était bien des êtres vivants qui allaient, venaient, agitaient les bras, parlaient, etc. C'est-à-dire que, si l'on veut recourir à l'hypothèse de la fraude, il faut nécessairement imaginer que le médium s'affublait de draperies blanches pour simuler lui-même les fantômes. Ceci, au moins, pour la plupart des apparitions — celles qui sortaient du cabinet médianique. On peut même remarquer qu'elles étaient toutes un peu fortes de taille, ce qui s'expliquerait par le fait que le médium est, comme je l'ai dit, assez gros. Une ou deux apparitions, représentant surtout des jeunes filles de 14 ou 15 ans, étaient d'une taille un peu petite; mais sous la longue draperie qui le couvrait, le médium pouvait plier les genoux en marchant.

Seulement, à un certain moment, il y eut une apparition double. C'étaient deux jeunes filles, vêtues de blanc, de taille un peu petite, ayant chacune sur le front une espèce de bandeau, semblable à celui dont les Grecs et les Romains anciens se ceignaient les tempes. Mais ces bandeaux étaient lumineux. Naturellement, il n'aurait plus été possible d'expliquer par la fraude cette double apparition, si elle était sortie du cabinet médianique, de façon à bien montrer — comme le faisaient les autres fantômes — que l'une des deux mystérieuses jeunes filles, ou toutes les deux, n'étaient point des mannequins. Malheureusement, la double apparition resta visible pendant une vingtaine de secondes dans le cabinet, dont les rideaux s'étaient écartés, mais n'en sortit pas, et les rideaux se refermant, la cachèrent de nouveau à la vue des assistants.

Le phénomène le plus intéressant auquel j'ai assisté au cours de cette séance, et qui se répéta à deux reprises différentes, sans beaucoup de variation, a été sans doute le suivant. Une boule blanche, d'un diamètre de 25 centimètres environ, comme de gaze, parut en l'air à l'extrémité supérieure des rideaux ; elle erra pendant peut-être 25 secondes à droite et à gauche, sans s'éloigner de plus d'un mètre environ des rideaux. Elle descendit enfin, s'arrêta sur le parquet, et, en moins d'une minute, prenant une forme allongée, se transforma en une forme humaine couverte de draperies, et qui parla ensuite. Naturellement, dans l'obscurité, et s'agissant toujours, non pas d'une voix naturelle, mais d'un chuchotement, on ne peut pas affirmer que cette voix ne venait pas de l'intérieur du cabinet.

Quant au phénomène de l'apparition elle-même, si on veut le considérer comme un tour de prestidigitation, il ne peut probablement être expliqué que de la manière suivante :

Le médium serait muni d'une espèce de baguette de jonc, à laquelle serait attaché un mannequin formé presque entièrement de mousseline blanche, et qui, d'abord resserré en une boule, serait ensuite développé jusqu'à prendre la forme d'un soi-disant esprit. Toutefois, je reconnais sans peine qu'un truc de cette espèce ne serait pas facile à exécuter, surtout si l'on songe que le fantôme, une fois formé, ne s'est pas comporté comme un mannequin inerte ; tout le monde a pu le voir lever les bras, avancer à une distance d'un mètre et demi au moins des rideaux, reculer, agir enfin comme les autres fantômes précédents, dont j'ai dit que les actes ne pouvaient être expliqués que par l'hypothèse d'un être humain qui se serait caché sous des draperies. Je n'ose vraiment pas me prononcer sur des phénomènes si fugaces après une seule séance. Quant à supposer qu'à un certain moment le médium habillé en fantôme ait pu se substituer au mannequin, tous les assistants seront d'accord avec moi pour juger que cela n'était pas probable.

Voici quel a été le dernier phénomène de la séance. Un fantôme s'est formé comme à l'ordinaire, qui s'est mis à accompagner de sa voix de femme (produite peut-être par un fausset), l'air que les assistants chantaient en chœur. Tout à coup, la forme blanche disparut sans qu'elle se soit apparemment retirée derrière les rideaux, et le médium s'élança brusquement hors du cabinet au beau milieu de la salle.

La forme blanche et le médium n'ont pas été vus simultanément, mais aucun intervalle de temps appréciable ne s'est passé entre la disparition de l'une et l'apparition de l'autre. Tout ce que l'on peut admettre, c'est que le médium, par un tour à la Fregoli, ait pu se débarrasser du manteau blanc qui peut-être le couvrait. Seulement, comme le médium n'est plus retourné à l'intérieur du cabinet, on peut se demander ce que serait devenue la dépouille que le médium était censé avoir déposée. Il ne me semble pas admissible qu'il ait pu la faire disparaître sous son veston noir ; mais il est juste d'ajouter qu'après être resté deux ou trois minutes au milieu des assistants, comme pour se remettre de la transe dont il sortait petit à petit, il se rapprocha des rideaux du cabinet, ayant l'air de s'y appuyer ; comme toujours, c'est à peine si on pouvait distinguer vaguement sa silhouette noire le long des rideaux ; il était donc impossible de saisir aucun geste suspect de la part du médium. Ainsi la séance a pris fin. Le médium n'a pas plus été fouillé à la fin de la séance qu'il ne l'avait été au début.

Maintenant, on m'affirme que, dans l'une des séances précédentes, M. Miller s'était laissé fouiller et qu'il avait ensuite revêtu des vêtements entièrement noirs, le linge y compris.

Les personnalités qui se sont manifestées au cours de cette seconde partie de la séance n'ont fourni aucune preuve intéressante au point de vue de leur identité. L'une d'elles a donné le nom, très connu parmi les spirites, d'Alexandre Delanne ; d'autres ont donné des noms fantaisistes : *Light of Star*, etc.

En résumé, cette séance a bien servi à me fournir, ainsi qu'à un certain nombre de mes lecteurs, une idée plus exacte du genre de phénomènes auxquels on peut assister en présence de M. Miller, mais elle n'a pas été suffisante pour que j'aie pu me former une idée bien arrêtée au sujet de l'authenticité de ces manifestations. Nous avons annoncé, il y a quelque temps, que M. de Rochas avait formé un groupe de savants pour l'étude de ce médium. Ce dernier a semblé, depuis, peu empressé à se soumettre à cet examen, préférant, comme d'habitude, celui de Messieurs et Mesdames les spirites. Pourtant, c'est seulement après qu'il aura été soumis à un examen sérieux de la part de personnes capables, que l'authenticité des facultés médianiques de M. Miller pourra être acceptée par les personnes impartiales et d'une intelligence sereine.

Le compte rendu que l'on vient de lire a été écrit par moi le 27 juillet, c'est-à-dire le lendemain même de la séance en question. Il m'importait en effet de ne pas laisser refroidir la vivacité des souvenirs qui devaient compléter les notes que j'avais prises un peu confusément, comme on peut le faire dans l'obscurité, sur mon calepin.

Le matin du 28, je recevais de M. G. Delanne la lettre suivante, qui portait la date de la veille :

Mon cher Collègue,

J'ai demandé à M. Miller de se soumettre à un rigoureux contrôle et il a accepté de donner demain soir, samedi, à 8 heures un quart, au même local, une séance tout à fait démonstrative. Si vous désirez y assister, j'en serai très content, car il faut arriver à se faire une opinion très nette sur ce médium.

Veillez me croire votre tout dévoué,

G. DELANNE.

Je répondis aussitôt par le billet suivant, expédié par la poste pneumatique, à 10 heures.

Samedi matin.

Monsieur et cher Confrère,

J'accepte avec enthousiasme. Merci. J'avais, en effet, besoin de cette séance supplémentaire, parce que, je vous dirai franchement, dans les conditions où elle a eu lieu, la première séance ne m'a pas permis de me former une idée quelconque sur la médiumnité de M. Miller. D'abord, celui-ci n'a pas été fouillé. Lorsque j'ai visité le cabinet, il n'y avait pas de chaise; celle sur laquelle s'est assis le médium n'a donc pas été examinée. Mais je vous avoue attacher beaucoup moins d'importance à ces formalités qu'à une condition qui serait pour moi absolument décisive : c'est que, durant la première partie de la séance, alors qu'il est assis hors du cabinet, M. Miller garde continuellement ses mains dans les vôtres. Il n'y a aucune raison se rattachant à nos connaissances au sujet de la force psychique, qui puisse détourner le médium d'accepter cette condition dont le résultat serait péremptoire pour toute personne raisonnable. Par contre, la non-acceptation de cette condition serait de nature à légitimer tout soupçon au sujet de l'authenticité des phénomènes.

Croyez, cher confrère, à mes sentiments sincères.

C. DE VESME.

J'avais jeté à la poste, depuis une demi-heure à peine, cette dépêche, lorsque je reçus à mon tour de M. Delanne un « petit bleu », ainsi conçu :

Mon cher collègue,

Le médium Miller est venu chez moi hier soir à 10 heures, pour me dire qu'il ne voulait plus donner de séances, et il m'a rendu les 500 francs que je lui avais offerts à titre de cadeau pour s'acheter quelque chose. Il ne veut plus être suspecté, m'a-t-il dit, ne faisant pas profession de la médiumnité et n'accordant des séances que par pure courtoisie.

J'ai en vain essayé de lui faire comprendre que la nécessité de la démonstration expérimentale ne touchait pas à son honneur d'homme; il n'a rien voulu entendre. Qu'il est donc difficile d'expérimenter en ces matières !

Donc le rendez-vous de ce soir est annulé, ce que je regrette profondément dans l'intérêt de nos études.

Veuillez agréer, mon cher confrère, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

DELANNE.

Inutile de dire quel a été mon désappointement en recevant le billet que l'on vient de lire. Toutes mes bonnes dispositions envers M. Miller s'évanouirent dans un moment.

Comme je demandais à M. Delanne l'autorisation de publier les quelques lignes qu'il m'avait écrites, il me répondit par la lettre suivante :

Paris, le 31 juillet 1906.

MON CHER CONFRÈRE,

Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous publiiez mon petit mot, mais je dois vous dire, pour établir les faits, que Miller, à la séance précédente, avait été déshabillé complètement et revêtu de vêtements noirs, empruntés à M. A..., sauf le pantalon, toutefois, qui a été retourné et dont les doublures ont été examinées. Cette expérience aurait été concluante, si l'employé de Miller avait été constamment séparé de lui et surveillé. Malheureusement, il n'en a pas été ainsi, car, au commencement de la séance, Miller et lui se sont trouvés à côté l'un de l'autre, et la lumière étant très faible, on peut toujours soupçonner que l'employé a pu lui faire passer adroitement les objets nécessaires à des déguisements.

D'autre part, les formes ont donné à plusieurs reprises des noms et prénoms exacts de personnes mortes, parentes de certains des assistants inconnus absolument de Miller. Ce sont ces faits, surtout, qui me troublent et m'empêchent de porter un jugement définitif sur son compte.

Il est bien exact que Miller n'est pas venu pour donner des séances, mais seulement pour faire les achats nécessaires à la reconstitution de sa maison de commerce. Ce n'est que sur mes instances qu'il s'est décidé à donner trois séances, et il n'a voulu, sous aucun prétexte, conserver les 500 francs que je lui

avais donnés à titre de cadeau, ne sachant que lui acheter pour lui faire plaisir. Il m'a déclaré ne pas vouloir être connu et m'a fait promettre de n'indiquer son adresse à personne. En somme, il semblait ne pas vouloir de publicité. Est-ce un raffinement d'adresse ? Je ne le crois pas, car ce n'est que par hasard que j'ai connu son domicile.

Quoi qu'il en soit, il est incontestable que l'on ne peut, suivant moi, porter aucun jugement absolu, pour ou contre. Ce sera la conclusion d'une petite étude que je publierai sur son cas.

Toujours bien à vous,

G. DELANNE.

P.-S. — C'est parce que je n'étais pas fixé encore sur la médiumnité de Miller, que je n'ai pas convoqué les savants qui s'occupent de ces recherches ; exception faite de M. Ch. Richet, auquel j'avais écrit, car j'aurais été heureux d'avoir son avis (1).

Une autre fois, si le médium y consent, nous serons en petit comité, ce qui facilitera les mesures de contrôle qui sont toujours indispensables.

Maintenant, il me sera permis de poser une question. Est-il possible qu'une personne intelligente comme M. Miller a l'apparence de l'être, se voyant suspectée par les spirites eux-mêmes auxquels il venait de donner des séances (la personne qui avait demandé qu'on fouille le médium était le rédacteur en chef de la *Revue Spirite* !), et sans pouvoir se plaindre d'aucun acte inconvenant ou imprudent de la part des assistants, une fois qu'on lui demande de « se soumettre à un rigoureux contrôle », prétère rendre l'argent, se brouiller avec ses meilleurs partisans, sans comprendre que, bien loin de couper court aux soupçons, sa décision ne peut que les faire naître chez les personnes mêmes qui étaient d'abord les mieux disposées envers lui ?

Après l'étrange décision de M. Miller, comment ne pas se sentir portés à interpréter défavorablement aussi ses tergiversations envers le colonel de Rochas, qui l'avait pour-

(1) M. Ch. Richet se trouvait alors loin de Paris et n'aurait pas pu y revenir à temps pour assister à ces séances. C. V.

tant « lancé » en Europe, et jugeait ses facultés dignes d'être soumises à l'étude d'un groupe de savants qu'il avait constitué dans ce but ? Qu'avait-il à craindre de ces « savants » M. Miller, de plus que des spirites ? Je me bornerai à noter, à cet égard :

1° Que ce sont les spirites qui se sont vantés d'avoir su démasquer dernièrement trois autres médiums à matérialisation : Eldred, Chambers et Craddock, et cela par des moyens brutaux, que chacun des membres du groupe constitué par M. de Rochas réproouve probablement comme je les réproouve ;

2° Que lorsqu'il s'est agi d'excuser les Eldred, les Craddock, etc., leurs amis ont très justement rejeté la responsabilité de leur déchéance sur les curieux, les spirites, qui demandent, qui veulent les phénomènes dont ils sont assoiffés et insatiables, alors que quelques expériences faites par un groupe sérieux et compétent profiteraient infiniment mieux, non seulement à l'intérêt de la vérité, de la science, de la propagande, mais à l'intérêt bien compris des médiums eux-mêmes.

C. DE VESME.



LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

La « Society for P. R. » et sa Branche américaine.

Dans la circulaire qu'il avait publiée pour annoncer la fondation de l'Institut américain de recherches scientifiques, le professeur Hyslop avait dit que le Conseil de la Society for Physical Research, de Londres, avait décidé de dissoudre la Branche américaine pour favoriser le projet de création du nouvel Institut américain et pour encourager l'organisation d'une Société indépendante aux États-Unis.

Maintenant M. J. G. Piddington, secrétaire honoraire de la Société des recherches psychiques, publie une lettre au professeur Hyslop pour dire que le Conseil n'avait pas précisément songé à « encourager » les modifications qui se sont produites au sein de la Société, dont les membres auraient pu justement se plaindre, si le Conseil avait ainsi encouragé une scission de la Société en faveur d'un Institut dont on ne peut pas prévoir encore le succès. L'attitude du Conseil envers le nouvel Institut américain doit donc être plutôt considérée comme une « neutralité bienveillante ».

Expériences de typtologie faites au moyen de la planchette.

*(Communications faites à la Société Universelle d'études
psychiques dans sa séance du 18 juin 1906.)*

Dans la réunion annuelle de la Société universelle d'études psychiques, M. Dhuique, directeur d'un groupe d'études, a rendu compte des expériences effectuées par son groupe.

Les résultats de quelques-unes de ces expériences méritent d'être notés.

Il s'agit d'expériences faites au moyen de la planchette spi-

rite. Deux opérateurs placent leur main gauche sur la planchette ; au bout de peu de temps la planchette est animée d'un mouvement de translation qui, d'abord quelconque, s'améliore rapidement pour devenir un mouvement d'écriture enregistré par le crayon sur une feuille de papier.

Les observations faites peuvent se diviser en deux classes :

1° Pensées existant dans la conscience d'un des opérateurs.

Il suffit que l'un des deux opérateurs pense un mot pour que la planchette l'écrive immédiatement. Ce fait présente un caractère à signaler : c'est que, quel que soit celui des deux qui ait pensé le mot qui va s'écrire, il ne rencontre jamais de résistance de la part de son partenaire. Au contraire, si tous deux s'entendent d'avance pour écrire le même mot, cette écriture leur est absolument impossible, leurs mouvements se contrariant sans cesse.

Une autre observation est celle-ci, c'est que l'écriture varie avec les opérateurs. Un exemple curieux s'est présenté fortuitement.

Dans deux expériences faites avec M. Regrigny, on a obtenu ; une première fois des lettres écrites *complètement à l'envers* ; une deuxième fois des lettres capitales à traits doubles (R), telles qu'on en trouve dans les inscriptions, titres de gravure, etc. Or, M. Regrigny exerce la gravure et a l'habitude d'écrire à l'envers et de faire de ces lettres doubles.

2° Pensées n'existant pas dans la conscience des opérateurs.

Plusieurs expériences tentées dans ce sens sont restées sans résultat.

Mais une fois, tandis que les expérimentateurs demandaient le nom de l'intelligence dirigeant la planchette, celle-ci écrivit « Lumi », qui fut déchiffré avec peine, et sembla sans intérêt. A une deuxième demande le même mot est écrit ; le même fait se reproduit une troisième fois malgré l'insistance pour obtenir un nom. On laisse alors la planchette continuer et on lit : « Lumière me gêne ».

Une lampe allumée se trouvait sur la table où se faisait l'expérience.

La planchette servit aussi à expérimenter la suggestion mentale de la façon suivante : un certain nombre de lettres étaient alignées devant la planchette, sur laquelle un expérimentateur, les yeux bandés, plaçait la main gauche.

Un autre expérimentateur, placé en face, cherchait à diriger, par la pensée, la main du sujet vers l'une de ces lettres.

Sur cinq essais, cinq résultats furent exacts.

La planchette sera donc peut-être un instrument utile pour expérimenter la suggestion mentale.

* *

Dans la même réunion, M. Hernu, ingénieur à Lille, qui avait pris également la direction d'un groupe d'études, a signalé des résultats très intéressants obtenus par son groupe,

Les expériences étaient faites aussi à l'aide de la planchette.

Trois faits, s'ils sont du domaine de la subconscience, touchent de bien près aux phénomènes de prévision.

1^{er} FAIT : L'instrument annonce un événement qui doit se passer dans 69 jours. Comme vérification on demande quel sera ce 69^e jour. La planchette écrit aussitôt : mercredi. Vérification faite le 69^e jour est bien un mercredi. Quant à l'événement, il n'a pas encore pu être vérifié.

2^e FAIT : La planchette se met à écrire spontanément « Loterie », puis « Lillois gagnera lot important » :

M. H... demande si ce lot doit lui échoir. La réponse est aussitôt : « Non parce que vous attendez (ici un mot illisible) avec un numéro nul. »

M. H... possède en effet un billet de loterie qu'il croyait valable. Or, après vérification, il constate que, faute d'avoir rempli certaine formalité, son billet est nul.

3^e FAIT : A une question posée, la planchette répond qu'un immeuble attendant à l'habitation sera loué par un voyageur dont la famille se composera de sept personnes : le voyageur, sa femme, quatre enfants et une domestique. Le délai indiqué est onze jours. Une dizaine de jours plus tard, un voyageur, répondant entièrement aux conditions annoncées, se présente et retient la maison, sans la louer cependant.

Cette famille était complètement inconnue des expérimentateurs.

A la suite de ces expériences et de quelques autres moins intéressantes, M. Hernu fait les observations suivantes :

1^o Dans les expériences typtologiques avec la planchette, jamais les mouvements des deux opérateurs ne se contrarient pendant la formation des lettres typtologiques.

2° Lorsqu'un mot est illisible et qu'une personne, opérateur ou autre, croit pouvoir le déchiffrer et émet l'opinion qu'il pourrait être (tel ou tel) et si on demande qu'il soit écrit plus lisiblement, c'est toujours, invariablement, le mot supposé qui est écrit d'une manière rapide et d'une écriture correcte. D'une manière générale tout mot énoncé par l'un des assistants a été écrit de préférence à tout autre.

3° La façon de poser une question, si la réponse doit être oui ou non, a une grande influence. Une interrogation affirmative amène, presque toujours, la réponse : oui. Une interrogation de forme négative, amène presque toujours la réponse : non.

M. Hernu conclut en disant : « Dans les expériences que nous avons faites, je suis amené à supposer que l'écriture typtologique est produite par une action inconsciente de l'un seulement des opérateurs, l'autre restant passif, et recevant l'impulsion spontanée provenant d'un travail cérébral inconscient chez le premier.

D. JOIRE.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Encore le prétendu médium du Tsar. Une vision des petites grandes-duchesses.

Un rédacteur du *Petit Parisien* a interviewé le docteur Gérard Encausse (Papus) au sujet des bruits malveillants qui ont dernièrement été recueillis par la presse européenne au sujet des rapports entre le fameux occultiste et l'empereur de Russie.

— Comme vous — a dit Papus au journaliste — j'ai eu connaissance des nouvelles télégraphiées de Saint-Pétersbourg sur mon compte. Elles sont inventées à dessein par une certaine contre-police, pour faire croire que le tsar est un cerveau faible, désemparé en présence du mouvement révolutionnaire qui va toujours grandissant et que, ne sachant quel parti prendre, quels conseils écouter, il s'est laissé entraîner, dans le désarroi moral où il se trouve, à demander aux « esprits » quelle conduite il doit tenir. C'est moi qui serais son médium !

Le docteur Papus éclate de rire et ajoute :

— Vraiment, ce serait amusant, si ce n'était grotesque. De plus, l'intention malveillante vis-à-vis de l'empereur de Russie est, ici, manifeste.

Mais laissez-moi vous expliquer par le menu ce qui a pu donner naissance à de pareilles fantaisies, — encore est-il que je ne conçoive pas bien comment on a pu associer mon nom à des expériences de « médiumnité », que je n'ai jamais faites dans l'empire des tsars et à Péterhof moins que partout ailleurs, pour cette raison toute simple que je n'y suis jamais allé.

J'ai fait deux séjours à Saint-Pétersbourg. Dans le courant du premier, en 1899, j'ai été, pendant un mois, l'hôte du grand-duc Nicolas Nicolaewitch, qui s'intéressait aux études psy-

chiques et qui a bien voulu accepter la présidence d'honneur de sociétés que j'ai fondées.

Le second date de la fin de l'année 1900. Je restai deux mois dans la capitale russe et, cette fois encore, je séjournai dans le palais du grand-duc. Je ne me souviens pas d'avoir jamais organisé de séances de spiritisme. On m'a donc fait là-bas une réputation que je n'ai jamais justifiée.

Vous avez dû voir également — poursuivit le docteur Papus — que l'on a annoncé la mort de Philippe. Ça, c'est exact.

Philippe aurait peut-être pu, avec quelque apparence de raison, remplir auprès de l'empereur le rôle qu'on me prête, à moi.

Il avait été mon maître ; il était devenu mon ami, et je pus me rendre compte, pendant mon séjour chez le grand-duc Nicolas, qu'il était *persona grata* auprès de l'empereur.

Sans être riche, Philippe jouissait d'une certaine fortune. Très jaloux de son indépendance, il n'aimait pas devoir quelque chose à quelqu'un, fût-ce à un grand de la terre. Et il le prouva en refusant systématiquement tout ce que le tsar voulut lui offrir. Charges, honneurs, croix, pensions, il déclina tout.

Jamais Nicolas II n'avait constaté pareil désintéressement. Il en fut très frappé et redoubla d'estime pour cet homme qui ne lui demandait rien. Ses entretiens avec Philippe étaient très fréquents.

Au palais de Péterhof, plus peut-être que partout ailleurs, les personnages de la cour veulent être renseignés sur ce qui se passe dans le cabinet de l'empereur et savoir quels sont les gens qu'on y introduit.

Comme ils ne pouvaient demander au tsar ce qu'il avait dit à Philippe, ils le demandaient à Philippe lui-même, qui s'abstenait de leur répondre.

Dès lors, cet homme devint suspect, et, avec lui, ceux qui le fréquentaient. Comme j'étais de ces derniers, on nous signala tous deux à une certaine police, celle qui doit tout savoir, et comme, en définitive, elle ne put rien apprendre de bien intéressant, elle imagina que nous devons être, Philippe et moi, deux mauvais génies qui avaient pris de l'ascendant sur l'esprit du tsar en faisant parler les morts.

Philippe étant décédé, j'ai hérité de sa réputation avec les privilèges qui s'y attachaient. Une feuille de Pétersbourg, dont on m'a envoyé un exemplaire, m'a même consacré quarante

lignes pour raconter que j'étais tout de rouge vêtu et que j'occupais, dans une aile du palais, un appartement dont il m'était défendu de sortir sous peine de mort !

Là, dans le silence et la solitude, je prépare des drogues étranges, je fais tourner les tables ; j'évoque les esprits de Catherine II et de Pierre le Grand ; après quoi, je rends compte au tsar de ce que ces illustres défunts pensent de lui et de son gouvernement.

Le plus regrettable, c'est qu'à Saint-Pétersbourg des gens de très bonne foi et qui ne sont pas des imbéciles croient vraiment à ces balançoires. Ils plaignent leur empereur d'en être arrivé là...

Quoi qu'il en soit, depuis 1900, je suis resté à Paris et j'ai d'autant moins l'intention de revoir Saint-Pétersbourg que, la légende continuant à s'accréditer de plus en plus, les révolutionnaires m'ont fait l'honneur de m'envoyer des lettres de menaces sous prétexte que je contrecarrais leurs projets.

* * *

A propos de la Cour de Russie, il est intéressant de rapporter un récit fait par Miss Eager, qui a été pendant six ans la gouvernante des petites grandes-duchesses, filles de l'empereur, dans un livre qu'elle a dernièrement publié. Miss Eager, qui est Irlandaise, dit que les petites grandes-duchesses sont, comme la plupart des membres de la famille impériale de Russie, portées aux rêves, à voir des visions étranges et des formes qui n'ont pas une existence matérielle.

On se souviendra de la mort soudaine de la petite princesse Élisabeth, fille du grand-duc de Hesse, le frère de la tsarine. Le grand-duc Ludwig de Hesse s'était rendu avec sa fillette à la résidence impériale de Skierniewice pour y passer quelque temps. Elle y mourut, empoisonnée, à ce que l'on affirme, par des huîtres que les révolutionnaires destinaient au Tsar.

La petite princesse Élisabeth était donc mourante dans une chambre contiguë à celle où ses cousines, les grandes-duchesses Olga et Marie, dormaient depuis quelques heures. Miss Eager, leur gouvernante, était au chevet de la princesse mourante, quand tout à coup elle entendit des cris d'épouvante qui venaient de la chambre des grandes-duchesses. Suivie par les deux docteurs qui étaient présents et par la Tsarine, la gouvernante

accourut et trouva les deux enfants impériales assises sur leur lit, les yeux hagards, le visage empreint de terreur ; toutes les deux indiquaient un coin de la chambre, qui n'était que faiblement éclairée. Quelques instants passèrent avant que les pauvres petites aient pu prononcer un mot ; enfin la grande-duchesse Marie s'écria : « Elle est entrée dans la chambre d'Ella ! » (petit nom d'Élisabeth). — Et la grande-duchesse Olga, qui avait évidemment aperçu la même vision, répétait :

— Oh, pauvre Ella ! pauvre Ella !

Les docteurs, sans bien pouvoir se rendre compte de ce qui se passait, se précipitèrent dans la chambre de la princesse Élisabeth, qui s'était mise sur son séant et indiquait à son tour un point de la chambre, comme si elle apercevait la même vision, et criait : « Je me meurs ! je me meurs ! Envoyez chercher maman ! »

Ce furent ses dernières paroles ; elle perdit les sens et mourut une heure après.

Les deux petites grandes-duchesses, questionnées depuis, racontèrent avoir vu la même vision, qui était la figure conventionnelle de « l'Ange de la Mort ».

Miss Eager n'analyse point ce cas avec l'esprit critique d'une personne qui se serait adonnée aux recherches psychiques ; elle n'explique pas si les grandes-duchesses avaient été informées de la maladie dangereuse de leur petite cousine, ce qui permettrait de supposer que l'une d'elles ait rêvé, et en se réveillant ait communiqué sa terreur et son hallucination à sa sœur.

La Maison hantée de Neuville (1).

La maison ensorcelée est une petite ferme un peu à l'écart. Pourquoi l'esprit malin s'acharne-t-il sur les gens paisibles et modestes qui occupent cet humble logis ?... Mystère et diablerie !

Autour s'alignent les nombreux véhicules qui ont amené la foule des visiteurs : ce sont pour la plupart des chars de campagne, mais voici le cabriolet d'un médecin et la charrette anglaise d'un

(1) Cet article est extrait du *Journal de l'Ain*, numéro du 9 juillet.

notaire. Les esprits les plus cultivés — peut-être les plus sceptiques — ont fini par s'émouvoir d'un phénomène dont ils se gaussaient au début.

Nous entrons. La cuisine, aux dressoirs propres, est déjà bourrée de gens anxieux, avides de questionner et curieux d'assister à une manifestation tangible de la sorcellerie ambiante.

Que je vous présente les héros de l'aventure : le père Cointet, vieux dombiste, très ennuyé de tout cela ; la mère Cointet, qui manifeste par d'énergiques jurons l'ennui que lui cause ce remue-ménage. Et puis, le petit Cointet, bambin de 10 ans, petit-fils des précédents. C'est le premier rôle, comme on va le voir tout à l'heure.

Je puis enfin obtenir une interview. Voici textuellement ce qui m'est déclaré :

« Il y a environ deux mois, une agitation bizarre s'empara du bétail. Les bœufs gambadaient tels des poulains et, s'échappant des pâturages, franchissaient deux à trois kilomètres.

« Les 25, 26 et 27 juin, à l'étable toutes les bêtes furent détachées pendant la nuit, par une main invisible. Le père Cointet voulut renouer les attaches, mais celles-ci retombaient d'elles-mêmes sitôt le dernier nœud fait.

« Le 28 juin, le vieux fermier, dont l'ahurissement ne faisait qu'augmenter, héla son voisin Guichardon qui, une fois mis au courant, éclata de rire.

« Je t'assure, déclara Guichardon, que si je m'en mêle, tes bœufs ne se détacheront pas.

« Et le voisin alla chercher chez lui des « liens » à toute épreuve. Il attache un bœuf en ne ménageant pas les nœuds. Cette opération finie, Guichardon passe un second lien à une vache voisine. Cependant il surveille le bœuf, du coin de l'œil, semblant dire : « Toi, mon vieux, si tu te détaches, tu seras malin ! »

« Mais, quelle n'est pas la stupéfaction du cultivateur : le lien du bœuf, complètement débarrassé de ses nœuds, roule à terre. Voilà un système qu'Alexandre eût été bien aise de connaître le jour du fameux nœud gordien !

« Guichardon s'entête et veut recommencer. Peines inutiles : successivement les liens glissent dans la litière.

« Le bouleversement intérieur du ménage Cointet date du 30 juin. Ce furent des bols, des assiettes, des verres projetés violemment sur le sol, au grand dam de la très économe mère Cointet.

Un couvercle de marmite alla même se promener au plafond, attiré brusquement par un aimant mystérieux.

« Les mêmes faits se reproduisent les lendemain et surlendemain. Le 2 juillet, il se trouve à la ferme quelques citoyens de Neuville attirés par le bruit déjà répandu des événements de la maison Cointet. Il y a là MM. Déroche père ; Girard ; Planche fils, épicier ; Guichard et Piégay. On discute bruyamment lorsque, tout à coup, la vaste marmite de soupe qui chauffait sur le fourneau roule à terre en répandant son contenu, impossible de rendre quelqu'un responsable de cet accident qui réduit à néant le déjeuner.

« Autre fait encore plus curieux : M. Cointet veut mettre la table : deux verres qu'il vient de placer volent sur lui et retombent à terre. Puis, nouveau bruit de casse : c'est un miroir qui dégringole. C'est encore une louche en fer battu qui prend son vol et vient heurter M. Guichard, l'un des convives.

« Le 3 juillet, des faits non moins surprenants ont pour théâtre la cour de la ferme. Des pièces de bois, des barres de fer sautent d'un point à un autre. Un soc de charrue placé sous un escalier montant au grenier, s'élance sur un M. Douvre, en présence de M. Déroche fils. On remet le soc en place ; immédiatement il est projeté à nouveau contre M. Douvre. Celui-ci prend le parti de s'en aller.

« Dans la cuisine, la vaisselle continue à danser. En présence de plusieurs témoins, un bol s'élance comme une fusée et vient retomber sur la pierre d'évier. Un saloir se découvre tout seul et un jambon y contenu roule sur le plancher. Le robinet d'un fût de vin placé dans un coin de la pièce fait brusquement jaillir le liquide sur le plancher, etc... Il faudrait un volume pour relater tous les menus faits qui se produisirent dans cette journée du 3.

« Le 4 juillet, le pique-feu accroché à la barre du fourneau prend la fantaisie de s'élancer contre l'horloge. Le cadran, qui depuis a subi d'autres assauts, est actuellement tout défoncé.

« Sur ces entrefaites, arrive l'instituteur adjoint, venu là lui aussi, en curieux. Très obligeamment il veut remonter l'horloge, mais à peine est-il juché sur une chaise qu'un balai se déplace et que le baquet de bois placé sous la table exécute un saut de deux à trois mètres. L'instituteur a noté ce détail que les objets ainsi mystérieusement déplacés n'ont aucun ressaut. Ils

VIII....

prennent leur élan sans qu'on les voit partir et retombent comme des morceaux de plomb, quels que soient leur poids et leur volume.

« Dans l'après-midi, après sa classe, l'instituteur revint à la « maison hantée »; on lui dit que les bœufs s'étaient à nouveau détachés et que le « diable » était en train d'opérer dans la cour.

« — Ce fut, déclare le sous-maître, une danse générale de tous les outils d'agriculture disséminés dans la cour : tridents, sarcloirs, socs de charrue. Un char et un tombereau se déplacèrent et mille autres faits non moins déconcertants.

« Dans la soirée, il y eut de nombreux visiteurs, mais aucun phénomène ne se produisit.

« On conçoit que ces faits ne furent pas sans éveiller l'attention des autorités. Le maire, positiviste enragé, refusa de se rendre au Charmont, mais il y délégua le garde champêtre. Cet agent revint à la mairie en affirmant avoir vu deux sabots quitter l'un après l'autre leur place sous un « cabinet » et bondir contre l'horloge.

« — Tu es encore plus bête que les autres, déclara le maire à l'infortuné garde. Eh bien, allez-y voir, riposta celui-ci, très irrité. »

∴

Nous avons dit, au début, qu'un bambin semblait jouer dans cette affaire un rôle prépondérant. Le petit Cointet passe, en effet, pour être particulièrement visé par l'esprit « malin ». « On lui a jeté un sort à c'petiot », affirment les commères du lieu.

L'enfant parle peu, mais il s'exprime assez clairement. Ce malheureux a constamment l'horrificante vision d'un méchant chien noir qui s'acharnerait sur lui. M. B..., cafetier à Châtillon, atteste le fait suivant : il se trouvait avec l'enfant à l'écurie. Tout à coup, le petit Cointet s'écria : « Voilà le chien ! il me déchire ! la sale bête ! » Et au même instant le pantalon du bambin était déchiré du haut en bas par des crocs aussi invisibles que féroces.

« Ah ! je le tiens », continuait le petit Cointet, et ses petites mains semblaient serrer le cou du chien-fantôme.

L'enfant raconte qu'étant aux champs, il a éprouvé la sensation d'une grêle de cailloux s'abattant sur sa tête. Un cultivateur travaillant tout près déclare avoir reçu, lui aussi, cette averse d'aérolithes qui aurait même brisé des carreaux de vitres.

La persécution, tout au moins morale, dont est victime le

jeune Cointet, a obligé ses grands-parents à l'envoyer chez un oncle, près de Saint-Trivier-de-Courtes. Les phénomènes persisteront-ils à Neuville après le départ de l'enfant ? C'est ce que nous dirons dans un prochain numéro.

En tout cas, la situation de l'enfant était devenue, hier, intolérable. Mangeait-il ?... assiettes, fourchettes et verres dansaient, comme il dit, la « sarabande ». Il aurait eu même à nouveau ses vêtements déchirés.

..

Notre visite est terminée et, fâcheuse coïncidence, aucun fait anormal ne nous a encore frappé. Mais à peine sommes-nous sur le seuil que Pfft !... quelque chose passe sur notre tête en sifflant : c'est un couvercle de marmite qui va retomber dans la cour. Je me retourne : le gosse est là, une main en poche et l'autre appuyée sur le bâton qu'il n'abandonne pas et destine à l'invisible chien.

— C'est toi, petit, qui as lancé cela ?

— Oh ! non, M'sieu.

Nous sortons. La cour est semée d'instruments aratoires. Un cri... Le tombereau dételé vient de sortir de la remise et s'avance sur nous.

Vite nous quittons ces lieux maudits : sur la route, c'est une ribambelle de nouveaux arrivants...

JACQUES BROU.

Un phénomène de télépathie.

Mme Louis Maurecy écrit à *l'Echo du Merveilleux* le récit d'un phénomène de télépathie qui se serait produit lors de la fin tragique du malheureux lieutenant Gilman, écrasé entre deux trains, à Argenteuil, près de Paris, le 20 juin dernier. Il a été raconté à un ami de Mme Maurecy par un camarade du jeune officier.

« Rentré à Courbevoie, je passai, dit-il, le premier, devant la maison de l'infortuné lieutenant. Sa jeune femme, à laquelle personne n'avait encore appris le malheur qui venait de la frapper, était sur le seuil, et paraissait la proie d'une nervosité extraordinaire. Ému, je passai rapidement, dans la crainte qu'elle ne me parlât ; mais plus loin, je m'arrêtai et, dissimulé, j'observai.

« D'autres camarades passèrent, la nervosité de la jeune femme

parut grandir encore. Elle allait et venait, scrutant les ténèbres de la route.

« Le colonel parut enfin. Il avait assumé la pénible tâche d'apprendre à la malheureuse la mort de son mari.

« Mais il n'eut pas le temps de dire une parole. En proie à une crise d'effroyable désespoir, Mme Gilman s'était précipitée vers lui et clamait.

« N'entrez pas ! Mon mari est mort, je le sais. *A huit heure et demie, j'ai reçu un choc épouvantable là, dans le dos !* Mon mari a été écrasé par un train, j'en suis sûre ! »

« Or, c'était à huit heures et demie, exactement, que le malheureux officier avait été tamponné. »



Petites Informations.

Les journaux français viennent de s'occuper d'une enfant de quatre ans, fille d'un pêcheur de l'îlot de Tudy, en Bretagne, et qui s'appelle **Marie Le Guen**. Elle porte, gravé dans la corne de l'œil gauche, un peu plus bas que la pupille, dans le sens horizontal, le nombre 22,4.

Les chiffres, parfaitement visibles, sont très bien formés, de même que la virgule qui sépare le second 2 du 4. Il est possible qu'il s'agisse d'un stigmate dans le genre de ceux que portent sur le corps certaines personnes, tels que fruits, épis de blé, taches vineuses, végétations, etc., et qui sont censés venir d'une impression éprouvée par la mère de ces personnes, durant la période de gestation. On dit que Marie Le Guen doit être prochainement conduite à Paris, où elle sera soumise à l'examen de différents oculistes.

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, la mort de l'écrivain pacifiste et psychiste italien, **M. Philippe Abignente de Frossello**. Une lettre de M. Abignente lui-même nous annonce que les journaux italiens ont bien annoncé sa mort, mais que le décédé est au contraire l'un de ses cousins. Cette nouvelle ne manquera pas de réjouir les nombreux amis de M. Ph. Abignente.

Le Gérant : DROUARD.

7-8-06. — Tours, Imp. E. ARRAULT et C^{ie}

LES PHÉNOMÈNES DITS de Matérialisation

A LA VILLA CARMEN, A ALGER

Notre numéro de décembre 1905 étant épuisé, nous avons décidé d'en faire réimprimer la partie essentielle, constituée par les articles de SIR OLIVIER LODGE et M^{lle} X... sur les phénomènes de la Villa Carmen, à Alger, en y joignant l'article de M. le PROF. CHARLES RICHEL, paru dans notre livraison de novembre, *avec les photo-gravures qui l'accompagnent*, et d'autres articles parus dans nos livraisons de février et mars et qui se rapportent également aux expériences d'Alger.

Le prix de cette brochure est de 2 francs. On peut la trouver chez les mêmes libraires qui ont les *Annales* en dépôt.

LES ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

Se trouvent dans les Librairies suivantes

Pour la vente au numéro

A Paris : Librairie **LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques.

Librairie de l'Art Indépendant, 10, rue Saint-Lazare.

Librairie **E. REY**, 8, boulevard des Italiens.

Librairie **E. BERNARD**, 1, rue de Médicis (Odéon).

Librairie **Moderne**, 19, boulevard Saint-Michel.

Librairie du **Nord**, 138, boulevard Magenta.

A Versailles : Librairie **BERNARD**, 17, rue Hoche.

A Montpellier : Librairie **Nouvelle**, 13, rue Nationale.

A Nantes : Librairie **A. NAUX**, 15, rue Mercœur.

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIKES

Bureau Central : 92, Avenue Niel, PARIS

La Société Universelle d'Études Psychiques a pour but l'étude scientifique des phénomènes psychiques.

La Société étudie ces phénomènes : 1° en provoquant leur observation par ses membres réunis en Commission d'études ; 2° par des expériences faites par ses membres réunis en groupes.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT.

ARTICLE 1^{er}. — La Société se réunit une fois par mois, sauf pendant la durée des vacances.

ART. 2. — Des sections annexes de la Société fonctionnent dans différentes villes de France et de l'Étranger.

ART. 4^e. — Les membres actifs paient une cotisation annuelle de 5 francs. Les membres honoraires une cotisation annuelle de 20 francs. Un don de 1.000 francs donne droit au titre de membre fondateur.

Les *Annales des Sciences Psychiques* sont le Bulletin officiel de la Société.

Les membres honoraires ont droit de recevoir gratuitement les *Annales des Sciences Psychiques* ou l'*Écho du merveilleux*.

Toute section annexe ou groupe de dix membres au moins, reçoit gratuitement les *Annales des Sciences Psychiques* et l'*Écho du merveilleux*.

Une réduction de 4 francs est faite à tout membre isolé qui désire s'abonner personnellement à l'une des deux Revues.

Pour tous renseignements, demande d'admission, etc., s'adresser au docteur Joire, Président, à Lille (Nord), ou au docteur Kocher, secrétaire général, 92, avenue Niel, à Paris.



TOURS, IMP. E. ARRAULT et C^{ie}

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIKES

PUBLICATION MENSUELLE

consacrée aux recherches expérimentales et critiques
SUR LES PHÉNOMÈNES

DE

TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, ETC.

DIRECTEURS :

Dr X. DARIEX ; Prof. CHARLES RICHET

Rédacteur en chef : C. DE VESME

COMITÉ DE RÉDACTION :

SIR WILLIAM CROOKES.

CAMILLE FLAMMARION.

SIR OLIVIER LODGE.

Prof. CÉSAR LOMBROSO.

MARCEL MANGIN.

Dr JOSEPH MAXWELL.

Prof. HENRI MORSELLI.

Prof. JULIEN OCHOROWICZ.

Prof. FRANÇOIS PORRO.

ALBERT DE ROCHAS.

ALBERT VON SCHRENCK-NOTZING.

SOMMAIRE

	Pag.
ERNEST BOZZANO. — Mrs Piper et la conscience subliminale. Comment le seul fait de l'existence des phénomènes métapsychiques, considérés en rapport avec la loi de l'évolution et sans tenir compte de l'hypothèse spirite, suffit à démontrer la survie de l'esprit après la mort du corps.	529
A. DE ROCHAS et M ^{lle} ALMA HÄMMERLÉ. — Expériences de bilocation.	569
Dr J. VENZANO. — Luigi Arnaldo Vassallo	576
LES LIVRES NOUVEAUX	579
AU MILIEU DES REVUES. — Métathèse magique ; un record : 100 kilomètres en 15 minutes. — Les apparitions des défunts au lit de mort. — Un cas de télépathie au Moyen Age. — Un chien qui aurait pressenti la mort de son maître.	584
LE MOUVEMENT PSYCHIQUE. — L'empereur d'Allemagne et la baguette divinatoire. — Miller et la presse spirite française. — Petites informations.	590

— 1361 —

PARIS — 6, Rue Saulnier — PARIS

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

Les *Annales des Sciences Psychiques*, paraissant autrefois tous les deux mois, sont devenues mensuelles à partir de Janvier 1905. Le prix de l'abonnement annuel reste fixé à 12 fr. Chaque livraison est composée de 64 pages environ, comme dans le passé. Un abonnement à prix réduit est ouvert à partir du 1^{er} octobre 1906 (*Voir à la 3^e page de la couverture*).

Le prix de la livraison, qui était autrefois de 2 fr. 50, a été réduit à 1 fr. 25, à partir de 1905.

S'adresser pour l'Administration et les Abonnements :

AUX BUREAUX DES **Annales des Sciences Psychiques**
6, Rue Saulnier, PARIS

TÉLÉPHONE 303.83

Nous prions nos lecteurs d'adresser la correspondance aux Bureaux des *Annales des Sciences Psychiques*, 6, rue Saulnier. On pourra cependant aussi adresser les articles soit à M. le Dr Xavier Dariex, 6, rue du Bellay, à Paris, soit à M. le professeur Charles Richet, 15, rue de l'Université, à Paris.

Edition Anglaise

THE ANNALS OF PSYCHICAL SCIENCE

Pour la rédaction et l'administration, s'adresser à l'*Editor* L. I. FINCH, 110, St. Martin's Lane, London, W. C.

Les auteurs et les éditeurs sont priés d'adresser aussi bien aux bureaux de l'édition française qu'à ceux de l'édition anglaise les livres dont ils désirent que les *Annales* publient une annonce ou une analyse.

De même, le service d'échange doit être fait aux rédactions de chacune des deux éditions.

Ce fascicule se compose de 64 pages.

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

16^{me} Année

Septembre 1906

N° 9



ERNEST BOZZANO

Mrs. PIPER et la conscience subliminale

Comment le seul fait de l'existence des phénomènes métapsychiques, considérés en rapport avec la loi de l'Évolution et sans tenir compte de l'hypothèse spirite, suffit à démontrer la survie de l'esprit après la mort du corps.

Pendant que la lutte continue à être ardente entre les partisans de l'hypothèse spirite et les partisans des théories subliminales, au sujet de la signification théorique des manifestations médianiques obtenues par l'intermédiaire de Mme Piper, les personnes qui s'occupent de ces questions éprouvent souvent avec intensité le besoin de se recueillir en elles-mêmes, afin de s'orienter de quelque manière et parvenir à synthétiser dans leur cerveau les résultats pratiques obtenus au moyen de ces débats. C'est avec une satisfaction intime que l'on en constate alors l'importance extraordinaire.

Au point de vue du matériel psychique qu'on a recueilli, il est encourageant de trouver d'abord que la longue discussion a eu pour conséquence d'accumuler et de classer un grand nombre de faits précieux dont l'authenticité ne peut plus être mise en doute. Le matériel brut si nécessaire pour jeter le fondement de la nouvelle science de l'âme commence

IX

donc à s'accumuler au service des futurs travailleurs de la pensée.

Au point de vue des déductions, il n'est pas moins consolant de constater combien de chemin on a déjà parcouru sur la route qui mènera peut-être à la réalisation d'idéals nouveaux. Bien que, au premier abord, il paraisse malaisé de tracer les limites des horizons que l'on vient de conquérir pour les sciences métapsychiques, toutefois, la tâche deviendra facile si l'on a recours à la méthode d'adopter provisoirement les conclusions auxquelles sont déjà parvenus les adversaires les plus intransigeants en fait de théories transcendantes. On comprend que les concessions que ces opposants se seront trouvés dans la nécessité d'accorder pourront représenter le minimum des conquêtes ayant enrichi le patrimoine de la nouvelle branche de la science. Or, ce minimum consiste à avoir dû conférer à la subconscience une quantité de facultés nouvelles de nature supernormale, sans lesquelles il ne serait pas possible d'expliquer de quelque manière les manifestations médianiques qu'on obtient au moyen de Mme Piper.

Il est vrai pourtant que, si l'on voulait se tenir à une interprétation littérale de ce qu'ont publié, à ce sujet, les opposants dont il s'agit, il ne serait pas trop évident qu'ils se soient laissés aller à conférer à la subconscience un nombre quelconque de nouvelles facultés supernormales. En effet, ils n'ont jamais soutenu et ne soutiennent d'autre hypothèse que la télépathique. Mais cela n'est que pure apparence; en réalité, il résulte, d'une façon nette et indiscutable, que ces critiques se sont trouvés dans la nécessité d'élargir tellement les limites de leur hypothèse préférée, qu'ils ont fini par en modifier radicalement les termes, en confondant sous une seule dénomination des facultés supernormales d'une nature très diverse.

Ce fait a déjà été remarqué par d'autres chercheurs éminents dans le domaine des recherches métapsychiques, parmi lesquels le professeur Olivier Lodge et M. T.-W. Myers. Le premier en parle de la manière suivante :

En revenant à la question de la lucidité en général, je tiens à déclarer être intimement convaincu qu'une explication fondée uniquement sur la télépathie, comme *vraie cause*, ne suffit pas.

La télépathie est la seule faculté supernormale humaine dont la grande majorité des personnes qui étudient les phénomènes psychiques soient disposées à admettre l'existence, c'est-à-dire à l'admettre comme un simple fait capable d'éclairer de quelque manière certains phénomènes observés. Ses lois nous sont toutefois inconnues ; sa portée et sa signification sont loin d'être facilement apparentes. *Elle n'est probablement que l'une des nombreuses facultés humaines que la science n'a pas encore reconnues* ; il est possible qu'on se trompe quand on veut s'en servir pour expliquer un grand nombre d'autres facultés qui pourraient être co-existantes et équivalentes à elle. Néanmoins, cette tentative paraît rationnelle et opportune ; il convient, en effet, d'essayer une clef à toutes les serrures pour s'assurer si elle n'est pas faite pour les ouvrir toutes ; quand même on ne parviendrait qu'à en ouvrir une ou deux, ce serait toujours autant de gagné. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XVII, p. 39.)

Soutenus par l'avis des hommes éminents que nous venons de citer, nous nous sommes proposé par la présente monographie, d'analyser convenablement ce sujet afin de faire paraître quelles sont les facultés qui ont été comprises par erreur sous la dénomination télépathique dans le cas de Mme Piper, pour passer ensuite à l'étude du problème ardu qui se rapporte à la genèse, la raison d'être, la finalité des facultés en question. Nous nous abstiendrons, de propos délibéré, de discuter l'hypothèse spirite.

PHÉNOMÈNES DE CLAIRVOYANCE TÉLÉPATHIQUE

M. T. Myers définit ainsi la télépathie dans le glossaire des mots métapsychiques qui fait partie de son œuvre monumentale *Human Personality* : « La télépathie peut encore maintenant être définie la transmission d'impressions d'un genre quelconque entre un cerveau et l'autre, indépendamment de toute voie sensorielle reconnue. »

Selon cette définition, qui se rapporte génériquement à tout fait de transmission d'impressions mentales, sans aucune délimitation de termes, la portée de l'action télépathique s'étendrait jusqu'au cas de perception d'impressions psychiques, qui ne sont plus présentes dans la conscience de l'agent au moment où se réalise le phénomène

télépathique ; tout ceci sans limite d'espace et avec une grande latitude de temps.

Seulement, quant à ce dernier groupe de cas, on parvient à un point, où il nous arrive déjà de se demander si le phénomène télépathique proprement dit n'a peut-être pas cédé la place à quelque chose de radicalement différent.

Il importe, en effet, de rappeler que l'action télépathique, quelle que soit la forme sous laquelle on la considère, implique invariablement un *agent transmetteur* ; c'est-à-dire un cerveau dont se dégage volontairement ou subconsciemment quelque chose de souverainement actif, qu'à défaut d'une meilleure dénomination nous appellerons *vibrations physiopsychiques initiales*, qui, en se répandant d'une manière concentrique dans toutes les directions, parvient au cerveau du percipient en y apportant la pensée de l'agent. Étant donné cela, on conçoit jusqu'à un certain point que cette action peut encore avoir lieu dans les cas où la pensée, transmise d'une manière subconsciente par l'agent, a trait à une chose qui a été pensée quelque temps auparavant. Dans cette circonstance, il sera permis de supposer préalablement que la chose pensée existe encore sur le seuil de la conscience à l'état de vibrations psychiques atténuées, et que, par conséquent, elle se trouve encore revêtue des attributs nécessaires à la transmission télépathique ; ou réciproquement il sera aussi loisible de supposer que la pensée de l'agent a été télépathisée à la subconscience de Mme Piper au moment où elle se manifestait dans la conscience de l'agent, pour émerger quelque temps après de la subconscience du médium par suite de l'état de transe dans lequel il était tombé (télépathie différée).

Jusqu'ici, donc, la thèse télépathique peut paraître, à la rigueur, soutenable. Il n'en est toutefois plus ainsi dans les cas assez fréquents où l'on obtient des informations précises sur des épisodes absolument banaux qui sont arrivés quarante ans auparavant à une tierce personne, épisodes ignorés complètement par les expérimentateurs et dont l'authenticité est reconnue plus tard à la suite de recherches très laborieuses. En effet, si l'on considère que les personnes qui attestent l'authenticité de ces faits ne sont pas connues par le médium et qu'elles résident souvent en des régions

fort lointaines, il est d'abord évident qu'il n'est plus possible de parler des *rappports sympathiques* ainsi nommés, tels qu'ils pourraient exister encore entre des personnes qui se connaissent, rapports que l'on suppose être favorables à la production de phénomènes de transmission subconsciente durant le sommeil physiologique. Si l'on songe, d'ailleurs, que les épisodes en question sont presque toujours insignifiants, à tel point qu'on ne peut pas admettre que les personnes qui s'en sont rappelées, par suite d'une question précise qu'on leur posait, aient pu y rapporter spontanément leur pensée à une époque récente (ce qui, d'ailleurs, est formellement contredit par la circonstance des efforts renouvelés de mémoire que ces personnes ont dû faire pour parvenir à s'en rappeler), on devra reconnaître que ce n'est plus le cas de parler d'une pensée plus ou moins existante à l'état atténué sur le seuil de la conscience d'une personne quelconque, et encore moins de transmission télépathique différée.

Étant données ces circonstances, il ne nous paraît ni permis ni logique de parler encore d'un *agent* qui transmet subconsciemment à Mme Piper sa propre pensée *inexistante*.

Ce qui semble résulter, au contraire, des épisodes de cette espèce, c'est une explication théorique du caractère inverse, c'est-à-dire que, dans ces circonstances, *l'agent et le percipient ne forment qu'une seule personne*. Il faudrait croire alors que les facultés subliminales de Mme Piper parviennent à lire dans la subconscience des autres, en vertu d'un phénomène (qui ne serait plus passif, mais essentiellement actif) d'expansion clairvoyante.

Dans ces circonstances, à quelle autre hypothèse peut-on avoir recours pour remplacer l'hypothèse télépathique ? — M. Marcel Mangin, en parlant justement des phénomènes dont nous nous occupons, écrivait, dans un travail publié dans cette même revue, en 1898, page 248 :

Ce mot même de transmission a quelque chose de trop purement physique, matériel et passif. Je voudrais, par exemple, lui substituer celui de télésthésie active, pour exprimer les recherches, les enquêtes faites par cette admirable faculté, ce véritable génie du médium.

Seulement, en tenant compte de la circonstance que, dans

les épisodes dont il s'agit, l'action supernormale a encore lieu entre une cervelle et l'autre, il ne paraît pas opportun d'avoir recours à l'hypothèse de la télésthésie proprement dite, qui, comme on sait, se rapporte uniquement au fait de perception d'objets, ou d'état de choses, ou à l'interprétation d'écrits indépendamment de toute voie sensorielle reconnue, et en des circonstances devant exclure toute action possible de la pensée d'un tiers sur le percipient.

En de pareilles circonstances, nous trouvons appropriée la dénomination dont se sert, d'une manière générale M. le professeur Richet dans le discours présidentiel qu'il a fait, au siège de la *Society for psychical Research*, à la date du 6 février 1905, celle de *clairvoyance télépathique*, que nous acceptons sans plus, en la soumettant au jugement des lecteurs.

PHÉNOMÈNES DE TÉLESTHÉSIE

Pour abrégé, nous nous bornerons à rapporter un exemple typique de cette espèce, en le faisant suivre de quelque commentaire indispensable. Nous le tirons de l'ouvrage bien connu du Révérend Minot Savage : « *Can telepathy explain ?* » p. 105.

Au cours d'une de mes séances avec Mme Piper, se manifesta une personnalité qui disait être mon fils. J'ometts la description des incidents qui se sont produits, pour me limiter à parler de ce dernier épisode.

A l'époque de sa mort, mon fils occupait, avec un étudiant en médecine et un autre vieil ami, une chambre de la rue Joy, à Boston. Il avait habité précédemment dans la rue Beacon, et il avait déménagé après ma dernière visite, ce qui fait que je n'avais jamais mis le pied dans la chambre de la rue Joy ; et comme je n'en avais jamais entendu parler, je ne pouvais avoir aucune idée de ce qu'il pouvait me dire à ce sujet. Or il dit : « Papa (et ceci avec un sentiment d'anxiété très vive), je voudrais bien que tu ailles immédiatement dans la chambre que j'habite et que tu cherches dans mon tiroir ; tu y trouveras un tas de feuilles volantes. Il y en a quelques-unes que je voudrais que tu mettes de côté pour les détruire sans retard. » — Après avoir dit cela, il ne se montra satisfait tant que je ne lui eus pas promis formellement de le faire.

Il faut rappeler que Mme Piper se trouvait dans un état de transe profonde, pendant que sa main écrivait. Elle n'avait pas connu personnellement mon fils ; il ne me ressouvient pas qu'il l'ait jamais vue. D'ailleurs, cette allusion à des feuilles volantes que, pour une raison inconnue, il désirait tellement faire détruire, est de nature à excéder des limites de toute conjecture possible, même dans le cas où Mme Piper aurait été éveillée. Bien que je me fusse trouvé en rapports de vraie intimité avec mon fils, une semblable demande de sa part me paraissait tellement inexplicable, que je n'essayais même pas d'en deviner la cause. Je me rendis néanmoins dans la chambre qu'il avait habitée, je cherchais dans le tiroir, je réunis tous les papiers, et je n'eus pas plutôt commencé que je compris les raisons et la grande importance qu'il attachait à ce que j'avais promis de faire. Là se trouvaient des choses qu'il y avait jetées, les confiant à la discrétion de son tiroir, mais qu'il n'aurait voulu rendre publiques à aucun prix. Ce n'est pas moi, certainement, qui violerai cette réserve en révélant leur contenu. Je me contenterai de dire que l'anxiété de mon fils était complètement justifiée. Peut-être quelqu'un de plus sagace que moi saura m'expliquer comment Mrs Piper serait venue à connaître un tel secret.

Il apparaît clairement qu'on ne pourrait avancer raisonnablement, pour expliquer cet épisode, que deux hypothèses : l'hypothèse spirite, et celle de la téléthésie. Comme nous nous sommes proposé de ne pas entrer dans le champ de la première, et que, d'ailleurs, la moins large est la seconde, il ne nous reste qu'à nous y tenir. Elle est légitimée par le fait que ni le Révérend Minot Savage ni son fils n'étaient connus par Mme Piper ; que l'existence des papiers laissés par le fils était ignorée non seulement du père, mais aussi de toute personne vivante. Personne ne pouvait avoir la connaissance du contenu si secret des papiers en question.

Sans doute, les partisans à outrance de l'hypothèse télépathique pourraient objecter que le cas dont nous nous occupons est encore susceptible d'être éclairci par leur hypothèse préférée, ayant recours à la supposition que la subconscience du fils du Révérend Savage, de son vivant, avait pu transmettre télépathiquement à la subconscience du père lointain, probablement durant le sommeil physiologique,

la circonstance des papiers secrets ; dans ce cas, Mme Piper n'aurait fait que la lire dans la subconscience du Révérend Savage.

Nous remarquerons d'abord que, conformément à ce que nous avons dit plus haut, ce fait sortirait en tout cas du domaine télépathique proprement dit pour entrer dans celui de la clairvoyance télépathique.

Nous rappellerons ensuite que les phénomènes de télésthésie, même en dehors de la médiumnité de Mme Piper, trouvent une base solide dans l'expérience, que bien des exemples de cette espèce se rencontrent dans les ouvrages de magnétisme animal, parus au commencement du siècle dernier, qu'un de ces phénomènes est rapporté par William Crookes, et un autre par le professeur Richet, qu'on en connaît plusieurs en rapport avec les phénomènes de psychométrie, que quelques exemples précis sont enregistrés, enfin, dans les *Proceedings of the S. P. R.*, en rapport avec les phénomènes de la vision dans le cristal. Ces circonstances suffisent à leur conférer le droit d'être pris en considération sérieuse, en attendant du jour dans lequel ils seront sans faute classifiés parmi les faits acquis à la science, alors que la supposition rapportée plus haut n'est qu'une élucubration ingénieuse dépourvue de tout fondement dans l'expérience et ne mérite donc pas d'être prise en considération. Etant donné cela, si, dans les cas analogues à celui que nous avons cité, on ne veut pas arriver jusqu'à l'hypothèse spirite, il faudra bien avoir recours à celle télésthésique, comme à la seule capable de donner la raison des faits.

PHÉNOMÈNES D'ALLOSCOPIE AVEC DIAGNOSE ET PROGNOSE A GRANDE DISTANCE

Ces phénomènes se sont produits en grand nombre avec Mme Piper dans la première phase de sa médiumnité, celle caractérisée par la personnalité médianique du soi-disant docteur Phinuit. — Comment les classer ? La tâche n'est pas aisée ; en eux, probablement, plutôt que de télésthésie, il s'agit de clairvoyance télépathique. Seulement aussi cette dernière est loin d'être suffisante, puisque sou-

vent nous voyons les phénomènes de lucidité qui en constitue l'essence déborder dans le temps pour se transformer en une forme de clairvoyance précognitive, laquelle, tout en étant encore limitée et incertaine, ne manque pas de s'affirmer quelquefois par des incidents de précognition proprement dite. On en trouvera un exemple dans le dernier des cas qui vont suivre.

Ne sachant pas précisément comment les classer, nous avons préféré les désigner par la dénomination pure et simple qui en spécifie l'action.

D'ailleurs, quelle que soit la faculté supernormale qui la détermine, il est certain qu'elle ne peut pas être celle télépathique. Nous nous trouvons, à ce sujet, en plein accord avec le professeur Hyslop, qui écrit à ce sujet : « Bien des prophéties analogues ont été faites dans ces séances, parmi lesquelles on en trouve de beaucoup plus complexes que celles que nous venons d'exposer. Quelle que soit la théorie que l'on finira par adopter afin de les expliquer, ce ne sera certainement pas la télépathique. » (*Science and a future Life*, p. 172.)

Les exemples qui suivent sont tirés des rapports publiés par le docteur R. Hodgson dans les volumes VIII et XIII des *Proceedings of the S. P. R.*

1^{er} Cas. — « Une autre prophétie se rapportant à la mort d'un de mes frères, qui n'assista jamais aux séances, fut aussi réalisée. Il souffrait d'un asthme chronique. A la séance du 10 mai 1892, Phinuit dit que ses reins étaient atteints. Pendant la même séance, Phinuit avait déclaré qu'il serait mort *entre six mois ou un an*, et, en réponse à notre demande, il ajouta : « Il ira se coucher ; et quand il s'éveillera, il se trouvera dans le monde des esprits ; son cœur s'arrêtera. » Le 22 mai, la date de la mort fut fixée à « six mois, ou à peu près ». Or, il vint en effet à mourir durant son sommeil, et par arrêt du cœur, le jour du 3 septembre. » (R. Hodgson, dans les *Proceedings*, vol. XIII, p. 352.)

II^e Cas. — Au printemps de l'année 1888, une personne de notre connaissance, M. S., souffrait d'une maladie très douloureuse. Il n'y avait aucune probabilité de guérison ; on nourrissait seulement l'espoir que ses tortures seraient bientôt diminuées. Une consultation de médecins avait diagnostiqué la continuation de ses souffrances pendant plusieurs années encore, avec une probable décadence mentale. La fille de M. S., usée par

l'anxiété et par les veilles, était sur le point de tomber malade à son tour. Je demandai alors à Phinuit : « Comment dois-je faire pour réussir à l'emmener et à lui procurer un peu de repos ? » Il me fut répondu : « Elle n'abandonnera pas le chevet de son père ; mais les souffrances de ce dernier ne dureront plus longtemps. Les médecins se sont trompés à ce sujet. Il y aura un changement bientôt ; il se désincarnera avant que l'été soit fini. » En effet, M. S. s'éteignit au mois de juin de l'année 1888. (E. G. W., dans les *Proceedings*, vol. VIII, p. 34.)

III^e Cas. — « Je me rendis chez Mrs Piper vers la fin du mois de mars de l'année dernière (à partir des premiers jours de février j'avais pris l'habitude d'aller la voir tous les quinze jours). Elle me prédit la mort d'un de mes proches parents, qui serait advenue dans sept semaines environ et qui m'aurait procuré quelques avantages financiers. Je pensais naturellement à mon père, déjà très âgé (dont Mrs Piper m'avait parlé avec une admirable exactitude plusieurs semaines auparavant), bien que j'eusse parlé de manière à lui faire croire que je parlais non pas de mon père, mais simplement d'une personne à laquelle j'étais relié par une étroite parenté. Je demandai pourtant si la personne qui devait mourir était la même qu'elle avait décrite dans ces circonstances, mais elle se défendit de façon que je ne parvins à rien savoir. Peu de jours après, ma fiancée eut besoin de se rendre à son tour chez Mrs Piper, et à celle-ci elle annonça sans réticences que mon père serait mort dans quelques semaines. Vers la moitié du mois de mai, mon père, qui se remettait d'une légère attaque de bronchite, vint à mourir subitement, à Londres, à la suite d'une paralysie cardiaque ; ce qui arriva le jour même où mon père avait été déclaré hors de danger par les médecins. » (Signés : M. N. et Mrs M. N., dans les *Proceedings*, vol. III, p. 120.)

IV^e Cas. — « En 1888, Mme Pitman, qui était membre de la Société américaine pour les recherches psychiques, avait eu deux séances avec Mme Piper. Phinuit lui dit entre autres : « Vous allez être bien malade ; vous irez à Paris ; vous serez tout à fait malade ; vous aurez une grande faiblesse dans l'estomac, de la faiblesse dans la tête. Un monsieur d'un blond pâle vous soignera pendant que vous serez malade de l'autre côté de la mer. » — A la suite de cette déclaration, Mme Pitman demanda à Phinuit quelle serait l'issue de la maladie. Phinuit chercha à se dérober par des réponses évasives. Sur la prière de Mme Pitman, le docteur Hodgson insista à son tour, et Phinuit s'en tira en disant : « Une fois qu'elle ne sera plus malade, tout ira parfaitement pour elle. »

Mme Pitman répondit que son estomac allait très bien ; elle contredit Phinuit sur tous les points, et Phinuit s'en montra très ennuyé. Mais bientôt, Mme Pitman tomba malade. Elle fut soignée par le docteur Herbert, *qui est très blond : il diagnostiqua une inflammation de l'estomac*. Alors Mme Pitman commença à croire à la prédiction de Phinuit ; mais, interprétant à faux les dernières paroles de celui-ci, elle crut qu'elle se rétablirait. Elle fut soignée à Paris par le docteur Charcot pour une maladie nerveuse. Elle eut *de la faiblesse dans la tête*, et ses facultés mentales furent atteintes. Bref, elle mourut. Maintenant elle n'est plus malade, et *tout doit bien aller pour elle*, comme l'avait prédit Phinuit. » (M. Sage, *Madame Piper*, p. 108-9 ; cité d'une manière plus étendue dans les *Proceedings*, vol. XIII, p. 496-497.)

CAS DE PSYCHOMÉTRIE (TÉLESTHÉSIE RÉTROCOGNITIVE)

Bien que les épisodes qui suggèrent l'hypothèse psychométrique se réalisent avec beaucoup de fréquence dans le cas de Mme Piper, aucun des savants éminents qui en ont étudié la médiumnité ne s'est consacré, jusqu'ici, à les considérer sous ce point de vue. Evidemment, on jugea pouvoir les expliquer sans s'éloigner de l'hypothèse télépathique ; mais, à notre avis, cette entreprise est loin d'être facile. En effet, tout en faisant des concessions jusqu'au point d'admettre que, même en des circonstances semblables, le médium puise ses informations dans la subconscience des assistants et des absents, il resterait quand même à expliquer comment il se fait que, aussitôt qu'on présente au médium un objet ayant un rapport quelconque avec une certaine personne morte ou lointaine, les informations fournies à ce sujet se dégagent immédiatement, claires, précises, de la subconscience des assistants et des absents, alors qu'un instant auparavant elles ne se manifestaient que difficilement, incomplètement, ou ne se présentaient absolument pas.

Tout cela, soit dit en passant, parce qu'en face de la complexité de certains épisodes, le concours présumé de la subconscience des présents et des absents ne tient absolument pas debout. Avec cela, le docteur Hodgson, le seul

qui ait dédié quelques pages à cette question, paraît s'en contenter, comme il résulte du paragraphe suivant, que nous extrayons du volume VIII, p. 56, des *Proceedings of the S. P. R.*: « Dans le cas où l'expérimentateur ignore les détails qui se rattachent à l'objet, celui-ci constitue probablement, pour ainsi dire, un point de repère, de manière à faciliter à Phinuit la tâche de rejoindre télépathiquement, par l'intermédiaire de la pensée des présents, la pensée des personnes lointaines qui présentèrent l'objet et qui en connaissent l'histoire. »

Mais, en lisant cela, on ne peut s'empêcher de demander : « Point de repère ? de quoi ? » Certainement pas de l'espèce de ceux qui se produisent dans les expériences de suggestion hypnotique, puisqu'en ces circonstances les « points de repère » ainsi nommés représentent une donnée de faits réels que le sujet a perçus à l'occasion d'une expérience précédente, et qu'il a reconnue depuis quand l'expérience s'est répétée. Ainsi, par exemple, si on présente à un sujet hypnotique des feuilles blanches parfaitement identiques et qu'on lui fasse admirer sur l'une d'elles un dessin hallucinatoire, et après les avoir bien mêlées on l'invite à indiquer la feuille contenant le supposé dessin, il l'indiquera sans hésiter. Tout cela par l'effet d'un signe imperceptible, d'un point, d'une imperfection quelconque de la feuille en question, qu'il aura remarqués subconsciemment dans la première circonstance, et qui lui sert maintenant de point de repère, pour le reconnaître. Il reste donc entendu que les « points de repère » ainsi nommés de l'état hypnotique prennent une valeur mnémonique réelle. Il en résulte qu'il n'y a pas de rapports d'analogie entre les circonstances dans lesquelles se manifestent les phénomènes des susdits sujets hypnotiques, et celles dans lesquelles se manifestent les phénomènes avec Mme Piper, qui voit et touche pour la première fois les objets qu'on lui présente, ce qui fait que ceux-ci ne peuvent avoir pour elle aucune valeur mnémonique ni servir de point de repère.

Or donc, si on exclut comme inexistante cette analogie, on ne sait pastrop à quoi peut bien faire allusion le docteur Hodgson avec l'expression dont nous nous occupons, considérée en rapport avec le contenu de la période où elle se

trouve. Dans le cas où son intention serait de faire allusion à ce qu'il avait dit d'abord, c'est-à-dire au fait que la simple « conviction de Phinuit, que ces objets doivent lui servir de fil conducteur, peut elle-même exercer une influence favorable sur la réussite », alors il nous faudrait noter que cette supposition vraiment trop vague est absolument disproportionnée à l'importance des faits qu'il s'agit d'éclaircir, ce qui la rend tout à fait insuffisante.

A ce propos, nous nous bornerons à observer qu'à l'aide de cette supposition on ne parvient même pas à se rendre compte de l'état confusionnaire que prennent les réponses du médium, chaque fois que l'objet qui lui a été remis a été longuement en la possession de différentes personnes, ou en contact avec d'autres objets appartenant à des tiers ; — dans ce cas, les informations touchant le premier possesseur se mêlent, d'une manière inextricable, avec d'autres renseignements qui se rapportent aux tiers, tant que n'arrive pas le moment où la lucidité du médium n'atteint pas le degré requis pour éclaircir plus ou moins le mystère. — En tout cela, le fait d'une *influence* (comme l'appelle Phinuit) laissée par les personnes sur les objets s'affirme d'une manière éloquente ; en tout cas, il est certain que, pour éclaircir l'énigme, il ne suffit pas d'avoir recours ni aux supposées convictions auto-suggestives d'une personnalité subconsciente, ni à l'hypothèse télépathique sous une forme quelconque, ni, relativement à bien des cas, à l'hypothèse spirite elle-même.

Il ne faut pas oublier non plus qu'assez souvent les objets qu'on doit présenter sont préalablement cachetés dans des boîtes ou des plis ; d'ailleurs, la personne qui les présente agit souvent pour le compte d'un tiers et ne sait rien sur la nature des objets ou sur leur possesseur.

Etant donné cela, il ne nous reste qu'à supposer que la matière inanimée a effectivement la propriété de recevoir et de conserver, à l'état potentiel, les vibrations psychiques ou les émanations vitales dégagées par les organismes vivants, comme la substance cérébrale a la propriété de recevoir et de conserver à l'état latent les vibrations de la pensée ; et par conséquent, que la partie subconsciente de l'intelligence, grâce aux facultés télésthésiques dont elle est nantie, ait la propriété de chercher, trouver et interpréter

(probablement par une loi de réversion, comme il arrive pour les vibrations sonores dans le mécanisme du phonographe) ces vibrations ou émanations, de la même manière que les facultés conscientes de l'intelligence ont la propriété de retrouver et de réveiller les vibrations latentes de la pensée. L'analogie est parfaite et rien, au point de vue scientifique, ne s'oppose à ce que la matière brute puisse posséder des propriétés identiques à celles de la substance vivante, qui, en somme, est elle aussi de la matière brute.

S'il en est ainsi, on pourrait opposer au mécanisme mnémonique cérébral une autre sorte de mécanisme semblant infiniment plus étendu : la mnémonique cosmique. Et les propriétés d'expansion pour la recherche, qui sont inhérentes aux facultés télésthésiques de la subconscience, seraient dans la même relation avec la mémoire cosmique, que le sont les propriétés de recherches des facultés psychiques normales par rapport à la mémoire cérébrale. Il n'y a, en tout cela, je le répète, rien qui soit opposé aux lois physiques ou physio-psychiques acquises à la science. Et même si l'on songe que toute la science humaine, réduite à sa plus simple expression, se résume à un fait de perception de rapports entre les phénomènes, on constatera que l'hypothèse à laquelle nous faisons adhésion s'identifie aussi en cela avec les données de la science, puisqu'elle aussi se résume dans le fait de la perception de nouveaux rapports entre un phénomène connu d'ordre physio-psychique et un autre ignoré d'ordre physico-psychique.

Telle est, en substance, la signification de l'hypothèse psychométrique dont la portée théorique s'étendrait, toutefois, jusqu'à supposer que la matière ait la propriété de transmettre directement à un sensitif des informations sur sa propre histoire — supposition qu'il n'est pas le cas d'examiner maintenant, puisque la médiumnité de Mme Piper ne présente pas ce trait caractéristique.

A notre avis, pourtant, l'hypothèse psychométrique, circonscrite dans les limites que nous avons indiquées, semble indispensable pour se rendre compte des phénomènes de cette espèce qui se manifestent avec le médium en question. D'ailleurs, le docteur Hodgson, lui aussi, semble être disposé à l'accepter alors qu'il s'exprime comme il suit : « ... Les

expériences citées dans la dernière série de séances — celles qui ont eu lieu après le retour de Mme Piper en Amérique — font faire un grand pas vers la confirmation du fait, qu'il n'est pas nécessaire que l'expérimentateur ait la connaissance de l'histoire de l'objet, puisque *le contact avec l'objet en question*, indépendamment de l'expérimentateur, sert en quelque sorte à Phinuit pour obtenir des renseignements corrects relativement à l'histoire de ses associations. » Et un peu plus loin : « La relation que l'on vient de lire contient certains cas extraordinaires, qui font songer à un mot très commun dans la littérature spirite : celui de *psychométrie*. » (*Proceedings*, vol. VIII, p. 23 et 56.)

Je rapporterai donc quelques-uns de ces cas. Pour abrégér, je les tirerai du résumé qu'en a fait le docteur Hodgson lui-même; seulement le dernier cas est extrait du récit original.

I^{er} Cas. — Deux boucles de cheveux, dont la provenance était connue à ceux qui expérimentaient, furent successivement consignées à Phinuit. Les cheveux avaient été enfermés ensemble pour très peu de temps. Phinuit, en premier lieu, se plaignit de ce qu'ils avaient été laissés en contact. Les renseignements fournis à ce sujet auraient été presque entièrement corrects, sauf que ceux qui se rapportaient aux uns furent appliqués aux autres, et *vice versa*. (*Proceedings*, vol. VIII, p. 19.)

II^e Cas. — Miss Z. présenta les cheveux de son propre frère, et son nom — Charlis — fut aussitôt révélé; puis on donna la description détaillée d'un incident se rapportant à une nuit qu'il avait passée avec un certain Ned M., ou N., mort peu de temps après d'une maladie de consommation. Tout ce que Miss Z. savait à ce propos, c'est qu'un pauvre garçon, dont elle ne se rappelait pas bien le prénom, et dont le nom lui était tout à fait inconnu, était mort de phtisie plusieurs années auparavant, que son frère avait montré pour lui une grande générosité. Elle apprit ensuite de son frère que les circonstances décrites correspondaient exactement à la vérité. Le nom de famille de Ned commençait par N. » (Voir ci-dessus, p. 19.)

III^e Cas. — Mr. Rich avait apporté sur lui une boîte de laquelle il ignorait le contenu. Phinuit décrivit exactement la personne X. qui la lui avait consignée, la personne Y. qui avait procuré à X. l'objet qui y était enfermé, et la personne Q. qui

l'avait donné à Y. L'objet contenu dans la boîte fut décrit par Phinuit comme une sorte d'amulette, avec une superficie brillante; il ajouta qu'il avait été porté « dans une région très lointaine, de l'autre côté de l'Océan ». Il s'agissait d'un bouton ciselé (mais non brillant, cependant) qui venait du Japon et qui avait été dernièrement porté comme amulette dans un médaillon d'or (*Id.*, p. 22).

IV^e Cas. — La nourrice de Mrs Thaw présenta un pli dans lequel était enfermée une mèche des cheveux de sa propre mère. Phinuit se mit à parler de sa mère; puis, lui faisant glisser un doigt autour du cou, il dit: « Mettez-le là, et laissez-le, ainsi que votre mère vous a recommandé de faire. » La nourrice niait et insistait que Phinuit s'était trompé.

Alors (Mrs Piper étant toujours *en trance*), il arracha l'enveloppe et fit voir qu'elle contenait un *Agnus Dei*, objet que justement la mère de la nourrice lui avait recommandé de porter au cou. (*Proceedings*, vol. XIII, p. 352.)

V^e Cas. — Ce fait regarde la personne même du relateur, le docteur Hodgson. — « Je réclame l'attention sur l'incident qui va suivre, car, bien qu'il ne présente pas en lui-même une grande importance, je crois qu'il peut indiquer l'une des causes probables de certaines erreurs, ou apparentes erreurs de Phinuit. Pendant une de mes premières séances, je donnai à Phinuit une enveloppe qui m'était adressée, avec une lettre dedans. Phinuit fit une description sommaire et exacte de la personne qui l'avait écrite, ajoutant que le nom de William paraissait rattaché à cette personne. Dans tout cela il n'y avait rien de bien remarquable, quoique chaque détail correspondît à la vérité. Seulement, Phinuit continua en décrivant aussi une dame blonde, grande, etc., laquelle paraissait en rapport avec l'auteur de la lettre. Lorsque quelque temps se fût écoulé, je donnai à Phinuit une autre enveloppe, et celui-ci, après l'avoir palpée, s'écria que la même *influence* désignée par lui, peu de temps avant, en rapport avec le monsieur de la première lettre, se dégageait de cette seconde missive; que cela était arrivé, parce que je les avais laissées en contact, et qu'en réalité cette dernière influence n'avait rien de commun avec le monsieur en question. Or, la description précédemment fournie correspondait, d'une manière parfaite, à la dame qui avait écrit la seconde lettre, et celle-ci était Mrs Piper en personne! — Je demandai alors à Phinuit si la personne qui l'avait dictée était morte ou vivante. Il répliqua aussitôt: « Elle est vivante. » Seulement, se reprenant: « Comment donc! Non... c'est curieux!... elle est ici en esprit, et est en train de causer avec une vieille dame. » Tout

ceci parut confondre étrangement Phinuit qui, après avoir monologué et bégayé encore un peu, finit par changer de conversation. » (*Id.*, p. 23-24.)

VJ^e Cas. — Je fixai une séance avec Mrs Piper, en me présentant sous un faux nom (celui de Miss Marguerite Brown) et lui donnant comme adresse celle d'un de mes amis, Walnut Avenue... Avant d'entrer dans le cabinet noir, je pris avec moi trois boucles de cheveux, cachetées chacune dans leur enveloppe, et je les renfermai dans un livre; l'une au commencement, l'autre au milieu, et la troisième à la fin. Je savais que celle du milieu appartenait à ma mère; c'était une mère que je lui avais ôtée par surprise, car elle ne m'aurait jamais accordé son consentement. Pour ce qui se rapportait aux autres, j'ignorais absolument tout. Elles m'avaient été envoyées, déjà cachetées dans des enveloppes, par un ami, et je m'étais proposé de ne rien en demander, afin de rendre encore plus complète l'épreuve à laquelle je voulais soumettre le médium. C'est de la part de ce même ami — M. Fred Day — que je m'étais rendue chez Mrs Piper... Je déposai dans ses mains la boucle de cheveux que j'avais posée au commencement du livre, et au sujet de laquelle je ne savais absolument rien. Immédiatement, Phinuit s'écria : « Fred ! Oh ! oui, Fred ; un jeune homme très mince ; il porte des lunettes, peu de barbe ; votre grand ami. Je n'ai jamais possédé de cheveux de ce Fred ; toutefois son *influence* ne m'est pas nouvelle ! » (Je vins ensuite à savoir que Mr Day avait eu précédemment des séances avec Mrs Piper. — R. Hodgson). — « Imogène... qui est Imogène ? » — Je ne sais pas, répondis-je. — « Si, Imogène ; une jeune dame, amie de Fred... *influence* très forte. Qui est-ce ? » — « Je n'en sais rien, répliquai-je ; et il ne me semble pas qu'il ait une amie du nom d'Imogène ; je crois même qu'il ne l'a pas. » — « Si, il l'a : ne me contredisez pas ! Ce Fred est fils unique ; la mère a de l'embonpoint ; c'est une très belle dame, mais elle ne restera plus beaucoup de temps sur ce monde. Ce monsieur Fred partira pour un long voyage à travers l'Océan, dans un an ou deux. Il a déjà fait deux grands voyages, l'un sur mer, l'autre sur terre. N'est-ce pas vrai, peut-être ? » — « Je n'en suis pas sûre », répondis-je. — « N'importe ; il les a faits ; demandez-le lui ; je sais ce que je dis, moi ; il m'est donné de lire dans l'avenir, et j'expose des faits ; vous pourrez vous assurer qu'ils sont exacts. »

Je pris alors du fond du livre l'autre boucle de cheveux dont la provenance m'était inconnue, et je les lui donnai. Tout de suite, il s'écria ; « Ouf ! Dans ceux-ci il y a une maladie ! Je m'en sens mal ! Je ne peux rien dire à ce propos, parce que les

influences ont été mêlées. Elle a été touchée par trop de personnes; et puis elle n'a pas été coupée près de la tête, en sorte que le magnétisme du corps puisse la pénétrer; je ne peux rien vous dire. » (Or, j'ai su d'une manière certaine que les cheveux appartenaient à une tante de Mr Day — une certaine madame Marie — laquelle était morte dans la même année, que les cheveux étaient effectivement passés dans les mains de plusieurs personnes, et qu'ils avaient été coupés tout à fait au bout.)

Je pris en dernier, du milieu du livre, la boucle de cheveux appartenant à ma mère, et je les lui consignai. — « Elle » « Elle » — s'écria-t-il — me paraît assez avare de ses cheveux. Elle a un tempérament doux, mais ne jouit pas d'une bonne santé. Ses malaises sont à la tête; elle souffre de terribles douleurs de tête, ce qui tient de la faiblesse des nerfs de son estomac; son foie fonctionne mal; dites-lui que je fus médecin, et que je lui conseille de se soumettre à un régime de douches chaudes : rappelez-vous en. A ce qu'il me paraît, elle est votre parente. Attendez : c'est votre mère... je crois. Oui, oui, c'est votre mère; et elle a un, deux, trois, quatre — quatre enfants — deux garçons et deux filles... Quant à vous, je ne peux percevoir votre nom. Je ne sais pas; je ne réussis pas à séparer votre influence de celle des autres : Fred, Elle, tous. Si vous voulez, une autre fois, sans apporter avec vous des boucles de cheveux d'autrui, je verrai ce que je pourrai faire alors... » — Tout ce qu'elle me dit pendant son état de *trance* fut exact, quant aux faits, maintenant il reste à vérifier les prophéties. Cette « Imogène » sur laquelle on insista tant fut immédiatement identifiée par Mr Day dans la personne de Miss Imogène Gurney, qu'il connaissait depuis fort longtemps, et dont j'avais oublié le prénom. La boucle avait été coupée de ses cheveux, et toutes les choses qui avaient été dites à son sujet étaient exactes. (Miss GERTRUDE SAVAGE, dans les *Proceedings*, vol. VIII, p. 101-103.)

*
* *

Ici, je mets fin aux citations. Afin de ne pas créer de confusion dans l'esprit des lecteurs, je n'ai pas parlé de certains cas très intéressants qui ont eu lieu en des circonstances assez caractéristiques pour rendre fort légitime une explication différente de celle psychométrique. Il faut nous souvenir, à ce sujet que, même dans le cas où, pour certains des épisodes de cette espèce, une interprétation spiritiste paraîtrait plus rationnelle, cela n'empêcherait pas que pour

les autres l'hypothèse psychométrique soit la seule en question ; ou, si l'on veut, que cette faculté soit la seule dont se sert Phinuit pour faire connaître certaines associations cachées des objets qu'on lui présente ; tout cela soit dit sans discuter la vraie nature de la personnalité médianique de Phinuit. D'un autre côté, aussitôt admise la coexistence d'un ordre de phénomènes transcendants ou spirites avec une autre, en partie analogue, d'origine subconsciente, il en résulte logiquement que des incidents d'interférence réciproque entre les deux ordres de phénomènes ne peuvent manquer de se réaliser. Dans ce cas, ainsi que dans l'autre non moins intéressant de Mrs Thompson, tout contribue à le prouver. A titre de curiosité, nous rappellerons que l'esprit contrôle des séances de Mrs Thompson, « Nelly », l'a spontanément reconnu.

* *

Il résulte de ce que nous avons dit jusqu'ici que l'hypothèse télépathique, considérée comme un phénomène de transmission de vibrations physio-psychiques entre un cerveau et l'autre, est loin d'être suffisante pour expliquer des épisodes si compliqués et si merveilleux.

Ce serait injustifiable de le soutenir encore, et seulement le préjugé misonéiste pourrait nous pousser à cela. En même temps, pour nous tenir dans les limites de l'hypothèse moins étendue, il nous faudra convenir que dans le cas de Mme Piper, outre les phénomènes réellement télépathiques, d'autres se produisent encore d'une nature beaucoup plus élevée, telle que la clairvoyance télépathique, la télésthésie, la psychométrie, la rétrocognition, et peut-être la précognition — toutes facultés dont l'origine doit être recherchée dans la subconscience ; ce qui fait que la télépathie proprement dite ne compterait que comme une simple unité faisant partie d'un groupe homogène de facultés supernormales coexistantes à l'état potentiel dans la subconscience.

Myers, se rapportant aux catégories de phénomènes dont nous nous sommes occupés, reconnaît à son tour l'insuffisance de l'hypothèse télépathique en ces termes :

A mesure que les preuves allaient en augmentant, notre idée

de la télépathie a dû être de plus en plus amplifiée et orientée vers des directions toujours plus incompatibles avec la théorie vibratoire... Je me demande vraiment si, en fait de télépathie, il est permis d'affirmer quelque chose de mieux défini que ceci : « La vie a le pouvoir de se manifester à la vie. » (*Human Personality*, vol. I, p. 246.)

*
* *

Maintenant, avant d'entreprendre de tirer les déductions nécessaires des faits que nous avons exposés et des conclusions auxquelles nous sommes parvenus, il nous faut remarquer qu'au point de vue théorique, la circonstance en elle-même de vouloir comprendre dans l'orbite d'une seule hypothèse des facultés d'une nature essentiellement différente se présente, en somme, comme étant d'une importance très relative, puisqu'il s'agit là plutôt d'une simple question de termes. En effet, si l'on examine bien la question, les partisans à outrance de l'hypothèse télépathique ne font autre chose que conférer à une hypothèse unique des pouvoirs si illimités, qu'ils résultent théoriquement identiques à ceux qui sont contenus dans le terme de clairvoyance, de télésthésie, de psychométrie, de rétrocognition et de précognition, tous termes suggérés par la nécessité d'une classification scientifique plus exacte et plus rationnelle des faits.

En tout cas, pour la discussion que nous allons entreprendre, il ne nous est point nécessaire que les facultés en question soient admises, ni qu'elles soient considérées comme sous-entendues dans la démonstration générique *d'hypothèse télépathique* ; il nous faut uniquement qu'on reconnaisse que cette dernière dénomination comprend toute une gamme ascendante de potentialités psychiques, *sui generis*, d'une nature bien plus complexe et plus élevée qu'un simple fait de transmission de vibrations physiopsychiques entre un cerveau et l'autre.

Cela nous suffit pour le moment.

*
* *

Le problème concernant la genèse, la raison d'être, les

finalités des facultés télépathiques, entendues dans la signification vaste que je viens d'exposer, et considérées en rapport avec la loi d'évolution, s'est présenté de bonne heure devant le jugement logique des distingués investigateurs de la médiumnité de Mme Piper ; seulement, absorbés comme ils étaient par le travail préliminaire si ardu, consistant à accumuler le matériel brut au service de la nouvelle branche de la science, ils n'eurent pas le temps de s'y arrêter et se bornèrent à exprimer, en passant, quelques considérations à ce sujet. En tout cas, ces considérations suffisent pour faire clairement connaître les préférences théoriques qui sont spéciales à chacun d'eux — préférences qui peuvent se résumer dans les quatre propositions ou hypothèses suivantes :

1° Les facultés supernormales que l'on trouve dans la subconscience sont des résidus de facultés ataviques, qui sont devenues inutiles dans le cours de l'évolution et qui se sont atrophiées par effet de la sélection naturelle.

2° Ces facultés sont des bourgeons abortifs de sens, qui n'ont jamais évolué et qui n'évolueront jamais, parce qu'ils sont inutiles à l'espèce dans la lutte pour la vie.

3° Les facultés en question représentent autant de bourgeons de sens nouveau, qui sont destinés à évoluer dans les siècles et à se fixer enfin d'une manière stable dans l'espèce.

4° Le fait que des facultés nouvelles d'ordre supernormal se manifestent, dans certains individus, comme des échappées de lumière, n'implique aucunement que ces facultés doivent exister à l'état latent dans la subconscience de tous.

Cette dernière proposition, soutenue fortement par un fin et sympathique collaborateur de cette revue, M. Marcel Mangin, ne compte précisément pas comme une hypothèse en elle-même, mais plutôt comme un complément de la troisième, puisqu'elle sert à appuyer d'une certaine manière la théorie Darwinienne des *variations spontanées* et de leur fixation graduelle dans l'espèce par la *sélection naturelle*.

Nous examinerons brièvement, une à une, les quatre propositions que nous venons d'énoncer, en prenant pour base de nos argumentations la théorie de l'évolution, telle

qu'elle a été exposée par Darwin et telle qu'elle a été universellement acceptée. Nous rappellerons d'abord que toute cette théorie s'appuie sur deux lois indissolublement liées entre elles : celle des *variations spontanées* chez les organismes vivants, variations qui, si elles présentent leur utilité pour les individus dans la lutte quotidienne pour la vie, parviennent peu à peu à se fixer et à évoluer dans la descendance, grâce à une autre loi, celle de la *sélection naturelle*, qui se résume dans le fait de l'extinction progressive et fatale des individus moins adaptés à la lutte pour la vie, et dans la survivance des plus adaptés, ce qui porte nécessairement à l'élaboration d'organismes pourvus, d'une manière stable, de sens et de facultés les plus propres au milieu dans lequel ils vivent.

Notre tâche sera donc celle d'analyser, conformément à la loi de sélection, les quatre propositions dont il s'agit, dans le but d'établir celle qui répond le mieux aux conditions indiquées.

On constate immédiatement que la première est en contradiction ouverte avec la loi de sélection. Il suffira pour s'en convaincre de considérer comment se déroule pratiquement la lutte pour la vie, dans l'espèce humaine. A partir du chef d'une tribu sauvage, s'efforçant de pénétrer par l'astuce dans la pensée du chef adversaire, jusqu'au général en chef d'une armée moderne qui tâche de prévoir les mouvements de l'ennemi afin de les prévenir; depuis le tyran de l'antiquité qui veille avec défiance sur les courtisans flatteurs, jusqu'au juge d'instruction de nos temps, qui s'efforce d'arracher son secret au criminel; depuis le politicien qui essaye de contrarier les desseins du chef du parti opposé jusqu'à l'avidé marchand qui surveille son concurrent pour le vaincre; depuis l'amant en disgrâce qui veille sur les pas du rival détesté, jusqu'au mari jaloux qui épie le regard de sa compagne pour y découvrir la preuve de sa faute, il y a toujours eu chez les hommes un effort pénible et incessant pour se pénétrer mutuellement dans l'âme; tout cela nécessairement, fatalement, parce que la lutte pour la vie l'impose. Il en résulte, que si l'espèce avait été autrefois normalement nantie du sens de la télépathie et de celui de la clairvoyance, ces sens, bien loin de s'atrophier

par le manque d'usage, auraient dû se raffiner et évoluer rapidement dans la descendance, grâce à la loi de sélection qui aurait amené fatalement à l'extinction graduelle des individus imparfaitement fournis des sens en question, et à la survivance de ceux qui en étaient le mieux doués.

Tout cela est tellement évident, que ce n'est vraiment pas le cas d'avoir recours à d'autres exemples et à de nouvelles argumentations pour le prouver.

Pour ces mêmes considérations, on peut regarder comme tout aussi insoutenable la deuxième proposition, que M. A.-J. Balfour expose dans les termes suivants :

N'est-il pas permis de supposer qu'on se trouve en face de germes rudimentaires de sens qui ne se sont jamais développés, et qui ne se développeront probablement jamais par effet de la sélection naturelle, parce qu'ils paraissent de simples scories de la grande machine évolutionniste, c'est-à-dire des produits qu'il n'aurait pas été possible d'utiliser de la même manière ? Peut-être (je ne fais que hasarder une pure hypothèse invérifiable), peut-être, dis-je, dans les cas d'individus ainsi doués d'une manière anormale, nous nous trouvons en présence de facultés qui, si elles avaient été réellement dignes que la nature s'en soit occupée, c'est-à-dire si elles avaient été de quelque manière favorables dans la lutte pour la vie, n'auraient pas manqué d'évoluer et de devenir le patrimoine commun de l'espèce. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. X, p. 7.)

On a vu, au contraire, que l'utilité très grande de ces facultés aurait été incontestablement conforme à la direction imposée à l'espèce humaine par la lutte pour la vie. Ce point une fois établi, il n'est pas nécessaire d'avoir recours à d'autres argumentations pour démontrer que l'hypothèse que l'on vient de lire est erronée dans ses prémices et ne peut pas supporter l'analyse des faits. Je passerai donc à l'examen de la troisième proposition, qui paraît, au premier abord, bien plus rationnelle que les autres, puisqu'elle permet de supposer que les facultés en question seraient les germes féconds de nouveau sens destiné à évoluer et à se fixer dans l'espèce, dans un avenir lointain. Toutefois, nous n'aurons pas de peine à démontrer aussi que cette troisième proposition ne résiste pas à la preuve des faits.

L'analyse comparée de ces faits nous permet effectivement de remarquer deux traits caractéristiques saillants, qui sont propres aux manifestations supernormales de la subconscience, c'est-à-dire : leur ancienneté et leur universalité. Qu'on remonte aussi loin que possible dans l'histoire des peuples, qu'on analyse les mœurs et les rites des races aborigènes de l'Europe ; que l'on consulte les premières histoires des antiquités classique, biblique, égyptienne, babylonienne ; qu'on remonte plus loin encore dans le cours des siècles, grâce aux chroniques sacrées des peuples de l'Extrême-Orient, et partout on trouvera des preuves positives ou des traces manifestes que, chez tous les peuples, se sont toujours produites des manifestations psychiques d'ordre supernormal. Qu'on exécute des recherches analogues parmi les races actuelles arriérées ou sauvages, partout on rencontrera des usages et des rites se basant sur ces manifestations. Étant donné cela, il importe de noter cet autre trait caractéristique qui leur est propre, c'est-à-dire leur condition d'immobilité absolue à travers le cours des siècles, malgré les changements de civilisation et de race. En effet, si l'on compare les manifestations de ce genre qui sont parvenues jusqu'à nous, grâce aux histoires et aux traditions des peuples, avec celles que l'on obtient aujourd'hui expérimentalement dans notre société civile, pour comparer ensuite les unes et les autres avec celles qui se réalisent parmi les races sauvages contemporaines, on constatera que rien de substantiellement différent ne se rencontre dans leurs manières de se produire, et qu'il n'existe aucun peuple dans lequel on remarque, ou on ait remarqué, des indices d'une généralisation progressive de ces facultés dans la race ; tout cela, quoiqu'on se trouve devant une série de siècles plus que suffisante pour servir de mesure légitime de comparaison, et alors que, dans la même période, d'autres facultés bien moins importantes, au point de vue de la lutte pour la vie — telles que, par exemple, le sens musical, ont évolué rapidement et se sont généralisées rien que parce qu'elles étaient inhérentes au plan conscient du Moi. En d'autres mots, conformément à l'analyse comparée des faits, on est amené à conclure qu'il n'existe aucune preuve, aucun indice nous permettant de supposer que la loi de sélection naturelle ait jamais

exercé, ou exerce actuellement, ses pouvoirs sur le plan des manifestations subconscientes du Moi.

A l'appui de ces conclusions, nous ferons observer ces autres remarquables circonstances. La première se rapporte aux peuples hindous, qui, quoiqu'ils s'adonnent avec ferveur, depuis plusieurs milliers d'années, à développer dans leur milieu ces sortes de manifestations, ne sont parvenus jusqu'ici qu'à mieux connaître les méthodes empiriques aptes à favoriser leurs productions dans les individus qui avaient montré en être doués. Aucun indice parmi eux que le nombre des personnes douées de facultés supernormales se soient accrues ; on peut donc affirmer sans crainte d'erreur que ce nombre se tient dans les mêmes proportions qu'il atteindrait, en Europe, si les peuples occidentaux déployaient la même ferveur de recherches. Quant à la valeur intrinsèque des phénomènes qui se produisent avec les fakirs, aucun doute qu'ils sont substantiellement analogues à ceux que l'on obtient avec les médiums d'Occident.

Une autre circonstance digne d'attention est la suivante. Il résulte des conclusions auxquelles sont parvenues la paléontologie et l'anthropologie, que les races modernes sauvages sont les représentants authentiques de ce que furent, dans les époques préhistoriques, les ancêtres des races civilisées. Il s'ensuit que, par analogie, si aujourd'hui se réalisent des phénomènes métapsychiques au milieu des races sauvages, ces phénomènes ont dû se produire d'une manière identique, il y a plusieurs milliers de siècles, chez les races aborigènes dont les races civilisées actuelles sont descendues ; cette argumentation nous permettrait de remonter si loin dans le cours des siècles, que les conditions d'immobilité propres aux facultés subconscientes du Moi devraient être regardées comme bien prouvées.

En tout cas, même en dehors de cette dernière induction, les considérations qui précèdent autorisent déjà à affirmer que, depuis des temps immémoriaux, les facultés en question se manifestent, dans l'espèce humaine, à l'état de simples manifestations anormales de la subconscience, et ceci en des conditions d'uniformité et d'immobilité dont on doit logiquement déduire qu'elles sont indépendantes de la loi de sélection naturelle, loi à laquelle se sont, par contre, con-

formées, dans le cours entier des siècles, les facultés particulières au plan conscient du Moi. C'est-à-dire que le groupe subconscient des facultés psychiques n'est pas destiné à émerger, à évoluer, à se fixer d'une manière stable sur le plan superliminal, qui est le plan de la conscience normale.

*
* *

Il nous faudra, un peu plus loin, rappeler un dernier trait caractéristique important qui est propre aux facultés dont nous nous occupons. Avant tout, cependant, il est indispensable de répondre à certaines objections qui intéressent directement le sujet en question : celle surtout qui est contenue dans la quatrième proposition que nous avons exposée, et selon laquelle le fait des facultés supernormales qui se manifestent dans quelques individus n'implique aucunement que ces facultés doivent exister à l'état latent dans la subconscience de tous.

Rien de plus rationnel, au premier abord, que cette déduction ; et personne ne songera certainement à contredire M. Marcel Mangin quand il observe : « Je pourrais pendant vingt ans désirer, avec toutes les forces de mon âme, acquérir ces dons merveilleux, sans qu'au bout de la vingtième année j'en aie senti remuer en moi le plus petit germe. » (*Annales des Sciences Psychiques*, 1903, p. 241.)

Présentée sous cette forme, l'argumentation paraît incontestable ; cela n'empêche pourtant pas que l'analyse des faits nous amène à conclure fermement dans le sens de l'universalité de ces dons. Il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir que la grande majorité des individus qui furent l'objet de manifestations métapsychiques se trouvaient dans les mêmes conditions négatives en question, jusqu'au moment où ils tombèrent gravement malades, où arriva pour eux l'heure de l'agonie, où ils furent frappés de quelque grave accident traumatico-cérébral, où il leur arriva de tomber en syncope ou de se soumettre à des expériences somnambulico-hypnotiques, ou de se soumettre à des inhalations d'éther, etc.

Pour éclaircir la chose, je rapporterai, en les résumant, quelques exemples de ce genre.

Dans la livraison de novembre-décembre 1904 du *Bulletin de l'Institut Général Psychologique*, le docteur Sollier parle d'un individu qui, par suite d'une chute d'un train en marche, avait présenté de graves dérangements nerveux d'origine traumatique et, en même temps, des facultés télésthésiques s'étaient révélées en lui. Il percevait, à travers une muraille large de 40 centimètres, le geste d'appel que M. Sollier lui faisait de la main, et accourait, en se précipitant vers la porte. Il ne pouvait pas s'agir de transmission de la pensée, puisque le docteur Sollier n'est jamais parvenu à transmettre mentalement le même ordre au sujet, qui ne manquait jamais d'obéir instantanément à l'appel de la main. — Voilà pourtant un individu qui n'aurait jamais supposé posséder le don de la vision à travers les corps opaques, s'il n'en avait pas été averti par un grave accident traumatique qui lui était arrivé.

Dans le volume VIII, pp. 196-199, des *Proceedings*, M. Myers a publié le cas du Révérend Bertrand, qui, saisi par le « mal de montagne » au cours d'une ascension vers une haute cime des Alpes, en Suisse, se trouve tout à coup doué de clairvoyance et aperçoit ses compagnons en train de monter le pic du côté gauche au lieu du côté droit, comme il leur avait conseillé de faire ; il voit en même temps le guide qui boit quelques gorgées de vin de Madère et mange quelques bouchées du poulet qui lui était destiné. Il voit enfin se dérouler devant ses yeux une grande étendue de pays et de routes qu'il n'a jamais traversés encore, et dont il constatera plus tard la parfaite conformité avec ce qu'il avait vu dans sa période de lucidité. — Voilà pourtant une autre personne qui n'aurait jamais supposé posséder des dons si merveilleux, s'il n'avait point été saisi par une défaillance révélatrice.

Dans les *Annales des Sciences Psychiques*, année 1899, p. 257, se trouve relaté le cas de l'ingénieur E. Lacoste, qui, frappé d'une grave congestion cérébrale, compliquée de fièvre typhoïde, resta en état d'inconscience et de syncope durant plus d'un mois, et, au cours de cette période, montra qu'il possédait des facultés télépathiques et télésthésiques. Parmi les autres phénomènes qui se produisirent alors, il annonça un jour l'arrivée à Marseille (il habitait

Toulon) de six caisses attendues depuis longtemps du Brésil, et il ajouta qu'il fallait les refuser ou réclamer, car il y avait eu substitution de l'une d'elles, contenant des portraits, des couvertures, des draps, ainsi que différents autres objets de valeur. Or tout cela fut trouvé entièrement conforme à la vérité, et l'on constata que, dans la caisse qu'on avait mise à la place de l'autre, se trouvait une série d'échantillons de gommes. — Et l'ingénieur Lacoste, lui aussi, aurait sans doute refusé de se croire dépositaire inconscient de facultés subconscientes, si la chose ne lui avait pas été prouvée par la grave maladie dont il avait été frappé.

Les conclusions qu'il faut tirer de ces faits sont évidentes et explicites. Puisque la manifestation soudaine dans l'homme de facultés psychiques très supérieures à celles normales ne peut pas être attribuée, sans tomber dans l'absurde, au fait qu'un trauma à la tête, un délire fiévreux, une inhalation d'éther l'ont créée du néant, il nous faudra bien en arguer que ces facultés existaient à l'état latent dans les replis inexplorés de la subconscience, et que les états traumatiques, fiévreux, comateux, en déterminant dans un individu un affaiblissement ou un arrêt temporaire des fonctions de la vie de rapport, ont ainsi créé une condition favorable à leur manifestation extérieure. En d'autres mots, les facultés de la subconscience, grâce à l'arrêt qui s'est produit, auraient été à même — pour ainsi dire — de se faufiler entre les fentes ainsi ouvertes dans le diaphragme, qui les divise normalement des facultés psychiques conscientes, en se dégageant au dehors par de fugaces échappées.

Donc, par suite des faits que nous venons de citer et des considérations qui en découlent, personne ne pourra prétendre que sa subconscience ne cache pas des facultés supernormales; tout ce que l'on pourra affirmer avec sûreté, c'est de ne pas être sujets à des irruptions spontanées des facultés subconscientes sur le plan conscient et normal de l'intelligence — irruptions qui constituent justement la différence entre les individus appelés des « sensitifs » et ceux qui ne le sont pas.

Nous remarquerons, en dernier lieu, qu'à ces considérations fondées sur des faits il faut en ajouter d'autres d'un

caractère général, déjà signalées par Myers, et qui se résument en ceci, qu'il n'est pas admissible scientifiquement que, sur un point aussi fondamental que celui dont il s'agit, l'humanité soit moulée sur des plans différents.

Avec cela, nous pensons avoir répondu d'une manière complète à la proposition énoncée.

Une autre objection proposée à l'appui de l'hypothèse sélectionniste se résume dans le fait que, individuellement parlant, les facultés télépathiques et médianiques se montrent susceptibles de se développer et d'évoluer par l'exercice. Mais il est presque superflu de faire observer que la circonstance en question ne prouve absolument rien. En effet, si l'on suppose que les facultés métapsychiques en général aient leur siège dans la subconscience, et que leurs manifestations à l'extérieur se produisent par une délimitation imparfaite entre les zones consciente et subconsciente de l'esprit, il en résulterait sans faute que cette imperfection ou anomalie ne manquerait pas de s'accroître et d'évoluer par l'exercice.

On objecta enfin qu'en supposant qu'un médium, doué de facultés extraordinaires comme un Home, ait épousé Eusapia Paladino, cette union aurait très probablement donné lieu à une progéniture douée de facultés médiumniques encore plus extraordinaires; et si on avait suivi de génération en génération le même système d'union parmi les mieux doués sur ce point, on serait parvenu à créer une descendance douée héréditairement de dons médiumniques merveilleux.

A ces inductions purement fantaisistes, nous répondons que l'on serait, au contraire, arrivé à l'extinction rapide de la descendance, aussi bien par effet de tares dégénératives qui se manifesteraient dans la progéniture, que par la stérilité qui ne tarderait pas à frapper la race. Les recherches anthropologiques ont prouvé que telle est la solution finale à laquelle portent toutes les formes d'anomalies psychiques, surtout si elles sont communes aux deux parents, et plus que jamais si elles sont soumises à des procédés de sélection artificielle !

Or, si, d'un côté, l'opinion de ceux qui voudraient confiner le phénomène de la médiumnité dans le domaine de la

pathologie est certainement erronée, de l'autre côté on ne peut pas nier qu'au point de vue de l'organisme corporel, les conditions dans lesquelles se produisent les manifestations médianiques n'appartiennent pas à la classe des *anomalies* psycho-physiologiques, puisqu'elles tirent probablement leur origine d'un état de délimitation imparfaite entre deux zones psychiques destinées normalement à rester divisées au cours de la vie terrestre de relation.

..

Telles sont les objections auxquelles il était nécessaire de répondre. En revenant à nous, il ne nous reste qu'à faire remarquer un dernier trait caractéristique important qui est propre aux phénomènes métapsychiques.

Le fait que les facultés supernormales existant dans la subconscience ne sont pas le produit de la sélection naturelle et qu'elles ne sont donc pas destinées à évoluer sur le plan de la vie de relation, est en outre prouvé par une circonstance d'une grande importance, c'est-à-dire l'état diamétralement contraire qui est requis pour que, d'un côté, les facultés de la conscience normale et, de l'autre, celles de la subconscience puissent se manifester et évoluer.

Les recherches biologiques et morphologiques ont prouvé que les organes des sens n'étaient à l'origine que des centres rudimentaires de sensibilités différenciées, qui se localisaient à la périphérie sous l'action des excitations extérieures; et ceci dans les points correspondant aux filaments terminaux de fibres nerveuses réceptives aboutissant aux ganglions centraux, siège de réactions psychiques. De la même manière, les recherches psycho-physiologiques ont mis en évidence que la genèse et l'évolution des facultés normales de l'esprit dépendent de la complexité et de la nature des sensations et des perceptions que les organes de la vie de relation transmettent du monde extérieur au centre d'élaboration psychique. Etant donné cela, il s'ensuit que l'œuvre de la sélection naturelle, en rapport avec la genèse et l'évolution des organes des sens et des facultés psychiques, s'exerce nécessairement et exclusivement sur le plan de la vie de relation, c'est-à-dire sur le plan de la conscience

normale, qui est celui dans lequel se déroule, pour les êtres animés et qui sentent, la lutte pour la vie. Or, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, les facultés supernormales de la subconscience ne se manifestent, au contraire, qu'à condition que les fonctions de la vie de relation soient momentanément abolies ou affaiblies, et leur libre manifestation est en rapport direct avec le degré d'inconscience dans lequel se trouve le sujet. Il est à noter à ce propos que ces traits caractéristiques correspondent à des systèmes empiriques auxquels ont eu recours les peuples hindous, les peuples de l'antiquité et quelques races modernes, pour en favoriser la manifestation — systèmes qui tendent tous au but unique de provoquer d'une manière artificielle l'affaiblissement ou l'abolition momentanée des fonctions de la vie de relation au moyen de pratiques continuées de mortification du corps et d'anéantissement auto-suggestif de l'esprit.

Il est donc évident que la loi de sélection naturelle ne peut exercer aucune influence sur les facultés dont il s'agit, étant donné qu'un organisme qui sent, plongé dans l'état d'inconscience, est un organisme momentanément disjoint de tout rapport avec le monde extérieur, et par conséquent impotent dans la lutte pour la vie.

Il est donc démontré que les facultés de la subconscience appartiennent à un plan foncièrement divers et tout à fait indépendant de celui dans lequel agit la loi de sélection naturelle (1).

(1) Afin de prévenir une objection possible, j'observerai que les conclusions auxquelles on est parvenu relativement à la loi de sélection naturelle sont aussi applicables aux théories *sécessionistes* si discutables que l'on a imaginées de nos jours; savoir, pour le néolamarckisme (variation par influence du milieu sans intervention de la sélection naturelle); pour le weismannisme (variation par une tendance naturelle du protoplasme), et pour le principe de de Vries, si exagéré par Morgan (mutations et variations brusques), étant donné que ces théories ne s'éloignent pas et ne pourraient pas s'éloigner, pour expliquer la loi d'évolution organique, du plan de la vie de relation, ce qui est tout ce qui nous importe à notre point de vue. Nous disons tout cela par pur incident, puisque les théories énoncées ne résistent pas à la preuve des faits, et sont donc destinées à n'aboutir à rien; surtout la théorie weismannienne, qui est tellement fantastique, qu'il est malaisé de comprendre comment, après la réfutation qu'en a faite Herbert Spencer, elle ait pu encore trouver des parti-

Parvenus à ce point, nous pensons avoir démontré que les trois hypothèses proposées pour faire rentrer les phénomènes dont nous nous occupons dans le cercle des théories sélectionniste et évolutionniste, ne sont pas soutenables devant l'analyse comparée des faits.

Ces conclusions ouvrent le terrain à d'autres réflexions, à d'autres problèmes excessivement difficiles et embarrassants. En effet, s'il en est réellement comme nous venons de le dire; si les phases somnambuliques, spontanées ou artificielles, font émerger des replis de la subconscience des facultés nouvelles et merveilleuses qui ne sont pas le produit de la sélection naturelle; si ces facultés ne sont pas destinées à évoluer sur le plan de la vie terrestre de relation; mieux encore: si les conditions de leur libre manifestation sont en rapport direct avec l'état d'inconscience dans lequel se trouve le sujet, que devons-nous en déduire logiquement? A quelle autre théorie devons-nous recourir pour nous rendre compte d'un ensemble de faits si embarrassants? Et surtout, quelle devra en être la finalité? Cette dernière question s'impose, car il est logiquement inconcevable que des facultés très supérieures à celles de la conscience normale existent dans la subconscience, et que ces facultés ne soient jamais destinées à se manifester; toute chose dans la nature, par le seul fait qu'elle existe, est une finalité qui se manifeste.

Au cours des argumentations précédentes, nous avons déjà dit assez pour laisser entrevoir à quelle théorie on devrait avoir recours, à notre avis, pour nous rendre compte des faits d'une manière rationnelle. C'est la théorie proposée par MYERS.

Le Moi conscient (remarque-t-il), tel qu'il existe en nous — le Moi empirique ou supernormal, comme je préfère l'appeler — ne comprend pas la totalité de notre conscience, ou des facultés qui s'y rattachent. Il existe une conscience bien plus complexe, il existe des facultés infiniment plus étendues, qui restent

sans. En tout cas, il faut reconnaître que ces discussions sont toujours avantageuses pour la cause de la science; elles servent à mettre à l'épreuve la loi de sélection darwinienne et à en faire ressortir la solidité inébranlable.

pour la plupart à l'état potentiel, mais uniquement pour ce qui se rapporte à l'existence terrestre; la conscience normale et les facultés qui la desservent en sont une dérivation; elle ne se manifestera dans la plénitude de ses pouvoirs qu'en vertu de la transformation causée par la mort. (*Human Personality*, vol. I, p. 12.)

Je pense que chacune de ces séries, vraisemblablement graduelles, impliquent d'une manière fondamentale une transition des facultés organiques à celles spirituelles, des pouvoirs qui se sont développés par le moyen de la sélection terrestre, et qui fonctionnent moyennant l'organisme corporel, à ceux dérivés d'un monde mététherique, et qui se manifestent *malgré* l'organisme corporel, et non pas *au moyen* de lui. (*Ibid.*, p. 487-488.)

La télépathie et la télésthésie, comme il ressort de ce que nous venons de dire, impliquent certainement une conception plus vaste de l'Univers dans la mesure que celui-ci est intelligible à l'homme; aussitôt que l'existence humaine est conçue comme se déroulant dans ce cercle plus vaste de facultés, le fait de sa survivance à la mort du corps se transforme en corollaire presque inévitable. (*Ibid.*, vol. II, p. 274.)

Tel est l'avis de Myers; il n'est pas sans importance de remarquer que la présente étude analytique nous a amenés, par un chemin différent, aux mêmes conclusions. Notre méthode a été celle de soumettre à l'épreuve des faits ces théories spéciales, qui, en se fondant sur la loi de sélection naturelle, pouvaient seules résoudre le problème touchant à la genèse, à la raison d'être, à la finalité des facultés subconscientes, sans s'éloigner de l'orbite marqué par la vie terrestre de relation. Seulement, comme on a pu voir, grâce à l'analyse à laquelle nous nous sommes adonnés, nous avons dû successivement écarter les trois hypothèses examinées et reconnaître par là la pleine indépendance des facultés subconscientes devant la loi de sélection naturelle. On devait donc avoir recours, pour les expliquer, à une genèse et à une finalité différentes; il a fallu inévitablement accepter la théorie soutenue par Myers, comme étant la seule capable de fournir une explication compréhensive et rationnelle des faits.

*
* *

Maintenant, à l'appui des conclusions auxquelles nous

IX..

sommes parvenus, il importe de faire remarquer une autre circonstance très remarquable : c'est que l'élite des intelligences qui ont étudié, ou qui étudient encore, les phénomènes métapsychiques, se trouvent d'accord avec Myers sur le fait que, par la preuve de l'existence de facultés super-normales dans le plan subconscient du Moi, on doit considérer comme résolu affirmativement le problème de la survie.

Il est aisé de comprendre la signification théorique si élevée que comporte ce jugement unanime. Nous ne pourrions donc mieux clore ce travail qu'en soumettant aux lecteurs quelques-unes des considérations les plus remarquables dans cet ordre d'idées.

Comme préface, nous ouvrirons la série par une citation d'ARISTOTE, dans le but de mettre en évidence que l'illustre stagirite avait déjà clairement montré les procédés analytiques auxquels il fallait se tenir pour parvenir éventuellement à résoudre le problème de la survie. Dans le traité *De Anima* (chap. I), il écrit :

Il suffirait de rechercher si l'âme a tous ses états en commun avec le corps, ou s'il faut lui attribuer quelque chose de spécial... La pensée semble appartenir à l'âme ; si elle était, par contre, une sorte de représentation figurative, ou qu'elle était inséparable de cette dernière, alors la pensée ne pourra pas s'effectuer sans le corps. Si, au contraire, *il existe des activités ou des états passifs appartenant exclusivement à l'âme, celle-ci serait séparable du corps* ; s'il n'existait pas, l'âme ne sera pas séparable.

Nous sommes heureux de constater que les critères analytiques indiqués par le grand philosophe sont les mêmes que nous avons adoptés dans la présente étude.

Voici maintenant la pensée d'ALEXANDRE AKSAKOFF :

S'il est vrai que l'homme possède deux espèces de consciences : l'une extérieure, sa conscience normale ; l'autre intérieure, qui est ignorée de l'homme normal, mais n'en est pas moins douée d'une volonté et d'une intelligence qui lui sont propres... s'il est vrai que l'activité extra-corporelle de l'homme est principalement déterminée par la conscience intérieure (n'étant pas, en somme, assujettie à la conscience normale), et qu'elle peut se

manifester — à l'instar de sa cause déterminante, la conscience intérieure — en même temps que l'activité normale du corps et indépendamment de ce dernier ; s'il est vrai, enfin, que cette conscience intérieure a le don de percevoir les choses du dehors sans le secours des organes des sens, — ne devons-nous pas en conclure que la nature de l'homme est double, qu'il y a en lui deux êtres distincts, et tous deux conscients : l'individu extérieur, qui obéit aux conditions imposées par notre organisme, et l'être intérieur, qui n'en dépend pas et qui peut vouloir, agir et percevoir par ses propres moyens ? Ne devons-nous pas en déduire que notre corps n'est pas une condition indispensable pour que cet être intérieur puisse faire acte de vie ; en un mot, que celui-ci est, par son essence, indépendant de l'autre ? En admettant même qu'il existe un certain lien entre les deux, ce lien n'est-il pas fortuit, une apparence plutôt, ou une simple concomitance temporaire ? S'il en est ainsi, l'être intérieur doit conserver son existence indépendante, même en l'absence du corps (*Animisme et Spiritisme*, p. 523-24).

Le Professeur W. F. BARRETT, qui a été l'un des présidents de la *Society for S. P. R.*, dit à ce sujet :

Il y a certainement un monde en dehors de notre connaissance normale, dont nous ne sommes séparés ni par l'espace ni par le temps, mais uniquement par la barrière de nos perceptions sensorielles. Cette barrière constitue ce que l'on a justement appelé le seuil de la sensibilité et qui borne la surface de notre conscience. L'organisme d'une huître, par exemple, a un seuil bien bas, d'où elle ne peut presque pas percevoir aucune partie de notre monde sensible. De la même manière, l'organisme physique de l'homme est une barrière qui le sépare du monde vaste et transcendantal dont il forme une partie ; mais ce seuil — et c'est là le point établi par nos recherches — n'est pas inamovible. Il est parfois déplacé dans l'extase, dans les rêves, dans le sommeil hypnotique ; l'esprit humain parcourt, dans certaines occasions, temporellement, « les mondes inexplorés » par nos sens. Dans la clairvoyance, dans les états profonds de l'hypnose et dans le somnambulisme, le seuil se trouve reculé davantage ; une conscience plus élevée et plus profonde vient à la surface et dépasse les notions de notre vie ordinaire. Cette intelligence, que l'on pourrait bien appeler plus justement la conscience supraliminale, a des facultés et des perceptions plus vastes et plus profondes que celle de notre conscience normale. Nous en

pouvons déduire que la mort déplace encore plus, et d'une manière permanente, le seuil dont il s'agit; la conscience sensorielle constante disparaît, et cette faculté perceptive et raisonnante, que nous trouvons être indépendante du corps chez les clairvoyants, ne doit donc probablement pas devoir être détruite avec le corps. (*Annales des Sciences Psychiques*, 1904, p. 382.)

Voici une belle page tirée du dernier livre du professeur HYSLOP : *Science and a future life* :

Qu'il me soit permis d'étendre la portée de l'analogie jusqu'à l'appliquer au cours de notre évolution, de façon à éclaircir son parcours probable et démontrer que l'hypothèse de la survie se présente comme une conséquence rationnelle... L'existence prénatale du nouveau-né dépend de la possession de deux corps : le maternel et le sien : la nourriture lui parvient d'une source extérieure, déjà digérée et prête à être assimilée ; la circulation, qui est l'agent transmetteur de la nutrition, lui vient aussi du dehors. Ses actions organiques ne sont pas des fonctions spontanées, mais la contribution du milieu, c'est-à-dire de l'organisme maternel. Malgré cela, il possède un système latent de sens et d'organes qui n'ont aucun rapport fonctionnel avec le milieu dans lequel il vit, et qui, d'ailleurs, ne lui représenteraient pas d'une manière exacte le milieu en question, quand même il entrerait en fonction. En effet, les sens de la vue et de l'ouïe, en supposant que leurs fonctions eussent été possibles dans ce monde prénatal, ne parviendraient pas à bien le reproduire ; quant au sens tactile, il reste probablement inactif, de même que les autres sens. En tout cas, ces facultés ne sont pas aptes au milieu prénatal, puisqu'elles attendent d'entrer en fonction dans un autre monde, après la crise de la naissance, qui, pour le nouveau-né, consiste dans la séparation de son organisme avec celui de la mère, séparation qui est suivie de son réveil immédiat dans un monde physique différent, avec lequel ses nouvelles facultés physiques le mettent aussitôt en rapport. Depuis le jour de la naissance jusqu'à celui de la mort, ces facultés constituent ses fonctions normales d'adaptation au milieu. Seulement, d'autres facultés latentes existent dans son être — facultés que nous indiquerons nécessairement par le terme de subconscientes ; celles-ci revêtent parfois la forme de personnalité secondaire, et dans ces conditions elles ne présentent aucune valeur dans la lutte pour la vie ; elles ne se montrent pas faites pour le monde physique présent, comme les sens normaux ne se montrent pas

faits pour le milieu dans lequel ils existaient avant la naissance. Il s'agit probablement de facultés qui, à leur tour, attendent l'excitation d'un autre milieu, qui se montrent uniquement adaptées à réagir sous les excitations spirituelles ou intellectuelles, et qui, par voie d'exception, peuvent agir sur l'organisme physique (tout au moins indirectement par l'intermédiaire de son mécanisme automatique) lorsque le contrôle ou l'influence de la conscience normale sont relâchés ou abolis. Or, dans l'hypothèse selon laquelle la mort consisterait dans la séparation pure et simple de l'âme et du corps, comme la naissance consiste dans la séparation du nouveau-né du corps maternel, elle ne ferait que délivrer et rendre actives des facultés qui restaient à l'état latent durant l'existence physique, alors que les facultés adaptées à l'existence physique devraient s'atrophier graduellement par désuétude et par défaut d'adaptation. Les facultés subliminales du monde physique deviendraient alors les facultés supraliminales du monde éthérique ou spirituel.

Voici maintenant une autre belle page tirée du livre bien connu de THOMAS JAY HUDSON : *A scientific Demonstration of the future life*, p. 321 :

Si la Nature est constante, une faculté de l'esprit humain ne peut être admise sans qu'elle ait à accomplir une fonction normale. Si aucune faculté ne peut exister sans qu'elle ait des fonctions à accomplir, toutes les facultés que l'on trouve dans l'esprit devront accomplir une fonction déterminée dans cette vie, ou ailleurs. Donc, si l'homme possède des facultés qui n'accomplissent aucune fonction durant l'existence terrestre, il en ressort que les fonctions de ces facultés devront se manifester dans une vie future.

Si on veut poser la thèse sous une forme purement syllogistique, on devra disposer les propositions comme il suit :

Chaque faculté de l'esprit humain a une fonction à accomplir, dans cette vie ou dans une autre.

On trouve dans l'esprit humain des facultés qui n'accomplissent aucune fonction dans l'existence terrestre.

Il s'ensuit qu'il existe dans l'esprit humain des facultés destinées à exercer leurs fonctions dans une vie future.

Aucun homme de science ne songera certainement à contester la légitimité de la prémisse principale : elle a la nature d'un axiome.

Toutes les personnes qui sont au courant des recherches

modernes dans le domaine des phénomènes psychiques ne songeront pas à contester la prémisse secondaire. La faculté télépathique suffirait toute seule à en montrer la force invincible.

Les deux prémisses sont incontestablement vraies ; la légitimité de la conclusion que l'homme est appelé à d'autres destinées est donc évidente.

Voici l'avis du docteur CHARLES DU PREL :

L'extase ne nous procure pas un corps astral et une conscience transcendante, elle les fait seulement sortir de l'état latent dans lequel ils se trouvaient. Si donc nous disposons de facultés transcendantes que nous pouvons employer sans le secours du corps physique, il est évident que nous pourrons les employer aussi quand nous n'aurons plus de corps... (*La Mort, l'au-delà et la vie dans l'au-delà*, p. 52-53.)

Ce qui suit est tiré du livre du professeur A. BROFFERIO : *Per lo spiritismo*, p. 150 :

Si le cerveau et l'éther suffisaient à la clairvoyance, nous l'aurions toujours ; il paraît, au contraire, qu'une autre condition lui est nécessaire, c'est-à-dire l'affaiblissement du système nerveux... Elle est plus facile dans le somnambulisme artificiel, que plusieurs physiologistes regardent justement comme une paralysie, au moins partielle, du système nerveux ; elle est plus facile au moment de la mort, alors que l'énergie cérébrale est presque épuisée. Lorsque le nerf pneumo-gastrique ne reçoit plus du cerveau l'énergie nécessaire pour faire mouvoir le cœur, il n'est pas probable que la clairvoyance soit due à une plus grande énergie des centres optiques. Donc, selon le principe des variations concomitantes, il faudrait dire que, quand le cerveau sera mort, on y verra mieux ; il faudrait dire, avec du Prel, que les sens du somnambule sont un faible rayon de ceux que nous aurons après la mort.

La citation suivante est tirée du volume VII, p. 399, des *Proceedings of the S. P. R.*, et fait partie d'un livre fort intéressant d'un auteur anonyme : *The Riddle of the Sphinx* :

Si on songe aux rapports qui, conformément à notre théorie,

doivent exister entre le Moi et Dieu, on comprendra que la matière est un instrument admirable pour régler, limiter, contenir la conscience qu'elle emprisonne... La matière, bien loin d'*engendrer* la conscience, sert à en *contenir* l'activité dans certaines limites... Ainsi le corps, bien loin d'être l'organe de la conscience, doit être regardé comme un mécanisme destiné à empêcher l'expansion de la conscience elle-même — et cela afin que toute la potentialité du Moi ne se manifeste pas d'une façon prématurée.

Cette autre citation est extraite du livre de M. FRANK PODMORE, *Modern Spiritualism*, vol. II, p. 359 :

Le jour où il serait démontré que des facultés, telles que la précognition, la rétrocognition, la clairvoyance et toutes les autres d'une nature transcendante, appartiennent à l'âme, le fait de l'indépendance de l'âme du corps deviendrait évidemment une déduction telle, qu'il ne serait peut-être pas permis d'en douter. Mais les preuves de cette sorte ne paraissent actuellement pas suffisantes; c'est à peine si elles peuvent justifier l'hypothèse.

Cette dernière citation, bien qu'elle soit conçue *sub conditione*, présente une importance spéciale sous ce rapport, que l'auteur dont elle est tirée est un homme notoirement contraire à toute forme de transcendantalisme. Il faut convenir que, si une personnalité scientifique du caractère et de la valeur de M. Frank Podmore n'a pu s'empêcher de reconnaître toute la force de cette déduction, c'est que celle-ci a presque la nature d'un axiome.

Or, c'est justement sur cette circonstance de tant de valeur qu'il faut insister; c'est-à-dire sur la signification théorique si élevée de ce fait, que tant de hautes intelligences sont absolument d'accord à reconnaître la légitimité d'une hypothèse qui, si elle était acceptée, transformerait l'édifice social.

Quant aux preuves qui sont requises pour sa justification complète, ce n'est pas le cas, pour le moment, de s'en préoccuper excessivement, car l'état actuel des recherches métapsychiques nous autorise à prévoir avec certitude que, tôt ou tard, on parviendra à se mettre d'accord aussi sur ce point. Il ne faut pas oublier, en effet, comment — même sans

toucher aux phénomènes que l'on a obtenus avec Mrs Piper, et auxquels nous avons eu exclusivement recours pour nos citations, à raison de la valeur scientifiquement indiscutable qu'ils présentent — on possède déjà un assez grand nombre de cas recueillis et étudiés avec une rigueur de méthode non inférieure à celle à laquelle on s'est tenu dans les expériences avec Mrs Piper. Et pour ne pas sortir du matériel recueilli par *la Society for Psychical Research*, je rappellerai certains cas précis de télésthésie et de psychométrie obtenus avec Mrs Thompson; d'autres, aussi de télésthésie, obtenus avec Mrs Angus, et certains cas fort remarquables de précognition, de prémonition et de télésthésie obtenus par Miss X... au moyen de la vision dans le cristal.

Bien que le recueil des faits scientifiquement prouvés ne soit pas très abondant, il faut songer néanmoins que les faits restent des faits alors même que leur nombre n'est pas grand; on ne peut pas les mettre de côté; ils restent et, dans notre cas, ils s'élèvent comme autant de bornes placées sur la frontière de l'inconnu; où elles surgissent, il y a infailliblement une Terre Promise à explorer. Si toutefois le matériel recueilli est loin encore d'être suffisant, il est déjà de nature à permettre d'affirmer sans crainte d'erreur que le verdict de la Science future ne fera que confirmer les déductions d'aujourd'hui.

ERNEST BOZZANO.



Expériences de bilocation

Par Mlle ALMA HÆMMERLÉ.

La réalité des phénomènes qu'on classe aujourd'hui sous le nom de phénomènes psychiques est maintenant admise par tous ceux qui ont étudié la question. Il y a de nombreuses théories, fort différentes les unes des autres, pour chercher à les expliquer ; celle qui me paraît, pour le moment, la plus rapprochée de la vérité est celle du corps astral ; aussi, toutes les expériences qui tendent à prouver son existence et à définir ses propriétés ont-elles une importance considérable. Le phénomène de la bilocation est certainement un de ceux qui laissent le moins prise aux autres interprétations.

Je me bornerai à rappeler ici qu'on en a observé de nombreux cas dans la vie des saints et je passe de suite à sa production expérimentale. Les auteurs de *Phantasms of the Living* en citent sept cas parfaitement attestés, que tous les lecteurs des *Annales* doivent connaître.

En voici quatre autres qui se sont produits, il y a quelques années, dans la famille de Mme Agathe Hæmmerlé, la savante amie de Carl du Prel, dont elle a traduit les principaux ouvrages. L'auteur de la relation est sa fille Alma, alors âgée environ de dix-huit ans, et à qui je laisse la parole.

ALBERT DE ROCHAS.

1^{re} EXPÉRIENCE

La première expérience a eu lieu à Kherson (Russie méridionale) où mon frère terminait ses études au gymnase. Ses amis de classe fréquentaient notre maison, et comme ma mère s'occupait de questions psychiques qui nous intéressaient tous, nous résolûmes, un soir, de faire une expérience.

En conséquence nous fixâmes l'heure à laquelle deux de ces jeunes gens, M. Stankewitch et Serboff, tâcheraient d'envoyer le lendemain leur double vers nous: l'un à 11 heures du soir, l'autre à 11 heures et demie. Nous réglâmes nos montres et il fut convenu que M. Stankewitch irait trouver mon frère dans sa chambre à coucher, tandis que M. Serboff se montrerait au salon.

Le lendemain soir, ma sœur Irma s'assit dans la salle à manger d'où elle pouvait voir la porte ouverte donnant dans le salon. Mon frère, comme il était convenu, resta dans sa chambre et s'étendit sur son lit pour pouvoir mieux concentrer son attention sur le phénomène qu'il attendait. La chambre à coucher était attenante à la salle à manger.

Après avoir été un moment auprès de ma sœur, j'entrai dans la chambre de mon frère et, m'accoudant sur la rampe au pied de son lit, je lui demandai quelle heure il était. Il tira sa montre et me dit qu'il était juste 11 heures. La lampe de suspension brûlant dans la salle à manger donnait assez de clarté dans la chambre à coucher pour pouvoir distinguer les objets. Au même instant je sentis quelque chose qui me poussait l'épaule et je vis à côté de moi la forme très distincte de M. Stankewitch; je pouvais distinguer son uniforme foncé avec les boutons en métal blanc. En même temps mon frère me dit: « Le voilà auprès de toi. » — « L'as-tu vu ? », ajouta-t-il presque aussitôt; car, après la première question l'apparition avait disparu.

Ma sœur, nous entendant parler, s'approcha de nous en disant qu'elle venait de voir M. Stankewitch entrer par la porte du salon, passer auprès de la table dans la salle à manger et puis disparaître à ses yeux. Elle l'avait vu aussi en uniforme et avait pu distinguer les boutons en métal blanc.

Immédiatement après, nous entrâmes tous les trois au salon, qui était éclairé par la lampe de la salle à manger, pour attendre l'apparition de M. Serboff. Il ne vint que vers

minuit. Cette apparition nous sembla plus pâle que la précédente et moins distincte. Il entra par l'antichambre au salon où il s'arrêta un moment près de la porte, s'avançant tantôt à droite vers un des corps de bibliothèque, tantôt à gauche vers l'autre ; puis il disparut subitement. Nous gardâmes encore le silence pendant quelque temps, croyant qu'il réapparaîtrait, mais ce fut en vain.

Mon frère inscrivit alors en détail sur deux feuilles le résultat des expériences, les mit sous enveloppes et les cacheta. Le lendemain, au gymnase, mon frère demanda à ses deux amis s'ils n'avaient pas oublié leur promesse. Ils se mirent aussitôt à raconter, devant leurs camarades, tous les détails qui correspondaient exactement à tout ce que mon frère avait inscrit. Alors il leur remit les enveloppes cachetées qui furent ouvertes et dont le contenu fut lu à haute voix devant toute la classe. Après avoir lu le compte rendu qui le concernait, M. Serboff dit qu'au moment d'entrer au salon, il était indécis relativement à l'armoire dont il voulait s'approcher, car il avait eu l'intention d'ouvrir la bibliothèque et d'y prendre un livre ; mais il perdit la force de concentration et revint à lui. Se sentant trop fatigué, il ne put recommencer l'expérience. M. Stankewitch ajouta qu'il était étonné de sentir une résistance en s'approchant du lit, car il ne s'attendait pas à ma présence ; il croyait que la résistance provenait de ce qu'il s'était trop approché de la muraille puisqu'il ne voyait que mon frère.

Nous avons perdu de vue M. Stankewitch, mais M. Georges Serboff est avocat et habite actuellement Kerson ; mon frère, Alfred Hœmmerlé habite Odessa, rue Charterine, 14.

2^e EXPÉRIENCE

Ma sœur Irma alla passer quelques jours à la campagne, auprès d'une de nos amies, pendant que je restais avec mes

parents. C'était la première fois que je me séparais de ma sœur jumelle ; et, comme son absence m'était très pénible, je résolus d'aller voir ce qu'elle faisait.

Il était 11 heures du soir et j'étais couchée. Bientôt, je me vis dans la chambre qu'elle partageait avec notre amie, et j'aperçus ma sœur couchée dans son lit, un livre à la main et lisant à la lueur d'une lampe munie d'un abat-jour vert. Elle sentit ma présence, releva les yeux et me vit debout près du poêle. Lorsque je vis qu'elle me regardait, je tâchai de me cacher derrière le poêle, dans la crainte qu'elle ne s'effrayât de l'apparition, n'étant pas sûre qu'elle me reconnaîtrait.

Le lendemain, je lui écrivis les détails que je viens de relater et je reçus une lettre, datée du même jour, me disant qu'elle m'avait vue la veille, à 11 heures du soir, auprès du poêle.

Ma sœur et moi nous avons renouvelé plusieurs fois cette expérience qui ne réussit pas toujours.

3^e EXPÉRIENCE

Un soir, me trouvant dans la famille Spechnieff, où il y a quatre sœurs qui sont mes amies, l'aînée, Mlle Anna, dit, d'un air soucieux, que son frère (qui était officier et qui devait partir le lendemain pour Vladivostok) venait d'être pris subitement d'un fort accès de fièvre. Voyant mes amies si inquiètes, je résolus, en rentrant chez moi, de tâcher de guérir le malade par suggestion mentale.

Je me vis alors transportée dans la chambre du malade ; je le fixai en employant toute ma volonté, lui suggérant mentalement une guérison complète. Quand, le lendemain, j'allai visiter mes amies pour leur demander des nouvelles de leur frère, Mlle Anna me dit qu'il était parti bien portant et qu'il lui avait dit, le matin même, qu'il avait eu pendant la nuit une apparition : il m'avait vue au fond de la chambre,

il avait senti que ma présence avait une influence calmante et qu'au même instant la fièvre l'avait quitté.

Les autres sœurs me virent aussi un jour où il était convenu que je leur apparaîtrais.

4^e EXPÉRIENCE

Un de mes cousins, qui s'intéressait beaucoup à la psychologie, a fait de nombreuses expériences de dédoublement.

Nous passions quelques jours à la campagne chez ma tante. Un soir, voulant savoir si elle s'apercevrait de ma présence, je résolus d'aller la voir sans l'avertir d'avance.

Nous habitions l'aile droite, au fond de la cour. Sa chambre était située au rez-de-chaussée et je voulais entrer par la fenêtre qui donnait dans la cour. J'essayai d'abord d'ouvrir le volet, ce qui ne me réussit pas ; je résolus alors d'entrer par un simple acte de ma volonté. Le bruit que j'avais fait en essayant d'ouvrir le volet réveilla ma cousine qui sauta du lit pour aller voir ce que cela pouvait être. Elle me vit devant elle et, se doutant de mon intention, se tranquillisa. Le lendemain, elle me fit part de son étonnement d'avoir pu constater que le corps astral avait la faculté de mouvoir des objets.

ALMA HÆMMERLÉ.

Mlle Alma, que j'avais magnétisée à son passage à Paris pour me mettre en rapport avec elle, devait essayer de venir me trouver en corps astral en partant de Mardö en Norvège, où elle se rendait avec sa mère et sa sœur dans une propriété de famille. L'expérience ne réussit pas pour diverses causes, parmi lesquelles se trouvait ma mise à la retraite d'office par le général André, ce qui me força à quitter Paris et à me retirer dans ma maison de campagne de l'Agnélas où Mlle Alma n'était jamais allée.

Voici le récit qu'elle a fait de cette tentative infructueuse.

« Mardö, la nuit du 25 au 26 août 1902.

« Le soir, en me couchant, je me sentais disposée à me dédou-

bler. Je fis d'abord un essai, et je vis à six pas de distance mon corps couché sur le lit. En revenant à moi, je me dis que je serais en état de faire une plus grande expérience. Je me sentis transportée en France; mais n'ayant pas relu l'itinéraire indiqué dans votre lettre, je me demandais où l'Agnélas pouvait se trouver. Mais, au même instant, l'idée me vint que je n'avais besoin que de penser à vous. Un moment après, je me trouvais au pied de votre lit. Je vous y voyais étendu et je vous fixais avec l'intention que vous me regardiez. Vous vous mîtes alors sur le séant, en regardant autour de vous comme si vous cherchiez quelque chose, en clignant des yeux comme on le fait lorsqu'on est réveillé subitement au milieu de la nuit. Vous aviez sur vous un vêtement de nuit assez large et à col rabattu; le cou était un peu découvert et les cheveux un peu en désordre. Autour de vous je ne distinguais que le coussin blanc et le bord blanc qui recouvrait votre couverture. Je regrette de n'avoir pas eu l'idée de voir toute la chambre. Je me trouvais à votre droite, au coin du pied du lit. »

Les détails que donne Mlle Alma sont exacts, mais leur banalité leur ôte toute importance. Il est fort possible que je me sois assis sur mon lit en cherchant à savoir ce qui m'avait réveillé, mais je n'en ai aucun souvenir.

J'ai renouvelé des essais de ce genre avec Mme Henriette, dont le *Bulletin de la Société d'études psychiques de Marseille* vient de publier le cas; ils n'ont rien prouvé, parce que je ne suis sans doute pas d'un tempérament à percevoir des impressions de cette nature. Mais ces observations négatives ne doivent en rien infirmer les observations positives; en voici une, un peu oubliée aujourd'hui, qui est excellente. Je l'emprunte au livre du docteur CHARPIGNON, intitulé : *Physiologie, Médecine et Métaphysique du magnétisme*.

« Une autre fois, une de nos somnambules (d'Orléans) désira, dans un de ses somnambulismes, aller voir sa sœur qui était à Blois. Elle connaissait la route et la suivit mentalement.

« — Tiens, s'écria-t-elle, où va donc M. Jouanneau ?

« — Où êtes-vous donc ?

« — Je suis à Meung, vers les Mauves, et je rencontre M. Jouanneau tout endimanché, qui va sans doute dîner à quelque château.

« Puis elle continua son voyage.

« Or la personne qui s'était offerte spontanément à la vue de la *somnambule* était un habitant de Meung, connue de plusieurs personnes présentes, et on lui écrivit de suite pour savoir de lui s'il était vraiment en promenade dans l'endroit désigné à l'heure indiquée.

« La réponse confirma minutieusement ce qu'avait dit Mlle Céline.

« Que de réflexions ! que d'études psychologiques dans un fait si fortuitement produit ! La vision de cette *somnambule* n'avait pas *bondi*, comme cela s'observe si souvent, à l'endroit désiré ; elle avait parcouru toute la distance d'Orléans à Blois et avait vu, dans ce rapide voyage, ce qui pouvait attirer son attention. »

ALBERT DE ROCHAS.



NÉCROLOGIE

LUIGI ARNALDO VASSALLO

Nous recevons de notre distingué collaborateur, M. le docteur J. VENZANO, de Gênes, la nécrologie suivante :

« Dans les premiers jours du mois d'août, mourait, à Gênes, le publiciste Louis Arnaud Vassallo (1).

« Journaliste de tout premier ordre, fondateur de quelques-uns des journaux les plus estimés d'Italie, doué d'un sens pratique vraiment exquis, écrivain et artiste remarquable, il avait consacré, dès sa première jeunesse, les conceptions géniales de son intelligence aux causes qui lui paraissaient dignes d'être soutenues, portant toujours la note juste dans les questions même les plus ardues et les plus difficiles. L'étude des ouvrages de Joseph Mazzini, dont il avait été un admirateur et un disciple fervent, avait fait naître en lui des tendances vers le spiritualisme ; il s'occupa depuis, surtout dans ses dernières années, de recherches médianiques ; il participa à la fondation de ce *Circolo Scientifico Minerva*, dont il avait accepté la présidence et auquel il consacra, outre le prestige de son nom, le meilleur de ses forces.

(1) M. L. A. Vassallo était spécialement connu en Italie comme humoriste. Il avait publié, sous le pseudonyme de *Gandolin*, une série d'études de caractères et d'usages, peignant surtout quelques ridicules qui se rencontrent dans la petite bourgeoisie bureaucratique, et qui mériteraient, pour la plupart, d'être signés par Mark Twain. Il les illustrait lui-même avec une habileté de caricaturiste de premier ordre. Il avait été le fondateur et le directeur du *Capitan Fracassa*, dans lequel Gabriel d'Annunzio fit ses premières armes, et il dirigeait, depuis plusieurs années, le *Secolo XIX* de Gênes. — N. de la R.

« L'œuvre du *Circolo Minerva*, sous la direction de M. Vassallo, a été active et féconde; le monde scientifique a été, en effet, impressionné par les séances mémorables que Mme Eusapia Paladino, le médium bien connu, a données à Gênes, par les soins du cercle en question. L'importance de ces séances repose aussi bien sur la nature des phénomènes qu'on y a obtenus que sur l'autorité scientifique de quelques-uns des expérimentateurs; le rapport d'une série de ces séances a été écrit par l'astronome professeur Porro; d'autres séances ont eu pour rapporteur M. Vassallo lui-même, qui en recueillit une série dans un de ses livres, de petites dimensions, mais chargé de faits, intitulé : *Nel Mondo degli invisibili*.

« C'est au cours d'une de ses séances que M. Vassallo acquit la ferme conviction de communiquer directement avec son fils unique, mort à quinze ans; il en rapporta une impression si profonde que, depuis ce moment, le spiritualiste n'hésita plus à se déclarer spirite. Il ne montra pas uniquement le courage de son opinion dans son livre, mais aussi dans les conférences publiques qu'il donna à Rome, au siège de l'Association de la Presse, et dans un théâtre de Spezzia.

« Les déclarations ouvertes de M. Vassallo soulevèrent, comme on peut se l'imaginer, les colères des oppositeurs intransigeants. Il fit face à tous, assistant avec sa sérénité habituelle aux débats quotidiens des journaux et des revues, répondant parfois par des articles fins et mordants, remarquables par cette imperturbabilité qui est le propre de ceux qui ont la conscience de leurs convictions.

« Son activité aurait donc pu se manifester par la production d'autres ouvrages de valeur, si la maladie qui finit par l'abattre n'était venue briser sa résistance physique. Nous n'avons parlé que de résistance physique, parce que l'énergie morale se conserva entière; la lucidité intellectuelle qui a été l'un de ses traits caractéristiques ne le quitta jamais, même dans les derniers instants de son existence. Ce qui prouve la fausseté de l'avis de certains polémistes qui ont voulu voir une preuve de la décadence mentale de M. Vassallo dans son acceptation des doctrines transcendantes.

« Ce n'est pas le moment de discuter les doctrines en

IX...

question, et surtout si celles-ci doivent être regardées comme un peu prématurées. Ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le déclarer, nous croyons fermement que l'évolution progressive des doctrines biologiques pourra un jour réduire plusieurs phénomènes du médianisme dans les limites des sciences positives. Malgré cela, il nous faut reconnaître que ses déclarations si tranchantes nous ont profondément impressionnés, et nous éprouvons un sentiment de consolation en songeant que sa foi ferme et inébranlable dans la survivance du Moi a pu, comme il était déjà arrivé avec cette intelligence si élevée et si puissante qu'a été Frédéric Myers, soulager les douleurs physiques des dernières années de sa vie — douleurs qui ont été supportées avec la fermeté du stoïque et la résignation du croyant. »



LES LIVRES NOUVEAUX

Docteur E. GYEL : **L'Être Subconscient** (2^e édition; Paris, F. Alcan, éd., 1905. — 2 fr. 50.)

Nous avons vraiment trop tardé de parler de la deuxième édition de cet ouvrage, dont la place est au tout premier rang entre ceux qui s'occupent des sciences métapsychiques, et que l'éditeur, M. Félix Alcan, a accueilli, avec un courage et une intelligence remarquables, dans sa précieuse Bibliothèque de Philosophie contemporaine.

Quoiqu'il ne s'agisse que d'une seconde édition, et que les variations et les additions apportées par l'auteur à son ouvrage ne soient pas si considérables au point de vue de leur étendue matérielle, le nouveau volume se recommande à l'attention des personnes qui s'occupent sérieusement des sciences psychiques par une particularité qu'on ne rencontrait pas dans l'édition de 1899 et qui est pourtant quelque chose comme l'âme de tout l'ouvrage : — c'est-à-dire la différence que M. le docteur Gyel établit entre la « subconscience inférieure » et la « subconscience supérieure ».

L'auteur se rend parfaitement compte de l'opposition que rencontrera son hypothèse. « Elle sera évidemment repoussée *a priori* — dit-il — par beaucoup de psychologues, qui ne manqueront pas d'invoquer contre elle l'habituelle question de principe et de refuser d'admettre deux origines différentes pour des phénomènes qu'ils persisteront à déclarer de même essence. En réalité, cependant, les phénomènes de la subconscience inférieure et ceux de la subconscience supérieure n'ont qu'un caractère commun : c'est d'échapper à la conscience normale. Ils sont, au contraire, séparés par les différences essentielles; n'est-il pas évident, par exemple, que les rêves ordinaires, plus ou moins incohérents, n'ont rien de commun avec les rêves lucides ou l'inspiration géniale; que les pseudo-personnalités d'origine suggestive, sans originalités, ne sauraient être assimilées aux véritables personnalités subconscientes pourvues d'une volonté autonome, de facultés et connaissances élevées et originales,

parfois de facultés transcendantes, capables même, dans le médiumnisme, d'action extra-corporelle ? Comment rattacher logiquement à l'automatisme organique des manifestations extra-organiques ?... »

Sans doute, l'hypothèse de M. le docteur Gyl ne peut que nous venir en aide pour l'éclaircissement des divers points obscurs du problème de la subconscience. Cependant, on conçoit qu'on ne puisse l'accueillir qu'avec une certaine prudence. Si chaque fois qu'un phénomène médianique d'action extra-corporelle se présente, on pouvait invariablement y reconnaître la lucidité, l'inspiration géniale, alors cette division marquée entre subconscience supérieure et subconscience inférieure ne formerait l'ombre d'un doute. Mais, quand on voit, par exemple, les tables se mouvoir sous l'influence d'une « action extra-corporelle », ou « extra-organique », et par conséquent attribuable, selon l'avis de M. Gyl, à la « subconscience supérieure », on reste déconcertés en constatant les banalités que la dite table débite par des coups frappés — banalités qui ne sont souvent pas moins incohérentes que les « rêves ordinaires », attribués par l'auteur à la « subconscience inférieure ». De ce mélange si difficile à expliquer, il en résulte une incertitude, que F. Myers a évitée en partageant tout simplement la conscience en *subliminale* et *superliminale*. Seulement, éviter une difficulté, ce n'est pas la résoudre, et le mérite du docteur Gyl est justement d'avoir posé hardiment la question et d'avoir soumis avec beaucoup de talent sa thèse à l'appréciation des psychologues. — V.

Docteur GIUSEPPE LAPPONI : **Ipnotismo e Spiritismo** ; Studio medico-critico. (Rome, Desclée, Lefebvre et C^{ie}, éd., 1906.)

La charge de premier médecin du Pape, que M. le docteur Lapponi occupe depuis de longues années déjà, contribue sans doute à l'intérêt que présente son ouvrage. Bien des auteurs ont traité, dans un sens ou dans l'autre, le même argument, mais ce qui attire l'attention publique sur le livre de M. Lapponi est surtout la curiosité de connaître le jugement porté sur ce sujet par un homme de science, que l'on suppose moralement attiré pour reproduire certaines idées des hautes sphères du Vatican.

Ce jugement, M. Lapponi l'avait exprimé depuis assez longtemps dans la première édition de son ouvrage ; il ne le varie pas d'une manière bien sensible dans cette édition, qu'il a pourtant assez considérablement retouchée et augmentée. Il ne l'a toutefois pas *suffisamment* augmentée. M. Lapponi nous parle d'un spiritisme vieillot et assez puéril, sans rien montrer con-

naître de l'œuvre merveilleuse qui a été faite surtout par la Société des recherches psychiques, de Londres, et qui a été fixée provisoirement en un corps de doctrines par F. Myers. Il en résulte qu'après avoir reconnu l'authenticité des phénomènes médianiques et montré l'invraisemblance, l'impossibilité même, des explications fondées sur l'hypothèse d'une supercherie continue et invariable, l'auteur se pose la question : « A quoi devons-nous donc attribuer ces phénomènes ? » — et il n'ose pas y répondre d'une façon nette, tout en laissant comprendre qu'il est assez porté à admettre l'explication chrétienne du diable. Après avoir rapporté quelques cas dans lesquels des communications médianiques ont présenté une utilité pratique, M. Lapponi conteste que ces messages aient jamais contenu autre chose que des non-sens et des banalités ; il se demande la cause de cette imperfection des intelligences mystérieuses qui se manifestent, mais ne montre pas connaître les explications fondées sur le rôle de la conscience superliminale et subliminale dans l'homme, peut-être même après la mort — explications auxquelles Myers et Lodge ont touché dans leurs écrits, et que Hyslop a dernièrement développées d'une manière plus précise.

Ainsi, avec cet esprit anti-libéral qui tient toujours du Saint-Office et de la Congrégation de l'Index, M. le docteur Lapponi voudrait que « l'on défende le spiritisme », sans s'apercevoir que l'on n'est plus aux temps des « gouvernements paternels » qui défendaient telle ou telle étude, telle ou telle opinion ; et que peut-être même son intolérance risque de retarder l'éclosion de celle qui pourrait bien être la poule aux œufs d'or pour les partisans de toute forme de spiritualisme.

Il est peut-être naturel que les personnes qui supposent être en possession de la vérité révélée combattent l'hypothèse de William Crookes, Ch. Richet et tant d'autres, selon laquelle le caractère mystérieux des phénomènes métapsychiques ne dépendrait que de la « relativité des connaissances humaines » ; mais tous ceux qui restent attachés à la méthode purement positiviste et scientifique comprendront la supériorité de l'opinion réservée et prudente des savants sus-indiqués.

Les quelques observations que nous venons de faire aux conclusions du livre du docteur Lapponi ne nous empêchent pas de reconnaître le très vif intérêt qu'il présente, non seulement au point de vue scientifique, mais aussi sous le rapport historique, puisque la partie relative aux croyances et aux pratiques de la nécromancie dans les siècles passés est traitée aussi avec beaucoup d'érudition.

A. DE ROCHAS : **L'Extériorisation de la motricité**. 4^e édition. (Paris, bibliothèque Chacornac, 1906. — 8 francs.)

Parmi les différents ouvrages de M. le colonel de Rochas, *L'Extériorisation de la motricité* est sans doute celui qui est le plus connu et qui sera le plus universellement et longuement consulté, étant surtout un recueil et un résumé des comptes rendus publiés par les nombreux savants qui ont expérimenté avec Mme Eusapia Paladino. De nombreux chapitres ont été ajoutés par l'auteur à cette nouvelle édition. Il nous suffira d'indiquer le titre de quelques-uns d'entre eux : « Expériences de Naples en avril 1895 ; à Tremezzo, à Auteuil et à Choisy-Ivrac en 1896 ; à Naples, à Rome, à Paris, à Montfort et à Bordeaux en 1897 ; à Gênes en 1901-2 ; à Rome et à Paris en 1905. — Voici même quelques lignes au sujet de ces dernières expériences :

« Au moment où j'écris ces lignes (juillet 1905), Eusapia est à Paris, où, sous la protection du comte Arnaud de Gramont en qui elle a pleine confiance, elle s'est soumise aux investigations d'un groupe de savants dont la plupart sont membres de l'Académie des sciences.

« Bien que je sache que les résultats déjà obtenus par eux confirment entièrement ceux qui ont été obtenus par leurs prédécesseurs, je crois devoir leur laisser le soin et l'honneur d'exposer eux-mêmes les précautions qu'ils ont prises pour s'assurer de la réalité des faits et les faire entrer définitivement dans la science sous le couvert de leur juste renommée. »

PAPUS : **Traité élémentaire de Magie pratique**, 2^e édition. (Paris, bibliothèque Chacornac, 1906. — 12 francs.)

C'est le livre classique de la Magie pratique moderne. Ce beau volume de 600 pages est orné de 158 gravures, planches et tableaux. Cette édition est augmentée d'une « étude sur la défense contre l'envoûtement ».

Docteur BÉCOUR : **Histoire de Fantômes, d'une femme et de cent savants** (Beauvais, la Vie Nouvelle, 50 centimes).

Dans cette brillante étude, parue d'abord dans *la Vie Nouvelle* de Beauvais, M. le docteur Bécour s'occupe surtout des différents savants qui ont examiné la médiumnité de Mme Paladino. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de verve et avec une dialectique serrée.

ALBERT JOUNET : **L'Étoile sainte. Les Lys noirs.** Nouvelle édition. (Paris, bibliothèque Chacornac, 1905. — 3 fr. 50).

« En lisant les vers de *l'Étoile sainte*, des *Lys noirs* », écrivait Anatole France dans *le Temps*, « on est pénétré d'une douceur mystique. » C'est que l'ésotérisme du poète de Saint-Raphaël n'est point celui qui est né des anciens livres poussiéreux, mais celui qui se dégage spontanément des profondeurs de l'âme, devant les aspects innombrables de la Nature :

Un parfum de bruyère et de myrthe se mêle
A l'odeur de la terre, aux lents souffles de l'air ;
Par intervalle passe une senteur nouvelle,
Un vent vierge et salé qui monte de la mer...

CH. D'ORINO : **Échos d'un autre Monde.** (Paris, F. Juven. — 3 fr. 50.)

CH. D'ORINO : **Reflets de l'Erracité.** (Paris, bibliothèque Chacornac, 1906.)

Ces deux ouvrages ont été écrits médianiquement, comme celui qui le précède : *Contes de l'Au-delà*, dont nous nous sommes occupés l'année dernière. Nos lecteurs connaissent trop nos idées à ce sujet pour s'attendre à ce que nous discussions la provenance de ces écrits. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'ils contiennent des passages intéressants et bien écrits, surtout quand il s'agit d'arguments de philosophie morale pratique.



AU MILIEU DES REVUES

MÉTATHÈSE MAGIQUE

Un record : 100 kilomètres en 15 minutes.

(*Occult Review*, Londres, juillet 1906.)

Ce terme de « *métathèse magique* », d'une senteur si grammaticale, a été imaginé par le docteur Franz Hartmann, l'occultiste bien connu, pour désigner un phénomène assez hypothétique, du reste, mais dont les hagiographes et les magiciens ont parlé de tout temps, et qui consiste dans le transport presque instantané et mystérieux d'un corps humain d'une localité à une autre. M. Hartmann en cite quelques exemples anciens : l'un d'eux, tiré de la Bible (*Actes*, VIII, 39, 40), un autre de la vie d'Apollonius de Tyane, sans parler des sorciers et sorcières qui, comme on sait, se rendaient couramment au Sabbat en chevauchant sur leur balai — fait au sujet duquel M. Hartmann ne semble soulever aucun doute. Dans les temps modernes, il y a eu un exemple chez la mystique tyrolienne Angelica Darocca, connue surtout par les merveilleuses stigmates qu'elle présentait ; on s'est beaucoup occupé, il y a quelques mois, des supposées translations corporelles des deux petits frères Pansini, de Ruvo (Italie méridionale) ; enfin le docteur Franz Hartmann en cite un autre cas, plus curieux encore, arrivé parmi quelques-uns de ses frères et de ses connaissances, dont il ne peut désigner le nom de famille autrement que par M.

Les personnages de ce cas — écrit-il — sont d'une famille de mes amis, bien connue à Florence, personnes intelligentes et instruites, et qui ont un cercle d'amis qui se réunissent souvent chez elles pour faire des expériences spirites. On compte parmi eux un docteur Z., jeune homme sain et fort, qui a cependant des facultés médianiques toutes spéciales. Ainsi que la famille M..., il est ami de M. Hartmann. Celui-ci fut *porté* de Livourne

à Florence, c'est-à-dire a parcouru 100 kilomètres, en quinze minutes.

Voici comment le docteur Z... raconte ce fait :

« Je m'étais rendu à Livourne pour plusieurs jours, et j'y étais depuis deux, lorsqu'une chose étrange m'arriva. Il était 9 heures passées, et je n'avais pas diné, quand je sentis un message occulte qui me venait de mes amis M... de Florence, lesquels me demandaient de me rendre auprès d'eux le plus tôt possible, ma présence leur étant nécessaire. Instinctivement, je pris mon manteau et, sans même changer de vêtement, je montai à bicyclette. Je me dirigeai à la gare avec l'intention de prendre le premier train qui se dirigeait sur Florence, mais pendant que j'allais, une irrésistible impulsion me força à la route à droite qui mène à Pise, et en même temps ma bicyclette se mit à courir avec une telle vélocité que je devins tout engourdi, et mes jambes ne purent plus suivre les mouvements précipités des pédales, si bien que je dus les abandonner. La rapidité augmenta à tel point qu'il me semblait voler sans toucher la terre. Pendant un moment, j'entrevis Pise et ses lumières, puis la respiration me manqua à cause de la pression de l'air causée par la rapidité de la course, et je perdis connaissance.

« Lorsque je revins à moi, je me trouvais dans le salon de mes amis M... à Florence, et ils m'exprimaient leur surprise de me voir arriver si vite, puisqu'aucun train n'arrivait de Livourne à cette heure. Je regardai la pendule ; il était 9 h. 30. Je n'avais pas employé plus d'un quart d'heure à parcourir 100 kilomètres qui s'étendent entre Livourne et Florence, en calculant le temps qu'il m'avait fallu pour mettre mon paletot et prendre ma bicyclette.

« Je demandai à mes amis comment j'étais entré dans la maison, puisqu'à cette heure les portes étaient fermées, et ils me répondirent que *Tom* (un esprit qui se manifestait souvent dans la maison) leur avait dit de se rendre dans une certaine chambre appelée la *chambre magique*, de faire certains signes et de prononcer certaines paroles. Ils s'exécutèrent, et immédiatement on entendit un grand trainement de pieds, un bruit comme si une bombe avait fait explosion sous les fenêtres qui donnaient sur la rue, et le bruit d'un corps humain qui tombait sur une chaise. Ils allumèrent, et trouvèrent que le corps humain c'était moi-même, et que je paraissais dormir. Pendant que cette conversation avait lieu, un garde nocturne sonnait violemment la sonnette, avertissant qu'il avait vu un homme, probablement un voleur, entrer dans la maison par la fenêtre. Évidemment il m'avait vu moi-même. Mes amis lui dirent que tout était tran-

quille, et le garde se retira, assez peu satisfait et pas tranquille du tout. Pendant que mes amis avaient été ouvrir la porte pour parler au garde, ils trouvèrent une bicyclette. Ainsi, il paraît que ma bicyclette était entrée par une porte fermée, comme j'avais passé moi-même à travers une fenêtre fermée. Ceci m'arriva au mois de mars 1902. »

Maintenant, si, après le récit si mouvementé du docteur Franz Hartmann, on doute encore de sa métathèse magique, on est vraiment par trop difficile !

Les apparitions des défunts au lit de mort.

(*Revue du Monde Invisible*, Paris, juillet 1906.)

Mme E. LE NORMANT DES VARANNES écrit à Monseigneur Le Monnier, directeur de la *Revue du Monde Invisible* :

« L'article de M. Ernest Bozzano sur les apparitions des défunts au lit de mort de parents et d'amis (1) m'a d'autant plus intéressée que j'ai été témoin d'un fait semblable. Il corrobore les observations provenant de l'étranger par celles que j'ai recueillies moi-même en France, où l'on pourrait sans doute en réunir nombre d'autres, en faisant appel aux souvenirs de ceux qui ont vu mourir des êtres chers...

« Nous avons perdu, à l'âge d'homme, un de nos fils, du typhus infectieux. J'allai à Paris pour le soigner. Trois jours après, je ramenaï son corps.

« J'avais laissé mon mari fort souffrant d'une maladie d'estomac, dont il était atteint depuis plusieurs années. Après la mort de notre Paul, chaque crise le laissant de plus en plus affaibli, il déclina lentement, supportant ses cruelles souffrances avec un courage et une résignation admirables. Il prenait à peine chaque jour quelques cuillerées de lait et ne trouvait un peu de repos ou de sommeil que grâce à des anesthésiques. Bientôt, il ne put quitter son lit et il me fut impossible de m'abuser sur son état. Je dus faire venir nos enfants, m'ingéniant à trouver des prétextes plausibles pour leur arrivée successive.

« J'y réussis... provisoirement, du moins.

« Il était calme, parlait peu, mais ses idées étaient très nettes. Il se rendait compte de sa situation, et comprenant le triste motif qui avait amené ses enfants :

(1) Paru dans les *Annales des Sciences Psychiques*, mars 1906.

« — Ils sont venus... *sans secousse*, dit-il, comme se parlant à lui-même.

« Il reçut les sacrements en pleine connaissance et demanda ensuite quelques fleurs de chrysanthèmes qu'il avait plantées lui-même sur la tombe de notre fils, au petit cimetière voisin où nos places étaient réservées.

« — En enlevant les touffes avec précaution, dit-il, et en les replantant tout de suite après... elles reprendront.

« Il dispersa ces fleurs sur son lit et voulut les y garder. Au milieu de la nuit suivante, ma fille me remplaça auprès de son père. Vers 5 heures, elle m'appela. Il s'affaiblissait rapidement, mais parut heureux de me voir. Je m'assis près de son lit et pris sa main, que je serrai et gardai dans les miennes.

« — Tu resteras, n'est-ce pas ? me demanda-t-il, jusqu'à... Il hésitait à prononcer le mot fatal.

« — Je ne te quitterai pas, répondis-je.

« Il murmura : Merci ! et nous demeurâmes en silence, entourés des enfants qui nous restaient.

« Je crois qu'il ne nous voyait déjà plus et ne sentait pas le contact de ma main. Pour s'assurer de ma présence, il disait, avec une sorte d'anxiété : « Caresse ! caresse ! » Je frictionnais doucement sa pauvre main déjà froide où revenait un peu de chaleur, et son visage reprenait son expression de quiétude.

« Tout à coup, nous le vîmes tendre la main qu'il avait de libre, et faire le geste d'en serrer une autre en disant :

« — Oui, mon Paul, oui !

« — Tu vois donc Paul ? lui demandai-je.

« — Mais oui, je le vois, me répondit-il, comme étonné de ma question.

« Nous eûmes tous la même pensée : Paul vient le chercher et l'aider à mourir.

« Nous pensions assurément à cet autre lit de mort, près duquel j'étais seule dix-huit mois auparavant ; mais je ne crois pas qu'aucun de nous eût l'idée d'une intervention tangible de notre cher disparu ; ce n'était donc pas une transmission de pensée involontaire.

« Mon pauvre mari renouvela plusieurs fois ce serrement de main à un être invisible pour nous. Puis, sans une contraction, sans un spasme, son âme s'exhala doucement dans un faible soupir et une sérénité suprême descendit sur ses traits. »

Ce cas est parmi ceux que M. Bozzano classe dans la première catégorie, et que l'on peut expliquer généralement aussi par l'hypothèse d'une hallucination. Toutefois, le caractère émouvant de ce récit nous a engagés à le reproduire.

Un cas de télépathie au Moyen Age.

(*Revue savoisienne*, 1906, fascicule 2.)

M. Charles Marteaux, professeur au Lycée Berthollet, à Annecy, vient de publier une étude historique sur un certain Enguizo, connu comme le deuxième prieur de Contamine-sur-Arve et qui vivait dans la première moitié du douzième siècle. Entre autres documents qui se rapportent à ce personnage, M. Marteaux enregistre le passage suivant, tiré de la *Maxima Bibliotheca veterum Patrum* (XXII, p. 1120) :

« Pierre... raconte qu'un noble nommé Enguizo est venu dans son couvent se reposer des fatigues du monde et se consacrer à la vie religieuse. Il a eu, pendant son sommeil, l'apparition d'un de ses compagnons, chevalier comme lui, appelé Pierre de La Roche, dont le château est situé dans le diocèse de Genève. Dans le songe d'Enguizo, Pierre de La Roche lui a dit qu'un jour, avant son départ pour Jérusalem, il avait poursuivi et frappé le curé de l'église de Saconnex qui réclamait de lui le paiement d'une certaine dime. Enguizo, après son réveil, s'est transporté dans le territoire de Genève, a vérifié l'exactitude du récit qui lui avait été fait et obtenu des parents du chevalier que le curé de Saconnex fut indemnisé. L'abbé de Cluny ajoute que Pierre est mort pendant son voyage à Jérusalem, mais qu'on ne l'a appris que postérieurement au songe d'Enguizo. »

Voici les commentaires de M. Marteaux :

« Enguizo y joue dans ce cas le rôle de percipient. Endormi dans sa cellule, la volonté inerte, le cerveau à l'abri de toute influence extérieure, il se trouve dans des conditions parfaites de suggestibilité. Loin de lui, quelque part sur la route de Jérusalem, Pierre de La Roche va mourir. A cet instant les phases de sa vie se déroulent avec une singulière netteté en sa mémoire et il revoit, avec quel remords et avec quelle crainte d'une punition éternelle, la scène où il a frappé le prêtre de Saconnex. Il pense fortement à son ami qui seul peut lui venir en aide et, sous l'influence de la crainte, lui transmet sa pensée. Les ondes psychiques vont faire vibrer les cellules du dormeur et l'idée de Pierre, des sensations particulières de vue et d'ouïe s'éveillent avec une telle intensité qu'Enguizo croit voir le chevalier et l'entendre parler. »

Un chien qui aurait pressenti la mort de son maître.

(*Psychische Studien*, Leipzig, novembre 1905.)

Le conteur danois Andersen avait un ami, un professeur, nommé Lunden, qui souffrait de consommation pulmonaire. L'Administration lui accorda des subsides pour un voyage en Italie. Lunden possédait un chien nommé « Amour », un caniche blanc qu'il aimait beaucoup et qu'il confia à Andersen pour la durée de son absence. Andersen accepta cette charge et assura la subsistance du chien, sans s'occuper autrement de lui. Il rit de bon cœur un jour que la femme de chambre lui dit : « Amour pressent ce qui arrive à son maître. Il est gai ou triste selon que son maître va bien ou mal. — Comment cela, dit Andersen ? — Eh mais, cela se voit bien à sa manière d'être. Pourquoi accepte-t-il ou refuse-t-il parfois la nourriture sans être malade ? Pourquoi laisse-t-il pendre la tête plusieurs jours avant que vous ne receviez une mauvaise nouvelle de M. Lunden ? Le chien sait très exactement tout ce que fait son maître en Italie, et il le voit, car ses yeux ont quelquefois une si singulière expression. »

A partir de ce moment, malgré son scepticisme, Andersen observa le chien. Une nuit, il sentit quelque chose de froid à sa main, et, ouvrant les yeux, il aperçut le chien devant son lit et lui léchant la main. Il eut le frisson et lui passa la main sur le poil pour le tranquilliser, mais alors « Amour » poussa un hurlement plaintif et se jeta par terre les quatre pattes étendues. « A ce moment, raconta Andersen par la suite, je sus très exactement que mon ami était mort ; j'en fus si assuré que le lendemain je remplaçai mon vêtement brun par un noir. Dans la matinée je rencontrai une personne de connaissance qui me demanda les causes de ma tristesse ; je lui répondis : Cette nuit, à onze heures et demie moins trois minutes, Olaf Lunden est mort. — Comme je l'appris plus tard, c'était bien l'instant de sa mort. »



LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

L'empereur d'Allemagne et la baguette divinatoire.

Nous déplorions, dans notre livraison de juillet, qu'un géologue comme le professeur Wolff, de Brême, ait pu ignorer les récentes études du professeur Barrett et d'autres savants contemporains sur la « baguette divinatoire », jusqu'à s'indigner de l'usage que l'on fait de ce moyen métapsychique pour chercher des sources, dans la colonie allemande du Sud-Ouest africain. Voici maintenant ce qu'on télégraphie de Wilhelmshohe au *Lokalanzeiger* de Berlin, à la date du 28 août :

« Le prince Hans von Carolath, ancien commandant au 7^e régiment des cuirassiers, qui fait en ce moment une cure d'air à Wilhelmshohe, a été appelé au château impérial pour faire une conférence devant Guillaume II sur l'utilité de la baguette divinatoire pour retrouver les objets perdus et pour découvrir les sources. Le prince, qui possède justement la faculté de faire tourner la baguette aux endroits où se trouvent les objets cherchés, a même exécuté de nombreuses expériences, qui ont été couronnées d'un succès complet.

« Des objets, tels que porte-monnaie, broche, etc., ayant été, par ordre de l'impératrice, secrètement cachés dans le parc, la baguette magique eut bientôt fait de découvrir l'emplacement où ils avaient été dissimulés.

La princesse Victoria-Louise cacha même dans le sable une épingle à chapeau, enrichie de brillants; cette fois encore l'objet fut aussitôt découvert.

L'empereur se rendit alors avec son hôte à un endroit du parc situé non loin de l'Ermitage, et appelé la Promenade des Philosophes, pour y assister à des expériences de découverte de sources.

Le résultat ne se fit pas attendre; au bout de quelques instants à peine, le prince de Carolath annonça l'existence, jusqu'alors inconnue, d'une source d'une certaine importance, à une profon-

deur de 50 mètres. — La direction même de la source fut, sur le désir qu'en exprima l'empereur, déterminée avec une absolue précision, ainsi que son point d'aboutissement : le fond du fossé qui entoure le château.

L'empereur fut tellement enthousiasmé par ces résultats, qu'il entendit — lui aussi — tenter l'aventure, mais — intimidées sans doute par la majesté impériale — les sources refusèrent obstinément de se montrer. Le maniement du bâton de maréchal est, sans doute, mieux l'affaire de l'impérial « rabdomante ».

L'empereur a remercié le prince et a exprimé l'espoir que, bientôt, les vertus de la baguette magique seraient universellement reconnues. Il a ajouté que l'agriculture allemande pourrait beaucoup en profiter.

Enfin il a fait cadeau au prince de Carolath, pour le remercier de sa conférence et de ses expériences, de deux gravures de prix.

Miller et la presse spirite française.

Le médium Miller n'a vraiment pas une « bonne presse » à la suite des quelques séances qu'il a données à Paris. *L'Écho du Merveilleux* a bien publié un compte rendu enthousiaste de M. et Mme Ch. Letort sur ces séances, mais le journal lui-même ne prend pas partie pour le médium ; il n'entre point dans la discussion ; son directeur n'a d'ailleurs pas assisté à ces séances. Par contre, M. Delanne estime, comme nos lecteurs le savent, qu'il n'est pas encore possible de se prononcer sur l'authenticité de ces phénomènes. Dans *la Revue spirite*, M. le commandant M... (Léopold Dauvil) se montre même un tantinet plus sévère envers M. Miller ; il fait d'ailleurs remarquer que M. le lieutenant-général Fix, M. le docteur Moutin, M. de Watteville, docteur ès-sciences, M. J. Gaillard, ex-député de la Vaucluse, tous spirites, qui ont assisté à quelques-unes ou à toutes les séances, n'ont pas été convaincus. Il paraît que, même parmi les dames spirites qui ont assisté aux expériences en question, il y en a beaucoup qui sont devenues bien incrédules à ce sujet. Seulement, M. le docteur Dusart paraît, par contre, assez convaincu.

Enfin, les résultats de la première série des séances de M. Miller à Paris ont été plutôt négatifs. Heureusement, ce médium nous reviendra bientôt, à ce que l'on assure, de l'Allemagne, où il a donné un cours de séances, surtout à Munich ; espérons qu'il

consente alors à se soumettre à un contrôle sérieux, surtout à tenir ses mains dans celles de l'un des expérimentateurs, alors qu'il est assis hors du cabinet médianique.



Petites Informations.

Le professeur Joseph Blasig, de Monfalcone (Trieste), nous écrit :

Au sujet du cas que vous avez rapporté dans les « Petites Informations » du numéro d'août, je me permets de vous rappeler que le docteur du Prel, dans son étude sur les **Stigmates**, en enregistre un cas analogue, tiré de l'ouvrage de Chardel :

Cet auteur assure avoir vu, à Saint-Cloud, une jeune fille de 17 ans, qui portait, divisées sur les deux bulbes de l'œil, les paroles : « Napoléon Empereur. » Le professeur, complétant cette relation, chercha à l'expliquer par la triste impression ressentie par la mère de la jeune fille durant son état de grossesse, lorsqu'à cause de l'extrême misère dans laquelle elle se trouvait, elle dut se priver de la dernière monnaie d'or (un napoléon) qu'elle possédât, en fixant son effigie.

Plusieurs personnes qui s'occupent d'études psychiques ont reçu, en ces derniers temps, une brochure publiée à Gênes et dont le titre (traduit de l'italien) est le suivant : **Après la Villa Carmen, six séances spirites à la Villa Albaro**, et dont l'auteur serait M. Martino de Santa Prassède (évidemment un pseudonyme). On se demandait ce que pouvait être cette plaquette. En effet, on ne voyait pas bien si l'auteur avait voulu pondre une satire, sans y réussir, ou s'il est assez sot pour s'imaginer que les personnes s'occupant des études psychiques pourraient prendre au sérieux ces histoires. Des lettres qui nous viennent de Gênes nous permettent de croire que cette dernière hypothèse serait la seule vraie. — V.



Le Gérant : DROUARD.

26-9-06. — Tours, Imp. E. ARRAULT et C^{ie}

Un abonnement au prix réduit de 12 fr.

est ouvert

A PARTIR DU 1^{er} OCTOBRE 1906

JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 1907

Les personnes disposées à profiter de cet avantage recevront ainsi les ANNALES gratuitement durant un trimestre.

LES ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

Se trouvent dans les Librairies suivantes

Pour la vente au numéro

A Paris : Librairie **LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques.

Librairie de l'Art Indépendant, 10, rue Saint-Lazare.

Librairie **E. REY**, 8, boulevard des Italiens.

Librairie **E. BERNARD**, 1, rue de Médicis (Odéon)

Librairie **Moderne**, 19, boulevard Saint-Michel

Librairie du **Nord**, 138, boulevard Magenta.

A Versailles : Librairie **BERNARD**, 17, rue Hoche.

A Montpellier : Librairie **Nouvelle**, 13, rue Nationale.

A Nantes : Librairie **A. NAUX**, 15, rue Mercœur.

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

Bureau Central : 92, Avenue Niel, PARIS

La Société Universelle d'Études Psychiques a pour but l'étude scientifique des phénomènes psychiques.

La Société étudie ces phénomènes : 1° en provoquant leur observation par ses membres réunis en Commission d'études ; 2° par des expériences faites par ses membres réunis en groupes.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT.

ARTICLE 1^{er}. — La Société se réunit une fois par mois, sauf pendant la durée des vacances.

ART. 2. — Des sections annexes de la Société fonctionnent dans différentes villes de France et de l'Étranger.

ART. 4^e. — Les membres actifs paient une cotisation annuelle de 5 francs. Les membres honoraires une cotisation annuelle de 20 francs. Un don de 1.000 francs donne droit au titre de membre fondateur.

Les *Annales des Sciences Psychiques* sont le Bulletin officiel de la Société.

Les membres honoraires ont droit de recevoir gratuitement les *Annales des Sciences Psychiques* ou l'*Écho du merveilleux*.

Toute section annexe ou groupe de dix membres au moins, reçoit gratuitement les *Annales des Sciences Psychiques* et l'*Écho merveilleux*.

Une réduction de 4 francs est faite à tout membre isolé qui désire s'abonner personnellement à l'une des deux Revues.

Pour tous renseignements, demande d'admission, etc., s'adresser au docteur Joire, Président, à Lille (Nord), ou au docteur Kocher, secrétaire général, 92, avenue Niel, à Paris.



TOURS, IMP. E. ARRAULT et C^{ie}

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

consacrée aux recherches expérimentales et critiques
SUR LES PHÉNOMÈNES

DE

TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, ETC.

DIRECTEURS :

D^r X. DARIEX ; Prof. CHARLES RICHET

Rédacteur en chef : C. DE VESME

COMITÉ DE RÉDACTION :

SIR WILLIAM CROOKES.

CAMILLE FLAMMARION.

SIR OLIVIER LODGE.

Prof. CÉSAR LOMBROSO.

MARCEL MANGIN.

D^r JOSEPH MAXWELL.

Prof. HENRI MORSELLI.

Prof. JULIEN OCHOROWICZ.

Prof. FRANÇOIS PORRO.

ALBERT DE ROCHAS.

ALBERT VON SCHRENCK-NOTZING.

SOMMAIRE

	Pag.
Prof. CHARLES RICHET. — L'avenir de la psychologie	593
CAMILLE FLAMMARION. — Apparition d'un mort à trois personnes peu de temps après le décès	609
J. ARTHUR HILL. — Qu'est-ce que la télépathie ?	618
D ^r P.-C. CANDARGY. — Histoire d'une fourrure volée	624
J. S. GOEBEL. — Une séance musicale avec des manifestations physiques (médium, M. Shepard) avec deux figures	631
CORRESPONDANCE. — D ^r A. Wallace, Mr Ch. Letort	639
AU MILIEU DES REVUES. — La sensation du vol aérien pendant le sommeil. — Un fait remarquable de clairvoyance, raconté par un homme politique américain	640
LE MOUVEMENT PSYCHIQUE. — Les expériences de deux savants italiens avec Eusapia Paladino	652
ÉCHOS ET NOUVELLES. — Un cas d'hallucination auditive véridique. — L'instruction d'un sourd-muet aveugle par la transmission de la pensée. — Le médium Miller à Paris	655

PARIS — 6, Rue Saulnier — PARIS

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

Les *Annales des Sciences Psychiques*, paraissant autrefois tous les deux mois, sont devenues mensuelles à partir de Janvier 1905. Le prix de l'abonnement annuel reste fixé à 12 fr. Chaque livraison est composée de 64 pages environ, comme dans le passé. Un abonnement à prix réduit est ouvert à partir du 1^{er} octobre 1906 (*Voir à la 3^e page de la couverture*).

Le prix de la livraison, qui était autrefois de 2 fr. 50, a été réduit à 1 fr. 25, à partir de 1905.

S'adresser pour l'Administration et les Abonnements :

AUX BUREAUX DES **Annales des Sciences Psychiques**
6, Rue Saulnier, PARIS

TÉLÉPHONE 303.83

Nous prions nos lecteurs d'adresser la correspondance aux Bureaux des *Annales des Sciences Psychiques*, 6, rue Saulnier. On pourra cependant aussi adresser les articles soit à M. le Dr Xavier Dariex, 6, rue du Bellay, à Paris, soit à M. le professeur Charles Richet, 15, rue de l'Université, à Paris.

Edition Anglaise

THE ANNALS OF PSYCHICAL SCIENCE

Pour la rédaction et l'administration, s'adresser à l'*Editor* L.I. FINCH,
110, St. Martin's Lane, London, W. C.

Les auteurs et les éditeurs sont priés d'adresser aussi bien aux bureaux de l'édition française qu'à ceux de l'édition anglaise les livres dont ils désirent que les *Annales* publient une annonce ou une analyse.

De même, le service d'échange doit être fait aux rédactions de chacune des deux éditions.

Ce fascicule se compose de 64 pages.

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

16^{me} Année

Octobre 1906

N° 10

PROFESSEUR CHARLES RICHET

L'avenir de la psychologie ⁽¹⁾

I.

Ce n'est pas sans une grande joie que je revois ce Congrès de psychologie que nous avons inauguré à Paris en 1889, et qui a eu depuis, à Londres, Munich et Paris, une si brillante fortune.

Et je me souviens parfaitement que, dans les temps déjà lointains de cette fondation, notre ardent désir avait été de réunir en un faisceau unique les branches les plus disparates en apparence de la psychologie, pour réconcilier, ou à vrai dire pour concilier, les tendances des sociologistes, des esthètes, des physiciens, des physiologistes, des médecins, voire même des occultistes qui s'intéressent aux divers aspects de l'étude de l'âme humaine. Il me paraît, à voir cette réunion, que la fusion de toutes les psychologies est, dès maintenant, chose faite, et qu'il y a lieu d'en être heureux, car la psychologie est vraiment la mère de toutes les sciences humaines. Mais, comme, dans des séances géné-

(1) Discours prononcé à la séance inaugurale du Congrès de psychologie de Rome.

rales, il ne convient pas de traiter les questions de détail, je vais essayer d'examiner devant vous quel peut être l'avenir de la psychologie ; non pas seulement de la psychologie physiologique, mais de la psychologie tout entière, intégrale, sans épithètes.

Assurément, il ne s'agit pas de prévoir ce qui est essentiellement imprévisible. L'avenir des sciences est, de tous les événements futurs, celui qui nous est le plus profondément fermé : car toute grande découverte vient subitement renouveler l'ancienne et habituelle conception des choses. Une prodigieuse série de phénomènes imprévus se déroule à la suite d'une invention nouvelle ; or quelle intelligence serait assez puissante pour prévoir l'invention nouvelle et les théories nouvelles qui en seront la conséquence.

Aussi, quand on parle de l'avenir de la psychologie, faut-il entendre par cela non qu'on va prévoir ce qui aura lieu ; mais qu'on conseille une certaine générale direction des recherches, afin de faire quelque importante et fructueuse conquête.

En effet, quand on étudie sans parti pris l'état présent de nos connaissances scientifiques, dans telle ou telle science donnée, on peut sans peine distinguer parmi les chapitres de cette science ceux qui sont achevés, ou à peu près, ceux qui sont incomplets, et enfin ceux dont l'ébauche existe à peine.

Encore est-on exposé à commettre de graves erreurs, quand on considère certain chapitre d'une science comme terminé ; car il arrive souvent que telle question scientifique paraît complètement résolue, qui n'est encore qu'imparfaitement connue, destinée à se modifier de fond en comble. Lorsque lord Rayleigh et W. Ramsay se sont occupés de la composition de l'air en 1898, il semblait que la question fût jugée définitivement ; et nul chimiste n'aurait osé imaginer qu'il y avait un nouveau corps, inconnu, existant dans l'air, en proportion de 1 %.

• Une grande réserve est donc nécessaire quand on parle des chapitres terminés de la science. Jamais une partie quel-

conque de l'édifice scientifique ne peut être considérée comme achevée, car il y a retentissement d'une grande découverte dans tous les domaines de la science. Une découverte en physique modifie nos vues sur la chimie ; une découverte en histoire naturelle change l'orientation de la médecine.

La psychologie, plus peut-être que les autres sciences, est tributaire des sciences voisines ; tout ce qui se fera de neuf en chimie, en zoologie, en mathématiques, va contribuer aux progrès de la psychologie. De sorte que l'avenir de la psychologie est dépendant, en une très large mesure, des progrès accomplis par les autres sciences.

Mais ce sont là de trop lointains horizons pour que nous puissions les embrasser ici ; et il faut nous limiter aux progrès de la science psychologique elle-même.

II.

Je m'aperçois que j'ai prononcé le mot de limite. Or cette expression est presque une ironie, tant notre science est vaste. Il y a le côté psychologique des sciences sociales ; il y a toute l'esthétique, qui est aussi un fragment de la psychologie ; il y a la psychologie médicale, ou psychiatrie, qui, à elle seule, est tout un monde. Mais je n'entreprendrai pas de vous entretenir sur l'avenir de ces psychologies diverses. Non pas seulement à cause de mon incompetence (dont je ressens cependant, croyez-le bien, toute l'intensité), mais encore parce que je ne distingue pas bien quel progrès nouveau considérable peuvent accomplir ces branches importantes de la science psychologique. Certes, sur des milliers de points de détail des découvertes sont à faire ; d'utiles et consciencieux travaux nous fourniront sur maints phénomènes de précieuses données qui manquent totalement aujourd'hui.

Pourtant je ne discerne pas par quel côté nouveau on peut les aborder pour faire une grande et fondamentale

découverte, établissant un nouvel ordre de choses, qui différera totalement du concept actuel.

Restent alors deux grands chapitres de la psychologie ; et ce sont ceux-là, je crois, sur lesquels notre attention doit essentiellement se porter. Il s'agit : 1° des rapports de l'âme et du corps, autrement dit de la psychologie physiologique ; 2° de la psychologie dite occulte, celle que j'ai appelée *métapsychique* et qui doit avoir rang et place parmi la psychologie classique.

III

La psychologie physiologique a eu une singulière fortune. Certaines des parties qu'elle étudie ont fait l'objet de recherches admirables et précises, très nombreuses aussi. L'étude des sensations par les mensurations exactes de la physique a été entreprise par d'habiles investigateurs : de sorte que toute cette histoire des réactions sensitives et des perceptions est très complète. La bibliographie seule occuperait un long espace. En somme, un labeur considérable a été dépensé ; mais, à ce qu'il me semble, le résultat n'a pas été à la hauteur de l'effort. Il n'apparaît pas que la connaissance plus approfondie des chiffres qui indiquent le temps d'une perception, d'une volition, d'un jugement, nous aient beaucoup avancés sur le fondement même de la psychologie physiologique, à savoir le *rapport de l'âme avec le cerveau*.

Là règne encore une terrible et profonde ignorance.

Le vieux Winslow disait déjà : « Chose étrange que le cerveau ! Il connaît tout l'univers. Mais, quand il veut entrer dans sa propre maison, il y est comme un étranger et ne se connaît pas lui-même. »

Eh bien ! vraiment, malgré toutes les études des physiologistes sur les localisations cérébrales, malgré une connaissance très complète de l'anatomie du cerveau, le rapport entre la pensée et le cerveau nous échappe complètement, et nous ne sommes pas beaucoup plus avancés qu'au temps de Winslow.

Lorsqu'un physiologiste essaye dans ses cours d'expliquer à ses élèves le mécanisme cérébral, il est forcé à chaque instant de s'arrêter et de dire : *on suppose... on croit... il est possible que...* Même, s'il veut donner une vue d'ensemble, ne peut-il que se livrer à de vagues considérations dont il a honte, pour peu qu'il ait le culte de la précision.

N'est-il pas pitoyable de voir dans le cerveau tant de parties diverses, le trigone cérébral, la corne d'Ammon, la lyre, les corps striés, les tubercules mamillaires, les corps quadrijumeaux, la glande pinéale, le septum lucidum, etc., toutes formes anatomiques dont la description minutieuse occuperait la vie d'un homme, et d'en être réduit à ne pas savoir pourquoi toutes ces formes, pourquoi toutes ces particulières structures ? A moins qu'on ne suppose, ce qui est absurde, que ces configurations anatomiques sont indifférentes, comme on le croyait, avant Gall, pour la disposition des circonvolutions. Réellement il y a dans l'anatomie du cerveau, quand on la compare à sa physiologie, un contraste qui fait éclater notre profonde ignorance.

Je n'ignore pas que des faits de détail en nombre immense peuvent être exposés ; mais il me paraît que ces détails accumulés ne font qu'accentuer notre insuffisance. Nul lien ne rattache l'une à l'autre les expériences, d'ailleurs incertaines, qu'on a faites sur la physiologie du cerveau ; et c'est se satisfaire à trop bon compte que de faire l'énumération exacte des protocoles expérimentaux dressés par les innombrables physiologistes qui ont étudié la fonction cérébrale.

Prenons quelques exemples, et nous verrons comme on est pauvre en faits bien coordonnés. La mémoire, par exemple, où siège-t-elle ? Si on la localise à l'infini, il existera alors autant de mémoires que de régions cérébrales. Si au contraire on lui assigne un siège spécial, où est-il, ce siège de la mémoire ? La conscience, qui est la mémoire du moi, est-elle totale ou partielle, unique ou multiple ? Dans l'une ou l'autre hypothèse, on est amené à des conclusions passablement absurdes. Car enfin la conscience du moi est bien unique, et, si je ne sens pas ma conscience diminuée.

par l'amputation de mes quatre membres, il me semble bien aussi que l'ablation d'un hémisphère cérébral, ou la suppression de la fonction d'un hémisphère, ne va pas abolir la conscience. Est-ce que les hémiplégiques n'ont pas une conscience, tout comme l'individu normal ? Et pourtant il y a des consciences partielles, ainsi que toute l'histoire de l'aphasie le démontre. De sorte qu'il existe à la fois une conscience unique — où est son siège ? — et des consciences partielles en nombre immense, disséminées partout. Ce ne sont pas là des données bien satisfaisantes.

Assurément on peut voiler cette ignorance sous le poids écrasant des faits, des autopsies, des expériences. Mais c'est, comme on dit vulgairement, jeter de la poudre aux yeux ; car le professeur qui a cité les travaux de Charcot, de Flechsig, de Goltz, de Ferrier, de Luciani, de Fritsch et Hitzig et d'une centaine d'autres savants, doit s'avouer, après toutes ces citations, qu'au fond il n'en est pas beaucoup plus avancé. Haller, quand il étudiait la respiration, à laquelle avant Lavoisier personne n'avait compris un traître mot, avait, lui aussi, accumulé les documents, les citations, les renseignements. C'a été en pure perte ; et le phénomène respiratoire était resté impénétrable.

Ainsi tout notre luxe bibliographique est un luxe menteur ; cette richesse cache une indigence profonde. La physiologie cérébrale nous est encore profondément inconnue, tout aussi cachée que la fonction respiratoire était cachée avant Lavoisier. Elle attend quelque découverte géniale qui éclaircira ce problème, aussi mystérieux aujourd'hui qu'il y a deux mille ans : le rapport entre la structure du cerveau et la pensée, fonction du cerveau.

L'incertitude est plus profonde encore si nous abordons la structure microscopique. Là ignorance totale, absolue. On décrit des formes, des couches superposées ; on trouve aux cellules une organisation compliquée. Les admirables méthodes de Golgi et de Ramon y Cajal nous ont fait connaître quantité de faits curieux, nouveaux, importants. Mais ces faits ne sont que d'ordre anatomique. Ils ne nous

apportent aucun éclaircissement sur la fonction de la cellule nerveuse. Au risque de vous paraître bien arriéré, je dirais volontiers que, pour la physiologie et la psychologie, nous ne sommes pas plus avancés par les travaux contemporains que nous ne l'étions au temps de Malpighi, qui le premier a décrit des cellules nerveuses. Qu'importe au physiologiste toute cette extraordinaire complexité de la cellule nerveuse avec ses dendrites, ses arborescences, ses ramifications, ses corpuscules, s'il ne sait pas quel est l'usage des parties ?

Rien n'est plus funeste dans l'étude d'une science que de la croire achevée. Nous imaginer que nous savons quelque chose sur les rapports de la pensée avec le cerveau, cela nous détournera d'une recherche qu'il est nécessaire d'aborder, sans parti pris, et au contraire avec la conviction qu'on n'a jamais rien compris encore à la fonction *pensée*, étudiée comme un phénomène physiologique.

Non certes qu'on ait le droit d'ignorer tous les beaux travaux qui ont été faits. Loin de là : il faudra une érudition profonde, avec la connaissance minutieuse de tous les procédés d'investigation moderne. Si l'on négligeait ce qui a été fait, on retomberait forcément dans les anciens errements, et le meilleur moyen de les éviter, c'est de les bien connaître, pour aller de l'avant et dépasser nos devanciers.

Bien entendu, ce sera une œuvre prodigieusement difficile ; et il ne faudrait pas la recommander à quelque jeune étudiant désireux de produire, après quelques semaines de patient travail, un petit mémoire qui lui fasse quelque honneur dans le monde scientifique. Même je n'oserais conseiller à personne de tenter une pareille entreprise ; car les maîtres y ont échoué ; et il y a fort à craindre qu'on échoue pareillement.

De pareils travaux ne peuvent être conseillés qu'aux physiologistes ayant assez d'abnégation pour se risquer à un long travail, qui sera peut-être infructueux, et dès l'abord hérissé de difficultés innombrables.

En effet, lorsqu'on fait une recherche scientifique, on a le choix entre deux ordres de recherche assez différents.

Dans un cas, la recherche est facile, ou assez facile ; mais le résultat qu'on obtiendra peut être prévu. Ce sera la suite d'un chapitre commencé, un mémoire de plus à ajouter à toute la série d'intéressants mémoires qu'on possède déjà sur la question. On est même, par avance, assuré qu'on arrivera à un résultat positif, à des données certaines, authentiques, qui mériteront d'être publiées, qui enrichiront un peu la science, et qui donneront à leur auteur le renom d'un expérimentateur de talent.

Ces recherches, dont on peut par avance escompter le petit résultat assuré, sont loin d'être à dédaigner, encore qu'elles n'apportent pas finalement une grande découverte qui modifie de fond en comble l'état de la science. Elles sont louables et utiles ; et d'ailleurs il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe, ou de découvrir des terres nouvelles, comme Christophe Colomb.

Par exemple, en psychologie, pour prendre un exemple qui me vient à l'esprit, il serait très instructif de savoir exactement si la fièvre, l'élévation de notre température organique, modifie la durée des processus psychiques. Soit, je suppose, la durée d'une réaction consécutive à une excitation tactile égale à 0"012 chez l'homme sain ; quelle sera cette durée chez le fébricitant ? Je ne sache pas qu'il y ait eu d'expériences faites sur ce sujet. Elles ne seraient pas fort difficiles, étant donnée la perfection de la technique expérimentale actuelle, et il n'y a pas de doute qu'au bout de quelques mois de travail on aura amassé des chiffres exacts permettant de conclure, soit que la durée n'a pas changé, soit qu'elle est plus brève, soit qu'elle est plus longue (1).

Mais, une fois ce résultat obtenu, il ne faudra guère en attendre d'autre, et vraisemblablement on n'ira pas plus loin.

(1) Pour le dire en passant, je suppose — un peu gratuitement, il faut l'avouer — que cette durée serait plus longue ; car nous sommes, à l'état normal, dans des conditions *optima* de réactions. Probablement toute altération de l'état normal modifie nos réponses motrices dans le sens d'une moindre rapidité et d'un moindre travail.

L'autre genre de recherches expose à des mécomptes graves, et il se peut fort bien qu'on ait travaillé pour peu de profit pendant des années et des années : car rien ne permet d'affirmer que le problème dont on s'est posé la solution est soluble actuellement. Je vais plus loin ; il est admissible — sans qu'on m'accuse pour cela de désespérer de la science — que le problème soit à tout jamais insoluble, sous la forme que nous lui aurons donnée.

Et alors l'investigateur, quand il entreprend un travail, se demande si sa recherche aboutira : ou *douteusement* à un *grand* résultat, ou *certainement* à un résultat positif et *minime*. C'est affaire à lui de choisir quel parti il va prendre.

Heureusement il se trouve assez de savants pour que les deux ordres d'investigation puissent être entrepris, et je suis certain qu'en ce moment même, dans les divers laboratoires de physiologie ou d'histologie, ou de psychologie, on cherche à savoir quel est le siège de la conscience, si elle a un siège central, et comment se modifie par la pensée une cellule cérébrale, dans sa structure propre ou dans ses relations avec les autres cellules.

N'oublions pas que l'acte réflexe, qui est le type simplifié de toutes les opérations de l'esprit, est par lui-même très mystérieux encore. Pour ne citer qu'un seul fait, y a-t-il un pouvoir de discernement dans la moelle épinière ? Lorsqu'elle reçoit telle ou telle excitation, la moelle réagit-elle différemment suivant la *qualité* de cette excitation ? C'est là, à ce qu'il semble, une notion qui devrait être élémentaire, puisque la moelle est mille fois moins compliquée que le cerveau. Eh bien ! nous ne sommes pas en état de faire une réponse précise à cette question, tant nos connaissances sur l'essence même de la psychologie — à savoir le rapport de la conscience avec la cellule vivante — sont limitées !

Pourtant il est très probable qu'il y a un étroit rapport entre l'âme et le corps. Sans rien préjuger sur la nature intime de la *psyché*, sans même oser dire qu'elle est forcément liée au corps, malgré la vraisemblance de cette

hypothèse, nous pouvons hardiment affirmer qu'à toute modification de la pensée est lié un changement du *substratum* de la pensée. Point de pensée sans cerveau ; tel est le *postulatum* des psycho-physiologistes. Mais, hélas ! ils ne peuvent guère aller au delà, et quand on leur demande dans quelles cellules siège cette pensée, et comment se modifient les cellules qui pensent, et par quelles voies la pensée se propage, et quelles forces physico-chimiques sont mises en jeu par elle, ils ne peuvent répondre que par un douloureux silence.

Il est permis d'espérer que l'avenir dissipera cette incertitude.

IV.

Le chapitre de la psychologie occulte est aussi celui qui, à mon sens, nous réservera les plus fécondes surprises. Je sais que, sur ce point, j'ai le très profond regret de me trouver en désaccord avec le professeur Sergi, notre illustre président. Mais je connais trop son libéralisme et son amour de la science, pour supposer qu'il prendra en mauvaise part la défense très énergique que je ferai des recherches dites occultes.

Et tout d'abord je voudrais bien me délivrer de ce fâcheux mot d'occulte ; car occulte veut dire caché, secret, inconnu. Toutes les sciences ont été occultes à leurs débuts : il n'y a donc pas de psychologie occulte, et on me permettra de préférer le mot de *métapsychique*, pour lequel j'ai une tendresse paternelle.

Il me paraît bien que nous aurions grand tort de négliger les ébauches de la métapsychique ; car on peut prévoir que dans quelques années elle aura conquis sa place au soleil. Elle aura ses méthodes, ses démonstrations, ses traités classiques, grâce auxquels elle pourra sans doute, comme ses devancières, barrer la route aux sciences nouvelles non constituées encore.

L'exemple du somnambulisme doit toujours être devant nos yeux.

Dès 1780 on avait observé que des pratiques diverses déterminent un état physiologique et psychologique spécial appelé magnétisme animal, ou somnambulisme. Mais la science officielle, malgré les faits innombrables, les démonstrations, les mémoires, les livres, les journaux, malgré l'opinion publique, parfois plus éclairée que la science, s'est refusée à en admettre la réalité jusqu'en 1875. A cette époque j'ai eu la bonne fortune, étant encore tout jeune étudiant, de pouvoir faire — et cela, à ce qu'il semble, d'une manière définitive — entrer le phénomène du somnambulisme provoqué dans le groupe des phénomènes indiscutés, classiques, si bien qu'aujourd'hui personne ne doute plus de sa réalité.

Il se peut que cette même réaction se produise pour les phénomènes métapsychiques; car certains faits sont établis, et d'autres sont annoncés, par tant d'observateurs divers venant de tous les points du globe, que nous pouvons difficilement admettre qu'il y a là une colossale illusion, ou, si l'on préfère, une colossale et universelle mystification.

Assurément les multiples observateurs, qui nous racontent des histoires de maisons hantées, de fantômes, de lévitations, de prédictions, de guérisons de maladies, de transmutation de la matière, d'apports et d'autres bizarres manifestations, ne sont pas tous des observateurs exacts et attentifs. Leur croyance fait tort à leur esprit critique; ils ont la foi plutôt que le raisonnement; et ils soumettent à une assez dure épreuve ceux qui essayent de dégager la vérité des élucubrations confuses qu'ils nous fournissent. Pourtant il serait injuste de leur refuser tout crédit, sous prétexte que leur opinion n'est pas l'opinion des savants officiels. William Crookes, Russell Wallace, Zöllner, Lombroso, ne sont pas des nullités, et je m'imagine que la plupart d'entre nous seraient légitimement fiers d'avoir le même bagage scientifique que le moindre d'entre eux. Ce n'est pas que je m'incline devant l'autorité, et que je veuille répéter le fameux mot qui a tant retardé la science : *Magister*

dixit. Mais enfin ni William Crookes, ni Russell Wallace, ni Zöllner, ni Lombroso ne méritent d'être mis à l'écart, comme indignes de rentrer dans le cercle étroit des purs savants.

Ce n'est pas l'opinion du professeur Wundt : et il y a déjà plusieurs années il s'est élevé avec assez de verve contre des expériences faites avec quelques personnes nerveuses ou malades, expériences misérables, dit-il, dont on prétend tirer des conclusions sur la grande nature universelle.

« Il y a deux mondes, dit-il ironiquement : un grand monde universel régi par des lois qu'ont découvertes Copernic, Galilée, Newton et Helmholtz ; et un autre petit monde, composé de quelques jeunes filles fantasques et hystériques, qui a de tout autres réactions. Eh bien ! mon choix est fait, et je préfère ce grand monde à ce petit monde. »

M. Wundt aurait peut-être raison s'il avait réussi à découvrir une véritable contradiction entre ces deux mondes ; mais le savant psychologue peut être rassuré. Deux faits vrais ne se contredisent point, et, si la contradiction est apparente, c'est la faute de notre ignorance. Que l'on démontre la réalité des fantômes et de la prémonition, cela n'enlèvera absolument rien à la loi de l'attraction. Que la télépathie soit démontrée, la formule des oscillations du pendule restera la même. Est-ce que la découverte du radium, qui a tant ajouté à nos connaissances sur la nature de la matière, a rien enlevé à ce que la chimie nous avait appris sur les combinaisons de l'iode ou du fer ?

Ces petits mondes, que M. Wundt traite avec un aristocratique dédain, ne sont pas tant à dédaigner. Un fragment de pierre magnétique, qui attire le fer, est un bien minuscule monde qui paraît en contradiction avec toute autre matière connue. Et pourtant que de grandes découvertes cependant a provoquées ce petit morceau de métal ! Nous lui devons l'électricité tout entière.

Le radium, dont il n'existe peut-être en tout que 2 grammes bien isolés, n'est pas un monde bien vaste. Or on a observé avec ces 2 grammes des phénomènes qui semblent contredire

le grand monde de l'attraction universelle. M. Wundt va-t-il mépriser le petit monde du radium, sous prétexte qu'il est minuscule et qu'il renverse les lois établies, en se permettant de produire de l'énergie, sans que sa constitution chimique se modifie ? Si M. Wundt était conséquent, il dirait que les phénomènes découverts sur le radium ne doivent pas rentrer dans le cadre de la science.

Pour ma part, je ne me crois pas autorisé à ce dédain, et je pense que les faits de la métapsychique, s'ils sont vrais, doivent être étudiés loyalement, méthodiquement, sans hostilités comme sans faveur — *sine ira ac studio*.

Il ne s'agit pas de savoir s'ils concordent ou non (en apparence) avec les faits connus, mais s'ils sont véritables. Il ne s'agit pas de savoir s'ils sont observés sur un petit monde ou un grand monde, mais s'ils sont vrais ou faux. Toute la question est là ; et le seul moyen de la juger est d'en faire l'étude.

Or, sous peine de ridicule présomption, on ne peut décider de la vérité ou de la fausseté d'un fait qu'après avoir expérimenté.

Telle est, suivant ma très humble opinion, une des voies dans lesquelles devra s'engager la psychologie de l'avenir ; car cette voie sera féconde. Elle nous ouvrira des horizons imprévus. De vastes domaines, qui nous étaient fermés, s'ouvriront devant nous.

Je n'ignore pas tout ce que ces faits ont d'étrange. Mais il ne faut pas se laisser effrayer par ce qui est étrange. Le devoir du savant est précisément de ne pas se laisser éblouir par la science du passé et de concevoir la science de l'avenir. Car si nous consultons l'histoire des sciences, nous verrons que toute découverte, à ses débuts, a été traitée, suivant les temps, d'erreur, de folie ou de crime.

Et il ne pouvait en être autrement ; car ce qui caractérise une découverte, c'est qu'elle est imprévue, inattendue, nouvelle ; elle contredit l'opinion commune ; elle est en désaccord avec l'enseignement classique officiel. Autrement elle ne serait plus une découverte.

Aussi, dès qu'elle apparaît, trouve-t-elle aussitôt des milliers de contradicteurs. Même lorsqu'elle est très évidente, elle n'est pas acceptée; et il faut de longues discussions, des suppléments de preuves toujours renouvelées pour la faire admettre : car nous nous résignons difficilement à croire que nous avons vécu jusqu'à présent dans l'ignorance, et que nous affirmions des erreurs.

Nous ne pouvons pas concevoir qu'un moment viendra où toute notre science sera devenue enfantine, ridicule. Nos ancêtres, les savants du dix-septième siècle, n'étaient pas des imbéciles, et cependant ils ne soupçonnaient rien de ce qui est élémentaire aujourd'hui. Un écolier de quinze ans est dix fois plus savant que Galilée, Newton et Lavoisier tout ensemble. Va-t-on en conclure que Galilée, Newton et Lavoisier étaient des sots ? Comment eussent-ils pu connaître la photographie, l'électrodynamisme, la théorie des microbes, le téléphone ?

On suppose, il est vrai, que les progrès de la science vont s'arrêter, et qu'il n'y a plus de phénomènes nouveaux *essentiels* à découvrir. Mais c'est là une supposition qui me paraît puérile, et je croirais volontiers que l'avenir est plus riche en découvertes à faire, que le passé n'est riche en découvertes faites.

On peut prendre la comparaison suivante pour se rendre compte de la relation qui existe entre les découvertes anciennes et les découvertes futures.

Imaginons une sphère dont le volume représente les découvertes et les connaissances acquises. Il est clair que le volume de cette sphère va en grandissant chaque jour. Mais, si vaste qu'elle soit, elle sera toujours infiniment petite par rapport à ce qui est à connaître, c'est-à-dire à l'espace sans bornes qui l'entoure. Or les découvertes à faire se feront toujours à la limite de la sphère et de l'espace ambiant ; de sorte que, si les connaissances acquises sont représentées par le *volume* de la sphère, les connaissances à acquérir immédiatement sont représentées par la *surface* de la sphère.

On comprend tout de suite que les données scientifiques à acquérir immédiatement vont en croissant avec la masse des connaissances acquises.

Et de fait, si l'on approfondit un peu ces questions, on voit aussitôt que notre science — cette science dont nous sommes si fiers — n'a pas encore donné l'explication des choses qu'elle prétend connaître. Les phénomènes auxquels nous assistons, et dont nous croyons avoir découvert les lois, nous sont incompris; et les lois ne sont pas des lois, mais des *conditions* générales.

Ce qui nous étonne, ce qui nous paraît absurde, ce n'est pas le phénomène incompris — car nous n'avons rien compris à rien — c'est le phénomène inhabituel. Un fait est vraisemblable, parce que nous l'avons vu souvent, et aucunement parce que nous l'avons compris, puisque tous les phénomènes de la nature sont incompris. Nous ne nous étonnons pas de voir une pierre tomber; car nous y sommes habitués. Et pourtant, encore que nous ayons pu mettre en formule des conditions de la gravitation, nous n'avons pas la plus faible idée de son mécanisme et de sa cause.

On peut donc ranger les faits — aussi bien les faits de la psychologie que ceux des autres sciences — en deux groupes: 1° ceux qui sont habituels; 2° ceux qui sont rares et exceptionnels. Un jour viendra où les faits exceptionnels attireront l'intérêt des chercheurs autant que les faits ordinaires.

J'aurais assurément bien des récits curieux à vous faire sur ces phénomènes métapsychiques. Mais je ne veux pas abuser de votre indulgence. D'autant plus qu'il faut être très prudent dans l'*affirmation* des vérités nouvelles. Le devoir de la science est d'être, 1° très hardie — d'une hardiesse sans limites — dans les hypothèses; 2° très prudente — d'une prudence impitoyable — dans les affirmations.

Je crois me conformer à ce double principe, également rigoureux, en vous recommandant d'une part de ne pas

négliger l'étude des phénomènes métapsychiques ; car il me semble bien que l'avenir de la psychologie est attaché à leur découverte ; d'autre part, en adjurant ceux qui y consacreront leurs efforts, d'y mettre prudence et patience.

Donc, puisque nous parlons de l'avenir de la psychologie, il me semble bien que nous pouvons dire : *L'avenir est aux audacieux.*



CAMILLE FLAMMARION

Apparition d'un mort à trois personnes peu de temps après le décès

Un recueil scientifique bien connu des astronomes, *English Mechanic and World of Science*, a remis récemment en discussion la question des spectres et des vêtements dont ils s'affublent. Lorsqu'il s'agit d'hallucinations, rien de plus simple. On peut s'imaginer voir un fantôme lorsqu'il n'y a aucune réalité objective, et le voir tel qu'on l'a connu vivant, avec des habits provenant d'un tailleur ou d'une couturière, sortant de la Belle Jardinière ou des Galeries Lafayette ; mais si l'on suppose le spectre réel, la difficulté est tout autre et peut facilement friser le ridicule.

En dehors de la fraude, de la supercherie, des mystifications si fréquentes dans cet ordre de choses, nous pouvons faire trois hypothèses pour expliquer les apparitions : 1° Ce peut être là de simples hallucinations, de pures illusions de la vie sans aucune intervention d'esprit (vivant ou mort) ; en général, c'est ce qui arrive : il n'y a rien ; 2° la vision peut être produite par l'action d'un esprit (vivant ou mort) sur le cerveau ou sur l'esprit de celui qui reçoit la manifestation, sorte de télégraphie sans fil agissant d'un point à un autre. Dans ce cas, il n'y a pas, non plus, de fantôme réel. C'est le cas général de la télépathie ;

X.

3° nous pouvons enfin admettre l'existence réelle des fantômes apparus. Mais pourquoi ces spectres sont-ils habillés?

La décence ! répliquera-t-on. Elle pourrait être sauvée, semble-t-il, sans ces tissus bizarres et inexplicables, qui ne peuvent sortir d'aucune fabrique. Une condensation de fluides paraîtrait plus acceptable, même vague et informe, qu'un corps vêtu de draperies quelconques, et qui font toujours penser à quelque truc, lors même que l'apparition se produit dans des conditions telles que toute hypothèse de supercherie doit être écartée.

Je partage donc l'opinion des écrivains anglais qui regrettent « the clothes and vesture of ghosts ». Mais ce n'est pas une raison pour ne pas admettre ces apparitions lorsqu'elles offrent des caractères d'authenticité, tels que ceux du récit que voici. La traduction que je vais donner est textuelle (*English Mechanic* of July 20, 1906).

« Pour un grand nombre de personnes, l'apparition d'un « fantôme » ne devant, en aucun cas, être considérée comme une réalité, l'idée de « revenant » qu'elle inspire est simplement absurde et ne peut être accueillie que par des moqueries et des railleries. Ainsi pensent ceux qui se targuent de leurs goûts, de leurs aspirations scientifiques et de l'infaillibilité de leur jugement, bien qu'en vérité cette attitude soit tout à fait anti-scientifique. Rejeter à priori et railler une catégorie de phénomènes parce qu'on ne les comprend pas, et nier leur réalité parce qu'elle reste encore enveloppée de mystère, une telle manière d'agir est sûrement indigne d'un esprit vraiment scientifique. Lorsque d'éminents savants comme le professeur Crookes et Sir Oliver Lodge — pour ne citer que ceux-ci — sont convaincus de l'évidence de ces phénomènes, ce seul fait ne devrait-il pas immédiatement imposer silence à ceux qui, audacieusement, affirment que nul savant ne peut raisonnablement croire à de telles choses ?

« On a objecté, il est vrai, que les vêtements dont s'affublent les fantômes montrent tout de suite l'irréalité des

apparitions, et alors la question se pose : pourquoi est-il nécessaire que le fantôme se présente vêtu comme un être vivant, dans un costume qui nous est familier et connu ?

« La réponse qui nous vient aussitôt à l'esprit est que c'est afin de se faire reconnaître. Si l'être désincarné se manifestait sous quelque forme inconnue, le but de son apparition, dans la plupart des cas, serait manqué. Parfois, la vision est soulignée d'un trait caractéristique, accentuant la personnalité, ou attirant spécialement l'attention de l'observateur sur l'identité du fantôme ou sur quelque chose se rapportant à la mort ou à la vie terrestre du trépassé.

« Certes, il est facile de supposer que l'apparition et les vêtements sont purement subjectifs et créés dans l'imagination par un souvenir de l'observateur. Mais cette hypothèse est tout de suite combattue par de nombreuses observations de cas très authentiques dans lesquels le fantôme présentait sur le corps des blessures *dont l'observateur n'avait pas eu connaissance antérieurement*, ou a paru vêtu d'habits que le témoin ne lui avait jamais vus. Or, après enquête, on constata que ces blessures et ces vêtements n'étaient pas l'effet d'une hallucination de l'observateur, mais qu'ils avaient effectivement existé. Pour de plus amples détails sur ces cas assez nombreux, je renverrai le lecteur à *The Records of the Society for psychical Research*, et aussi au très précis et remarquable ouvrage *Human Personality and its survival after Bodily Death*, par Myers, dans lesquels de scrupuleuses observations démontrent clairement l'existence de la vie future à l'esprit impartial auquel ces révélations enseignent que la mort *n'est pas le terme de la vie humaine*.

« Le vrai rôle du savant est d'observer patiemment ces étranges manifestations, appelées surnaturelles, à défaut d'un mot plus juste, et *qui se présentent à nous inopinément*.

« Ces événements n'ont pas lieu régulièrement, quoique probablement pas une semaine ou même peut-être un jour ne se passe sans que quelques manifestations de ce genre ne

se produise. Personnellement, je suis en mesure d'ajouter une observation qui m'est propre, au sujet si controversé des vêtements des fantômes. J'ai soigneusement vérifié tous les détails et fait écrire les témoignages qui, si cela était nécessaire, pourront être encore certifiés par deux autres personnes. Bref, voici les faits :

« Le vendredi 10 janvier 1879, au soir, j'allai me reposer de bonne heure. M'étant éveillé au milieu de mon premier sommeil, je vis, par la fenêtre regardant au sud, la lune dont les éclatants rayons éclairaient ma chambre. Aussitôt, mes regards furent attirés vers les panneaux d'un placard, faisant partie du mur, et qui servait d'armoire. Comme je reposai, en suivant des yeux la lumière lunaire qui illuminait le mur est de ma chambre dans lequel était situé le placard, en fixant mon attention de ce côté, je vis soudain une forme apparaître en face de moi, sur les panneaux de l'armoire. Indistincte d'abord, elle devint graduellement de plus en plus nette, jusqu'au moment où je reconnus le visage de ma grand'mère. Je l'observais depuis quelques secondes, lorsque la vision s'effaça lentement et disparut dans la lumière lunaire. Une particularité me frappa et se grava dans mon esprit, c'est que ma grand'mère était coiffée d'un bonnet à l'ancienne mode, gaufré ou coquillé. Je ne fus nullement effrayé, et croyant être le jouet d'une illusion, causée par la lumière lunaire, je me retournai et m'endormis de nouveau.

« Le lendemain matin, au premier déjeuner, je commençais à raconter l'apparition de la nuit, quand mon père, à ma grande surprise, s'éloigna de la table brusquement, très agité, et quitta hâtivement la salle, en laissant son déjeuner presque intact. Comme il se dirigeait vers la porte, je le regardai avec étonnement, disant à ma mère : « Qu'a donc mon père ? » D'un geste, elle m'enjoignit le silence. Lorsque la porte fut refermée, je répétai ma question. Alors ma mère me répondit : « Charles, je vais vous conter la chose la plus étrange dont j'ai entendu parler. Ce matin quand j'ouvris les yeux, votre père m'informa qu'il

s'était éveillé dans la nuit, et qu'il avait vu sa mère debout près de son lit, mais lorsqu'il s'était soulevé pour lui parler, elle avait disparu.

« Cette scène et cette conversation eurent lieu vers 8 h. 30, le matin du samedi 30 janvier. Or, avant midi, nous reçûmes un télégramme nous annonçant que mon aïeule était morte pendant la nuit. Mais l'affaire ne finit pas là, car mon père apprit ensuite que sa sœur, qui habitait à environ 30 kilomètres de chez nous, avait vu apparaître ma grand'mère, peu de temps après sa mort. Ainsi *trois* personnes eurent, *indépendamment l'une de l'autre*, la même vision, qu'elles attribuèrent à une hallucination.

« Que cette apparition ait été celle d'une personne passant par ce changement que nous appelons la mort, cela n'est pas douteux étant donné le moment où eut lieu la triple apparition. Je me souviens parfaitement que mon père nota l'instant précis de la vision, à 2 heures du matin. Je ne me levai pas pour voir l'heure, mais je m'en rendis compte approximativement. La maison est exposée au midi et la fenêtre de la chambre dans laquelle je dormais s'ouvre aussi au sud.

« Quand je me suis mis en devoir de vérifier les détails, j'ai demandé à M. Wesley, secrétaire de la Société Astronomique Royale de Londres, de me donner l'heure du passage au méridien de la Lune, dans la nuit du 10 au 11 janvier 1870. Le temps obtenu par *The Nautical Almanac*, pour cette année-là, était 14 h. 19 minutes, c'est-à-dire 2 h. 19 du matin. Quand la lune est au méridien, les deux murs est et ouest sont également illuminés ainsi que le mur nord, du fond de la chambre. Par conséquent, je suis certain que la lune était non loin du méridien, au moment de l'apparition, et qu'il était environ 2 heures du matin, ce qui confirme d'une manière remarquable le temps noté par mon père. Ma tante a aussi placé l'instant de l'apparition dont elle fut témoin, *après* la mort, qui *eut lieu à minuit quinze minutes*, prouvant ainsi qu'il ne s'agissait pas d'une manifestation télépathique ou subjective, se produisant avant

ou au moment même du décès, mais d'une apparition réellement objective ayant lieu *après* que la vie eut quitté le corps ; et, dès lors, on peut conclure que la trépassée, quoique apparemment morte, était suffisamment *vivante* quelques heures plus tard, pour se manifester à différentes personnes séparées les unes des autres par des distances considérables.

« Pour en revenir au sujet du « vêtement des apparitions », je rappelle que je décrivis seulement à mes parents la vision, telle que je l'avais eue, sans essayer de vérifier l'accoutrement et les accessoires qui m'avaient frappé. Il y a quelques semaines, dans le but d'obtenir des détails précis sur ce mystère, j'écrivis à mon oncle (ma tante a quitté ce monde en 1900) lui demandant de me préciser certains points intéressants, et lui envoyant un croquis de ma vision, fait de mémoire. Je ferai remarquer que je n'avais jamais communiqué antérieurement avec lui à ce sujet, et, d'autre part, que je n'avais pas vu ma grand'mère depuis plusieurs années lorsqu'elle mourut.

« Voici un extrait de la réponse que je reçus :

« Je puis certifier l'exactitude de ces détails, car votre grand'mère mourut dans ma maison le samedi matin, 11 janvier 1879, à minuit 15 minutes. Elle entra en agonie le vendredi et rendit le dernier soupir un peu après minuit, ainsi que je l'ai consigné, en ce temps, en tête de mon agenda. Ma fille et moi, nous nous rappelons bien en quels termes ma femme nous raconta l'apparition dont elle fut témoin.

« Vous me demandez si l'esquisse du bonnet que vous m'envoyez offre quelque analogie avec la coiffure mortuaire de la défunte. La ressemblance est *frappante*. C'est bien là le bonnet gaufré que porta votre grand'mère tout le temps qu'elle fut malade et lorsqu'elle mourut, de même que votre description du fantôme *s'accorde entièrement* avec l'aspect de la mourante, au moment où elle s'éteignit. Ceci est l'expression de la simple vérité et je puis, si cela est nécessaire, certifier ces détails sous la foi du serment. »

« En ce cas, il est démontré que le « vêtement », c'est-à-dire le bonnet que je n'avais jamais vu avant l'apparition, existait objectivement.

« Mon père n'est plus, depuis 1885 ; mais ma mère vit encore et se rappelle nettement toute la scène dont elle fut témoin. Voici la scène par laquelle elle confirme les points essentiels :

« J'ai soigneusement lu le récit de mon fils, concernant l'étrange vision qu'il eut, ainsi que mon défunt époux, docteur Tweedale. Je me souviens parfaitement comment mon fils nous décrivit l'apparition et mon mari me fit part de sa vision. Je me rappelle parfaitement que nous fûmes informés par ma belle-sœur du phénomène qui l'avait frappée, dans la même nuit. »

« Le fait que je viens de rapporter présente tant de garanties d'authenticité qu'on ne saurait, je pense, le regarder comme suspect. Je conseille aux incrédules de prendre connaissance des faits remarquables contenus dans *Human Personality* de Myers et aussi de ceux décrits dans *The Proceedings of the Society for Psychical Research*, seize volumes que l'on peut consulter utilement. A ceux de mes lecteurs qui désireraient approfondir ces troublants problèmes avec un *vrai* savant, je nommerai Sir W. Crookes, Sir Oliver Lodge, ainsi que plusieurs autres éminents membres du Conseil de la Society. Quoi qu'il en soit, je constate qu'il y a beaucoup de phénomènes très intéressants et très authentiques qui restent inexplicés. »

RÉV. CHARLES TWEEDALE.

Membre de la Société royale astronomique de Londres.

Il m'a paru utile de présenter à nos lecteurs cette relation tout entière. Elle diffère de celles que j'ai publiées dans mon ouvrage, *l'Inconnu et les problèmes psychiques*, en ce qu'il ne s'agit pas seulement d'une manifestation de *mourant*, mais d'une manifestation de *mort*, qui a eu lieu environ une heure trois quarts après le décès, et a été vue indépendamment par trois personnes.

Quelle en est l'explication ?

Evidemment ici, la fraude n'a aucune part possible.

Dans l'état actuel de notre ignorance sur la constitution de la matière, sur la nature de l'énergie et sur l'essence de l'esprit, les tentatives faites pour constater si les apparitions existent ou non ne peuvent qu'être approuvées par tous les amis de la vérité, et nous devons féliciter M. Tweedale d'avoir fait connaître cette triple observation.

L'illusion, l'hallucination, de trois témoins indépendants l'un de l'autre est difficile à admettre. Mais est-elle impossible ?

Ne pourrions-nous penser que la famille avait quelque inquiétude sur la santé de la vieille grand'mère, que trois de ses membres ont pu la voir en rêve et avoir ensuite une même hallucination ?

Cette triple apparition ne pourrait-elle aussi s'expliquer par la télépathie ?

Nous savons maintenant, à n'en pouvoir plus douter, qu'un être vivant peut agir à distance sur un autre être vivant, se manifester à lui sous une forme ou une autre, et sans doute par impression hallucinatoire sur le cerveau. Nous en possédons un nombre respectable — et irrécusable — d'exemples authentiques. La différence ici gît dans le retard d'une heure trois quarts entre la cessation de la vie et l'apparition. Mais est-il impossible que l'impression produite ait été différée, retardée, dans les cerveaux par une cause quelconque ? La communication pourrait n'avoir pas été instantanée, surtout sur des personnes endormies, et ne s'être ouvertement manifestée qu'à leur réveil. L'observation de M. Tweedale est tout à fait intéressante. Elle ne prouve pas sans réplique l'objectivité, la réalité du fantôme. Mais elle mérite considération, mon savant collègue de la Société royale astronomique de Londres étant un esprit pondéré, accoutumé aux études scientifiques. Il me semble donc que ce cas est particulièrement digne d'être inscrit dans nos annales.

P. S. — L'hallucination de trois personnes séparées, voyant l'apparition sous la même forme, avec ce même bonnet, est bien peu probable.

Ce bonnet m'ennuie. Mais ne serait-ce pas *l'image* qui apparaît, par une sorte de projection ? Quand nous pensons à nous, à nos personnes, nous ne nous voyons pas nus, mais vêtus tels que nous en avons l'habitude. Ne pouvons-nous projeter notre image hors de nous ? Dans ce cas, les vêtements s'expliqueraient, au moins pour les vivants et pour les défunts de date récente.

C. F.



M. J. ARTHUR HILL

Qu'est-ce que la Télépathie ?

Dans toute l'histoire de la science il est à noter que, généralement, les faits nouveaux ont été d'abord rejetés comme étant ridicules, puis acceptés comme étant la chose la plus naturelle du monde. Galvani recevait le sobriquet du « Maître de danse des grenouilles », et les savants plaisantaient à ses dépens. Aujourd'hui, la nouvelle force qu'il aidait à découvrir est si familière, même à l'homme le moins instruit, que tout phénomène physique particulièrement inexplicable est expliqué avec légèreté comme étant « probablement dû à l'électricité ».

Dans le domaine de la recherche psychique, la même chose est arrivée pour la télépathie. Depuis longtemps rejetée par les hommes — quelques-uns en doutent même aujourd'hui — elle est actuellement reconnue par la majorité des investigateurs comme étant un fait de la Nature, fait vrai et presque banal. Et MM. Hudson et Podmore « expliquent » toutes les merveilles psychiques par la « télépathie », tout comme le commun des hommes explique les merveilles physiques par « l'électricité ». Il est facile de prendre l'habitude de croire que nous avons « expliqué » un mystère quand nous n'avons rien fait que de lui donner un mot nouveau et harmonieux.

Demandons-nous ce que nous voulons dire exactement par ce terme : « Télépathie ».

Le mot a été inventé par Myers, en 1882. Il l'a défini comme « la communication des impressions d'un esprit à un autre esprit, indépendamment des voies reconnues des sens ». Étymologiquement, le mot veut dire : « Sentir à distance. » Mais, puisque ce simple sens étymologique couvrirait aussi les faits de la clairvoyance et de la télésthésie, Myers le développait et en donnait une définition plus complète pour différencier et préciser. L'inventeur d'un mot a le droit de le définir, et nous pouvons prendre la définition de Myers comme la seule qui peut légitimement être donnée au terme : Télépathie. Il y a plusieurs points qu'il convient de noter en connexion avec cette définition.

Le plus important de ces points est le fait que *la télépathie n'est pas un procédé*. C'est un nom pour un prétendu fait ; il ne comprend aucune induction sur la manière dans laquelle ce fait a pu se produire. Le prétendu fait est qu'une communication a lieu entre deux ou plusieurs intelligences ; mais *comment* a lieu cette communication ? Nous n'en savons rien.

Toute supposition sur les « vagues cérébrales » et les « vibrations d'éther » dans la conception de la télépathie est absolument illégitime.

A vrai dire, Myers est allé un peu trop loin quand il a permis à sa définition d'embrasser cette supposition. Le fait qui attendait un nom était le suivant : un état psychique est né dans l'esprit de « A » — disons un graphique ou une apparition véridique — qui paraît être inexplicable, si on ne fait pas la supposition qu'il a pour cause un état psychique dans l'esprit de « B ». Peut-être eût-il été préférable de désigner le fait et de laisser de côté la supposition de communication ; car, suivant la théorie de la prédestination ou de « l'harmonie pré-établie » — pour donner un sens quelque peu nouveau à un vieux terme — un certain état psychique peut naître en « A » en même temps qu'un certain relatif état psychique paraît en « B » ; et l'un peut ne pas être la cause de l'autre. Par exemple : la ressemblance psychique entre cousins n'est pas due à une communication

de l'un à l'autre; c'est le résultat de faits pré-existants : leur descendance d'un côté des mêmes aïeux. Dans un sens beaucoup plus complexe et incompréhensible, il peut exister des ressemblances pareilles entre les pensées de « A » et de « B » à certains moments, sans qu'il y ait de communication entre eux. Mais tout ceci peut être de la prudence inutile — et de fait c'est tout simplement une supposition — et nous pouvons prendre la supposition de Myers comme justifiable et considérer que, dans les cas de « télépathie », il y a une vraie communication, qui se fait d'une façon inconnue, entre deux intelligences.

Mais si la télépathie est le nom d'un prétendu fait et pas le nom d'un procédé connu, il s'ensuit que c'est douteusement légitime d'expliquer, par son aide, des phénomènes incompréhensibles. Faire cela, c'est expliquer l'inconnu par l'inconnu. Il est permis de dire que tels phénomènes semblent indiquer la communication entre esprit et esprit — comme dans les expériences de graphiques, etc. — et d'appeler les phénomènes « télépathiques »; il est également permis de supposer, provisoirement, une telle communication dans le cas d'une apparition véridique; mais il n'est pas permis de dire que la supposition, dans le dernier cas, est appuyée et fortifiée — même si peu que ce soit — par la supposition dans le premier cas.

Le fait, c'est la coïncidence — le conjointement fortuit — des états psychiques, en apparence en rapport l'un avec l'autre, dans deux ou plusieurs intelligences : la *cause* de ce fait est aussi inconnue dans le cas de l'un que dans l'autre. Nous supposons une cause — une communication d'un cerveau à un autre cerveau — et, en ce qui concerne la télépathie expérimentale entre personnes à proximité l'une avec l'autre, cette cause suppose une sorte de caractère raisonnable factice, parce que la communication par les voies ordinaires est simple et facile étant donné certaines conditions. Je puis soulever dans l'esprit de mon ami la conception d'un triangle en lui en montrant un, et il ne paraît pas merveilleux de pouvoir causer un état mental pareil

par d'autres moyens même inconnus, tant que je suis à côté de mon ami. L'analogie des méthodes normales ordinaires paraît obscurcir un peu l'étrangeté de ce qui est nouveau et inconnu, les conditions de leur exercice étant les mêmes.

D'un autre côté, dans le cas d'une hallucination véridique où l'*agent* supposé se trouve à une grande distance du récipient, la communication entre esprit et esprit *paraît* quelque chose de bien plus merveilleux ; car, dans ce dernier cas, les conditions sont telles que la communication par les voies sensorielles ordinaires, telles que nous les connaissons, est impossible ; et il y a ainsi un affaiblissement ou une destruction de l'analogie entre l'inconnu et le connu. Mais — en faisant la supposition que la méthode inconnue de la communication est la même quelle que soit la distance entre l'agent et le récipient — il est clair que le fait de la communication est tout aussi merveilleux dans un cas que dans l'autre. Et il est par conséquent inadmissible de chercher à expliquer ou à amoindrir la merveille de la télépathie à longue distance par une allusion aux communications en apparence — seulement en apparence — moins merveilleuses de graphiques entre des personnes qui se trouvent au même endroit. L'un n'explique pas l'autre ; ce qu'il nous faut, c'est l'explication des deux. Et prétendre « expliquer », par exemple, les communications de « G. P. » ou les hallucinations véridiques, ou les cas de hantises, par un rapport avec la télépathie des divers agents — qui, d'ailleurs, ne sont pas des agents conscients — est, à ce qu'il me semble, une façon de procéder tout à fait inexcusable et non-scientifique.

Il « explique » en faisant allusion à d'autres faits qui, en réalité, ont besoin eux-mêmes d'une explication ; et nous voilà tout aussi profondément plongés dans l'obscurité que jamais. Comme nous l'avons déjà remarqué — et on ne peut guère trop insister — la télépathie n'est qu'un nom pour la coïncidence — apparemment due ni à une influence sensorielle normale, ni au hasard — de certains états

psychiques apparemment en rapport l'un avec l'autre ; en plus, la supposition d'une connexion causale entre eux. Ce n'est pas un nom pour un procédé connu et il n'explique rien.

Nous avons dit qu'il n'est pas légitime d'importer dans la conception de la télépathie aucune notion du *modus operandi* de la prétendue communication entre esprit et esprit. Mais tant que nous n'oublions pas que nous ne nous livrons qu'à des spéculations, il nous est permis de nous demander que peut être ce *modus*, si, pour le moment, nous supposons que cette communication a lieu. Il nous faut nous rappeler que nous ne faisons que spéculer et que pas une, mais toutes nos spéculations peuvent être erronées. Pour un cas concret, nous prendrons la soi-disant « trans-férence » d'un graphique : « A » voit un triangle dessiné sur du papier et l'idée d'un triangle se lève dans l'esprit de « B », sans qu'il en prenne connaissance par les voies normales.

Il y a, en apparence, quatre voies à reconnaître par lesquelles cette transmission — si c'est une transmission — peut être effectuée :

1° Par une sorte de vibrations (éthérées ?) mises en mouvement dans le cerveau de « A », lesquelles vibrations vont frapper à un endroit du cerveau de « B » d'une telle façon qu'elles seront interprétées correctement, comme nous interprétons les vibrations dans le receveur d'un téléphone.

2° Par l'action de l'esprit de « A » sur le cerveau de « B ». Si les « mouvements d'objets sans contact » sont possibles, il peut être possible pour l'esprit de « A » de faire mouvoir les molécules du cerveau de « B » d'une telle façon qu'une pensée désirée est évoquée. (Selon cette hypothèse, il nous faudrait créditer le « subliminal » de « A » d'une connaissance étendue de l'anatomie cérébrale ; car le « supraliminal » de « A » ne saurait pas quelles molécules il fallait mettre en mouvement !)

3° Par l'esprit de « B », qui serait capable de voir dans le cerveau de « A » par la clairvoyance et d'en déduire ainsi sa pensée

4° Par la communion directe et incompréhensible d'intelligence avec intelligence dans un monde supra-physique dans lequel l'Espace, comme nous le concevons, serait, peut-être, non-existant.

On peut avancer des objections contre toutes ces hypothèses; et, pour le moment, il est peut-être convenable de s'abstenir de ces spéculations. Le besoin immédiat et pressant, c'est le fait même; il nous faut beaucoup plus de faits, beaucoup plus de cas bien attestés du genre qu'il nous plaît à appeler télépathique, à défaut d'un meilleur terme pour cacher notre ignorance. Peut-être à une époque future, quand une imposante collection de faits sera à notre portée, et quand des progrès de nature à inspirer et à aider auront été accomplis sur des lignes parallèles de la recherche, quelque Newton psychique composera la généralisation longtemps attendue et dégagera la loi, longtemps recherchée, de cette intra-communication mentale.



P.-C. CANDARGY

Docteur ès sciences de l'Université de Paris

Histoire d'une fourrure volée

En poursuivant depuis quelques mois déjà des recherches expérimentales sur les phénomènes psychiques, j'ai assisté à une série de séances médianiques chez Mme M. E. Gordon, née Gilroy, appartenant à une famille écossaise très distinguée, et qui habite un appartement de l'avenue Mac-Mahon, à Paris. C'est au cours de quelques-unes de ces séances que s'est produit l'épisode si bizarre que je me propose de relater.

Dans notre réunion du 12 janvier 1906, nous avons obtenu quelques communications typtologiques d'un certain intérêt au moyen d'un guéridon. La personnalité qui se manifestait dans cette séance, ainsi que dans la plupart des précédentes, ne se faisait connaître que par le signe « A. B. » L'un des traits caractéristiques de ses communications était la fréquente inversion des lettres composant les mots, particularité que l'on rencontre assez souvent dans l'écriture médianique, mais qui n'est pas commune dans des messages typtologiques. Cette personnalité venait même de nous donner des preuves de sa clairvoyance en nous indiquant l'heure juste qu'il était, alors que nous l'ignorions (au moins d'une manière consciente), et en lisant quelques lignes d'un livre que nous n'avions pas sous les yeux.

— Pouvez-vous — demandâmes-nous alors à « A. B. » — retrouver les objets perdus ? Par exemple, une belle zibeline que Madame n'a plus vue depuis quelques mois déjà ? A-t-elle été volée ? Se trouve-t-elle dans son ancien appartement de l'avenue Niel ? Est-elle dans ses garde-meubles, à Bruxelles ? Ou bien dans ses malles, en Écosse ? Nous vous prions de nous le dire, non pas à cause de la valeur de la zibeline elle-même, mais pour l'intérêt scientifique que nous attachons à cette question.

« A. B. » répond que la fourrure (qui était venue à Mme Gordon par l'héritage de sa mère et valait 4.000 francs) n'est ni en Écosse, ni à Bruxelles ; qu'elle n'a pas été perdue, mais se trouve bien à Paris. « Je la chercherai avec quelques-uns de mes amis, — ajoute-t-il —. Mais quelques jours me seront nécessaires pour cela, ayant bien d'autres occupations. »

Sur cela, nous passons à d'autres questions et levons la séance vers minuit.

Au début de la séance suivante (20 janvier), la personnalité « A. B. » se représente pour nous faire connaître les résultats des recherches faites par lui et ses supposés collaborateurs. Ces résultats nous sont donnés typtologiquement en deux langues différentes : anglais et français :

I have found your furs, 39, rue du Louvre, Lluni.

J'ai trouvé votre fourrure, 39, rue du Louvre, Lluni.

Ce fut aussitôt, comme bien on pense, une explosion de joie et d'étonnement parmi nous. On presse « A. B. » de questions ; il répond, toujours au moyen de coups frappés par la table :

« La zibeline a été volée par votre ancienne domestique, vous savez. Elle l'a emportée de l'appartement de l'avenue Niel. Votre homme d'affaires à Bruxelles est honnête ; il n'a rien touché à vos malles. »

« A. B. » nomme en entier la supposée voleuse, Yvonne X..., mais se refuse à dire où elle se trouve. Il ajoute pourtant que la bonne, accompagnée de son amant, a apporté la zibeline chez le fourreur, le 31 mai 1905 ; elle a alors

X..

touché 100 francs. « Maintenant, allez chercher la zibeline à l'adresse indiquée. Elle se trouve chez M. Lluni. Allez le voir lundi, à 11 heures du matin ; il sera là. La zibeline se trouve dans une boîte verte, à laquelle est jointe une note.

D. — Êtes-vous sûr que la zibeline sera trouvée ? — ajoutai-je.

R. — Oui.

D. — Est-ce nécessaire que Madame aille personnellement chez le fourreur ?

R. — Non ; cela viendra plus tard. Allez vous-même d'abord ; vous vous adresserez ensuite au commissaire de police du quartier.

Avant d'entreprendre les premières recherches, j'ai eu soin de mettre M. Ch. Richet au courant de cette curieuse affaire.

Le surlendemain matin (lundi, je ne manque pas de me rendre rue du Louvre. Je cherche le n° 39, où devrait habiter ce M. Lluni, qui a la fourrure volée. Mais, hélas ! ce numéro n'existe pas ; la rue ne possède que 27 numéros ! Je demande si l'on connaît un fourreur habitant rue du Louvre ; on ne sait pas ! Presque découragé, pensant avoir été mystifié par « A. B. », je retourne sur mes pas. A tout hasard, un peu plus loin, je m'adresse une dernière fois à une personne, lui demandant si elle ne connaît point de fourreur rue du Louvre. Elle me répond : « Il y en a un au n° 15, au fond de tel couloir.

Je pénètre dans la cour de l'immeuble portant ce numéro, et je vois en effet devant une porte un tableau en porcelaine sur lequel était gravée en lettres noires l'inscription suivante : ULMANN, marchand de fourrures.

Bien que le nom ne fût pas exactement celui qui avait été donnée dans la communication médianique, je ne doutai point qu'il s'agît bien du fourreur que je cherchais. J'ai dit que « A. B. » avait l'habitude de renverser fréquemment les lettres constituant un mot. Au commencement de cette même séance du 12 janvier, dont nous venons de nous occuper, cette personnalité médiumnique, en communi-

quant une phrase anglaise, avait épelé, parmi autres mots correctement rédigés, les deux mots suivants : « *plmdi fo* », que par le contexte de la période on comprenait aisément devoir signifier « *dimple of* », mais dans lesquels toutes les lettres se trouvent bizarrement déplacées, l'e muet avait même été supprimé. « A. B. » était censé avoir recours à ces sortes de logogripes dans le but de mieux marquer l'indépendance de sa personnalité. Dans le cas qui nous occupe, la première syllable du mot LLUNI, qui nous avait été donné, est évidemment composée de la première syllable du mot ULLMANN, renversée. D'ailleurs, cet étrange mot *Lluni*, a justement l'apparence d'un anagramme.

J'entre dans le magasin, où je me trouve en face d'un commis.

— Bonjour, Monsieur. Pourrais-je parler au patron, M. Ullmann ?

— Attendez un instant, Monsieur : le patron va vous recevoir.

Le patron ne tarde pas, en effet, à se présenter.

— C'est vous — lui dis-je — le chef de la maison ?

— Oui, Monsieur.

— Alors, voici, Monsieur Ullmann, l'objet de ma visite...

— Pardon : M. Ullman est décédé depuis cinq ans déjà ; je suis son successeur. M. Goldsmith.

— Qu'à cela ne tienne. Je viens d'apprendre qu'on vous a apporté une zibeline, dans une boîte verte. Elle coûte 4.000 francs. Elle vous a été vendue par une domestique, accompagnée par un homme. Or cette zibeline appartient à une très grande dame, de la part de laquelle je viens vous la chercher. Elle a été informée de cela par certaines personnes qu'elle a chargées de lui faire la police secrète.

— Tiens ! — me répondit M. Goldsmith. — Comment a-t-on pu savoir cela ? Enfin, je vous dirai que hier, en effet, on m'a porté une belle zibeline dans une boîte verte, comme vous dites. Un monsieur et une dame cherchaient à la vendre pour 800 francs. Je l'estimai 3.500 francs ; malgré

cela, je me suis refusé à l'acheter, même pour 300 francs. Vous savez ; on apporte chez nous, comme chez les bijoutiers, bien des objets volés. Nous ne les achetons pas, car une convention dans ce sens a été passée entre toutes les grandes maisons de fourrures, soit pour l'honneur de la corporation, soit pour d'autres motifs faciles à comprendre. Nous renvoyons les offrants à des courtiers, qui se débrouillent avec les voleurs comme ils peuvent. Donc, pour récupérer votre zibeline, faites ceci. Allez voir le courtier ; voici son nom et son adresse (1). Ne dites pas que vous venez de ma part, mais simplement que vous savez qu'il y a une fourrure d'occasion que vous voudriez acheter. Quand vous l'aurez vue, allez, si vous le voulez, avertir Madame et la police.

Je me rends immédiatement chez le courtier en question, qui habitait rue du Bouloi, tout à côté. Il n'était pas chez lui ; je suis reçu par son fils, qui me montre la zibeline, après l'avoir extraite de la boîte verte qui la contenait, et me dit de revenir le lendemain pour en connaître le prix. Je vois, à côté de la zibeline, une note avec en-tête de Reveillon, le grand fourreur parisien, chez lequel les possesseurs, ou les voleurs, devaient avoir déposé la zibeline, comme il est usage de faire, avec les fourrures, pour les conserver, surtout pendant l'été. Cette note portait bien les chiffres de 3.500 francs et 800 francs comme valeurs initiale et d'occasion ; puis le chiffre 100. Je demande ce que signifie ce dernier chiffre. Mon homme s'embarrasse, sans pouvoir me fournir de raisons nettes ; — en réalité, il devait bien s'agir de la somme qu'on avait donnée au porteur ainsi que la personnalité médianique « A. B. » nous l'avait bien prédit.

Après avoir fixé un rendez-vous avec Mme Gordon, chez le courtier, je me rends chez le commissaire de police, auquel j'explique que nous sommes venus à savoir que

(1) On comprendra sans peine les motifs de discrétion qui nous empêchent de faire connaître cette adresse.

telle zibeline volée se trouve chez le courtier X... Le commissaire me déclare que la plainte doit être présentée directement et personnellement par Mme Gordon. Je me porte donc chez cette dernière et je lui annonce l'heureux résultat de mes recherches, après quoi nous prenons une voiture pour nous rendre au rendez-vous. Le courtier et son fils nous attendent, en grande joie, avec leur fourrure. Ils me prennent de côté pour me demander comment j'avais été informé de « cette belle occasion ». Je réponds, en souriant, que cela ne les regarde point. — Voyons le prix. — 800 francs. — Bon ; nous allons réfléchir, après quoi nous vous ferons connaître notre décision et notre réponse.

Une fois sortis de chez le courtier, Madame me dit :

— C'est sans doute une zibeline volée : oui ; mais elle ne ressemble pas complètement à la mienne. C'est une autre !

Maintenant, deux mots de conclusion.

Il s'agissait d'obtenir une nouvelle preuve établissant que, par leur clairvoyance, certaines personnalités médiumniques seraient à même d'entreprendre de vraies recherches pour venir ensuite nous informer, au sujet d'un événement caché ou lointain, de l'endroit où se trouve un objet perdu ou volé, etc. — faculté dont M. Maxwell, avocat général près la Cour d'appel de Bordeaux, nous a donné une série d'exemples si bizarres quand il raconte, dans son ouvrage sur *Les Phénomènes psychiques*, les faits qui se produisaient dans la famille Vergniat. Cette nouvelle preuve paraît atteinte. Peu importe que la piste suivie par le détective mystérieux ait été fausse ; qu'au lieu d'une zibeline volée, il en ait trouvé une autre qui lui ressemblait. L'essentiel est que les indications fournies sur le fourreur chez lequel la zibeline avait été apportée, malgré les quelques inexactitudes provenant peut-être des communications mal enregistrées ; celles se rapportant à l'homme et à la femme qui avaient offert l'objet volé au marchand ; celles sur la couleur de la boîte contenant la zibeline et sur la note qui l'accompagnait ; celles sur les 100 francs

touchés par la voleuse, etc. — tout cela ne permet pas que l'on admette facilement que tout n'a été que l'effet d'un prodigieux hasard.

Mais ce qui apporte une preuve subsidiaire à l'appui de mon hypothèse, ce sont les autres phénomènes de clairvoyance et de télépathie que nous avons obtenus par le même intermédiaire, et dont je me propose de rapporter quelques exemples dans les prochaines livraisons des *Annales*.



Une séance musicale avec des manifestations physiques (Médium, M. SHEPARD)

Le 18 mars de cette année, plusieurs personnes que nous avons invitées se réunirent chez moi pour assister à une séance musicale que M. Shepard devait donner à 9 heures du soir.

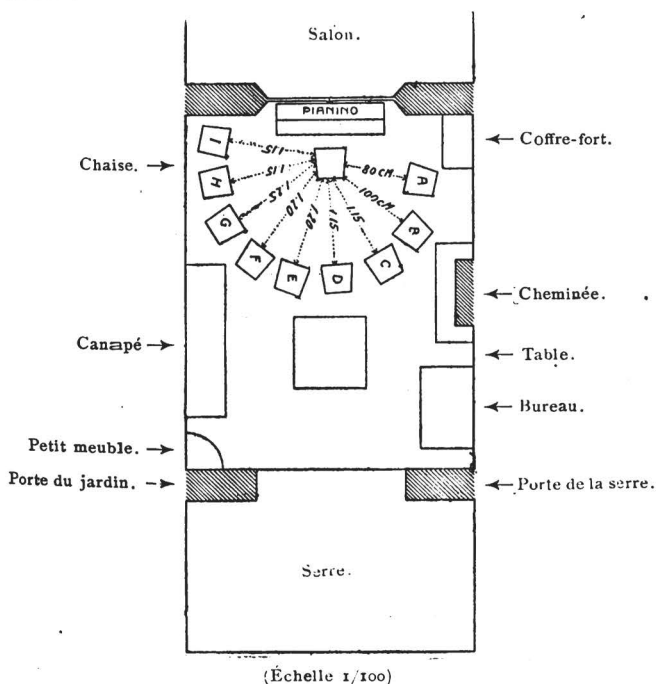


FIG. 1

Le dessin ci-joint indique très bien la place qu'occupaient les quelques meubles de la pièce où fut tenue la séance.

M. Shepard fit remarquer qu'il ne pouvait pas nous assurer que des phénomènes physiques se produiraient ce soir-là. Nous répondîmes que, quand même il en serait ainsi, nous serions tout de même contents.

Ensuite, M. Shepard nous indiqua nos places (Voyez le dessin). *A*, Mme Zuidweg; *E*, M. J. S. Gœbel père; *C*, Mme Waltz; *D*, Mr Zuidweg; *E*, Mlle C. Gœbel; *F*, M. J. W. Waltz; *G*, Mlle F. van Monnikendam; *H*, Mr P. S. Gœbel; *I*, J. S. Gœbel fils. Mon épouse se tint dans la serre, tandis que mon fils cadet, E. Gœbel, ainsi que MM. A. Rünckel et H. G. J. Snellen, prenaient place dans le salon. Quelques-uns de mes parents allèrent dans mon cabinet de travail, situé au-dessus de la chambre où se tenait la séance.

On baissa ensuite les rideaux dans la serre, dont on ferma les portes. Quelques ouvertures qui restaient dans les rideaux furent attachées par des épingles, afin qu'aucun rayon lumineux ne pénétrât dans la chambre. La porte derrière le piano fut fermée; les lumières dans le salon, les chambres et le couloir, furent éteintes.

Nous nous tenions par la main. Mme Zuidweg, assise à l'une des extrémités du demi-cercle, mit ses deux mains dans ma main droite. Mon fils, J. S. Gœbel, assis à l'autre bout du demi-cercle, les mit dans la main gauche de mon fils aîné (P. S. Gœbel). Il était défendu de rompre la chaîne, pendant la séance. M. Shepard se plaça sur la chaise devant le piano, et la séance commença.

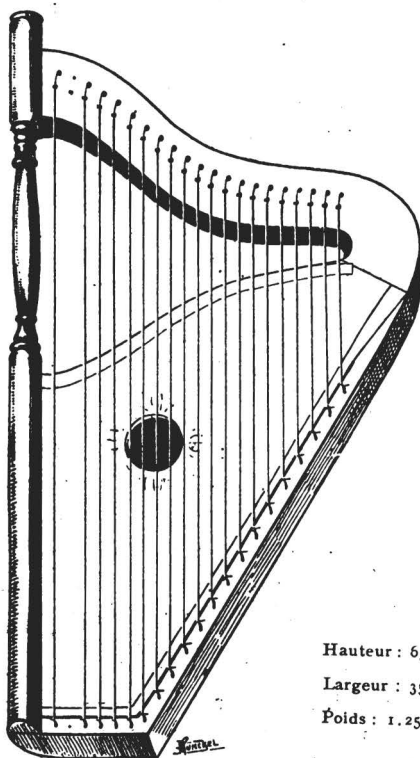
Voici maintenant quelques témoignages des assistants.

Nous formions un demi-cercle. Les neuf assistants se tenaient par la main et avaient pris place derrière M. Shepard, assis devant le piano. La harpe se trouvait sur le piano. Il n'y avait rien de particulier à cet instrument de musique (1). Les deux fils de M. Gœbel, Jean et Pierre, qui ont eu la harpe dans leurs

(1) On peut voir sur le dessin ci-joint qu'il ne s'agit pas d'une harpe ordinaire mais d'une harpe-cithare, instrument beaucoup plus petit, avec une caisse harmonique très développée. — N. de la R.

ainsi, au commencement de la séance, peuvent déclarer qu'il n'y avait rien à cette harpe pour la faire remuer.

Nous étions assis, en silence, depuis dix minutes environ, quand la musique agréable jouée par M. Shepard se fit entendre. Je sentis tout à coup un attouchement bien rude, froid. Je pensai d'abord avoir été touché par un homme, mais peu de secondes



Hauteur : 65 cm.

Largeur : 35 cm.

Poids : 1.250 gr.

FIG. 2.

après, je me souvenais que je tenais encore fermement les mains des dames qui s'étaient assises à côté de moi. Je communiquai au cercle l'impression que j'avais ressentie. Immédiatement, ma femme qui s'était assise auprès de M. Gœbel, dit qu'elle aussi avait été touchée. Dès lors, la force se manifesta avec beaucoup d'intensité. Quelque temps après le chant qui se fit entendre par l'organe de M. Shepard — basse et soprano — on entendit les

premières notes de la harpe qui était placée sur le piano. M. Shepard jouait continuellement du piano avec les deux mains. Maintenant, la harpe s'élevait et passait au-dessus et à côté de ma tête. Les dames, qui s'étaient assises auprès de moi, remarquaient le même phénomène. Un courant d'air froid fut observé par moi ainsi que par Mmes Waltz et Goebel. L'un ou l'autre des assistants s'écriait à tout moment : « Quoi ! la harpe est ici ! » — « Moi aussi, j'avais la harpe sur mes genoux ! » — « Oh ! c'est magnifique ; elle est en ce moment sur mon épaule, près de mon oreille. » La dame assise à ma gauche disait à plusieurs reprises : « Voilà ! Voilà ! la harpe se trouve sur mes genoux. »

Ma main droite, qui était liée à la main gauche de Mme Waltz, voulut saisir la harpe. Je ne la touchai qu'un petit moment, et elle disparut. En deux mots : on aurait dit que cette harpe était devenue un être vivant, visitant tantôt l'un, tantôt l'autre des assistants. M. Shepard avait donné sans cesse des preuves qu'il jouait du piano avec les deux mains. Les phénomènes devenaient de plus en plus fréquents. Dans très peu de temps, la harpe se prit à battre le plancher avec autant de bruit que si cela avait été fait au moyen d'un marteau ; puis elle passa au-dessus de nos têtes avec une telle vitesse, que l'air déplacé agitait nos cheveux. Que signifiait ces coups frappés par la harpe ? Je l'ignore.

Un instant après, M. Shepard nous pria de chanter le cantique *Home, sweet home*. Il jouait ce cantique sur le piano avec les deux mains, tandis que la harpe, dont les cordes étaient sans cesse pincées par une main invisible, se trouvait tantôt auprès de l'un et tantôt auprès de l'autre expérimentateur.

— Permettez-moi, Monsieur Shepard, — lui dis-je — de vous demander si nous pouvons chanter aussi un cantique hollandais.

Il consentit. — Chantons donc — dis-je — le cantique hollandais *Boven de sterren* (Là, au-dessus des étoiles). M. Shepard fit de son mieux pour accompagner cet air sur le piano, mais il n'y réussit pas. *On entendait au contraire très distinctement la harpe qui jouait fort bien cet air hollandais.* Mme Waltz voyait que les touches du piano étaient éclairées, de même que la harpe de son côté le plus long, tandis que la dame de droite voyait, elle aussi, au-dessus du piano, un phénomène lumineux. Après le chant *Boven de sterren*, ma femme, à droite, me disait que la harpe se trouvait sur son épaule droite,

et qu'elle s'était accrochée à son fichu de dentelle. Ce fichu se trouvait dénoué au cou de Mme Waltz qui avait donné sa grande épingle pour bien fermer les rideaux devant les portes de la serre, qui était complètement en verre. Je n'osais pas lâcher sa main, craignant de nuire à la force. A ce moment, ma femme s'écria : « La harpe se trouve près de moi... Elle est sur les genoux de M. Gœbel. Un morceau d'étoffe est accroché à la harpe, et touche ma main. » M. Shepard était en train de nous dire que la harpe jouerait un air en l'honneur de M. Gœbel ; voilà pourquoi l'instrument s'était placé sur ses genoux. Lorsque l'air fut terminé, M. Shepard nous dit que la force faisait désormais défaut pour produire des phénomènes avec la harpe. Le morceau de musique qui termina cette séance musicale fut la *Marche Egyptienne*. Il me semblait qu'on se servait de toutes les touches du piano à la fois ; ah ! quel bruit ! Durant l'exécution de cette pièce de musique, ma femme était touchée quelquefois ; la harpe se trouvait encore sur les genoux de M. Gœbel.

Pour ma part, il m'a paru incontestable que des forces *intelligentes* étaient en jeu, hors de notre cercle d'assistants.

J. J. ZUIDWEG, F. C. ZUIDWEG, RAGUT.

Bois-le-Duc, le 25 mars 1906.

Le dimanche 18 mars, à 8 heures du soir, Mme Waltz et moi nous partîmes d'Utrecht pour De Bilt, afin d'assister à une séance musicale que M. Shepard devait donner chez M. Gœbel. La séance commença vers 9 heures. M. Shepard m'indiqua une place entre deux dames (aucun de nous n'avait la faculté de choisir sa place). Nous formions un grand demi-cercle, et nous nous tenions par la main. Il était obligatoire de ne pas rompre la chaîne. Après que les portes de la chambre furent fermées, M. Shepard s'assit sur une chaise devant le piano. Une excellente musique ne tarda pas à frapper nos oreilles. Elle me produisait l'effet d'une voix de femme chantant un rôle d'opéra. Ce n'était pas un contralto, mais un soprano. Presque en même temps, une basse se faisait entendre. Je goûtais fort ce chant, bien que quelqu'un puisse ne pas être de mon avis. *De gustibus non est disputandum.*

Tout à coup, un courant d'air bien froid passa sur mon visage en agitant fortement mes cheveux... Le piano et la harpe commencèrent à jouer *en même temps*. L'air du piano n'était pas le même que celui de la harpe. Un instant après, trois coups furent

frappés sur ma jambe droite; je demandai à la dame qui était assise de ce côté : « Qu'avez-vous ? » Point de réponse. Je sentis quelque chose passer devant moi. Je demandai : « Qu'est-ce que c'est que cela ? Je sentis maintenant deux ou trois coups à ma jambe gauche. Quelque chose me passa de nouveau à côté; je le saisis avec deux doigts de ma main gauche, qui ne lâcha pourtant pas la main droite de la dame assise auprès de moi. Je constatai que l'objet que j'avais saisi était la harpe; il ne m'a pas été possible de la garder longtemps, entre mes deux doigts, sans quoi j'aurais dû rompre la chaîne.

De temps en temps, j'entendais quelques chants au fond de la chambre; pourtant j'étais sûr que personne ne se trouvait là. Il me faut encore remarquer qu'une parfaite harmonie régnait dans le cercle. A la fin de cette séance musicale, la *Marche Egyptienne* fut jouée. Rempli d'admiration par tout ce que je venais d'éprouver, je pris congé de M. Shepard... Tout ce qui avait eu lieu ce soir-là avait produit une telle impression sur moi, que je ne parvins pas à m'endormir, et je ne pus fermer les yeux de toute la nuit.

J. WALTZ.

Utrecht, le 20 mars 1906.

Quand nous fûmes placés et que nous eûmes formé la chaîne, M. Shepard commença à jouer du piano et à chanter. J'entendis d'abord la voix d'un homme, puis celle d'une femme — toutes les deux fort agréables. Ensuite, il fut joué en même temps de la harpe et du piano. Je sentis frapper mes jambes, mais je ne peux pas dire si c'est par la harpe ou par une main. J'ai entendu chanter devant et derrière M. Zuidweg, qui se trouvait à côté de moi. Je lui demandai : « Est-ce que vous chantez aussi ? » — « Non », répondit-il. Mon fichu, que je n'avais pas bien attaché à mon cou, fut accroché par la harpe; cet instrument s'approcha donc de moi à une très petite distance. Puis la harpe toucha ma poitrine et resta sur le bras de M. Gœbel.

A. E. P. WALTZ-ROEP.

Utrecht, le 20 mars 1906.

Après avoir écouté attentivement la musique du piano, j'entendis une très belle voix de soprano, qui fut suivie immédiatement d'une voix de basse très grave. Bientôt la harpe commença à

jouer des mélodies très agréables; elle se mouvait devant nous et au-dessus de nous; elle s'arrêta deux fois sur mes genoux, et une fois sur ma main droite, avec laquelle je tenais la main de M. Waltz. Je saisis la harpe et fouillai dans les cordes. Après quelques instants, la harpe disparut, personne ne savait où elle s'était arrêtée. Tout à coup, elle revint, frappant un grand coup sur le plancher. Quand la séance fut terminée, la harpe se trouva sur les genoux de M. Gœbel.

F. MONNIKENDAM.

Bois-le-Duc, le 24 mars 1906.

ENCORE QUELQUES REMARQUES

En comparaison de ce que j'entendis en d'autres séances précédentes, la musique qui a été exécutée dans la séance en question a été moins saisissante; le chant, au contraire, a été plus beau; la *Marche Egyptienne* plus courte.

Quant au grand nombre d'attouchements qui se produisirent dans la réunion du 18 mars, il me faut communiquer encore que Mme Zuidweg et moi nous fûmes touchés à plusieurs reprises. C'étaient parfois de grandes mains qui serraient mes genoux, ou frappaient le devant de mes jambes; mon genoux droit fut pressé par une petite main. Après la séance, je demandai à M. Zuidweg, qui n'a pas de grandes mains, de serrer mon genoux droit afin que je pusse comparer les deux sensations. De cette preuve, il résulta pour moi l'impression que ces attouchements avaient été l'œuvre de la main d'un enfant ou d'une petite main de femme. Il me faut remarquer encore que Mme Zuidweg et moi nous avons été touchés pendant l'exécution de la *Marche Egyptienne*...

Lorsque M. Shepard annonça que la harpe jouerait spécialement pour moi un cantique, l'instrument se plaça immédiatement entre moi et Mme Waltz, tout près de mon oreille gauche. Une très agréable mélodie fut jouée (la distance de ma tête à celle de Mme Waltz pouvait être de 20 à 30 centimètres). *Pendant que cela se passait, M. Shepard continuait à jouer au piano.* Après la mélodie, la

harpe se pressa sur ma poitrine, et resta là, s'appuyant en partie à ma jambe gauche et au bras droit de Mme Waltz.

Il m'est impossible de faire mention de tous les phénomènes qui se sont produits au cours de cette séance, tant ils se succédaient avec rapidité. C'était ma troisième séance avec M. Shepard, et il faut que je déclare ouvertement que ces expériences sont les plus remarquables auxquelles j'ai jamais assisté.

J. S. GÆBEL.

De Bilt, le 4 avril 1906.

Les soussignés déclarent approuver l'ensemble des relations de Mmes Zuidweg, Waltz et Monnikendam, et de MM. Zindweg, Waltz et Gæbel, en particulier pour ce qui se rapporte à leurs expériences personnelles.

P. S. GÆBEL,

C. GÆBEL,

J. S. GÆBEL fils.

En réponse à quelques questions que nous avons adressées à M. J. S. GÆBEL, le distingué directeur de Het Tœkomstig Leven voulut bien ajouter les quelques renseignements qui suivent :

Je confirme qu'on a entendu jouer la harpe en même temps que le piano. Il était impossible que M. Shepard eût pu jouer du piano d'une main en soutenant de l'autre la harpe. Tous les assistants ont été d'accord sur ce point. Les personnes qui étaient présentes à la séance sont mes intimes et mes enfants. J'ai la plus grande confiance en eux.



CORRESPONDANCE

A propos de Miller à Paris.

Monsieur le Rédacteur en chef,

J'ai lu avec intérêt dans notre livraison du mois courant l'article de M. C. de Vesme contenant le compte rendu d'une séance de matérialisation donnée par M. Miller, de San Francisco, à Paris. Je dois néanmoins faire une objection à une remarque qui se trouve vers la fin de l'article, et dans laquelle vous m'impliquez sans fondement dans une accusation. Je suis, en effet, l'une des personnes qui mirent en lumière les pratiques frauduleuses d'Eldred et dont vous dites que la chose a été faite par des moyens un peu brutaux, « que chacun des membres du groupe de M. de Rochas réprouve probablement comme vous les réprouvez ». Je tiens à faire observer qu'aucune des personnes ayant participé au démasquement d'Eldred n'a eu recours à des moyens brutaux. Il me suffit pour cela de m'en rapporter au récit de ces faits, paru dans le *Light*.

Votre dévoué,

A. WALLACE, M. D.

Starley Street, Londres, sept., 1906.

M. le docteur Abraham Wallace a parfaitement raison : mes blâmes ne devaient s'adresser qu'à quelques-unes des personnes ayant « démasqué » Craddock, car je désapprouve personnellement les *spirit-grabbers*, ainsi que du reste les auteurs de toute autre sorte de violences contre le médium, violences qui, d'ailleurs, ne prouvent pas toujours ce que leurs auteurs s'imaginent.

VESME.

Toujours au sujet de M. Miller, nous avons reçu de M. CH. LETORT une lettre dont nous détachons le passage suivant, parce qu'il renferme peut-être une donnée de fait.

« Le médium était tout à fait désintéressé. Mais le vendredi 27 juillet, la dernière séance ayant eu lieu la veille, M. Delanne se rendit chez Miller pour lui demander la séance de contrôle, et c'est alors qu'il déposa dans la chambre du médium une enveloppe contenant, aurait-il dit, un cadeau. Après son départ, le médium ouvrit l'enveloppe, et, y trouvant de l'argent, il alla le soir même le rendre à M. Delanne. »

AU MILIEU DES REVUES

La sensation du vol aérien pendant le sommeil.

(*Intermédiaire des Chercheurs. — Écho du Merveilleux.*)

Dans le numéro de l'*Intermédiaire des Chercheurs* du 10 mai dernier, M. Albert de Rochas posait la question suivante :

« M. Cavalli a publié, l'an passé, dans la revue *Luce e Ombra*, sous le titre *Problemi Onirici*, une série d'articles où il étudie, entre autres phénomènes, celui de la sensation de vol aérien qu'éprouvent beaucoup de personnes pendant leur sommeil, surtout quand elles sont jeunes.

« Son récit concorde, dans les détails nombreux qu'il donne, avec mes propres sensations que j'éprouve depuis plus d'un demi-siècle avec une grande netteté. Il me semble naturel d'en conclure qu'il y a là, non pas un rêve vague et inconstant, provoqué, comme on l'enseigne officiellement, par le manque de pression sur la plante du pied quand on est couché dans la position horizontale, mais une propriété de l'organisme humain se développant plus ou moins suivant les individus, quand l'esprit, se dégageant des liens du corps, entre dans le domaine encore si mystérieux des songes.

« On n'a presque rien publié sur ce sujet qui mérite l'attention des psychologues et des physiologistes au moins autant que la *Sensation du déjà vu* et les phénomènes d'*Autoscopie*, qui ont donné lieu, depuis quelques années, à des thèses intéressantes. Mais pour servir de base à un travail de cette nature, il faut réunir un très grand nombre d'*Auto-observations* que l'on puisse comparer et que l'on ne peut se procurer que par la méthode des ENQUÊTES, inaugurée par les Anglais. Nous ne saurions avoir, en France, de meilleur instrument que l'*Intermé-*

diaire, et j'espère que mon appel lui ouvrira une nouvelle voie en dehors des curiosités historiques.

« ALBERT DE ROCHAS. »

Les réponses qui parvinrent à *l'Intermédiaire des Chercheurs* furent assez nombreuses ; certains autres journaux — surtout *l'Écho du Merveilleux* — ayant invité leurs lecteurs à leur envoyer des communications sur ce sujet, en reçurent à leur tour un certain nombre. Tous les correspondants en question déclarent avoir éprouvé, sous une forme ou sous l'autre, la sensation du vol aérien, mais aucune ne présente un intérêt spécial qui puisse nous inciter à la reproduire en entier. Il importe plutôt de les considérer dans leur ensemble et de chercher la conclusion qu'elles comportent.

D'abord, il est incontestable que la sensation du vol aérien dans le rêve est si fréquente, qu'il semble assez rare de rencontrer une personne ne l'ayant pas éprouvée. Presque tous les psychologues et physiologistes qui se sont occupés des rêves l'ont signalée, bien que sans y attacher beaucoup d'importance : elle a même été remarquée de tout temps ; il paraît que Cicéron en parle et la cite comme une preuve de l'existence indépendante de l'âme qui se dégagerait du corps pendant le sommeil.

On voit donc que l'hypothèse émise par MM. Cavalli et de Rochas n'est pas nouvelle. Aucune personne s'étant occupée des phénomènes métapsychiques ne peut la refuser *a priori*. Il faut reconnaître que l'on ne voit pas bien comment on pourrait en constater la vérité d'une manière sûre, tout dépendant de l'interprétation que l'on peut donner à certains faits ; mais l'on peut juger, comme pour bien d'autres phénomènes psychologiques, par des rapprochements, des indices, qui auraient sans doute quelque valeur. Ces analogies, ces indices peuvent être groupés en trois catégories différentes.

I. — *Si ce vol correspondait à une réalité objective, elle serait nécessairement régie par certaines lois, dont on pourrait retracer au moins les grandes lignes par les récits des différents rêveurs.* Par exemple, on constaterait que le vol s'accomplit par un simple acte de volonté, ou que tel ou tel autre facteur lui est nécessaire. Or, voici comme les différents sujets relatent leurs impressions :

Fernand Marcelin (*Luce e Ombra*, juin) dit que, lorsqu'il rêve

X...

de voler dans l'air, il s'élève dans l'espace, en direction diagonale, perpendiculaire ou horizontale, par un simple mouvement des coudes et un acte de volonté. S'il voulait faire la *planche* — comme on dit en natation — et ne plus se mouvoir, il s'étend horizontalement, les bras étendus loin du corps.

« Oroel » (*Intermédiaire des Chercheurs*, 20 mai) a éprouvé la sensation dont il s'agit, mais sans mouvement des bras s'agitant comme des ailes. — « Sglpn » (*ibidem*) ne se souvient pas d'avoir cru voler dans l'air pendant son sommeil, mais il a assez fréquemment des rêves produisant une sensation approchante : course d'une rapidité inouïe, par enjambées immenses ; descente un peu analogue, sur des escaliers géants ; chute d'une planète sur l'autre. Au réveil, il a l'idée d'avoir incomplètement dormi et d'avoir souffert d'une aberration dans le sens de la pesanteur. — « Un ignorant de B. » (*ibidem*), dans certains rêves de sa jeunesse, se sentait comme délivré des liens terrestres et allégé au point de se soulever de terre, sans secousse, par un effort de volonté. D'autres fois, il lui paraissait descendre un escalier, ne se guidant que du bout du doigt sur la rampe. Il lui arrivait de se voir descendre d'un promontoire sans parachute, voguant sur la mer à fleur d'eau. Tout cela disparut avec l'âge viril. — Chez le docteur Bougon (*ibid.*), ce vol était d'abord très court et ne durait que quelques secondes ; pour essayer de reprendre son essor, il se contractait sur lui-même. Plus il s'avança en âge, et plus il se soutenait longtemps en l'air, à l'état de sommeil. Il restait debout, jamais couché, très rarement accroupi, mais les bras toujours fortement serrés contre le corps.

« O. D. » (*Intermédiaire*, 27 mai), pour s'élever dans l'air en rêve, n'avait qu'à faire une inspiration profonde, de manière à emmagasiner beaucoup d'air dans sa poitrine. Il pouvait évoluer dans toutes les directions, les bras et les jambes restant immobiles. Tantôt il s'élevait très haut, passant au-dessus des maisons, franchissant des fleuves, des campagnes d'aspect varié, découvrant des panoramas magnifiques ; d'autres fois, il s'élevait seulement d'étage en étage devant la façade d'une maison, ou dans l'intérieur d'une chambre dont il rasait le plafond. Quelquefois, le vol avait lieu en descente, au-dessus d'une rue ayant une forte pente, et parfois garnie de marches en pierre formant escalier.

« V. A. T. » (*Intermédiaire*, juin) a fréquemment éprouvé,

en dormant, la sensation que voici : Un long escalier à descendre ; les premières marches descendues normalement ; puis ses pieds quittant les marches, son corps se renversant peu à peu en arrière et descendant d'un mouvement accéléré, et le réveil au bas de l'escalier. Il a aussi rêvé qu'il marchait sur l'eau. — Pour « Un passant » (*ibid.*), l'atmosphère du lieu où nous croyons être, en songe, a souvent une densité beaucoup plus grande que celle de l'air, et comparable à la densité de l'eau — d'où plusieurs illusions, comme lorsque nous avons de la peine à courir quand nous le voulons, car un danger nous menace ; lorsque, précipités d'un lieu élevé, nous tombons doucement, sans nous blesser ; ou bien encore lorsqu'on rêve de voler en l'air, ou pour mieux dire de nager, puisque l'effort musculaire est nul. — Aussi pour Henry Vavarez (*ibid.*), c'est moins l'impression d'un vol aérien proprement dit que celle d'un déplacement dans l'espace comme il se produirait dans un milieu de densité égale à celui du corps humain : une sorte de flottement, mais avec la possibilité d'une direction résultant de la volonté. Il ne lui permet pas, en rêve, de planer à de grandes hauteurs, mais de s'élever à quelques mètres du sol. — Chez Marc Antony et l'un de ses amis (*ibid.*), la sensation du vol aérien se produit surtout durant les mauvaises digestions. Il leur semble que la position de leur corps est horizontale comme celle d'un nageur, et que les bras participent sans fatigue à leurs évolutions, dont l'habitude n'est jamais très grande ; 5 à 6 mètres au maximum au-dessus du sol. Comme vitesse et amplitude, ces vols peuvent être comparés aux lacis effectués dans une pièce quelconque par le ballon rouge d'un enfant lorsque ce ballon a perdu une partie de son gaz et flotte dans la chambre à quelques centimètres du plafond, au gré des légers courants d'air que produisent les hôtes de la maison en se déplaçant. — « Lédà » (*ibid.*) cite un passage de *la Physiologie du goût* de Brillat-Savarin, où cet auteur raconte justement avoir rêvé d'avoir trouvé le secret de s'affranchir des lois de la pesanteur, de manière que son corps était devenu indifférent à monter ou descendre, d'après sa volonté. En commentant ce passage, « Lédà » dit avoir subi ce rêve bien des nuits, mais ce correspondant trouve que le ballonnet, flotteur inconscient, définit mal sa situation ; comme un pesant oiseau, il a la faculté de se diriger sans pouvoir s'élever bien haut ; comme lui encore, il ne

soutient point son vol sans un effort constant et ne tarde pas à retomber.

M. Eugène Pithioux (*Echo du Merveilleux*, 15 juin) a rêvé souvent descendre rapidement les escaliers en glissant légèrement appuyé d'une main sur la rampe, les pieds ne touchant pas le sol, le corps renversé en arrière, parallèlement à la ligne de fuite de l'escalier, les bras légèrement étendus sur les côtés du corps. D'autres fois il a rêvé de prolonger des sauts de 10 à 50 mètres; en faisant cela, il tient les jambes tendues, les poings serrés. D'autres fois encore il lui paraît d'exécuter de longs vols en l'espace, s'arrêtant parfois sur un rebord de toit, d'où il est forcé de descendre par ses propres moyens, ce qui n'est pas sans lui causer des réveils subits et désagréables. Il n'y a jamais d'efforts; un acte de volonté suffit. — M. Albert Fleury (*ibidem*), quand il rêve de voler en l'air, est étendu sur le dos presque horizontalement; il progresse dans les airs par une série d'ondulations qui le font s'élever ou descendre. Il a toujours été passionné pour le problème de l'aviation. — Clément Le Roy (*ibid.*) rêvait dans son enfance fendre l'air, tout simplement en agitant les bras et en leur imprimant un mouvement rapide de rotation. Depuis qu'il se livre à l'étude des sciences occultes, il lui arrive de rêver qu'il s'élève verticalement dans l'espace, par un simple effort de volonté. — F. R. (*ibid.*), pour voler en rêve, étant debout, serre les coudes près du corps, ferme les poings, ploie les jarrets, s'élance et parcourt ainsi de très grandes distances. — M. le chanoine B... (*ibid.*) éprouve la sensation, dans le rêve, non pas du vol, mais d'une *glissade* dans l'espace, sans mouvement, toujours dans l'attitude verticale. — « Un de vos abonnés » (*ibid.*), dans sa jeunesse, rêvait de ne pouvoir voler qu'en se servant des bras en guise d'ailes; d'autres fois, en agitant les pieds comme l'on fait dans l'eau pour se soutenir verticalement (en grand fond), sans l'aide des bras. Toujours lui fallait-il de grands efforts de bras ou de jambes. Maintenant, la simple volonté lui suffit, sans aucun mouvement du corps. — « O. de M. » (*ib.*), quand il rêvait de voler, faisait très peu de mouvements de bras comme quelqu'un qui fait la planche dans l'eau, mais toujours la face tournée contre terre. — P. de la Chesnaye et J. D. (*ib.*), pour voler en rêve, agitent les bras par des mouvements analogues à ceux de la natation.

Nous avons tenu à résumer toutes les communications des

personnes ayant répondu à l'appel des enquêteurs, afin que nos lecteurs puissent se faire une idée aussi complète que possible de l'étrange discordance qui se manifeste dans les indications des divers correspondants. Pour certains d'entre eux, un acte de volonté suffit pour voler en l'air; d'autres ont besoin d'agiter les bras en guise d'ailes, ou en mouvement de rotation ou de nage; quelques-uns se servent aussi des jambes. L'un se contracte en lui-même, l'autre a besoin d'inspirations profondes. Celui-ci peut planer en l'air facilement, s'élevant à de grandes hauteurs; cet autre ne s'y maintient que par un effort physique continu et ne parvient pas à s'élever au delà de quelques mètres au-dessus du sol. L'un indique le moyen de « faire la planche », comme à la nage; l'autre croit tomber d'une planète sur une autre; le troisième ne finit souvent son vol sur un toit, d'où il est forcé de descendre par ses propres moyens, alors que plusieurs autres « glissent » sur d'immenses escaliers, l'un d'eux en touchant même la rampe d'un bout du doigt. Un ou deux correspondants avouent qu'ils rêvent voler quand ils ont fait une mauvaise digestion. Enfin, ces différentes fantaisies sont bien celles que l'on rencontre dans les rêves ordinaires; on ne voit pas ce que tout cela a avec l'âme qui se dégage du corps pendant le sommeil; la fréquence avec laquelle on rêve de voler en l'air n'est pas plus extraordinaire que celle avec laquelle on rêve tomber d'en haut, avec tant de vérité de sensation que l'on se réveille épouvanté, en sursaut; ou celle des rêves dans lesquels on voudrait fuir un danger et on ne peut se déplacer, malgré tous les efforts que l'on fait, comme si nos pieds avaient pris racine dans la terre.

Voici encore deux passages tirés des communications ci-dessus, et par lesquelles il est aisé de reconnaître le caractère purement hypnique des rêves en question :

« ... Je rêvais que je me rendais dans un village éloigné de treize kilomètres. Le voyage me parut si court que je conçus des soupçons, je me demandai si je ne dormais point et, pour faire la preuve, je fis un saut brusque en hauteur, comptant bien que la secousse me réveillerait. Je regardai autour de moi : c'était toujours le même décor et je conclus que je ne dormais point. J'avais donc, en rêvant, songé que je pouvais rêver et constaté que je ne rêvais point !... ». — (P. DE LA CHESNAYE.)

« ... J'ai noté deux ou trois fois à mon réveil le fait suivant :

Planant à une grande hauteur, le vertige m'a pris. Aussitôt, je me suis dit : Imbécile, il n'y a aucun danger, tu rêves.

« Je tiens à préciser ce fait (qui m'est survenu dans beaucoup d'autres songes n'ayant aucun rapport avec la lévitation) de savoir en rêvant que je rêve.

« Le résultat de cette constatation est *toujours* la disparition immédiate du rêve, *parfois* le réveil subit, mais sans choc. » — (EUGÈNE PITHIOUX.)

II. — Si ces rêves correspondaient réellement à un vol du « corps astral », de l'âme, etc., à travers l'espace, notre envolée devrait être invisible aux humains, tout au moins aux yeux corporels. Comment, alors, expliquer les passages suivants des différentes communications :

« J'agis toujours en présence de ma famille ou de mes amis, car je suis seul à jouir de ces facultés, au sujet desquelles je reçois des félicitations. A mon réveil, je paraissais contrarié de n'avoir fait qu'un rêve, la réalité eût été si agréable. » — (F. R.)

« J'ai toujours été surpris, dans ces rêves, de constater que les personnes présentes ne paraissaient nullement étonnées du phénomène, quand bien même je le leur faisais remarquer : elles ne paraissaient pas y faire grande attention et ne cherchaient pas à l'imiter. » — (O. D.)

« Mon impression dans le rêve est que je vais émerveiller les spectateurs, mais c'est à peine s'ils me regardent, plutôt ils détournent les regards avec dédain comme si j'étais un sorcier; et toujours dans le rêve, je m'interroge. C'est pourtant bien naturel chez moi cette agilité, me dis-je, je ne voudrais pas qu'on me soupçonne de commerce avec les malins esprits. » — (CHANOINE B...)

« Je me souviens d'avoir souvent joui de la stupeur des spectateurs de mes ébats aériens. On est vaniteux, même en rêve ! » — (HENRY JAGOT.)

« Depuis que je me livre à l'étude des sciences occultes (trois ans environ), il m'arrive assez fréquemment de rêver que je m'élève verticalement dans l'espace, par un simple effort de volonté.

« Cette lévitation s'opère plus ou moins facilement; elle a toujours lieu pour convaincre des sceptiques que j'essaie de convertir aux idées spiritualistes. » — (CL. LE ROY.)

« Maintenant il me suffit de la simple volonté, sans aucun

mouvement du corps, pour m'élever même verticalement à des hauteurs prodigieuses, perdant de vue la terre et soutenant parfois ma femme ou mes enfants quand nous sommes en présence d'un danger quelconque; mais, comme je me sens ralenti par leur poids, je leur recommande de battre des bras pour m'aider. » — (UN DE VOS ABONNÉS.)

Comment — répétons-nous — s'il s'agit d'un vol réel, objectif, mais, enfin, invisible à nos yeux, parce que notre corps terrestre n'y est pour rien, ce même être qui vole peut se voir entouré de personnes vivantes qu'il connaît, et qui *voient* le corps astral qui vole, tout en y faisant plus ou moins attention, selon quel est le rêveur ? Ces personnes dorment-elles aussi ? Mais alors, pourquoi s'étonnent-elles du vol du rêveur ? Pourquoi celui-ci ne voit pas voler le corps astral d'autres personnes ? Pourquoi ne voyons-nous pas en rêve voler les autres ? Comment M. Le Roy rêve-t-il de s'élever en l'air pour convaincre les sceptiques qu'il croit présents, alors qu'ils n'y sont pas ? Son esprit dégagé du corps a-t-il donc la berlue ? Comment l'esprit, également dégagé du corps, d'« Un de vos abonnés » soutient en l'air le corps terrestre de sa femme et de ses enfants ? ou, s'il soutient leur corps astral, comment est-il incommodé par leur poids ?

III. — Parmi les phénomènes supernormaux, ou prétendus tels, dont s'occupent les « psychistes », il y en a quelques-uns qui feraient supposer que « l'esprit » et le « corps astral » des personnes vivantes puissent réellement se dégager du corps terrestre durant le sommeil naturel ou provoqué, pour aller au loin. Tels seraient certains phénomènes de télésthésie, clairvoyance, apparitions télépathiques, bilocation, etc. On sait que les livres de métapsychisme, spiritisme, occultisme, hagiographie, etc., sont pleins d'histoires de personnes qui, pendant le sommeil, ont rêvé se trouver dans tel ou tel endroit, où quelqu'un les aurait réellement vues; seraient apparues à des personnes lointaines; auraient pris connaissance de choses qui se passaient en des lieux éloignés, et ainsi de suite.

Eh bien, nous ne nous souvenons pas que dans un seul de ces cas, le sujet ait accusé la sensation du vol aérien, tel qu'il nous est décrit dans les communications que l'on vient de lire. Et dans aucune de ces communications, la sensation du vol aérien n'est accompagnée du moindre fait supernormal du genre de ceux que nous venons de citer.

Après cela, on est en droit de dire que, non seulement l'enquête conseillée très utilement par le colonel de Rochas n'a pas démontré que dans la sensation du vol aérien, en rêve, on peut voir autre chose qu'un phénomène purement hallucinatoire, de nature exclusivement physiologique, mais on est autorisé à ajouter que les faits mis à jour par l'enquête permettent de croire que la sensation du vol aérien n'a aucun rapport avec les phénomènes métapsychiques, et ne prouvent absolument rien en faveur de l'hypothèse de l'existence de l'âme et du corps astral.

VESME.

Un fait remarquable de clairvoyance raconté par un homme politique américain.

(*Banner of Light*, Boston, 4 juin 1906.)

Lorsque Karl Schurz mourut à New-York, au mois de mai dernier, la presse américaine s'occupa d'autant plus de lui, que l'attention publique était en ce moment tournée vers ce personnage remarquable à cause de l'Autobiographie qu'il était en train de publier dans le *McClure Magazine*. Dans cet ouvrage, Schurz a retracé avec beaucoup de sincérité les événements de son existence aventureuse. Né à Liblar (Allemagne), en 1829, il participa à la Révolution de 1848 et dut s'exiler. Un an après il se rapatria pour contribuer à la fuite de son ami, le professeur Kindel, de la forteresse de Spandau. Il se rendit en Amérique en 1852 et ne tarda pas à se distinguer parmi les membres du parti républicain, nouvellement formé. Lincoln l'envoya ministre à Madrid, charge qu'il ne garda qu'un an pour retourner aux États-Unis en qualité de brigadier-général. C'est avec cette charge qu'il se distingua dans la guerre de Sécession. Il s'adonna ensuite au journalisme et fut élu sénateur pour le Missouri et nommé ensuite secrétaire pour l'intérieur sous Hayer.

Ces quelques traits rapides suffiront à montrer quel personnage considérable était cet Allemand, devenu l'un des meilleurs Américains. Voici, maintenant, un passage intéressant de ses Mémoires :

« Il me faut parler ici d'un fait qui m'a beaucoup étonné en ce temps. Strodttmann m'avait fait faire la connaissance d'un peintre de marines appelé Melbye, de nationalité danoise. Il était

beaucoup plus âgé que nous — un artiste de grande valeur, qui causait fort agréablement de son art et d'autres sujets. Il s'intéressait beaucoup à la clairvoyance et nous dit connaître une clairvoyante dont il nous raconta des merveilles. Il nous demanda à plusieurs reprises de l'accompagner à la « séance » pour nous convaincre de ses étonnantes facultés. On fixa enfin un soir à cet effet; mais il arriva que je reçus sur ces entrefaites une invitation de Kinkel et je décidai à m'y rendre sans délai. Quand je fis mes malles, Strodtmann se trouvait dans ma chambre et manifesta le regret que je ne puisse assister à la séance du soir. Il s'en alla, pour revenir dans ma chambre un peu plus tard et m'accompagner à la gare du chemin de fer.

Pendant ce temps, la pensée me vint que j'avais un moyen de mettre à l'essai les pouvoirs du clairvoyant. Je me coupais une mèche de cheveux, que j'enveloppai dans un morceau de papier et enfermai aussitôt dans une enveloppe cachetée. Je déchirai ensuite un petit bout d'une lettre que je venais de recevoir, le matin même, du général hongrois Klapka; j'entourai aussi ce bout de lettre dans un papier et je l'enfermai dans une enveloppe, cachetée comme la première. Je remis ces deux enveloppes à Strodtmann pour qu'il les placât dans les mains de la clairvoyante, afin qu'elle donnât une description de l'aspect, du caractère, de l'existence passée, des endroits habités successivement par la personne dont venaient ces objets. Après cela, je partis pour Londres.

Quelques jours après, je reçus de Strodtmann le compte rendu de la séance. Il y était dit que la clairvoyante avait pris l'une de ces enveloppes entre les mains et avait dit qu'elle contenait des cheveux d'un jeune homme. Elle décrivit exactement mon aspect, ajoutant que j'avais acquis de la notoriété par une entreprise hardie. Elle donna ensuite une description de mon caractère, de mes inclinations, de mes facultés mentales — description dont je fus grandement surpris. Non seulement je me reconnaissais dans les traits principaux de la description, mais j'y trouvais même certaines remarques qui me semblaient me dévoiler des côtés inconnus de mon être. Il nous arrive parfois, quand nous nous efforçons de jeter un regard à l'intérieur de nous-mêmes, que nous trouvons dans nos impulsions, dans nos sentiments, dans notre manière de penser, quelque chose de contradictoire, d'énigmatique, que l'examen de cons-

science le plus sincère ne suffit pas toujours à tirer au clair. Et maintenant, il me venait des indications de la clairvoyante des jets de lumière qui résolvaient pour moi plusieurs de ces contradictions et de ces énigmes. Je reçus, pour ainsi dire, une révélation au sujet de l'intérieur de moi-même, une analyse psychologique dont je ne pouvais m'empêcher de reconnaître l'exactitude.

« Ce que la clairvoyante déclara au sujet de l'autre enveloppe, contenant quelques mots de l'écriture de Klapka, n'était pas moins étonnant. Elle décrivit celui qui avait écrit la lettre comme un bel homme à la barbe noire et les yeux étincelants, qui avait gouverné jadis une ville pleine d'hommes armés et assiégée par les ennemis. La description de sa personne, de son passé, de son caractère, était exacte, pour ce que j'en savais; mais lorsque la clairvoyante ajouta que cet homme se trouvait alors, non pas à Paris, mais dans une autre ville où il s'était rendu pour visiter une personne qui lui était très chère, je pensai que c'était là une erreur. Quelques jours après, je retournais à Paris; j'y étais à peine arrivé que je rencontrais le général Klapka dans la rue. Je lui demandai aussitôt s'il n'avait pas quitté Paris depuis qu'il m'avait écrit sa dernière lettre, et je ne fus pas peu étonné en apprenant qu'il avait été, quelques jours avant, à Bruxelles, où il s'était arrêté un peu moins d'une semaine; un ami intime de Klapka m'apprit ensuite que la « personne chère » qu'il avait été voir dans cette ville était une dame qu'il devait épouser. Les déclarations de la clairvoyante étaient donc exactes en tout point.

« Cette aventure m'intrigua fort. Plus je me demandais si la clairvoyante pouvait avoir été informée du contenu de mes enveloppes, ou si elle avait pu en voir le contenu, plus je devenais sûr de l'impossibilité de la chose. Strodtmann lui-même ignorait ce que j'avais placé dans les enveloppes. Il n'avait pas la moindre connaissance de la lettre que Klapka m'avait écrite. Il m'assura depuis avoir placé les enveloppes dans les mains de la clairvoyante l'une après l'autre, exactement dans le même état qu'il les avait reçues de moi, sans les avoir confiées auparavant à qui que ce soit et sans dire à personne au monde de qui elles venaient; je puis compter absolument sur l'honnêteté de cet ami. Mais alors même que — chose inadmissible pour moi — quelque collusion aurait eu lieu entre lui et la clair-

voyante, ou s'il avait laissé échapper, sans le vouloir, quelques indications sur les personnes dont venaient les enveloppes, tout cela n'aurait pas suffi à résoudre l'énigme, comment la clairvoyante avait pu décrire mon caractère, mes inclinations, mes impulsions, mes qualités mentales plus nettement, plus exactement et avec plus de sagacité qu'auraient pu le faire Strodtmann et Melbye eux-mêmes. En effet, Melbye ne me connaissait que superficiellement. Dans les quelques conversations que nous avions eues ensemble, c'est presque toujours lui qui avait parlé; parmi les excellentes qualités de Strodtmann, il n'avait pas la faculté de pénétrer au fond de l'âme humaine. En deux mots, je ne pouvais trouver dans tout cet incident la moindre raison pour soupçonner d'avoir été joué.

« Une question se pose : ne s'agissait-il pas d'une force qui agissait en dehors de l'activité ordinaire des sens, que nous pouvons observer dans ses effets et que nous pouvons peut-être mettre en action, mais que nous ne pouvons pas définir dans sa vraie essence ou dans les éléments qui la constituent ? Plus tard, dans ma vie, il m'est arrivé de pouvoir observer d'autres faits semblables, dont j'ai l'intention de parler au moment opportun. »



LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Les expériences de deux savants italiens avec Eusapia Paladino.

La Gazzetta d'Italia, l'un des principaux journaux de Rome, a publié, dans son numéro du 18 août, une intéressante correspondance de M. E. Monnosi, qui rapportait une intéressante conversation à laquelle prenaient part quelques-uns des savants italiens les plus connus. Des sénateurs, des députés, des professeurs, des avocats, des médecins étaient présents. A un certain moment, quelqu'un ayant nommé le livre du docteur Lapponi, médecin du pape, sur le spiritisme, la conversation entre en plein dans le domaine du métapsychisme.

— Il s'agit bien de faits indiscutablement vrais ! — déclara alors le professeur Queirolo, de l'Université de Pise, membre du Parlement.

« Tout le monde — dit le correspondant du *Giornale d'Italia* — se tourna aussitôt vers l'éminent clinicien, honneur de la science italienne. »

— Certainement — répéta M. Queirolo. — Ils sont indiscutablement vrais.

— Ce sont donc des faits prouvés par la méthode expérimentale ? — demanda M. Monnosi, dans lequel se réveillait l'instinct du reporter.

— Non, non — dit le professeur Luciani, de l'Université de Rome, en intervenant dans la conversation. — Certains faits échappent à l'expérimentation. Comment étudier expérimentalement un tremblement de terre ? Pourtant, le fait lui-même est incontestable ; il nous faut donc nous borner à observer, à nous documenter, en attendant que l'heure vienne, peut-être, que la science parviendra à les expliquer.

— Vous aussi — demanda M. Monnosi — vous ne doutez donc point de l'authenticité des faits ?

— Je n'ai pas l'intention de parler en qualité de professeur de l'Université romaine — répondit l'éminent physiologiste, en souriant; — mais j'ai vu et observé bien des faits; or je n'ai pas le moindre doute au sujet de la vérité de quelques-uns parmi eux.

La curiosité était on ne peut plus vive chez les assistants.

— Un soir — reprit le professeur Luciani — j'assistais à une séance spirite d'Eusapia Paladino. Je tenais une main d'Eusapia. M. Ernest Nathan (1) lui tenait l'autre. Le médium, qui se trouvait ainsi placé entre M. Nathan et moi, dit soudain qu'il s'élevait en l'air. Nous sentîmes en effet un mouvement ascensionnel d'Eusapia, mouvement que nous suivîmes en nous levant petit à petit, sans y faire d'opposition mais sans y aider. Aussitôt le mouvement cessé, j'ordonnai que l'on fit la lumière. Nous trouvâmes alors Eusapia toujours assise; les pieds antérieurs de la chaise étaient appuyés à la table, qui avait une hauteur normale. Comment douter de l'authenticité d'un fait s'étant produit en de pareilles conditions? Eusapia ne pouvait faire le moindre mouvement, ayant les mains serrées par Nathan et par moi; deux hommes auraient été à peine suffisants pour la soulever jusqu'à la hauteur de la table, d'ailleurs, nous les aurions touchés et entendus. Enfin, qui soutenait en équilibre la chaise, appuyée à la table par les seuls pieds antérieurs? Je dois toutefois ajouter que, s'il ne peut y avoir aucun doute sur la véracité du fait, je ne saurais pas exclure la possibilité d'un truc pour d'autres expériences auxquelles j'ai assisté.

— Comment en serait-il autrement? observa le professeur Queirolo. — Le truc, non seulement est toujours possible, mais il est bien aussi parfaitement explicable. Avez-vous vu ce qui s'est produit dans les séances de Cambridge? Les expérimentateurs invitent le médium à frauder, pour en conclure ensuite que tout n'est que supercherie! Le médium doit se soumettre à une fatigue énorme quand il doit exécuter des faits supernormaux, dont j'affirme fermement l'authenticité, sans toutefois me prononcer sur leur origine. Il est donc naturel que lorsqu'il s'agit, par exemple, de mouvoir une chaise, le médium cherche à se soustraire à l'énorme effort qui lui est imposé, et qu'il tâche de mou-

(1) L'ancien chef de la Maçonnerie italienne. — N. de la R.

voir la chaise par des moyens normaux, ou par le truc, comme on dit. Mais cela n'empêche pas que la chose peut se produire et qu'elle se produit en effet. C'est aux expérimentateurs d'empêcher que le truc n'ait pas lieu. Vous, Monsieur Luciani, vous avez raconté un fait incontestable, je vous en rapporterai un autre. — Une fois, je suis parti de Pise tout exprès pour assister à une séance d'Eusapia. J'allais à la séance comme doit y aller un homme de science : prêt à observer sans aucune idée préconçue. J'avais formé dans mon esprit un programme d'expériences auxquelles je voulais soumettre Mme Paladino ; j'affirme sur l'honneur que je n'en avais parlé à personne. Au cours de la séance, et pendant que se déroulaient des expériences auxquelles je ne participais point mentalement, si je puis ainsi m'exprimer, je me bornai à tenir une main du médium dans une des miennes et à le surveiller strictement. Je répète qu'il ne faut pas être surpris quand on découvre une supercherie, mais dans l'expérience en question il n'y a certainement pas eu de trucs. Tout à coup, Eusapia se tourne vers moi et me dit : « La personne que tu attends est ici. » Juste à ce moment, je pensais à ma mère. Eusapia avait lu dans ma pensée. Je redoublai de vigilance jusqu'à la rendre absolue ; quelques secondes après, une caresse m'effleura la bouche : c'était la main de ma mère.

— En êtes-vous bien sûr ?...

J'ai parfaitement reconnu la main de ma mère à un détail caractéristique de l'un de ses doigts...

— Vous admettez donc, professeur, la matérialisation des esprits ?...

— Je ne me préoccupe pas d'admettre ni de contester ; j'affirme un fait, sans l'expliquer. Tout ce que je puis ajouter, c'est que l'hypothèse — remarquez bien que je dis l'hypothèse — de la survivance de l'esprit est des plus admissibles, puisqu'elle porterait la théorie darwinienne à ses dernières conséquences et aux conséquences les plus logiques. En attendant, contentons-nous de constater des faits ; un jour peut-être la science les expliquera...



ÉCHOS ET NOUVELLES

Un cas d'hallucination auditive véridique.

Plusieurs journaux italiens publiaient, dans les derniers jours du mois d'août dernier, la nouvelle suivante d'Aoste (Piémont) :

« Marie Chouquer, de Perloz, la petite commune située à cheval sur la colline qui s'érige à l'embouchure occidentale de la vallée Lésa, s'était, le soir du 12 août, couchée de très bonne heure avec une jeune fille. Dans les premières heures de la nuit, elle entendit clairement et distinctement, ainsi que sa compagne, la voix de son fils, Félix-Philippe, âgé de 14 ans, qui l'appelait du seuil de la porte d'entrée, criant : « Maman ! Maman ! »

« La manière dont ces appels furent poussés, comme d'une personne frappée par un malheur ou un grand effroi, fit peur à la brave femme. Elle ouvrit la porte pour recevoir son fils, mais à sa grande surprise elle ne le trouva pas, ni ne l'aperçut, et ne put pas non plus se mettre sur ses traces dans le village.

« La mère rentra, mais elle passa une nuit pleine d'angoisse, comme agitée par un triste pressentiment.

« A l'aube, elle descendit à Pont-Saint-Martin à la recherche de son fils, attaché à un établissement électrique métallurgique, mais on lui dit que le jeune garçon, disparu le jour avant, ne s'était plus fait voir.

« Les recherches continuées ne donnèrent pas tout de suite des résultats. Vendredi seulement le cadavre de Félix-Philippe Chouquer fut retrouvé dans le torrent qui alimente la turbine de l'atelier, et, d'après les recherches soigneuses qui furent faites, on conclut que la chute et la mort de l'adolescent dans le torrent coïncident exactement avec l'heure où la mère, à plusieurs kilomètres de distance, entendit la voix et les appels répétés de son fils. »

L'instruction d'un sourd-muet aveugle par la transmission de la pensée.

Mr Wilkinson, directeur de l'Asile pour les Aveugles, à Henshaw, a dernièrement publié un fait extraordinaire ayant trait à l'instruction d'un certain David M' Lean, aveugle, sourd et muet, qui lui avait été confié du temps où Mr Wilkinson dirigeait l'Asile pour les Aveugles de West Craigmiller. « Connaissant », dit-il, « le cas d'une aveugle sourde muette, Helen Keller, qui fit avec distinction ses études à Harvard University (Boston), et croyant à la transmission de l'énergie nerveuse avec ou sans contact physique, je chargeai un enfant sain et intelligent d'être le compagnon de David dans ses travaux et ses délassements. On ne concevait point, au premier abord, comment on aurait pu parvenir à se faire comprendre par ce malheureux, dont toutes les issues au cerveau paraissaient fermées; mais ayant dit au garçon intelligent de placer une main sur la tête de son camarade, et de fixer sa pensée sur l'ouvrage à faire, on arriva à lire, à écrire, à faire quelques opérations simples d'addition et de soustraction, à écrire et coudre à la machine, à faire des ouvrages en perles de verre enfilées, etc. »

Voilà un fait dont il importerait de bien établir l'authenticité et les détails.

Miller à Paris.

M. Miller, le médium à matérialisation, est rentré à Paris, retour d'Allemagne, et a donné encore quelques séances chez M. Ch. Letort, Mme R. Noeggerath, M. Gaston Méry, etc.



Le Gérant : DROUARD.

19-10-06. — Tours, Imp. E. ARRAULT et C^{ie}

Un abonnement au prix réduit de 12 fr.

est. ouvert

A PARTIR DU 1^{er} OCTOBRE 1906

JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 1907

Les personnes disposées à profiter de cet avantage recevront ainsi les ANNALES gratuitement durant un trimestre.

LES ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

Se trouvent dans les Librairies suivantes

Pour la vente au numéro

A Paris : Librairie **LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques.

Librairie de l'Art Indépendant, 10, rue Saint-Lazare.

Librairie **E. REY**, 8, boulevard des Italiens.

Librairie **E. BERNARD**, 1, rue de Médicis (Odéon)

Librairie **Moderne**, 19, boulevard Saint-Michel

Librairie du **Nord**, 138, boulevard Magenta.

A Versailles : Librairie **BERNARD**, 17, rue Hoche.

A Montpellier : Librairie **Nouvelle**, 13, rue Nationale.

A Nantes : Librairie **A. NAUX**, 15, rue Mercœur.

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

Bureau Central : 92, Avenue Niel, PARIS

La Société Universelle d'Études Psychiques a pour but l'étude scientifique des phénomènes psychiques.

La Société étudie ces phénomènes : 1° en provoquant leur observation par ses membres réunis en Commission d'études ; 2° par des expériences faites par ses membres réunis en groupes.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT.

ARTICLE 1^{er}. — La Société se réunit une fois par mois, sauf pendant la durée des vacances.

ART. 2. — Des sections annexes de la Société fonctionnent dans différentes villes de France et de l'Étranger.

ART. 4^e. — Les membres actifs paient une cotisation annuelle de 5 francs. Les membres honoraires une cotisation annuelle de 20 francs. Un don de 1.000 francs donne droit au titre de membre fondateur.

Les *Annales des Sciences Psychiques* sont le Bulletin officiel de la Société.

Les membres honoraires ont droit de recevoir gratuitement les *Annales des Sciences Psychiques* ou *l'Écho du merveilleux*.

Toute section annexe ou groupe de dix membres au moins, reçoit gratuitement les *Annales des Sciences Psychiques* et *l'Écho du merveilleux*.

Une réduction de 4 francs est faite à tout membre isolé qui désire s'abonner personnellement à l'une des deux Revues.

Pour tous renseignements, demande d'admission, etc., s'adresser au docteur Joire, Président, à Lille (Nord), ou au docteur Kocher, secrétaire général, 92, avenue Niel, à Paris.



TOURS, IMP. E. ARRAULT et C^{ie}

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

consacrée aux recherches expérimentales et critiques
SUR LES PHÉNOMÈNES

DE

TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, ETC.

DIRECTEURS :

D^r X. DARIEX ; Prof. CHARLES RICHET

Rédacteur en chef : C. DE VESME

COMITÉ DE RÉDACTION :

SIR WILLIAM CROOKES.

CAMILLE FLAMMARION.

SIR OLIVIER LODGE.

Prof. CÉSAR LOMBROSO.

MARCEL MANGIN.

D^r JOSEPH MAXWELL.

Prof. HENRI MORSELLI.

Prof. JULIEN OCHOROWICZ.

Prof. FRANÇOIS PORRO.

ALBERT DE ROCHAS.

ALBERT VON SCHRENCK-NOTZING.

SOMMAIRE

	<i>Pag.</i>
MME ANNIE BESANT. — La Hata-Yoga et la Raja-Yoga dans l'Inde	657
PAX. — La suggestion sur des sujets à l'état de veille. Comment on pourrait peut-être expliquer certains phénomènes attribués aux fakirs hindous	674
C. DE VESME. — Nouvelles séances de Miller à Paris	696
CORRESPONDANCE. — Une lettre du D ^r GELEY sur l'Être Subconscient.	711
ÉCHOS ET NOUVELLES. — Quelques phrases d'un discours du Prof. Lankester. — Le défi de l'archidiacre Colley au prestidigitateur Maskelyne. — Le suicide d'un lieutenant italien révélé dans une séance spirite aussitôt après l'événement. — Un hôpital pour les « possédés » au Brésil. — Petites informations	713

PARIS — 6, Rue Saulnier — PARIS

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

Les *Annales des Sciences Psychiques*, paraissant autrefois tous les deux mois, sont devenues mensuelles à partir de Janvier 1905. Le prix de l'abonnement annuel reste fixé à 12 fr. Chaque livraison est composée de 64 pages environ, comme dans le passé. Un abonnement à prix réduit est ouvert à partir du 1^{er} octobre 1906 (*Voir à la 3^e page de la couverture*).

Le prix de la livraison, qui était autrefois de 2 fr. 50, a été réduit à 1 fr. 25, à partir de 1905.

S'adresser pour l'Administration et les Abonnements :

AUX BUREAUX DES *Annales des Sciences Psychiques*
6, Rue Saulnier, PARIS

TÉLÉPHONE 303.83

Nous prions nos lecteurs d'adresser la correspondance aux Bureaux des *Annales des Sciences Psychiques*, 6, rue Saulnier. On pourra cependant aussi adresser les articles soit à M. le D^r Xavier Dariex, 6, rue du Bellay, à Paris, soit à M. le professeur Charles Richet, 15, rue de l'Université, à Paris.

Edition Anglaise

THE ANNALS OF PSYCHICAL SCIENCE

Pour la rédaction et l'administration, s'adresser à l'Editor L.I. FINCH, 110, St. Martin's Lane, London, W. C.

Les auteurs et les éditeurs sont priés d'adresser aussi bien aux bureaux de l'édition française qu'à ceux de l'édition anglaise les livres dont ils désirent que les *Annales* publient une annonce ou une analyse.

De même, le service d'échange doit être fait aux rédactions de chacune des deux éditions.

Ce fascicule se compose de 64 pages.

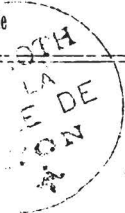
ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

16^{me} Année

Novembre 1906

N° 41



M^{me} ANNIE BESANT

La Hatha-Yoga et la Raja-Yoga dans l'Inde ⁽¹⁾

Depuis douze ans, je demeure dans l'Inde ; j'ai fait une étude assez approfondie de la psychologie indienne. J'ai cru qu'il serait utile de parler de ces choses, dont j'ai quelque connaissance et qui sont peu étudiées du monde savant de l'Occident.

Il existe dans l'Inde une science psychologique dont l'origine remonte à des milliers d'années.

On sait qu'il y a dans les Indes une littérature des plus anciennes. Or, dans cette littérature on trouve toujours des traces de psychologie et aussi des exposés d'une psychologie antique, sous son aspect pratique et non pas seulement théorique.

Puisqu'on a pratiqué cette science pendant si longtemps, n'est-il pas raisonnable de croire qu'il peut y avoir dans ces idées, dans ces théories, basées sur des expériences répétées, quelque chose d'utile pour la psychologie moderne.

Cette science psychologique de l'Orient s'appelle la Yoga, mot qui signifie lier, unir. Quand on parle de Yoga, on exprime l'idée de faire une union, de lier, et de lier quoi ? La conscience même, en réalisant l'union des consciences séparées des hommes avec la conscience universelle. La

(1) Cette conférence a été donnée par M^{me} Annie Besant, au Siège social de l'Institut général psychologique.

Yoga contient toutes les pratiques qu'on peut suivre afin d'atteindre cette union.

La Yoga est donc une science qu'on peut pratiquer, qu'on peut étudier ; on la pratique afin d'obtenir une union complète entre la conscience individuelle ordinaire de l'homme et la surconscience, en s'élevant d'un plan à l'autre, jusqu'à ce que cette union soit complètement atteinte : on dit alors qu'on est libéré.

Pour comprendre cette science et pour comprendre les expériences que je désire vous expliquer, permettez-moi de faire un court exposé des idées fondamentales sur lesquelles ces expériences reposent. Ces idées, vous ne voudrez probablement pas les accepter ; mais vous pouvez toujours les comprendre en tant que théories : théorie de l'homme, et principalement théorie de la conscience de l'homme. Il faut donc considérer d'abord la théorie, afin d'expliquer le but. Sinon, les expériences orientales resteraient toujours incompréhensibles aux esprits de l'Occident. Si vous voulez accepter temporairement ces théories, vous comprendrez l'ensemble de ces expériences et peut-être pourrez-vous en déduire vous-mêmes quelques conséquences qui vous serviront de guides pour d'autres expériences. Voilà donc, à mon avis, l'utilité que peut présenter pour vous la connaissance de cette science de l'Orient.

On commence en disant : la conscience est une et universelle. Partout, sous les apparences, au-dessous des phénomènes, se révèle une conscience ; sous la diversité des formes demeure l'unité de conscience ; une seule énergie, une seule force est partout dans l'univers.

On peut rapprocher cette théorie de la conception occidentale d'une seule énergie, dont toutes les forces ne sont que des manifestations, des exemples. Mais, aux Indes, cette énergie est toujours considérée comme consciente, c'est-à-dire qu'on ne fait pas de division entre la conscience, la vie, l'énergie ; ce sont là seulement trois mots qui désignent la même essence, mais qui établissent une distinction entre les manifestations de cette essence, distinctions utiles quand on fait des expériences. Mais il faut reconnaître que cette énergie est une, est consciente, est la conscience même.

Second point : cette énergie, cette conscience — je préfère

le mot conscience — se manifeste dans l'univers par les différentes formes de la matière. C'est dans ces formes, qui conditionnent la conscience, que les manifestations de la conscience ont leur dépendance. Les différences que l'on peut voir sont seulement des différences de forme, et non pas des différences de conscience. La conscience est toujours là, mais elle ne peut pas s'exprimer d'une façon complète dans une forme restreinte. L'évolution des formes dépend de cette manifestation de la conscience, et quand on met côte à côte conscience et forme, énergie et matière, c'est la conscience qui dirige, qui est la souveraine, qui dispose de la matière et chaque fonctionnement de la conscience crée une forme pour sa révélation. Quand je me sers du mot créer, je ne veux pas dire création de rien ; je veux dire que la conscience ordonne la matière afin de s'exprimer, que tous les pouvoirs résident dans la conscience, mais que pour révéler, pour manifester ses pouvoirs, il est absolument nécessaire de trouver le véhicule de la conscience, c'est-à-dire d'organiser la matière par laquelle elle peut s'exprimer.

Je puis, à ce sujet, vous citer un vers très ancien d'une Upanishad, la Chhândogya : « Le Soi, c'est-à-dire la conscience, avait envie de voir : l'œil apparut ; il avait envie d'ouïr, l'oreille fit son apparition ; il avait envie de penser, le mental était là » ; c'est-à-dire que l'effort de la conscience se manifeste dans la matière obéissante, dirigée par cette énergie qui s'incarne dans les formes.

C'est la même idée que vous retrouvez, dans le monde physique, dans les transformations de l'électricité ; vous pouvez construire des appareils divers pour faire se manifester cette énergie dite électrique, c'est toujours la même énergie, les manifestations seules varient. Suivant l'appareil que vous employez, vous pouvez avoir lumière, son, chaleur, dissociations chimiques, toutes choses qui sont seulement des manifestations de l'électricité, manifestations qui sont possibles parce que vous avez un appareil apte à les conditionner. Mais l'appareil reste inerte sans l'électricité ; il conditionne la forme, il ne produit point l'énergie.

Il en est de même de la conscience et des formes ; d'après les idées indiennes, si vous pouvez fabriquer l'appareil

nécessaire à la manifestation d'une énergie, cette énergie peut se montrer, et ce qu'on appelle la conscience dans les hommes est seulement une partie de la conscience universelle, qui se trouve partout dans l'univers et qui se traduit par les formes humaines.

Mais on va plus loin : cette conscience est divisée en des millions de parties séparées qu'on appelle Jivas (âmes). Je n'aime pas beaucoup le mot : âmes, qui est une expression tout à fait théologique ; ce sont des fragments de vie, des germes, des graines de vie, semés dans la matière. La matière la plus fine est le premier voile du jiva, être conscient, intelligent ; cet être conscient, intelligent revêt des formes de la matière de finesses différentes ; on les appelle koshas, mot qui signifie fourreau, le fourreau d'une épée, par exemple, une couverture.

Il y a six de ces voiles, de ces véhicules de conscience, qui deviennent de plus en plus grossiers. Ainsi quand cette conscience se voile de cette façon, entre dans ces véhicules qu'il faut diriger, organiser, faire aptes à ce qu'elle demande pour ses fonctions, chaque véhicule d'une matière plus grossière diminue quelques-uns de ses pouvoirs. Dans la matière la plus fine, elle peut agir librement ; dans la matière la plus grossière, elle perd quelques-uns de ses pouvoirs. Ainsi cette conscience, enveloppée dans ces voiles de matière qui ne sont pas encore véhicules de conscience parce qu'ils ne peuvent pas agir, qui ne sont pas encore organisés, perd de sa liberté, de ses pouvoirs, avec chaque nouveau voile qu'elle met autour d'elle.

On peut demander pourquoi la conscience met ces voiles ; c'est parce que, sur le plan le plus haut, la conscience est vague ; elle ne peut pas très bien discerner les choses ; c'est dans le corps physique, véhicule de la matière la plus grossière, que la conscience peut fabriquer pour la première fois le véhicule à peu près parfait pour ses manifestations sur ce plan. L'évolution se fait. La conscience tâche toujours de manifester ses pouvoirs ; le jiva travaille la matière, et les véhicules deviennent de plus en plus aptes.

L'homme qui veut évoluer plus rapidement que la nature ne le fait, se livre à des pratiques employées depuis des milliers d'années, et par lesquelles il cherche peu à peu à

retirer la conscience de la matière la plus grossière, afin qu'elle puisse fonctionner tout à fait librement dans un véhicule de matière plus fine ; il cherche à rattacher véhicule à véhicule jusqu'à un véhicule plus affiné, sans jamais perdre conscience. Ainsi on peut envisager les mondes composés d'une matière plus fine et les observer, comme nous observons ici, scientifiquement et directement ; on peut ensuite se souvenir de ces observations, même quand on porte le véhicule le plus grossier, c'est-à-dire le corps physique. Telles sont leurs idées.

Quand l'homme est à l'état de veille, ses pouvoirs sont les plus petits ; quand il se retire du corps physique en état de sommeil, il commence à agir dans un monde composé d'une matière un peu plus fine. Mais quand il commence à y fonctionner, il n'est pas vraiment conscient de soi-même ; sa conscience est comme celle d'un tout petit enfant qui ne fait pas de distinction entre soi-même et les autres. Mais en continuant à fonctionner de cette façon, par des expériences répétées, il peut atteindre la conscience de soi-même sur le second plan. Si le sommeil est encore beaucoup plus profond, une conscience encore plus élevée se dévoile, et ainsi de suite de plan en plan.

Remarquez, en passant, que, si cette théorie, prouvée par maintes expériences, est vraie, vous avez une explication très nette de beaucoup de phénomènes de l'hypnotisme et des transes. S'il est vrai que la conscience se retire du corps physique et fonctionne dans un véhicule plus subtil avec des pouvoirs élargis, beaucoup de ces phénomènes deviennent intelligibles. Si donc vous pouviez pour le moment accepter cette théorie, il vous serait possible de faire des expériences très précises, afin de voir si elle est vraie ou fausse.

J'arrive à un autre point, et ici j'ai grand peur de froiser les sentiments scientifiques. On croit, dans la théorie indienne, que l'homme n'est pas le seul être conscient dans l'univers ; on croit qu'il y a bien des êtres autres que l'homme qui sont intelligents, qui sont des manifestations de la conscience universelle, et que dans tous les mondes on peut trouver de ces êtres ; quelquefois ils ressemblent à l'homme, d'autres fois ils ne lui ressemblent pas. Tout autour de

nous, dans l'espace, c'est-à-dire dans les autres mondes qui sont en relation avec le monde physique, se trouve une foule d'êtres intelligents, conscients, qui mènent leur vie comme nous menons notre vie ; c'est une vie indépendante, un monde indépendant ; mais on peut établir des relations entre ces mondes.

Vous vous croyez sans doute transportés au Moyen Age ; mais ce sont là les idées indiennes.

Il est possible à l'homme, quand sa conscience commence à fonctionner sur un plan surconscient, de nouer des relations avec ces êtres et même quelquefois de les rendre obéissants à sa volonté, parce que beaucoup de ces êtres sont inférieurs à l'homme.

J'ai cru nécessaire de vous dire cela, parce que je désire vous exposer deux ou trois expériences qui, pour moi, ne sont pas intelligibles sans cette explication. Si vous dites que cette explication n'est pas valable, trouvez-en une autre ; quant à moi, je m'en déclare incapable.

Il y a dans les Indes deux grands systèmes de Yoga : la Hâtha-Yoga, c'est-à-dire l'union par l'effort ; on commence par le plan physique et on ne monte pas très loin ; puis la Râja-Yoga, c'est-à-dire l'union royale. Celle-ci est un système tout à fait mental qui ne commence pas avec les pratiques du corps, mais avec les pratiques du mental. Voilà donc les deux grands systèmes : la Hâtha-Yoga pour le corps, la Râja-Yoga pour l'esprit, l'intelligence.

Ceux qui suivent la Yoga s'appellent les Yogis. Les Hâtha-Yogis poursuivent deux buts : l'un consiste à assurer la santé parfaite du corps et une grande prolongation de la vie sur la terre ; l'autre vise à subjuguer ces êtres de l'autre plan qui ne sont pas d'un rang très élevé, pour s'en faire des aides. Ce sont ordinairement les Hâtha-Yogis qui montrent les phénomènes. On a beaucoup de préjugés dans les Indes contre les hommes des autres races ; on se défie des Occidentaux et on ne veut pas souvent leur montrer ces phénomènes. J'ai pu en voir beaucoup, parce que j'ai vécu parmi les Indiens tout à fait comme une Indienne. Les Indiens sont très fiers ; ils n'admettent pas que l'on se moque de leurs idées, de leur religion, ni de leurs théories.

Le Hâtha-Yogî s'efforce d'assujettir complètement son corps et toutes les fonctions de sa vie. On appelle vie prâna, mot que l'on traduit ordinairement par haleine ; mais c'est plutôt l'assemblage de tous les pouvoirs de la vie qui se trouve partout. On tâche d'amener sous le contrôle de la volonté humaine toutes les fonctions vitales et de les rendre absolument obéissantes à la volonté. On le fait par deux moyens : la régularisation de la respiration, que l'on appelle le prânâyâma, mot qui veut dire beaucoup plus que contrôle de la respiration, et qui signifie contrôle de tous les pouvoirs de la vie dans le corps et même au delà du corps. Le deuxième moyen est « Dhâraṇa », la concentration parfaite de l'attention et de la volonté sur une partie du corps.

Les résultats obtenus par ces deux moyens sont merveilleux. On peut contrôler les muscles dits involontaires. Vous pouvez vous convaincre par une petite expérience sur vous-même que cela est tout à fait possible. Vous pouvez très facilement apprendre à faire mouvoir l'oreille en exerçant ces muscles qui sont rudimentaires chez l'homme. On peut faire de même pour tous les muscles du corps. On peut empêcher tout à fait le cœur de battre. Les mouvements deviennent d'abord de plus en plus lents ; puis le cœur cesse de battre et la vie est comme tout à fait suspendue ; l'homme devient inconscient sur ce plan ; puis, peu à peu les mouvements reprennent, jusqu'à ce que le cœur batte régulièrement. On pratique de même le contrôle des poumons toujours avec l'attention absolument fixée sur la partie que l'on veut assujettir à la volonté. On passe ainsi d'une partie du corps à l'autre. Ces pratiques durent des années.

Le Yogî veut obtenir une santé parfaite ; il veut que tout l'intérieur du corps soit absolument propre. Les Yogîs ont l'habitude de baigner l'intérieur de leur corps comme l'extérieur ; ils le font quelquefois en avalant par la bouche des flots d'eau ; mais très souvent aussi ils le font en renversant les mouvements péristaltiques de l'intestin ; ils prennent l'eau par l'orifice inférieur et ils la rejettent par la bouche. J'ai vu un homme qui pouvait faire cela pendant deux ou trois minutes ; il se mettait dans l'eau et, après quelques

instants de cette action renversée des mouvements péristaltiques, il lançait de sa bouche comme une grande fontaine d'eau aussi longtemps que l'on désirait qu'il le fit. Cette expérience n'est pas jolie, mais elle est intéressante, parce qu'elle montre le pouvoir de la volonté humaine dirigée sur une partie du corps. Il n'y a donc pas à s'étonner que l'on puisse faire avec le corps humain des expériences qui paraissent moins croyables.

Le résultat de toutes ces pratiques est une santé merveilleuse, une force du corps que rien ne peut briser. On m'a dit, mais cela je ne puis l'affirmer, je ne le sais pas moi-même, qu'ils peuvent quelquefois prolonger leur vie pendant un siècle et demi. Ceux qui me l'ont dit sont des gens en qui j'ai la plus entière confiance, mais, je le répète, je n'ai à ce sujet aucune preuve. Ce que j'ai vu, c'est la santé parfaite dont jouissent ces Yogis.

Ils arrivent à supprimer complètement le sentiment de la douleur physique. C'est ainsi qu'un homme, qui apparemment a la peau tout à fait sensible, s'allonge sur un lit de pointes de fer, sur lequel il paraît être très confortablement; il n'éprouve aucune douleur. De même, ce que l'on croit être des souffrances affreuses, n'est même pas ressenti. Un homme a un bras atrophié pour l'avoir tenu levé pendant des années. Imaginez la fermeté d'une volonté qui peut faire de telles choses. Vous pouvez comprendre qu'avec une pareille volonté, on peut faire du corps ce que l'on veut.

Ces forces de la vie dans le corps qui sont à demi conscientes, ce que vous appelez ici l'inconscient, c'est une conscience qui n'est pas élevée, mais qui peut répondre à une conscience plus élevée et, en faisant ces réponses, permettre de contrôler tout l'appareil du corps.

Ce pouvoir sur le corps de supprimer le sentiment de douleur se rencontre même quelquefois chez des gens qui n'ont pas pratiqué la Hâtha-Yoga. Un de mes amis de la classe guerrière aime beaucoup la chasse au tigre; il a l'habitude d'aller tout seul dans les forêts à la rencontre du tigre; c'est ainsi que l'on chasse le tigre dans la classe guerrière. Ils ne se servent pas d'éléphants, ni de rien qui puisse les protéger dans leur attaque; ils vont à pied et tout seuls.

Un jour donc, mon ami est allé à la chasse avec des Anglais montés sur des éléphants, comme cela se pratique actuellement. Au moment où le tigre a attaqué l'éléphant, un des chasseurs a perdu son sang-froid, son fusil est parti et la balle s'est enfoncée dans la jambe de mon ami qui est tombé à terre. Quand le chirurgien est venu, il a voulu absolument le mettre sous l'influence du chloroforme pour pratiquer l'extraction de la balle. Mon ami refusa et dit : « Jamais je n'ai perdu conscience, je ne veux pas commencer. D'ailleurs ce ne sera pas une douleur pour moi, vous pouvez couper. » Le chirurgien résista disant : Mais si vous faisiez un mouvement involontaire, cela pourrait être très dangereux. Mon ami répondit : « Je ne ferai pas de mouvement et si j'en faisais un seul, je vous autorise à vous servir du chloroforme. » L'opération fut faite ; mon ami était tout à fait conscient, il n'a pas fait un mouvement. Ce qui, pour un autre, eût été une torture atroce, n'était rien pour lui.

Je l'ai questionné à ce sujet ; j'ai cru d'abord que c'était par fierté de classe qu'il n'avait pas manifesté la moindre sensation de douleur. Il me dit : « Je vous assure que je n'ai pas ressenti la moindre douleur. J'ai fixé ma conscience dans ma tête ; elle n'était pas dans ma jambe ; je n'ai rien senti. » Il n'était pas Yogi ; mais il avait ce pouvoir de concentrer le mental, que l'on trouve quelquefois aux Indes chez les gens instruits.

Il se transmet une hérédité physique de génération en génération chez les gens qui pratiquent la Yoga.

L'autre Hâtha-Yoga, qui cherche à assujettir les êtres d'un autre plan, commence toujours par des expériences douloureuses — le tapas — comme celle que j'ai signalée tout à l'heure consistant à tenir le bras levé jusqu'à ce qu'il soit absolument atrophié. Ils disent (et ils le font) qu'il est possible, par ces austérités extrêmes, de développer des pouvoirs de la conscience du plan supérieur au plan physique et qu'on peut se servir des pouvoirs de la conscience du plan astral — c'est ainsi qu'on le nomme — pour rendre utiles les êtres inférieurs de ce plan. On peut avoir alors des apports d'objets sans contact ; on peut chercher ce qu'on veut dans la limite que je vous indiquerai par la suite ; on

peut faire des choses extraordinaires qu'ici nous appellerions des jongleries, mais qui sont faites sans appareils, uniquement par la volonté, avec l'aide, disent-ils, de ces *élémentals*. J'ai vu, il y a dix ans, un de ces Yogis qui voulait montrer quelques-uns de ses pouvoirs. Il était à demi nu, chose assez importante quand il s'agit d'apports d'objets. Il n'y avait donc pas de manches dans lesquelles il aurait pu dissimuler des objets. Il portait seulement un petit morceau de drap autour des reins ; les jambes et le haut du corps à partir de la ceinture étaient absolument nus.

Il a commencé par un de ces tours que l'on peut faire ici avec des appareils. Quant à lui, il avait simplement une petite table que nous lui avions fournie nous-mêmes et une petite boîte à deux tiroirs qu'il nous a laissé fouiller tant que nous avons voulu ; il avait en outre une bouteille ordinaire contenant un liquide clair absolument comme de l'eau, mais qui, pour moi, n'était pas de l'eau pure, du moins, je le crois, sans avoir à ce sujet aucune certitude. Nous étions tous assis tout près de lui ; nous pouvions toucher la table et nous assurer que ce n'était pas quelque plateforme pouvant recéler quelque tricherie.

Il nous a dit d'abord qu'il voulait nous montrer des apports d'objets, qu'il avait des *élémentals* soumis à sa volonté. Pendant un instant, il a regardé avec soin chacun des assistants. Il m'a regardée fixement et m'a dit : « Il ne faudra pas m'interrompre, ni me faire d'opposition pendant mon opération. » Je le lui promis, je lui assurai que je demeurerais tout à fait passive. Je dois vous dire que j'ai pratiqué moi-même la Yoga avant d'aller aux Indes ; je crois que cet homme l'a reconnu et s'est très bien aperçu que je pouvais faire opposition à ses amusements.

Il demanda à trois ou quatre d'entre nous de lui confier nos montres ; il les enveloppa dans un mouchoir que nous lui prêtâmes. Puis il nous dit : « Je vais donner ce paquet à l'un d'entre vous pour qu'il aille le jeter dans le puits. » Ce puits était dans une petite cour, à une distance d'environ cinquante mètres. L'un de nous, un monsieur, avait pris le paquet et se dirigeait vers le puits, lorsqu'un autre l'arrêta et lui dit : « Nous sommes peut-être victimes de tricheries ; laissez-moi m'assurer que les montres sont vraiment

dans le paquet. » Celui qui parlait ainsi était un Européen et croyait à un tour de prestidigitation ; il se figurait que le Yogî avait gardé les montres. Je ne sais pas où il les aurait cachées, puisqu'il était nu. Le Yogî entra dans une grande colère et dit : « Rejetez donc le paquet sur la table. » (Cette colère montre que ces hommes-là ne sont pas des plus saints.) L'un de nous ouvrit le paquet, les montres y étaient. Il les emballa de nouveau et dit : « Donnez-les à Mme Besant qui va les jeter elle-même dans le puits. » J'ai pris le paquet de ma main et j'ai été le jeter dans le puits.

Le Yogî était debout près de la table. Il leva les bras en l'air, les mains vides. Il prononça quelques mots : les montres étaient entre ses mains.

Expliquez cela comme vous le voudrez ; pour moi je me borne à vous citer le fait. L'homme disait que c'était son *élémental* qui était allé chercher les montres dans le puits. Peut-être croyez-vous que ce sont là des choses tout à fait impossibles ; cela vous paraîtra incroyable, si vous n'avez pas assisté à des séances spirites où on fait exactement la même chose, où on obtient des apports d'objets sans contact. Le mouchoir enveloppant les montres était complètement mouillé.

L'homme proposa ensuite de couper la tête à un oiseau, assurant qu'il ne lui ferait pas de mal. Je n'ai pas voulu voir une expérience aussi abominable. Je ne veux voir que des spectacles que l'on peut regarder sans horreur. L'homme nous a dit qu'il pouvait faire cette expérience ; mais pour cela je crois qu'il y a hallucination collective, tandis que je ne crois pas qu'il y ait eu hallucination pour l'expérience des montres. Mais bien sûrement l'hallucination n'était pas possible dans l'expérience suivante :

« Demandez-moi, nous dit-il, de vous faire venir quelque chose ; mon élémental le fera venir dans cette boîte. » Quelqu'un lui demanda s'il pourrait faire apporter des objets d'un pays éloigné. « Je le puis si c'est dans l'Inde, répondit-il, mais cela n'est plus possible s'il faut passer la mer. » Voilà donc une borne, une limite à ses pouvoirs. Quelqu'un lui dit alors : « Il y a, à une distance de cent milles d'ici, une ville où on fabrique une espèce de bonbons qu'on ne fait nulle autre part que dans les Indes. Voulez-vous nous

apporter de ces bonbons ? » L'homme se tenait au milieu de notre cercle en pleine lumière, c'était le matin. Il ouvrit la boîte et commença à la vider des deux mains ; il jetait des bonbons sur la table et il en fit bientôt un tas beaucoup plus haut que la boîte. Il disait que c'était son élémental qui les apportait. C'était vraiment des bonbons ; nous les avons distribués aux enfants de l'entourage qui les ont mangés avec beaucoup de plaisir.

Voilà quelques-unes de ces expériences très difficiles à comprendre pour les esprits d'Occident, mais très faciles à expliquer pour l'Indien, avec sa théorie de la conscience et de l'élémental. Vous pouvez essayer de faire ces expériences ; peut-être réussirez-vous, peut-être ne réussirez-vous pas.

On m'a parlé d'une expérience que je n'ai pas vue, c'est celle, qui est très bien connue, du panier et du petit enfant ; ou plutôt je l'ai vue une fois, mais je suis convaincue que c'était plutôt une jonglerie que le résultat de la Hâtha-Yoga. Un de mes amis, officier dans l'armée anglaise, m'a raconté qu'il a vu faire cette expérience dans la cour de sa propre maison. Il se tenait à côté du panier et un officier de ses amis se tenait de l'autre ; ils ont vu l'enfant qu'on a mis dans le panier ; eux-mêmes l'ont attaché avec des cordes ; ils ne se sont pas écartés de ce panier et ils ne l'ont pas perdu de vue un seul instant. L'homme était en face de ce panier ; il s'est mis à chanter à mi-voix un refrain très bizarre, qui a duré environ dix minutes. Après cela, il a fait le tour que vous connaissez (1). Quand cela fut fini et qu'on eût vu sortir du panier une grande quantité de sang, le petit enfant est venu dans la foule, il était sain et sauf.

Je ne puis expliquer cela que comme une hallucination collective. Il y a des choses que l'on peut faire avec une connaissance plus étendue de la nature ; mais, sur le plan physique, mettre une épée dans le corps d'un enfant, verser tout son sang et faire ensuite reparaître l'enfant, cela n'est pas possible, c'est contre les lois physiques que nous connaissons. C'est son chant bizarre qui a causé l'hallucination

(1) C'est-à-dire transpercer à plusieurs reprises, et en tous sens, le panier avec un sabre.

collective. Il ont des chants très étranges qui ont un effet merveilleux sur le cerveau ; c'est ainsi qu'ils hypnotisent la foule, qui voit seulement ce que l'hypnotiseur veut qu'elle voie.

Cette expérience n'est donc pas pour moi intéressante ; elle est assez facile ; il faut connaître une succession de sons qui hypnotisent. Voilà le secret qui ordinairement est l'apanage d'une famille et se transmet de génération en génération. D'ailleurs chaque famille ne produit qu'une seule expérience, un seul genre d'hallucination.

Ces Yogis peuvent se mettre dans des trances auto-hypnotiques avec beaucoup de facilité ; mais il semble que ces trances, quand ils en sont revenus, ne leur laissent aucune connaissance nouvelle ; la transe est donc absolument inutile. J'ai vu un Yogî qui était toujours inconscient sur le plan physique ; ses disciples prenaient soin de lui, lui donnaient à manger ; il était comme un idiot et n'avait rien à enseigner.

Ces hommes ont développé en eux le pouvoir de s'hypnotiser ; mais ils n'ont pas développé le pouvoir de la conscience sur le plan supérieur qui peut se transmettre au cerveau.

Les Yogis peuvent prédire l'heure exacte de leur mort, c'est-à-dire choisir cette heure. J'en connais un qui a dit : « Je mourrai aujourd'hui à cinq heures. » Ses disciples étaient autour de lui. A cinq heures juste, il est mort. Ils ont le pouvoir de quitter leur corps, soit pour une transe d'où l'on revient, soit pour la mort d'où l'on ne revient pas. Ordinairement ils meurent ainsi, choisissant l'heure exacte à laquelle ils veulent quitter leur corps.

L'autre méthode, la Râja-Yoga, est tout à fait différente. Il y a dans la Yoga huit degrés, qui doivent se succéder : Yama, Niyama, Âsana, Prânâyâma, Pratyahâra, Dhâraṇa, Dhyâna, Samâdhi ; on commence par le troisième degré dans la Hâtha-Yoga, c'est-à-dire par Asana, la posture. La posture dans laquelle on met son corps est très importante pour les courants vitaux. Quelques-unes de ces postures sont très difficiles, d'autres sont assez faciles. Le Hâtha-Yogî emploie les postures très difficiles, très pénibles. Le Râja-Yogî n'use pas beaucoup des postures difficiles du

corps, mais plutôt de celles qui sont assez faciles. Patanjali (1) dit : « Une posture facile et agréable. »

Dans la Râja-Yoga on commence par les deux premiers degrés, par le moral ; il faut se purifier. Cela n'est pas nécessaire pour la Hâtha-Yoga. Le premier pas, Yama, est la purification négative, c'est-à-dire qu'on s'abstient tout à fait de tout ce qui est mal ; il ne faut pas nuire à une seule créature ; il faut vivre avec une bonté parfaite envers tous. Le second pas, Niyama, c'est la purification positive ; on pratique les vertus qui aident à l'humanité. Sans cela, pas de Râja-Yoga ; ces deux échelons sont absolument nécessaires. Alors il faut choisir une posture du corps, Asana, qu'on peut maintenir longtemps sans se fatiguer ; il est seulement nécessaire que le dos, la gorge et la tête soient maintenus en ligne droite, c'est-à-dire que la colonne vertébrale soit tout à fait droite afin que les courants puissent passer sans obstacle. Il ne faut tourner la tête ni d'un côté ni de l'autre ; il faut se tenir tout à fait droit ; c'est d'ailleurs la seule posture nécessaire pour la Râja-Yoga.

Après cela vient le Prânâyâma, c'est-à-dire le contrôle des pouvoirs de la vie dans le corps. Ensuite, le Pratyahâra, dans lequel on ne fixe pas le mental sur une partie du corps ; mais on rassemble toutes les facultés mentales. On les détourne des objets du dehors, afin de ne rien observer du milieu où on est. Il faut boucher tous les sens. On commence ordinairement par les boucher d'une façon tout à fait physique ; il y a une façon de placer ses doigts pour boucher à la fois les narines, les yeux et les oreilles. Mais lorsque la concentration s'est développée, il n'est plus nécessaire d'employer ce moyen. Les sens cessent de fonctionner. On y parvient uniquement par l'effort mental, contrairement à ce qui se passe dans l'hypnotisme où on fatigue les sens, par exemple au moyen d'un miroir qui tourne. On appelle cela rassembler les forces, tourner le mental en dedans ; il y a donc concentration parfaite, Dhâraṇa, non pas sur une partie du corps, mais sur une idée ; il y a image mentale, image qu'il faut s'efforcer de faire bien nette, bien précise.

(1) « The Yoga-Sutra of Patanjali », translated by Manilal Dvivedi, Bombay. Tookârâm Tâtyâ.

Voilà les degrés inférieurs ; leur but est de libérer la conscience du corps. Quand les sens ne fonctionnent plus, quand le milieu extérieur a tout à fait disparu, quand on est devenu insensible aux attouchements du dehors, la conscience commence à fonctionner dans un véhicule plus subtil de l'au-delà ; mais elle fonctionne ; c'est ce qu'on appelle la surconscience. Il faut alors que cette surconscience travaille dans le monde de l'au-delà, qu'elle fasse ses observations ; c'est ce qu'on appelle la méditation, Dhyāna.

Si on touche à un plan encore plus haut, ce qu'on appelle le Samādhi, c'est une surconscience qui a conscience de soi, d'où l'on peut revenir dans le corps en se servant du cerveau physique pour la mémoire des observations qu'on a faites sur les autres plans.

Telle est l'idée de la Raja-Yoga, développement de plus en plus intense des pouvoirs du mental, insensibilité complète des sens, mais conscience parfaite au-dedans. Alors on quitte le corps consciemment, sans perdre la conscience, et après l'avoir quitté, on peut voir tout à fait bien le corps qui est là, à côté. Alors l'Être conscient, qui peut regarder le corps comme quelque habit qu'il aurait dépouillé, peut s'élever d'un monde à un autre, faire ses observations, les fixer dans la mémoire et faire sur le cerveau des impressions qui persisteront lorsqu'il reviendra dans son corps.

La preuve que l'on a vraiment effectué cette sortie du corps, c'est qu'on peut ainsi acquérir des connaissances qu'on n'a pas sur le plan physique, que plusieurs personnes peuvent comparer leurs expériences, faire des observations non pas tout à fait identiques, parce qu'il y a toujours en jeu la personnalité de chacun, mais si précises qu'on peut très bien voir que les petits détails qui diffèrent dans les observations, sont des différences provenant des personnalités et non pas des différences des objets qu'on a observés.

Si vous interrogez douze personnes qui sont passées à la même heure dans la même rue de Paris, elles vous diront des choses très différentes ; comme chez chacune d'elles le mental diffère, les observations sont différentes. Cependant, à leurs récits, même différents, vous reconnaîtrez parfaitement la rue dont elles parlent.

Ainsi plusieurs personnes ont pu observer les mêmes objets dans un autre monde et enregistrer leurs observations, lorsqu'elles sont revenues dans le corps physique.

Si cela est possible, cela explique bien des phénomènes que l'on observe dans les recherches psychiques. On peut ainsi comprendre pourquoi la conscience en état de transe est quelquefois beaucoup plus vive, a des connaissances plus élargies qu'à l'état de veille. Mais si l'on peut avoir cette expérience personnelle de la surconscience et revenir dans le corps physique, on possède une preuve satisfaisante et une certitude invincible de la persistance de la conscience sans le corps physique.

Puis-je vous dire que la psychologie moderne devrait faire des recherches très précises sur les expériences dites religieuses (1) ; la conscience religieuse des moines, des nonnes, des saints n'est-elle pas toujours la conscience ? On peut dire que c'est une conscience déformée ; mais quelquefois une conscience même déformée nous donne des faits qui ont une valeur immense.

On dit, dans les Indes, qu'on abîme le cerveau, si l'on n'entraîne pas celui-ci d'une certaine manière avant de lui donner les impressions de la surconscience. Le cerveau, en effet, ne peut pas supporter sans risques ces vibrations rapides, intenses de la surconscience, et, avant de faire toutes ces expériences, il faut exercer le cerveau aux pensées les plus hautes, les plus sublimes. Si, par une émotion immense, on se jette dans l'autre monde, lorsqu'on reviendra au corps, il se produira sûrement des troubles hystériques ; ce sont donc là des vibrations que le cerveau ne peut pas supporter sans préparation, mais qu'il peut supporter au moyen des pratiques de la Yoga. On a dit très souvent que les personnes qui se sont livrées à ces expériences, dans les monastères ou ailleurs, ont eu des manques de sommeil, des troubles nerveux, indices de l'hystérie. Cela est parfaitement vrai et je ne veux pas le nier ; mais je dis que cela n'est pas inévitable. Si l'on va pas à pas, si une volonté tenace crée un convenable appareil nerveux, le cerveau peut être plus affiné et demeurer en même temps

(1) Voir William James. *Varieties of religious experiences*.

absolument sain ; alors vous n'avez pas l'hystérique, vous avez le Yogi.

Voici ma conclusion. Je vous ai indiqué une théorie que vous pouvez étudier ; vous pouvez faire des expériences, afin de voir si cette théorie ne répond pas à des problèmes que la psychologie moderne ne peut pas résoudre. Celle-ci amasse beaucoup de faits ; elle ne peut pas toujours les expliquer ; et elle fait appel à l'inconscient. Mais il n'y a pas qu'un seul inconscient : il y a l'inconscient qui vient du passé, qui est le subconscient ; le Hâtha-Yogi le rend encore conscient et gouverne tous les mouvements du corps. Puis il y a le surconscient, qui est la conscience de l'avenir, et pour laquelle le corps physique n'est pas encore actuellement assez évolué. Aussi les expériences de cette surconscience présentent-elles beaucoup de danger. Mais ce sera la conscience normale de l'avenir. L'évolution humaine n'est pas finie ; l'homme est encore très imparfait ; il est possible de labourer le corps, de le travailler pour devancer la marche normale de l'évolution. Si on le fait avec précaution, avec connaissance, avec l'aide de ceux qui l'ont fait eux-mêmes auparavant, on peut sans danger, sans abîmer le corps, sans se rendre hystérique, sans dégénérescence nerveuse, marcher dans ce sentier, et c'est seulement cette idée que j'ai désiré vous exposer dans cette conférence.



PAX

La suggestion sur des sujets à l'état de veille

CONSIDÉRÉE AU POINT DE VUE EXPÉRIMENTAL ET THÉRAPEUTIQUE

COMMENT ON POURRAIT PEUT-ÊTRE EXPLIQUER CERTAINS
PHÉNOMÈNES ATTRIBUÉS AUX FAKIRS HINDOUS

Dans un précédent article (1), je faisais part aux lecteurs des *Annales* de mes expériences d'attraction à distance sans parole ni contact, ou avec contact et sans parole, sur des sujets à l'état de veille. À l'aide de la concentration de la volonté, j'impressionnais le sujet préparé à cet effet et je le faisais manœuvrer à mon gré : aller d'un endroit à l'autre d'une salle — d'une salle dans une autre — prendre avec l'une des deux mains, indifféremment, des objets désignés à l'avance et à l'insu du sujet, par les spectateurs, etc., etc.

Voulant pousser plus loin mes recherches, j'en vins à essayer sur mes sujets « préparés », mais toujours à l'état de veille, quelques-unes des expériences faites par les maîtres de la science sur des sujets à l'état d'hypnose ; je veux parler de la suggestion.

Comme bien peu d'expérimentateurs se sont occupés, jusqu'ici, de cet argument, je me permettrai, comme préambule aux faits que je me propose de relater, de définir la

(1) Voir les *Annales des Sciences Psychiques*, Mai-Juin 1904.

suggestion comme je la comprends, et de dire comment il faut s'y prendre pour être sûr du succès. Ainsi tout lecteur des *Annales* aura mon secret et pourra facilement, à l'aide d'un sujet sensible, intelligent et attentif, contrôler personnellement mes diverses expériences, et même en étendre considérablement la liste.

J'entends par suggestion *toute parole, tout mouvement, tout acte, toute concentration de la volonté capables de déterminer la volonté d'un sujet à agir.*

Pour mieux réussir, il faut regarder fermement son sujet entre les deux yeux — fixer son attention, être positif et sûr de soi — posséder l'art de la concentration de la pensée, c'est-à-dire vouloir énergiquement.

La classification des faits m'a causé un peu de peine ; en dernière analyse, j'ai adopté la classification suivante :

EFFETS DE LA SUGGESTION

- 1° Sur les muscles ;
- 2° Sur les nerfs ;
- 3° Sur la circulation du sang ;
- 4° Sur la sécrétion ;
- 5° Sur le poids du corps ;
- 6° Sur la motricité ;
- 7° Sur les sens : a) de la vue, b) de l'ouïe, c) de l'odorat, d) du toucher, e) du goût. Effets sur un de ces sens seuls ou uni à plusieurs autres.

Je m'empresse de prévenir mes lecteurs que je ne me permettrai pas de nommer mes différents sujets. Si quelque lecteur un peu sceptique avait besoin de références, il n'aurait qu'à s'adresser, soit au docteur Dariex, soit à M. de Vesme, qui me connaissent, ainsi que ma profession, et qui me feraient parvenir leurs lettres.

EFFETS DE LA SUGGESTION SUR DES SUJETS A L'ÉTAT DE VEILLE
AU POINT DE VUE : 1^o EXPÉRIMENTAL

Le lecteur qui aura la bienveillance de nous suivre jusqu'au bout, en étudiant, point par point, notre façon de procéder avec nos différents sujets, verra que ce que nous faisons est absolument rationnel, et qu'il suffisait d'y songer pour embrasser ce système.

1^o *Effets de la suggestion sur les muscles.* — Mlle M... (29 ans), très bon sujet pour mes expériences d'attraction à distance, et sujet tout aussi parfait pour cette sorte de suggestion. Je la regarde entre les deux yeux, je lui prends le bras droit, et faisant quelques passes sur le bras même, tout en la laissant éveillée et bien attentive, je lui persuade qu'elle va raidir très fort son bras et qu'elle ne pourra plus le plier, quelques efforts qu'elle fasse. Au bout d'un instant, je lui dis : « Maintenant, c'est fait; votre bras est raidi; vous ne pouvez plus le plier. » Et son bras est, en effet, raide comme une barre de fer. Le docteur Robin, dont j'ai parlé dans mon précédent article, a constaté avec surprise que le bras du sujet pouvait être regardé comme en état de catalepsie. Pour faire boiter ou raidir la jambe de la même personne, je fais quelques passes un peu au-dessus et un peu au-dessous des genoux, *pour la forme*, puis je compte emphatiquement : « Un ! Deux ! Trois ! Votre jambe est raide, vous allez boiter ! Marchez ! » Et la personne marche boiteuse. Il ne faut pas laisser longtemps les sujets dans cet état.

Je prends M. R..., jeune homme marié, âgé de 33 ans. Je lui dis : « Saisissez ce manche à balai des deux mains; placez les mains dans le sens que vous voudrez; regardez-moi bien. Vous allez voir que quand j'aurai fini mes passes, vous aurez les mains collées au bâton, et il vous sera impossible de les ouvrir. » Après une pause, pendant laquelle j'attends, en fixant mon sujet, que la suggestion ait bien pris, je m'empresse d'ajouter : « C'est fait, vous ne pouvez plus ouvrir vos mains », et je le laisse aux prises avec son

manche à balai. Hilarité générale des assistants, émerveillés de ce tour peu ordinaire. Après avoir laissé mon sujet faire de vains efforts pour ouvrir les mains, je lui dis : « Allons, ouvrez les mains ; je vous en donne le pouvoir. » Et le pauvre balai tombe, comme avec regret.

Je prends le bras droit de Mme R..., la jeune épouse de M. R... — 27 ans à peu près — je tends le bras dans le sens horizontal, et je persuade vite à cette dame que son bras est raide et devenu très puissant ; qu'il pourra porter, tendu dans ce sens, un seau d'eau, sa main restant flexible. Elle tient le seau sans fatigue aucune, tout émerveillée de son pouvoir.

R... est un petit jeune homme de 15 ans et demi, très intelligent. Je lui dis, en lui montrant une pièce de 5 centimes : « Ce sou est à toi, si tu parviens à le soulever de terre ; je te permets même de passer la pointe de ton couteau au-dessous pour le décoller, car il est lourd et même collé à la pierre. Tu le vois, mon sou ? » Et je le lui fais passer à plusieurs reprises devant les yeux. « Eh bien, je vais le laisser tomber, et tu ne sauras jamais le ramasser ; il est trop lourd ! » Et le petit bonhomme de faire de vains efforts pour décoller ou soulever le sou ; de prendre son couteau et de ne pouvoir arriver à passer la pointe de la lame entre la dalle et la pièce de 5 centimes. C'est un tour très amusant. J'ai été obligé de prendre moi-même le sou pour le lui donner.

Un autre enfant est venu ensuite, à peu près du même âge ; je lui dis : « Tiens, voyons si tu seras plus fort que ton camarade. » Il essaye, même résultat ; vains efforts !

Un jour, j'étais à table, chez des amis, et j'avais avec moi R..., mon petit jeune homme de tout à l'heure. On était au dessert, je lui présente un gâteau très léger que je place près de lui sur la table, et je lui dis : « Tu le vois, eh bien, il va être tellement lourd, que tu ne pourras pas le soulever de plus de 1 ou 2 centimètres ; essaye, tu vas voir qu'il t'échappera. » Je fais quelques passes sur son bras et sur le gâteau. Impossible à l'enfant de soulever le gâteau de plus de 1 ou

2 centimètres. Il le trouvait lourd et ne pouvait le tenir. J'ai renouvelé le tour chez sa grand'mère, qui n'a pu, elle aussi, soulever un objet très léger. Sa mère, elle, a bien soulevé l'objet, mais elle ne me fixait pas, et son intelligence était en éveil.

Il faut dire cependant ici qu'on pourra se regarder comme très fort si l'on parvient à influencer 80 ou 90 personnes sur 100, à l'état de veille, bien entendu.

2° *Effets sur les nerfs*. — M. R... me dit: « Vous avez guéri le mal aux dents à ma femme, il y a quelques jours; pouvez-vous le donner, le mal aux dents? — Parfaitement, lui répondis-je. Tenez, regardez-moi, et faites attention! » En disant cela, j'appuyai légèrement sur la mâchoire gauche deux doigts de la main droite. « C'est vrai! s'écria-t-il au bout d'un court instant, je sens que la douleur commence à se faire sentir. » Et après quelques minutes, mon homme de se plaindre et de me prier avec insistance de lui enlever son mal aux dents.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est une douleur que j'avais fait naître au même sujet, à la racine du pouce, en appuyant fortement à cet endroit, avec le pouce de la main droite, et en faisant les suggestions appropriées. Eh bien, quand il eut souffert assez fort et assez longtemps de son pouce, je lui enlevai la douleur en passant légèrement la main au-dessus et en faisant une suggestion de circonstance. Mais, quelques mois après, il m'a dit avoir souffert de temps à autre de son pouce, comme si je ne l'avais pas parfaitement guéri.

J'ai produit ainsi des contractions nerveuses aux mains, aux bras, aux jambes, aux doigts, les uns après les autres; impossible au sujet de reprendre son premier état sans mon ordre. J'ai produit le rire nerveux; c'est très amusant, on rit plus fort que son sujet.

Il est à peine besoin de faire remarquer que les phénomènes que j'ai groupés pour plus de clarté dans la catégorie précédente (effets de la suggestion sur les muscles) peuvent parfaitement se rattacher à cette seconde catégorie, puisque

là l'impression sur les muscles se fait sans doute au moyen des nerfs.

3° *Effets sur la circulation du sang.* — Je prends mon jeune R..., je le regarde en face, et en lui pointant l'index vers le visage, je m'écrie : « Oh ! il rougit ! il rougit ! Voyez donc s'il est rouge ! » Et mon jeune homme de devenir cramoisi. Tout le monde, du reste, connaît cela. Mais j'ai fait sur moi-même une expérience bien plus surprenante. Je m'étais fait une légère blessure avec un éclat de verre ; je saignais malgré tout assez fort, l'éclat de verre étant entré en partie dans le bout d'un de mes doigts. Je ne savais que faire pour arrêter le sang. Je lave la plaie et le doigt, et comme le sang coulait alors un peu plus fort, je me mets en devoir d'essayer de l'auto-suggestion. Je dis tout haut, en fixant le bout de mon doigt : « Je ne veux plus saigner, le sang ne coulera plus ! C'est fait, je ne saigne plus. » J'essuie avec un linge sec le sang qui a coulé peut-être encore quelques secondes, mettons une demi-minute, et tout est rentré dans l'ordre.

4° *Effets sur la sécrétion.* — Je dis à Mlle R... : « Regardez-moi bien dans les yeux, et dans un instant vous allez sentir votre bouche pleine de salive. Il est même probable que vous allez éternuer et que vous aurez besoin de votre mouchoir. Au bout d'une demi-minute environ, Mlle R... se met à rire, en avouant qu'elle avait de la salive plein la bouche, et qu'elle devait s'empresse de l'avalier pour ne pas faire d'incongruités. Puis elle s'écrie : « Ça me pique dans le nez ! » Aussitôt elle éternue, et elle éprouve le besoin de se moucher.

5° *Effets sur le poids du corps.* — Cette expérience se rattache à la suivante, mais je l'ai faite à part aussi ; elle mérite une mention spéciale ; je n'ai pas pesé le sujet, mais je sais que celui-ci est plus difficile à soulever pendant cette expérience qu'en tout autre moment.

Voici. Je dis à mon jeune sujet R... : « Regarde-moi bien et tiens-toi droit ; je vais te fixer au parquet, et il te sera impossible de lever les pieds, tu seras si lourd, si lourd, que

tu ne pourras plus partir, on ne pourra même pas te soulever. » Je lui appuie la main sur le sommet de la tête, je le fixe fort et ferme entre les deux yeux un court instant, je fais en appuyant sur sa tête le mouvement de le fixer au sol, et je retire ma main en disant : « Maintenant, essaye de lever les pieds ! » Il essaye, mais en vain, d'appeler quelqu'un, pour essayer de le soulever, en ne prenant qu'une jambe seulement, et en y employant toute sa force, c'est à peine si on arrive à soulever le pied de 1 ou 2 centimètres ; j'ai moi-même essayé et j'affirme avoir trouvé une résistance peu ordinaire. Le garçon a 15 ans tout au plus — avons-nous dit — et il n'est pas plus lourd qu'un enfant ordinaire de son âge.

6° *Effets sur la motricité.* — Je prends encore mon petit R..., qui est un excellent sujet. Je le place à un bout du salon, et je vais à l'autre bout. Après une pause, je lui dis : « Viens à moi, et tu me diras si tu n'as rien rencontré en route pour t'arrêter. » Il vient d'un pas assuré jusqu'à moi. « Tu n'as rien vu, rien senti ? lui dis-je. — Non », me répondit-il un peu stupéfait. « Eh bien, retourne à ton point de départ, et fais attention où je vais m'arrêter sur le tapis, car je te suis ; marche à reculons... Regarde maintenant à tes pieds, tu vois où je me suis arrêté ; eh bien va, retourne à ton point de départ, je reprends aussi ma place. Quand tu auras les pieds juste où j'ai les miens en ce moment, tu ne sauras plus avancer, tu seras comme collé au tapis. » Une fois chacun à notre place première, je le fixe bien entre les deux yeux, et je lui dis : « Regarde-moi ferme, tu seras arrêté quand il le faudra, et tu ne sauras aller plus en avant. Tu y es ? — Oui, me dit-il, j'y suis et je n'ai pas peur. — Eh bien, en avant ! Une... deux... trois... halte-là ! » lui criai-je en tendant la main vers lui dans un geste impératif. Il était arrêté juste au point indiqué. « Tu ne partiras plus, essaye tant que tu voudras. » Et le pauvre enfant d'essayer, mais en vain, de se détacher de ce point. « Veux-tu lever au moins les pieds ? » lui dis-je. Il fait de vains efforts. « Si tu ne peux pas avancer, recule. » Même difficulté.

« Allons, lui dis-je, tu es collé, mais avec une colle difficile à briser ou à dissoudre; comment faire pour te tirer de là? » Et tout le monde de rire aux éclats. « Allons, un homme de bonne volonté pour m'aider! » fis-je avec un air embarrassé. « Voyons, M. B..., aidez-moi à décoller l'un après l'autre les pieds de mon sujet, soulevez chaque jambe l'une après l'autre! » Et mon aide de faire des efforts répétés. « Il est bien lourd, fait-il, comment dois je m'y prendre. — Allons! je vais y mettre toute ma bonne volonté à mon tour, et je serai plus fort que vous. Marche, petit, sors de là, je te fais libre, viens à moi! Cependant, comme tu as fait l'entêté et que tu as voulu être le plus fort, tu pourras partir, marcher, mais en titubant comme un petit ivrogne, tu ne tiendras pas debout, et ce ne sera qu'à grand'peine que tu arriveras à moi. Allons, es-tu prêt? Un... deux... trois... marche! » Et mon petit homme part avec l'allure indécise et titubante de quelqu'un qui serait ivre. « Bon, lui dis-je alors, j'ai pitié de toi, marche droit. Mais comme tu as voulu encore faire acte de volonté contre moi, tu vas être pris d'un grand besoin de marcher, et tu ne pourras t'arrêter qu'à mon commandement: plus tu voudras t'arrêter. plus tu seras obligé de marcher. » Et mon sujet marche comme le Juif Errant.

« Maintenant, — je déclare — tu dois avoir besoin de te reposer, arrête-toi et assieds-toi... Pas si vite, attends, une... deux... trois .. tu peux t'asseoir à présent; mais comme tu m'as désobéi par trop de précipitation, une fois assis, tu ne pourras plus te lever; tu seras collé à la chaise, et plus tu feras d'efforts pour te lever, plus tu seras solidement assujetti à ton siège. Allons, assieds-toi... Essaie maintenant de te lever. » Le petit sujet fait tout son possible pour partir; c'était même très amusant de le voir agir, à cause de l'aspect de sa physionomie, et des différents mouvements qu'il se croyait obligé de faire pour se dégager.

Après cela, je le fis se lever, et je l'empêchai de s'asseoir, l'assurant que ses jambes sont raides et qu'il ne peut pas les plier.

Vous voyez, ami lecteur, que l'on peut passer de bons moments avec ces petits tours ; cependant, ils ne sont pas aussi faciles à faire qu'à raconter. J'ai fait ces mêmes expériences avec Mme R..., Mlle R..., Mme M..., et plusieurs autres ; il faut d'assez bons sujets, en réalité facilement hypnotisables. Du reste, bien que mes sujets soient à l'état de veille, la préparation nécessaire de ces mêmes sujets, selon ma méthode, dérive bien de l'art d'hypnotiser.

Je prends le bras de Mlle R..., je le fais tourner en cercle et je dis à mon sujet : « Regardez-moi bien, vous allez voir qu'un moment viendra où vous ne pourrez plus arrêter votre bras. » J'en fais autant avec deux ou trois autres sujets, entre autres mon petit R... qui nous a bien fait rire, car son bras tournait si vite qu'il semblait devoir s'élever dans les airs à certains moments.

Il faut être prudent pour ce tour, comme pour plusieurs autres influençant la motricité, car le sujet pourrait en éprouver un malaise. Il lui est impossible de s'arrêter de lui-même, une fois parti. Pour le tour en question, voici comment on arrête les sujets. Je frappe fort dans les mains, en faisant un grand bruit, je compte « un, deux, trois » et j'ajoute : « Arrêtez-vous, il vous est impossible de continuer. » Si l'un des sujets suggestionnés ne pouvait s'arrêter, il faudrait recommencer avec lui en frappant fort dans les mains, en fixant le sujet et en l'obligeant à vous regarder en face, il sera vite revenu à son état normal.

Je fais semblant d'allonger le nez fluide de mon jeune sujet ; je tire ce nez imaginaire, en me tenant à un mètre du sujet, auquel je dis : « Vous allez voir ; vous vous sentirez tirer par le nez et vous serez forcé de me suivre. » Le tour est très amusant et réussit parfaitement à une condition : c'est qu'on soit sérieux et ferme, et qu'on persiste pendant au moins une bonne minute à dire au sujet qu'il va se sentir tirer par le bout du nez, et qu'il souffrira s'il résiste. Et le sujet vous suit partout où vous voulez. Il a beau s'accrocher aux meubles et où que ce soit ; il ne pourra s'en empêcher.

7° *Effets sur les sens*: a) *Sens de la vue seul*. — Je prends ma vieille bonne, M..., âgée de soixante-cinq ans; je lui dis, après l'avoir préparée : « Voyons, ma pauvre vieille, nous sommes en hiver; il gèle fort; point de fleurs ni de verdure! Il faut pourtant que je vous fasse voir deux papillons ici dans la chambre; ils viendront de la cheminée et ils iront vers la fenêtre; vous en verrez un rouge et un noir. — Vous croyez? me dit-elle. Ce n'est pas possible! En hiver, voir des papillons! Vous seriez bien sorcier si vous m'en faisiez apparaître. — Comme vous le dites, je suis bien un peu sorcier », et, lui appuyant la main sur les yeux, je lui dis après une pause : « Allons, fermez les yeux; quand j'aurai compté jusqu'à trois, je retirerai ma main, et vous regarderez bien dans la direction de la cheminée à la fenêtre; vous verrez les deux papillons : l'un rouge, l'autre noir. » En effet, je retire ma main en désignant du doigt le papillon imaginaire. « C'est vrai, fit-elle; voyez, le rouge est entre le rideau et la fenêtre; le noir arrive à son tour. — Voulez-vous aller les attraper? — Je veux bien. — Bon; venez, et ne les perdez pas de vue. » On va vers la fenêtre, mais elle voyait maintenant les deux lepidoptères plus haut. Nous concluons qu'il faut leur laisser la liberté — et tout est dit.

Une preuve que mes sujets sont bien à l'état de veille, c'est qu'ils se rappellent fort bien ce qu'on leur a dit, ce qu'ils ont dit, vu ou fait. Si quelques-uns des lecteurs des *Annales* venaient soutenir à M... qu'elle n'a pas vu deux papillons en hiver dans les rideaux de ma fenêtre, l'un rouge et l'autre noir, ils seraient bien reçus.

Maintenant, il me faut relater une histoire bien curieuse.

Un de mes amis et moi nous nous trouvions chez un bon vieux curé doyen, ayant la foi des premiers âges. Ce bon vieux a une domestique C..., âgée de quarante-cinq à cinquante ans, pas trop crédule, mais très impressionnable quand même. A la fin du repas, comme délassement, nous convinmes, mon ami et moi, sur l'acceptation du brave curé, de faire apparaître Lucifer en personne, ou tout autre

esprit plus ou moins bon, plus ou moins ancien. Il s'agit d'un truc ; voici la méthode à suivre :

Deux dans le secret : un *voyant* qui se renferme dans une chambre noire, et à qui l'esprit évoqué apparaît ; et un *évocateur*, qui cause assez fort pour être entendu du voyant, qui est attentif, derrière sa porte fermée. Chaque première lettre de chaque mot ou de chaque phrase, après une pause entre chaque phrase, sera une lettre devant servir à former le nom de l'Esprit évoqué. Par exemple, pour l'Esprit de Bossuet, le premier mot devra commencer par un B, le second mot ou la seconde phrase (si l'on procède par phrases) commencera par un O, le troisième mot ou la troisième phrase par un S, etc. Rarement l'« évocateur », quand il aura affaire à un « voyant » intelligent, sera obligé d'épeler toutes les lettres du nom dont il s'agit. L'art consiste à savoir impressionner les assistants, en ayant l'air de faire une évocation en règle, tout en n'oubliant pas les lettres qui composent le nom de l'Esprit. Avoir soin, aussi, de demander aux assistants le nom de l'Esprit qu'ils veulent évoquer. Après plusieurs évocations qui avaient fort bien réussi, le curé, qui est quelque peu musicien et qui connaît quelques auteurs ou orateurs sacrés, me priait d'évoquer : Mozart, Mendelsshon, Bourdaloue, Bossuet, Fénelon... Ce dernier restait encore à évoquer. Les évocations réussissaient bien, et le « voyant » ne se trompait pas d'une lettre ; il dénonçait toujours, comme lui ayant apparu, l'Esprit demandé par le bon vieux curé. Celui-ci en était tout abasourdi, si bien que je lui dis : « Tenez, allez vous renfermer dans la chambre noire et vous verrez vous-même l'Esprit de Fénelon quand j'aurai fait mon évocation. » Il était hésitant, les yeux quelque peu effarés, lorsque sa bonne, G..., arrive pour prendre part à notre petite récréation. On lui dit qu'on allait faire apparaître Fénelon, un évêque, et on lui demande si elle veut aller avec le « voyant » dans la chambre noire. « J'ai peur, dit-elle, et si l'Esprit saute sur moi ? — N'ayez pas peur, lui dis-je ; un Esprit est incapable de saisir un corps ; il passerait plutôt au travers.

— Allez-y, vous, monsieur le curé », dit-elle. Le vieux curé était toujours perplexe ; passer pour un peureux, un prêtre avoir peur d'un Esprit, lorsqu'il peut tous les chasser d'un geste, ou avec son eau bénite ! De plus, craindre l'Esprit de Fénelon, un évêque ! « Allons, sit-il enfin ; G..., allez-y la première ; j'irai après. »

C'était le moment ; je décide donc G... en lui disant : « Allez ; ne soyez pas si peureuse que M. le curé. Vous regarderez attentivement dans le coin, du côté de la bannière, et là, quand le voyant aura sa vision, vous verrez vous aussi apparaître un bel évêque, avec sa crosse, sa mitre, revêtu de sa chape ; vous savez, comme Monseigneur, quand il vient pour la Confirmation. » Ma suggestion donnée, je renferme mon sujet avec le « voyant », et je me mets en devoir de causer de choses et autres, tout en faisant mon évocation convenue. Au bout de quelques minutes, j'entends mon ami s'écrier : « Le voyez-vous, G... ? C'est Fénelon... l'Esprit de Fénelon ! Voyez-vous sa mitre et sa crosse ? » Et aussitôt G... de pousser un cri formidable, d'ouvrir la porte avec fracas, et de nous dire, tout effarée : « Oui, je l'ai vu, l'Esprit ! C'était un évêque, avec sa crosse, et habillé commé Monseigneur pour la Confirmation. »

Mon récit a été un peu long, mais je pense avoir intéressé les lecteurs, en leur montrant un cas divertissant des effets de la suggestion sur le sens de la vue seul.

J'ai aussi fait voir à mon petit R... un essaim d'abeilles, sortant des rayons de cire desséchés déposés sur la table, un jour où l'on avait transvasé des abeilles d'un tuyau de cheminée dans une de mes ruches à cadres ; et le jeune R..., avec son béret, frappait à coups redoublés sur les épaules et les bras nus du « mouchier », pour les chasser, car je les lui avais fait voir sur lui. J'ai fait voir de beaux papillons dans des soirées, et des guêpes et des abeilles à plusieurs autres personnes sensibles.

b) Sens de la vue et du toucher. — J'ai fait, avec mon petit bonhomme de R..., le tour de la fameuse corde des Hindous. Je pris une corde assez grosse et assez longue, que

je roulai dans ma main. Je la passai roulée, deux ou trois fois, sous les yeux du sujet, et je lui dis : « Tu vois cette corde ? Tu la vois bien ? Touche-la. Eh bien, je vais l'accrocher solidement au plafond de la salle en la lançant en l'air, et tu ne pourras pas la décrocher. Tu y es ? » A ce moment, je lui mets une main sur les yeux. « Un... deux... trois... » fis-je en retirant ma main, en lançant vivement sur le plafond le bout enroulé de la corde et en gardant l'autre bout. La vraie corde s'abattit sur le parquet, et je la fis disparaître aussitôt, pendant que le jeune R... regardait au plafond. « Tiens, mon vieux frère, lui dis-je, la vois-tu, cette corde accrochée au plafond ? » — Oui, je la vois. — Eh bien, essaye de la décrocher. » Mon bonhomme saisit vivement la corde imaginaire et tire de toutes ses forces. « Ça m'enlève ! » s'écrie-t-il. « Fssaye de grimper », lui dis-je. Aussitôt, il se prit à faire les mouvements de grimper ; il ne tarda pas à croire d'être arrivé au plafond. « Je touche au plafond ; ne voyez-vous pas ? — C'est bien, lui dis-je, descends maintenant. » Et il fait les mouvements de descendre.

« Je veux savoir si tu pourras rompre la corde — j'ajoute alors : Tire fort ! » Et il recommence à se pendre à la corde, la secouant, faisant des efforts inouïs ; c'était très curieux. « Attends, je vais donner des coups de bâton dessus ; nous verrons si tu la tiens assez raide pour qu'elle ne t'échappe pas. » Chose absolument curieuse : les mains du sujet étaient repoussées dans le sens contraire à celui où je frappais la corde imaginaire, et reproduisaient la secousse exacte produite par un corps réel dans la même circonstance. C'est ce qui m'a le plus frappé.

« Coupe donc un bout de la corde, lui dis-je, et donne-la moi. Seulement, je crois bien que tu ne pourras y parvenir. » Je lui donne mon canif, et à plusieurs reprises il essaye, mais en vain ; le canif traversait la corde, mais ne la coupait pas. Je suis sûr que si je lui avais commandé d'en couper un bout pour le mettre dans sa poche, il l'aurait fait. L'expérience qui suit nous le prouve.

« Je suis plus fort que toi, dis-je au sujet, et je vais décrocher la corde. Tu la vois bien ? — Oui, je la vois toujours. » Alors, je lui pose la main sur les yeux, et, la retirant vivement, je fais le mouvement de tirer avec force. « Tiens, la voici, ta corde », j'ajoute, en lui montrant la vraie corde, que je venais de ramasser pendant qu'il regardait encore en haut. « C'est vrai, remarqua-t-il en palpant la corde ; je la reconnais bien ; c'est la même. » Et instinctivement il regardait vers le plafond. J'ai renouvelé cette expérience, pour être plus à même de me convaincre, devant l'enfant et une autre personne que j'avais guérie ou sauvée d'une paralysie du côté gauche.

Autre expérience sur la vue et le toucher : Je prends la corde et je dis à mon petit bonhomme : « Tu la vois, ma corde ? Je vais la jeter roulée sur le tapis et à l'instant elle sera changée en serpent ; si tu ne la saisis pas vite, le serpent ira sur toi pour te mordre. Tu y es ? Un... deux... trois... » Je jette la corde en lui passant la main sur les yeux. « Oh ! fit-il en jetant un regard effaré sur la corde roulée à un mètre de nous ; c'est un gros serpent ; je vois sa tête. — Allons, vite, prends-le, ou il va partir. » Prenant alors son courage à deux mains, le garçon se jette sur son serpent imaginaire, et il s'exclame : « Tiens, c'est une grosse ficelle ! » — « Eh bien, maintenant, je vais te surprendre ; tu vois qu'elle n'est pas longue, ma corde. Prends ce bout, et roule-le sur ta main ; tu vas voir s'il y en a des mètres ! » Je lui présente un bout de ficelle imaginaire et doucement, en ayant l'air de tirer, je recule de quelques mètres ; il saisit l'extrémité que je lui présente comme si elle était réelle, et il se met en devoir de rouler la ficelle en pelote. J'avais toujours la vraie corde dans mes mains, et lui ne finissait pas de rouler, tout stupéfait. Quand je lui fis remarquer que la ficelle touchait à sa fin, alors il vint à moi en ayant l'air de tirer sur sa corde qui n'avancait plus. « Oh ! lui dis-je, ne tire pas si fort ; tiens, en voici encore un grand morceau. » Sans le remarquer, il saisit le bout réel de la ficelle, et commença à la peloter sur l'autre, en

élevant ses mains à mesure. Étrange phénomène, à la vérité ! Quand on nous dit que les sens nous trompent, n'a-t-on pas raison ?

Après cela, je lui dis : « Donne-moi ma ficelle ; je vais la changer en petit oiseau. » Alors, je fis le geste de lancer la pelote en l'air, et je lui montrai un petit oiseau filant dans cette direction. « C'est vrai, me dit-il ; je le vois ! Le voici ! » Étendant la main en avant : « Il est là, sur mon doigt », ajouta-t-il. — Ah ! de quelle couleur le vois-tu ? — Il est vert, gros comme un petit oiseau ordinaire. — Caresse-le. » Et il se met à le caresser, tenant sa main à quelques centimètres au-dessus du doigt qui portait le bel oiseau imaginaire. « Prends-le et garde-le ; fais doucement. » Il prend l'oiseau et le place doucement bien au fond de sa poche de pantalon. « Comme cela, fait-il, il ne s'envolera pas. »

Je renouvelai ensuite avec R... l'expérience hindoue du grain de mango. Je lui dis : « Il faut que je te fasse constater mon pouvoir ; viens chercher un peu de terre dans le jardin. » Nous faisons un tout petit amas de terre sur une planche, que je pose à la cuisine, dans une demi-obscurité. « A présent, va me chercher quelques grains d'avoine ; tu vas les voir pousser à vue d'œil. » Il m'apporte les grains demandés. « Tu les vois ? lui dis-je ; regarde bien. Maintenant, plaçons-les dans le petit tertre. Bon, c'est fait ; retire-toi un peu. » Il se retire à un mètre environ. Je fais le geste de magnétiser la terre et les grains, en couvrant tout à fait le petit tertre ; au bout de quelques instants, je lève les mains, doucement, en écartant les doigts, et je lui dis : « Regarde : vois-tu l'herbe pousser entre mes doigts ? — Oui, dit-il. — Alors, suis-moi bien maintenant. » Je lève donc les mains, et au bout d'une minute environ, je lui dis, en retirant les mains et en allant vers lui : « Vois-tu les brins d'avoine ? — Oui, dit-il. — Compte-les. » Il en compte une quinzaine. Puis : « Elle n'est pas encore mûre, fait-il. — Non, mais elle va mûrir. » Alors, rapidement, je fais quelques passes au-dessus, et aussitôt le petit

bonhomme s'écrie : « Elle est bonne à cueillir! — Eh bien, cueilles-en un épi, et apporte-le moi. » Je me retirai assez loin; il me cueillit à la hauteur de 60 à 80 centimètres du tertre un épi, et me le remit. « Vous voyez, dit-il, elle est belle. — Et maintenant, va arracher les autres brins. » Il saisit les brins imaginaires, semblant en avoir une pleine main, et faisant l'effort d'arracher une poignée d'herbes. Puis il déposa à terre son avoine et revint à moi. J'ai renouvelé à plusieurs reprises cette expérience avec lui et une personne âgée, qui serait aussi un bon sujet.

Cette expérience terminée, je pris mon petit homme par l'épaule et je lui dis : « Qu'est-ce que tu vois, sur le tertre? Une tête, n'est-ce pas? — Oui, dit-il, une tête de chat! » C'était une tête d'homme que je voulais lui faire voir, mais je n'avais pas eu le temps de bien me la représenter en imagination. « Regarde, lui dis-je, elle a disparu; ne vois-tu pas cette bête à la place? Un crapaud! — Oh! qu'il est gros, s'écria-t-il. — Vois donc, repris-je, des petits diabolins qui dansent autour; c'est drôle; ils ont des cornes et une grande queue. — Comme des rats, s'écria-t-il. — Allons, va les chasser, et donne-leur de vigoureux coups de pied. » Il se précipita sur les diabolins, et, ne parvenant pas du premier coup à les faire disparaître : « En voilà un qui ne veut pas partir, dit-il; attends, mon petit, tu vas voir! » Il lance un vigoureux coup de pied, et tout a été fini.

J'ai aussi fait voir à R... un petit arbre. J'ai commencé par en dessiner un à la plume sur une feuille de papier. « Tu vois, ça, c'est un arbre. — Oui, répondit-il. — Eh bien, je vais te passer la main sur les yeux, et, quand j'aurai dit trois, tu le verras agrandi et vert. » Je fais donc le geste indiqué. « Un... deux... trois... Tu le vois, mon petit arbre? » Je retire aussitôt le papier. « Oui, me dit-il; il n'est pas grand. — Comment sont construites les feuilles? — Elles sont pointues et vertes. — Quelle est sa hauteur? » Il me le montra haut de 60 centimètres environ. « A-t-il des fleurs? — Non, me dit-il. — Regarde :

moi je vois des fruits ; ils sont rouges. — C'est vrai, ils sont rouges, dit-il, comme des petites cerises. — Donne-moi une feuille et un fruit. » Alors, après avoir fait le geste de détacher une feuille, il me la mit dans la main, puis se mit en devoir de me cueillir un fruit qu'il me fit passer.

Ne serait-ce pas ainsi qu'agissent les jongleurs hindous dans ces sortes d'expériences ? Cela nous porterait à croire qu'ils sont très avancés en ce qui touche les sciences hypnotiques et magnétiques, et l'art de la suggestion sur des sujets, même à l'état de veille.

Je voulus essayer avec un si bon sujet si je pouvais feindre des « apports », non pas que je nie la possibilité des apports spirites tels qu'ils sont racontés, mais je voulais mieux connaître ma puissance suggestive. Le jeune R... attendait une montre que je devais lui faire venir. Je prends une boîte en bois qui avait justement servi pour le transport d'une montre, je l'ouvre, et je fais voir au garçon qu'elle ne contient que quelques chiffons de papier et un petit lambeau de peau de chamois. « Tu le vois bien, lui dis-je ; il n'y a pas de montre dans la boîte. Eh bien, dans deux minutes, il y en aura une. » J'arrange la peau de chamois de façon que l'on puisse soupçonner une montre dans ses plis ; j'enveloppe le tout dans un léger chiffon de papier, et je referme hermétiquement la boîte. « Tiens-toi prêt, lui dis-je en lui posant la main sur les yeux. Ta montre est là ; ouvre avec précaution. » Il ouvre doucement la boîte. « C'est curieux ! m'écriai-je, la boîte est remplie de papier ! — C'est vrai, reprit-il ; la montre n'est point là, sans doute ! — Enlève les papiers les uns après les autres. Et le voici en train de tirer je ne sais combien de petits chiffons de papier imaginaires. Enfin, il arrive au seul chiffon de papier véritable, le sort, l'inspecte. « Elle n'y est pas. » Mais ensuite il met la main sur la peau de chamois, la palpe et s'écrie : « Oh ! la voilà ! » Il ouvre la peau de la même façon que s'il y eût une montre véritable et, laissant tomber l'enveloppe, me présente dans sa main mi-fermée la

fameuse montre qui n'existait pas. « Elle est aussi jolie que la vôtre, me dit-il. — « Écoute le tic-tac, » Il met la montre à son oreille. « Elle résonne bien ; elle doit être bonne », dit-il avec satisfaction. (Je n'ai malheureusement pas songé à lui demander l'heure !) « Voyons, ajoutais-je, remets-la maintenant dans la boîte avec les petits papiers. » C'était à mourir de rire de le voir ramasser tous les petits papiers qu'il trouvait tombés par-ci par-là et qu'il remettait dans la boîte. Finalement, il me remit la boîte elle-même.

Sens de l'ouïe seul. — J'ai fait entendre différents bruits à des sujets sensibles ; entre autres, des bourdonnements d'abeilles qui leur faisaient terriblement peur. J'ai fait cette expérience avec Mme R..., Mlle A..., et le petit jeune homme de tout à l'heure. La preuve encore que mes sujets sont bien à l'état de veille, c'est qu'à propos d'abeilles, Mlle A..., revenant me voir quelques jours après une expérience de ce genre, me dit, en voyant une abeille morte (une vraie) : « C'est drôle ! regardez donc l'abeille qui voulait me piquer avant-hier soir ! — C'est vrai, répondis-je ; elle a pris corps ! » J'avais fait l'expérience dans mon salon, et l'abeille morte se trouvait là.

Effets sur l'odorat. — J'ai fait respirer des odeurs imaginaires à R... et à M. A..., à Mme R... et à M. R..., etc.

Sens du toucher. — J'ai fait une expérience très curieuse : changer la température d'un objet : le rendre tantôt chaud, tantôt froid à ne pouvoir le tenir. Il faut avoir soin, pour cette expérience, de commencer par un objet en métal, le représenter comme brûlant d'abord, et ne le faire saisir que du bout des doigts. Si une personne de la société le trouve chaud, tous les assistants le trouvent chaud plus ou moins. J'ai fait cette expérience avec deux enfants de onze à quatorze ans, dont j'ai déjà parlé à propos du sou qu'ils ne pouvaient soulever. Je prends le sou entre deux doigts, et je leur dis : « Ce sou va devenir brûlant ; il sera à celui de vous deux qui pourra le garder dans sa main. Attention ! le voilà chaud !... dépêchez-vous ; je ne peux plus le garder moi-même... Allons, vite ! » Et mes deux bonshommes de

saisir vite, de lâcher encore plus vite le sou brûlant. Finalement, un des enfants le fit tomber. « C'est bien, lui dis-je. Prends-le, et tâche de le garder sans te brûler. » Il le prit, mais ne put le tenir longtemps. Assez difficile à faire, avec de grandes personnes.

Sens du goût. — J'ai fait croire à une dizaine de personnes, bien éveillées, qu'on venait d'apporter du sel fin pour du sucre en poudre. Je leur en fis goûter, et tous étaient d'avis de retourner la poche au marchand. C'est alors que je leur fis remarquer, à leur joyeuse surprise, que c'était moi qui avais donné ce goût de sel au sucre, car c'était bien du sucre.

EFFETS DE LA SUGGESTION SUR DES SUJETS A L'ÉTAT DE VEILLE
AU POINT DE VUE : 2° THÉRAPEUTIQUE

Tout l'art consiste, ici, à avoir la confiance du malade et à savoir lui parler avec tact et autorité. Il faut aussi avoir un coup d'œil très exercé pour deviner, pour ainsi dire, la personne à qui l'on parle et suivre ses moindres impressions.

Attaque de paralysie : *tabes dorsalis*. — Un homme âgé de près de soixante ans était sous le coup d'un commencement d'attaque de paralysie ; il ne pouvait pas se tenir debout ni remuer tout un côté du corps. Son bras et sa jambe gauches étaient glacés. On vient me chercher ; j'arrive ; je tâche d'impressionner vivement le malade, en le priant de me regarder un instant. Je le fixe avec intensité, entre les deux yeux ; je lui saisis les mains avec force, en produisant comme une décharge magnétique, puis je lui dis : « Maintenant, vous êtes guéri ; levez-vous. » Il se fit habiller, et je le sortis du lit en le tirant de force par les bras. Je l'obligeai à se tenir sur ses jambes et à marcher, en lui donnant les suggestions appropriées, sans lui donner le temps de se ressaisir. Je l'ai massé vigoureusement, et, finalement, je l'ai sauvé pour cette fois. Il travaille maintenant.

Un autre, âgé de soixante-seize à soixante-dix-huit ans, ne pouvait aussi remuer tout un côté, le gauche également ; je l'ai magnétisé et suggestionné ; il marche, mais avec une béquille, et son bras n'est pas encore bien libre.

Un autre homme, âgé de quarante-cinq ans, un ataxique, avec la *tabes dorsalis* — du moins je le crois fort — se présente à moi. Un fort gaillard, mais miné par la terrible maladie. Son père, qui paraissait être son frère, me le conduisait. J'avais en ce moment la visite du docteur Robin. « Une *tabes dorsalis*, mon cher docteur, lui dis-je, un miracle à faire ! — Vous ne le guérirez pas, me dit le docteur. — Je le ferai quand même marcher droit, et d'ici un petit quart d'heure ! » Au bout d'un quart d'heure de suggestions ainsi que de frictions le long de la colonne vertébrale, je fis marcher mon malade, qui s'exécutait de mieux en mieux, et sans trop d'hésitation. Il pouvait marcher les yeux fermés, et se pencher, sans crainte de tomber, pour prendre à terre les menus objets qu'il venait m'apporter. Pour fixer sa marche en avant et la rendre plus régulière, moins hésitante, je lui faisais regarder mon doigt que je tenais à la hauteur de sa tête. Le docteur, caché derrière un rideau, a constaté *de visu* que j'avais fait merveille. Le malade est revenu une seconde fois ; il allait mieux. Deux mois après, il m'a fait dire qu'il s'était trouvé presque totalement guéri, mais qu'il avait été détourné de venir, et qu'alors il était retombé malade.

Un petit jeune homme de quatorze à quinze ans avait des incontinenances d'urine ; toutes les nuits il urinait au lit. Je le pris à part, et, le fixant ferme entre les deux yeux, je lui donnai tout simplement une suggestion appropriée. Quelques jours après, sa mère, qui me l'avait conduit, me dit qu'il était guéri. « Quel grand service vous nous avez rendu là ! » me dit-elle.

Une personne souffrant du mal aux dents vint me trouver ; elle pleurait et rageait. Je lui recommandai de me regarder un instant dans les yeux, et, lui passant légèrement la main en cercle sur la mâchoire, de haut en bas, je lui

dis positivement : « C'est fait ; vous n'avez plus mal aux dents ; palpez-vous ; rendez-vous bien compte que la douleur a disparu. » Et la malade de regarder de tous côtés comme pour chercher quelle voie le mal avait suivie.

Un autre a le mal de tête : une migraine, une névralgie. Je n'ai qu'à regarder le ou la malade, et, comme pour le mal aux dents, je pose une suggestion, et le mal disparaît, tout comme à l'état d'hypnose, car l'expérience m'a démontré que l'on arrive à guérir tout aussi rapidement et tout aussi bien, sans endormir le sujet. Il y en a cependant qui sont plus ou moins réfractaires. Ne pas se décourager, et le succès vient tôt ou tard récompenser nos efforts.

J'ai guéri, en cinq minutes, des cas de rhumatisme articulaire ou aigus. Une femme tenait son bras en écharpe ; elle avait un rhumatisme goutteux. Au moindre attouchement, elle poussait des cris, et ne pouvait pas même remuer les doigts. Je la fixe un instant sans la toucher. Je dégage son bras petit à petit, et je lui dis à brûle-pourpoint : « Ça y est ; vous êtes guérie ; fixez-moi toujours et remuez vos doigts et vos bras. » Aussitôt dit, aussitôt fait, et la personne fut guérie définitivement après quelques frictions légères. Elle va toujours mieux ; la douleur n'a pas reparu depuis.

Pour ce qui est des effets de la suggestion sur la circulation du sang, je n'ai qu'à rappeler le cas que j'ai déjà mentionné, et dans lequel je suis parvenu à étancher le sang qui coulait de l'un de mes doigts, et cela par un simple effort de la volonté. J'en ai fait autant, une autre fois que je m'étais coupé au visage avec le rasoir en me faisant la barbe. J'ai arrêté un saignement de nez d'une autre personne, par la suggestion, en y ajoutant des passes appropriées.

Je suis même parvenu à faire disparaître une enflure dans un cas de rhumatisme goutteux. Un homme d'environ quarante ans avait le genou droit très enflé. Il était près de la moitié plus gros que l'autre. Le regardant bien en face, je lui dis énergiquement : « Votre genou est désenflé ; regar-

dez : un... deux... trois!... C'est fait; voyez vous-même. Et chose curieuse, son genou était devenu semblable à l'autre. Je lui fis un petit massage.

Douleurs névralgiques dans les membres, le dos et la tête, coliques nerveuses, autant de maux guérissables presque instantanément, par la suggestion bien donnée, sans recourir à l'hypnotisme.



Nouvelles séances de Miller à Paris

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro que le médium Miller avait encore donné quelques séances à Paris. Il revenait d'Allemagne et précisément de Munich, où il avait consenti à donner une unique séance chez Mme Rufina Nøggerath, la « Bonne-Maman » des spirites de Paris, qui se trouvait alors dans la capitale de Bavière, chez des parents. Les *Psychische Studien* de Leipzig ont publié un compte rendu de cette séance, dû à la plume du colonel Peter ; l'*Uebersinnliche Welt*, de Berlin, en a publié un, écrit par le docteur Walter Bormann. Ces deux écrivains reconnaissent qu'il est impossible d'attacher une importance absolue à une séance qui n'avait qu'un caractère préliminaire, étant destinée à donner une idée générale des phénomènes qui se produisent avec M. Miller. Toutefois, ils se montrent tous les deux portés à admettre l'authenticité de ces phénomènes. Malheureusement, il résulte de leurs comptes rendus qu'il s'agit plutôt, chez ces deux écrivains, d'une impression personnelle que d'un raisonnement fondé sur les conditions dans lesquelles ces phénomènes ont été obtenus.

On peut en dire autant d'une séance qui a eu lieu à Paris et à laquelle a assisté le docteur Encausse (Papus), qui en rend compte dans le dernier numéro de l'*Initiation*. Papus déclare que « son attente a été amplement satisfaite et que Miller a montré les facultés médianimiques les plus extraordinaires que lui, Papus, ait rencontrées jusqu'à présent ». En réalité, le médium n'a pas été fouillé au début de la séance et toutes les choses se sont passées, à en juger par le compte

rendu de Papus, à peu près comme dans la séance à laquelle nous avons nous-même assisté et dont nous avons publié un récit dans la livraison d'août. Dans l'article de l'*Initiation*, très court, on ne trouve au sujet des motifs qui ont engendré la conviction de son auteur, que ces considérations d'ordre général :

« S'il faut un demi-mètre cube d'objets pour construire un mannequin, combien de volume prendraient les objets nécessaires à la construction des quatre apparitions simultanées que nous avons vues dans la séance ?

« Puis quelle merveilleuse faculté de ventriloque, art qui demande la pleine lumière pour produire l'hallucination visuelle qui montre la bouche fermée lorsqu'une voix se fait entendre Miller saurait ainsi être un prestidigitateur fantastique, un artiste changeant d'habits plus vite que Frégoli, et le faisant seul, alors qu'il faut trois aides à Frégoli, un ventriloque sans pareil, sans compter le reste. »

Malheureusement, ce sont là les raisonnements un peu vagues que l'on a toujours émis pour soutenir l'authenticité des matérialisations qui se produisaient avec Mrs. Williams, M. Eldred et les autres médiums qui ont été ensuite démasqués ; leur valeur ne doit donc pas être si solide. Par exemple, un ventriloque peut parfaitement, en pleine obscurité, produire l'illusion d'un dialogue soutenu par différentes personnes ; on sait en effet que les ventriloques ont le pouvoir de faire provenir, en apparence, les voix de différents côtés d'une salle. Quant au volume des objets que Miller aurait dû cacher sur lui-même pour produire ses phénomènes par la fraude, les prestidigitateurs nous ont habitués à bien autre chose, et le dossier de la chaise d'Eldred en a fait autant — d'où la nécessité de bien fouiller le médium et le cabinet avant la séance. Avec cela, nous n'avons pas de peine à reconnaître qu'il y a des phénomènes dont l'authenticité semble indéniable alors même que le médium n'a pas été fouillé. L'avis d'un homme comme Papus doit donc avoir son poids dans la balance.

Nous n'avons pas grand'chose à dire des comptes rendus

publiés par M. et Mme Ch. Letort sur les dernières séances qui ont eu lieu à Paris. C'est un récit très minutieux, très complet, des différents phénomènes, tels qu'ils se présentent à l'œil d'un croyant. Ils ont une grande valeur documentaire, à condition de les rapprocher d'un compte rendu dans lequel les phénomènes en question sont analysés et discutés.

Tel nous apparaît justement, au moins dans ses grandes lignes, le compte rendu que donne de l'une des séances — de beaucoup la plus importante — M. Gaston Méry, conseiller municipal de Paris, rédacteur en chef de la *Libre Parole*, directeur de l'*Écho du Merveilleux*. On sait que ce dernier journal n'est pas une publication spirite; il considère les phénomènes médianiques au point de vue catholique, les mettant sur le dos du diable, quand il ne peut pas les expliquer autrement. On ne peut donc pas dire que M. Gaston Méry soit un partisan du spiritisme. Toutefois, il semble admettre tout au moins la grande probabilité que les phénomènes auxquels il a assisté soient authentiques, et il en donne des raisons appréciables.

La séance dont il s'agit eut lieu chez M. Gaston Méry lui-même, qui avait présidé personnellement à l'installation du « cabinet ». Dans un coin, formé d'un côté par une porte donnant dans une pièce qui lui sert de bureau, et de l'autre par le mur, il avait fait tendre de la serge verte lui appartenant, et, en face de cet angle, de manière à former un carré, il avait fait disposer un double rideau de flanelle de coton noire, prêtée par M. Letort. Un espace vide d'une quarantaine de centimètres séparait le haut du « cabinet » du plafond. On n'avait laissé dans le salon aucun meuble, aucun bibelot pouvant servir de cachette à des appareils ou à des objets suspects. On avait simplement disposé trente-six sièges sur un seul rang, le long des murailles. On avait enlevé les tapis.

A 8 heures un quart, on plaça les invités. Le salon était alors éclairé et M. G. Méry estime que si, parmi les invités, il s'était glissé un compère et que ce compère eût fait

quelque mouvement douteux, on l'aurait certainement surpris.

A 8 heures et demie, Miller arriva. Il n'avait jamais été dans la maison. M. Méry s'arrangea pour qu'il ne traversât point le salon avant la séance ; il fit prier les docteurs Dusart, Moutin et l'échin de se rendre avec Miller dans une chambre à coucher où le médium se déshabilla en présence des trois docteurs et du maître de la maison. « Il enleva jusqu'à son caleçon, son gilet de flanelle et ses chaussettes, dit le directeur de l'*Écho du Merveilleux*. Nous le vîmes absolument nu, de la tête aux pieds. Je lui remis une chemise de flanelle grise, un pantalon et un veston dans lesquels, je vous prie de le croire, je n'avais caché aucun appareil. Je lui prêtai également une paire de chaussons de cuir. »

C'est toujours flanqué de ses quatre gardiens que le médium sortit de la chambre à coucher pour entrer directement dans le salon. A ce moment, on avait éteint les becs de gaz et le salon n'était éclairé que par une petite lampe à pétrole placée dans la salle à manger. A la clarté d'un bougeoir, M. Méry et les trois médecins firent une dernière visite du cabinet médianique. Pendant ce temps, à la vue de tous, Miller, immobile, se tint au milieu du salon, à distance des assistants. « Je soufflai la bougie. Miller, un instant encore, fit le tour de la pièce, priant quelques personnes de changer de place. Je ne le quittai pas des yeux une seconde, pendant ses courtes allées et venues. Je le voyais d'autant mieux que, de la place où j'étais, sa silhouette se détachait sur le côté le plus lumineux du salon. Le docteur Dusart, qui était à mes côtés, n'eût pas manqué de l'apercevoir également. »

Il nous faut remarquer toutefois que M. Klébar, l'ami de Miller — la seule personne qui, de l'aveu même implicite de Gaston Méry, pût être assez raisonnablement soupçonnée — assistait à cette séance, alors qu'il n'assistait pas aux précédentes, dans lesquelles le médium n'avait pas été déshabillé. Il était arrivé un peu avant les autres invités. C'est

lui qui, pendant la séance, se chargea de régler l'éclairage. M. Méry affirme que, depuis le moment de son arrivée chez lui jusqu'à celui de l'entrée de M. Miller, il ne l'a pas quitté des yeux. Comme M. Klébar avait minutieusement inspecté le « cabinet », M. Méry en refit l'examen après lui. Quand Miller arriva, ce furent MM. Fortaner et de la Moutte qui surveillèrent M. Klébar. C'est égal, l'absence de M. Klébar n'amoindrirait certainement pas l'importance des phénomènes.

Dès que Miller eut pris place, la séance commença. Miller était assis à gauche du cabinet; venaient ensuite le docteur Dusart et M. Méry. Klébar baissa encore un peu la mèche de la lampe. L'obscurité se fit; « une obscurité incomplète, qui permettait, non de reconnaître, mais d'apercevoir les silhouettes de chacun des assistants. Le salon a environ 7 mètres de côté. »

Le directeur de l'*Écho du Merveilleux* observe, comme nous l'avions observé dans notre récit du numéro d'août dernier, que, tant que Miller resta hors du cabinet, les matérialisations furent, en général, moins complètes. On va voir toutefois qu'il y en eut d'assez remarquables. Voici comment apparut l'une des premières.

... Entre les rideaux, légèrement entr'ouverts, une forme se montra. Elle avait la taille et l'aspect d'une première communiant un peu grande. Je ne vis pas le bas de sa robe, qui semblait resté dans le cabinet. Elle dit d'une voix nette, mais voilée: « Charlotte Chazarain. — Votre père est là, n'est-ce pas? » Je le vois bien, répondit la forme. » Puis elle ajouta: « Papa, tu me vois... Viens m'embrasser. »

Il résulte du compte rendu de M. Letort que le docteur Chazarain dit ensuite: « Je n'ai pu distinguer les traits, mais j'ai embrassé une chair chaude... La chair était bien chaude. » Cette circonstance a son poids. Pendant qu'il est hors du cabinet, Miller ne peut pas « incarner » lui-même frauduleusement les formes matérialisées. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Tout ce que l'on peut admettre

c'est qu'il développe et agite avec son bras tendu des poupées de mousseline. C'est ce que nous avons déjà observé dans notre article du mois d'août. M. Gabriel Delanne nous fait remarquer à ce sujet, dans la livraison d'octobre de la *Revue scientifique et morale du spiritisme* : « M. de Vesme parle comme d'une chose très connue, d'une fraude que divers médiums auraient employée pour, restant dans le cercle, simuler avec le bras droit des apparitions dans le cabinet. J'avoue que malgré vingt années d'études sur ce sujet, c'est la première fois que j'entends parler de cette supercherie, et, à ma connaissance, du moins, aucun médium célèbre n'a été signalé pour user de ce stratagème spécial. » Qu'il nous suffise de citer l'exemple le plus récent : celui qui est représenté par une gravure du fameux *Der Fall Rothe*, du docteur Erich Bohn (p. 38), et qui nous montre Mme Anna Rothe, le célèbre médium aux fleurs, debout devant l'ouverture des rideaux du cabinet médianique. Elle fait passer son bras gauche derrière l'un des rideaux, en agitant à l'autre extrémité du rideau en question une poupée d'étoffe blanche. Nous n'affirmons aucunement que Mme Rothe ait réellement commis la fraude dont l'accuse le bouillant avocat de Breslau ; nous voulons seulement faire remarquer que le cas du célèbre médium aux fleurs n'est pas différent de celui de Miller, si ce n'est en cela, que ce dernier médium est assis à côté des rideaux, au lieu d'être debout au milieu d'eux, ce qui ne modifie pas essentiellement la possibilité du truc. Mais comment le docteur Chazarain aurait-il pu être halluciné au point de croire embrasser un visage de chair chaude, alors qu'il embrassait une poupée ?

Alors que ce phénomène se produisit, M. Gaston Méry porta aussitôt — dit-il — ses regards du côté de Miller. Celui-ci était toujours assis, à côté du docteur Dusart ; le directeur de l'*Écho* crut apercevoir nettement sa main gauche tout entière et le bout de sa main droite sur ses genoux. M. et Mme Letort déclarèrent de leur côté : « Le docteur Dusart remarqua tout haut à ce moment que, pendant

cette manifestation, il avait pu distinguer nettement les deux mains du médium sur ses genoux et il ajouta : On a bien vu aussi les mains de l'esprit qui écartèrent les rideaux. »

M. Gaston Méry raconte cet autre épisode. Une forme enfantine se montra dans l'entrebâillement des rideaux. Elle dit d'une voix frêle : « Papa... maman ». On lui demanda son nom. Elle répondit : « Joseph ». Elle dit aussi un autre nom qu'on ne distingua point. A ce nom « Joseph », un monsieur et une dame, à l'autre bout du salon, se levèrent. Comme si, réellement, dans les deux personnes qui étaient debout, le mignon fantôme avait reconnu son père et sa mère, il s'élança, abandonnant soudain les bords du rideau et vint jusqu'à ma hauteur, les bras tendus. Là, comme s'il avait butté ou glissé sur le parquet, il tomba et, telle une bulle qui crève, disparut. « Cette petite scène, dit G. Méry, dont je ne perdis aucun détail, ne dut être bien vue que de quatre ou cinq personnes. Les autres n'aperçurent sans doute qu'une forme vague... Miller était là, à 40 centimètres de moi, assis bien tranquille, mêlant ses réflexions à celles des assistants. Ses mains étaient posées sur ses genoux, à plat. »

Quant aux autres apparitions de cette première partie de la séance. M. Méry dit qu'elles « ne lui semblèrent offrir rien de particulier ».

Donc, si on n'a pas tenu les mains de M. Miller pendant le temps qu'il est resté hors du cabinet, comme nous avions conseillé de le faire, tout au moins il paraîtrait que quelqu'un les a vues immobiles, sur ses genoux. Ce n'est pas exactement la même chose, car dans cette obscurité une paire de gants blancs déposés sur les genoux pouvaient être facilement pris pour des mains, mais nous devons nous contenter de cela. L'argument le plus fort en faveur de Miller est bien la sensation de chaire chaude que M. le docteur Chazarain a ressenti en embrassant le fantôme soi-disant de sa fille.

Passons à la deuxième partie de la séance.

Miller entra dans le cabinet. On attendit quelques instants. Puis résonna la voix de Miller. « Me voilà avec un esprit. C'est Betsy. »

On vit alors, hors du cabinet, le médium debout. A sa gauche, une forme, moins grande et plus lumineuse que lui, se dessina. Je ne distinguai pas de ma place son visage, mais sa silhouette, très nette, se détachait sur la silhouette plus sombre du médium. Ce n'était pas une forme purement fluide, ou formée purement d'étoffes légères : sous le pli des étoffes ou de ce qui semblait des étoffes, on avait la sensation de voir un corps se mouvoir.

Le docteur Dusart, qui avait la même impression que moi, en fit la remarque. Trois coups partis dans le cabinet lui répondirent.

Donc, à ce moment, il y avait la co-existence au moins apparente, de trois êtres : le médium, Betsy et « l'esprit » qui frappait dans le cabinet, c'est-à-dire à une distance d'au moins 2 mètres de Miller et de la forme debout à son côté.

Ce n'est pas tout. Au même moment ou du moins, presque aussitôt, une main sortie du cabinet frappa d'abord sur l'épaule, puis sur les genoux, du docteur Dusart. Je ressentis la légère secousse des coups, que tout le monde entendit.

Pour ce qui est des coups frappés sur l'épaule et les genoux du docteur Dusart, rien à dire. Ces « attouchements » ne sont point une preuve d'énorme valeur, mais ils sont quand même une preuve.

Les coups que l'on a entendu frapper « à l'intérieur du cabinet » ont bien moins de valeur probative, étant donnée la difficulté — la presque impossibilité — de bien localiser les bruits entendus, surtout dans l'obscurité — ce qui a été prouvé par des expériences nombreuses et très connues, qu'il est facile de répéter.

Gaston Méry a observé un fait que nous avons signalé déjà et que les autres expérimentateurs avaient remarqué à leur tour : c'est que, aussitôt que le médium entre dans le cabinet, les « matérialisations deviennent plus complètes », et que « sous les plis des étoffes, on a alors l'impression de voir un corps se mouvoir ». Nous avons noté de même que

ce fait, parfaitement explicable, en dehors de toute hypothèse de supercherie, par le surcroît d'intensité que donne à la force psychique la présence du médium dans le cabinet, vient malheureusement aussi à l'appui de l'hypothèse selon laquelle, tant qu'il reste hors du cabinet, Miller devrait se borner à simuler les apparitions en agitant des mannequins de mousseline blanche, tandis qu'une fois entré dans le cabinet, il se trouve à même d'« incarner » personnellement les fantômes. Dans la scène que nous venons de rapporter, Miller, jouant le rôle de Betsy, aurait dû soutenir d'une main un mannequin habillé des vêtements du médium lui-même. Comme la lumière n'était pas suffisante pour que l'on puisse reconnaître les traits du visage des fantômes, elle n'était évidemment pas suffisante non plus pour que l'on puisse reconnaître ceux du visage de Miller. Quelque chose de semblable s'est vu, tout récemment encore, dans les dernières séances de deux médiums à matérialisation « démasqués » : Eldred et Chambers. Une photographie à la lumière du magnésium aurait prouvé d'une manière presque irréfutable l'authenticité du phénomène, s'il est authentique, comme il est très possible, et comme paraît l'être le phénomène suivant que nous rapportons d'abord textuellement du récit de M. Gaston Méry.

... A hauteur du plafond, une tache lumineuse se dessina, pareille à celle que ferait un rayon lunaire projeté au moyen d'un miroir; elle allait de droite à gauche en s'abaissant. Elle finit par toucher le parquet, devant le cabinet, à 90 centimètres environ de mon pied droit. Là, elle perdit peu à peu sa luminosité, à mesure que surgissait d'elle, par flocons blanchâtres, une sorte de vapeur, qui grandit, se modela insensiblement et devint une forme de femme, longue et mince. Elle dit son nom « Joséphine Case ».

Elle s'approcha du docteur Dusart, le toucha à la tête, à la main; le docteur Dusart la pria de me toucher également. Elle étendit le bras, que je vis nettement, jusqu'à hauteur du coude, et me frappa de trois légers coups sur la tête. Le bras me parut maigre, la main étroite et effilée.

La forme s'avança ensuite de quelques pas dans la direction

du lustre, leva ses deux bras en croix. On eût dit deux grandes ailes blanches.

Ceci fait, elle revint près du cabinet et la dématérialisation commença. Je ne puis mieux comparer ce phénomène qu'à la fonte lente d'un bonhomme de neige, dont la tête, faite de glace, aurait pesé sur le reste du corps, jusqu'à ce que l'effondrement fût complet.

Pendant que cette désagrégation s'opérait, la voix continuait de parler, en faiblissant peu à peu et en suivant le mouvement descendant de la tête. Quand la dématérialisation s'acheva, la voix sembla sortir du parquet. Avec la dernière buée blanche s'évanouit le dernier son.

Voici maintenant comment ce fait est rapporté par M. et Mme Letort.

C'est Joséphine Case, un des contrôles. Elle s'approche du docteur Dusart, lui touche la tête, puis touche celle de Gaston Méry : le premier annonce qu'il a bien vu ses traits ; puis elle s'avance dans la salle assez loin, lève ses bras, d'où tombent gracieusement de longues draperies de chaque côté, et de partout on s'exclame ; elle est bien vue de tous.

Joséphine Case retourna près du cabinet, et elle commença à diminuer, perdant de sa hauteur pouce par pouce et semblant s'enfoncer dans le parquet. Elle parlait toujours cependant et la voix baissait avec elle ; cette voix sortit d'en bas, quand, à la fin, on ne vit plus sur le parquet que quelque chose de blanc qui semblait être une tête. « Quand le médium viendra à Paris la prochaine fois, vous aurez encore de plus belles manifestations », dit-elle, et tout disparut. Nous avons tous bien vu un corps, des mains, une tête, mais excepté le docteur Dusart, personne n'a pu distinguer sa figure.

Chose étrange, dans le récit de M. et Mme Ch. Letort, la description de cette scène est moins saisissante, surtout parce qu'on y trouve enregistrée cette circonstance, que le fantôme alla se dissoudre près du cabinet — ce qui rend le phénomène plus facile à imiter par la fraude. Par contre, ce dernier compte rendu met parfaitement en lumière l'extrême improbabilité que le fantôme ait été simulé par un mannequin. Il est puéril d'imaginer qu'un mannequin

puisse s'avancer si loin dans la grande pièce, lever les bras, etc. La dissolution graduelle de l'apparition est par là plus inexplicable — et les expérimentateurs armés du scepticisme nécessaire à ces sortes de recherches en sont encore réduits à examiner la supposition que le médium et le soi-disant esprit ne formeraient qu'une seule et même personne. Aussi, c'est à cette hypothèse que se rapportent les soupçons de M. Gaston Méry lui-même au sujet de ce dernier épisode.

Betsy caressa le visage de mon voisin. Je la voyais admirablement. J'eus la surprise de constater qu'elle avait un visage de négresse. Ma surprise fut plus grande encore quand, le docteur Dusart lui ayant demandé de me toucher à mon tour, elle me donna du bout des doigts, sur la joue, trois tapes retentissantes.

Elle était penchée sur moi, son visage à 10 centimètres au plus du mien. A la lueur de son front phosphorescent, je distinguai nettement ses traits, ses yeux qui brillaient, ses pommettes saillantes qui luisaient, ses dents qui riaient...

Et je respirai son haleine — et cette haleine sentait le tabac !

Ce détail fera sourire... Il éveilla subitement en moi les soupçons que vous devinez... Miller est un grand fumeur... Je me dis : « C'est le médium que j'ai devant moi, affublé d'un masque ! » Mais la forme était plus petite de taille que le médium. Et où Miller aurait-il pris les flots de mousseline ou de crêpe ou de je ne sais quoi, que Betsy brassait de sa main gauche et dont je sentais le chatouillement, à la fois doux et rêche, sur ma main droite ?...

A la fin de la séance, la porte qui se trouvait dans le cabinet médianimique et qui donne sur la salle à manger a été trouvée encore fermée. On n'avait pas apposé des scellés sur elle.

Maintenant, deux mots pour conclure — pour insister une fois encore sur une vérité à laquelle la plupart des médiums et des spirites s'accrochent avec tant de mauvaise grâce, sans que l'on puisse bien se rendre compte du motif.

Les phénomènes produits par M. Miller, s'ils sont authentiques, sont absolument hors ligne dans le domaine du métapsychisme. Ici, ce n'est plus une forme humaine unique qui se matérialiserait, avec beaucoup de peine, comme le faisaient celles de « Katie King » et de « B. B. » ; les apparitions se succèdent et ne se ressemblent pas toujours ; elles vont, elles viennent, elles touchent les assistants, elles parlent, voire même elles chantent. Pendant qu'un certain nombre de ces phénomènes se produisent, le médium reste hors du cabinet. Bref, comme le disait une personne qui s'y connaît, Papus, « les autres médiums sont des enfants auprès de Miller ». Il ajoutait ne pas douter qu'avec un médium de cette force on puisse faire faire aux idées spiritualistes un pas décisif.

Or, la vérité est bien la suivante : que les séances de Paris ont eu la même valeur que celles que M. Miller a données jusqu'ici à San-Francisco : **ces séances ont laissé le statu-quo ante** dans le domaine des recherches métapsychiques.

Je ne parle pas uniquement de la grande presse, quoique je ne sois pas assez sot pour mépriser cet élément de propagande. Papus a dit : « Il est incontestable que le bruit fait par les expériences de Miller en Europe sera énorme. » Je prie Papus de questionner toute personne ne lisant pas les journaux spirites : aucune ne lui dira savoir seulement qu'il est un médium répondant au nom de Miller. Presque tous lui diront connaître, au moins vaguement, les expériences de Crookes dans lesquelles se manifesta « Katie King », celles de Lombroso et d'autres éminents expérimentateurs avec Eusapia Paladino, celles de la villa Carmen, etc. En effet, il n'y a presque pas un journal qui une fois ou l'autre n'en ait pas parlé, ne fût-ce que pour les bafouer. La grande presse s'est-elle occupée de Miller ? Où est donc le « bruit énorme » dont Papus nous parle ?

Mais ce qu'il y a de pire, c'est que, même pour ceux qui s'occupent sérieusement de recherches métapsychiques, les séances de Paris ont exactement la même portée *scientifique* que celles de San-Francisco : quelque chose qui se

rapproche terriblement du néant. Quel est donc le spirite français sérieux qui attachait de la valeur scientifique aux séances de San-Francisco ? Quel est le spirite français sérieux qui, en écrivant un livre sur les phénomènes médianimiques, aurait cité les séances sanfranciscaines de Miller, à côté de celles dont on lit le récit dans tout bon ouvrage sur les phénomènes médianimiques en général ? Les Français croient-ils donc que l'on doit attribuer aux dernières séances une valeur plus grande qu'aux précédentes, seulement parce qu'elles ont eu lieu à Paris plutôt qu'à San-Francisco, New-York ou Londres ? Dans ces dernières villes, des séances de matérialisation se tiennent presque toutes les semaines, sans qu'aucune personne dont l'esprit ait une tournure scientifique leur attribue la moindre portée.

La cause unique de l'indifférence du public, de la presse, des psychistes illuminés et surtout des savants, envers les séances de Miller à Paris consiste uniquement — est-ce nécessaire de le dire ? — en ce qu'elles ont été des « séances desalon », et non des « expériences scientifiques » faites par des *savants connus*.

Quand M. Miller est venu en Europe, avons-nous dit déjà, il a été précédé par une certaine renommée, qui ne dépassait pas les limites des cercles spirites, c'est vrai, mais qui lui avait été faite par M. le colonel de Rochas, par suite de certaines lettres qui lui étaient parvenues de San-Francisco. On apprit même que M. de Rochas avait déjà constitué un cercle de savants pour tâcher de constater scientifiquement les facultés de M. Miller. Celui-ci débarqua en Europe, évita de rencontrer M. de Rochas, refusant tacitement toute série de séances qui ne fussent pas « de salon » — et ce en disant, à ce qu'il paraît, que ses « contrôles », c'est-à-dire les Esprits qui sont censés veiller sur lui — lui déconseillaient de se soumettre pour le moment (c'est toujours « pour le moment ! ») à des expérimentations menées avec une méthode scientifique.

Or, nous n'avons pas de difficultés à admettre que M. Miller et ses supposés « contrôles » ne puissent refuser, pour

le moment, de soumettre les phénomènes qu'on leur attribue à l'examen d'autres que d'un petit groupe homogène de spirites éprouvés, au milieu desquels les facultés médianimiques peuvent mieux se développer. Mais il ne s'agit pas de cela ! Des spirites et des non-spirites ont assisté à ces séances ; le public se changeait un peu comme au théâtre ; il y avait de tout, presque tous pouvaient être admis, s'ils pouvaient se faire recommander. Eh ! bien, jamais on ne nous fera croire que M. Miller et ses « contrôles » puissent avantageusement produire leurs phénomènes au milieu de pareilles assemblées, toujours changeantes et composées des éléments les plus disparates — et qu'il ne le puisse pas uniquement au milieu d'une réunion de savants, *bien au courant des phénomènes métapsychiques, au-dessous de tout soupçon d'hostilité contre les médiums, pour avoir déjà expérimenté avec Mme Paladino, M. Politi, etc.*

Papus écrit dans le dernier numéro de *l'Initiation*, au sujet des séances de Miller :

Comme il existe toute une classe d'abbés laïques qui vivent du matérialisme et comptent en vivre longtemps encore dans les diverses chaires d'Europe et dans certaines Loges françaises, ces expériences vont les contrarier fortement.

Soit ! Mais pourquoi donc les spirites et les spiritualistes de l'opinion de Papus ne s'unissent pas à nous pour réclamer que l'on donne à ces « abbés laïques » le moyen de reconnaître la vérité, s'ils sont dans l'erreur ? Espère-t-on qu'ils puissent se contenter du témoignage d'une dame X... et d'un monsieur X..., au sujet d'une vague « séance de salon » ?

Quand on fait observer ces choses à certains spirites, ils se retranchent, avons-nous dit, derrière l'autorité des Esprits « contrôles » du médium, qui, disent-ils, « n'envisagent point ces choses au même point de vue que nous autres ». C'est là, sans doute, un argument auquel il est difficile de répondre, et dont font un usage constant toutes ces religions dogmatiques dont la dialectique se fonde sur

les *mystères* « que l'on ne peut pas comprendre mais que l'on doit croire ». Seulement, ces explications « passe-partout » n'expliquent rien du tout.

Non, il n'est pas possible que M. Miller ne comprenne pas une vérité si évidente. Il comprendra certainement, par contre, que le fait de ne pas vouloir se soumettre à l'examen d'une Commission scientifique, qui constaterait ses facultés rares et les proclamerait, n'est pas tel à accréditer son attachement à la vérité et au spiritisme, et qu'il doit même le faire tenir en suspicion, plus que tous les Klébar et toutes les odeurs de tabac sur lesquels se portent les soupçons de M. Gaston Méry et autres. Certains spirites qui se sont constitués ses « contrôles » terrestres doivent facilement le comprendre à leur tour, s'ils tiennent réellement au triomphe de leurs idées. Il faut donc espérer qu'ils sauront bien conseiller M. Miller en mettant de côté la petite curiosité qui les entraîne à ne désirer qu'une chose : assister personnellement à ces expériences comme à un spectacle de théâtre ; et la petite vanité qui les porte à se croire des expérimentateurs incomparables et infiniment supérieurs à toutes ces Commissions scientifiques et à tous ces « Maîtres » de la science dont ils se glorifient quand il s'agit de soutenir l'authenticité des phénomènes métapsychiques (1).

VESME.

(1) M. Charles Letort écrit dans le compte rendu dont nous avons parlé plus haut : « Après la séance du 9 octobre, celle du 11 devant être une séance de contrôle le plus rigoureux, M. Miller nous permit d'inviter M. Charles Richet. Dès le lendemain matin, à dix heures, M. Letort se présenta au domicile de M. Charles Richet, 15, rue de l'Université. Le concierge et la concierge lui répondirent que M. Charles Richet était absent, qu'il était à Carqueiranne (Var). » C'est fort aimable de la part de M. Miller et de M. Letort. Nous ignorons si M. Ch. Richet aurait accepté cette invitation. Mais on comprendra aisément que l'invitation de tel ou tel expérimentateur qui porte à trente-six le nombre des assistants à une séance où on en comptait auparavant trente-cinq n'est point à désirer. Il importe que Miller soumette ses facultés médianimiques à une Commission qui organise des séances avec une méthode strictement scientifique, et qui soit composée de personnes dont la valeur et la capacité bien reconnues s'imposent à l'opinion publique.

CORRESPONDANCE

Annecy, le 11 octobre 1906,

MONSIEUR,

J'ai lu avec grand plaisir le compte rendu que vous venez de consacrer à « l'Être subconscient » dans les *Annales des sciences psychiques*.

Votre jugement, si bienveillant et sympathique, m'est fort précieux et vous remercie d'en avoir fait part aux lecteurs de votre excellente revue.

L'objection que vous faites à ma théorie d'une « subconscience supérieure extériorisable », objection basée sur le caractère de médiocrité de certaines manifestations intellectuelles associées aux manifestations physiques extracorporelles, cette objection m'a vivement intéressé et un peu surpris. Sans doute, je le reconnais volontiers, l'expression de subconscience supérieure prête à équivoque; mais je n'ai dit nulle part que le « psychisme supérieur », tel que je le comprends, relève exclusivement de la lucidité ou du génie.

J'ai, au contraire, décrit ce psychisme comme constitué par une synthèse fort complexe, comprenant, en outre des facultés transcendantes et supra-normales, toutes les capacités et connaissances issues du psychisme cérébral ou inférieur, passées ensuite dans la subconscience supérieure et assimilées par elle. Cette dernière, en un mot, posséderait intégralement la somme des facultés et acquisitions psychologiques, acquisitions de nature et de valeur les plus diverses.

Or, à la base des manifestations métapsychiques, il y a, avant tout, *décentralisation* de l'être; séparation du psychisme extracérébral d'avec le psychisme cérébral, action isolée de la subconscience inférieure, action isolée de la subconscience supé-

rieure ou même de *groupes constitutifs quelconques* de cette dernière.

C'est pourquoi les phénomènes d'ordre intellectuel, associés ou non aux phénomènes physiques, peuvent être des plus variables comme valeur; apparaître géniaux, élevés, médiocres ou faibles *suivant les éléments en jeu de la subconscience supérieure momentanément décentralisée.*

Cette explication ressort nettement de divers chapitres de mon livre. Je reconnais d'ailleurs qu'elle aurait gagné à être présentée en bloc.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

Docteur G. GELEY.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Quelques phrases d'un discours du professeur Lankester

Le discours qu'a prononcé le professeur Ray Lankester, en prenant la charge de Président de la « British Association of Science », a attiré l'attention des spirites anglais, surtout à cause de quelques lignes dans lesquelles il conteste que la télégraphie sans fil soit un argument en faveur de l'existence de la transmission de la pensée, à cause de l'analogie qui semble exister entre ces deux phénomènes. Voici ses paroles :

« Le pouvoir que nous avons acquis de faire osciller un instrument conformément à un code de signaux déterminé d'avance, bien que détaché et à des milliers de milles de distance, n'apporte, en réalité, aucun nouvel appui à l'affirmation selon laquelle les anciennes croyances au sujet de la transmission de la pensée et de la seconde vue ne seraient pas uniquement des illusions fondées sur une observation incomplète et sur un raisonnement imparfait. En effet, les facteurs importants de ces opérations humaines — surtout un instrument servant à exécuter les signaux et un code de signaux — n'ont pas été découverts, jusqu'ici, dans la structure du corps humain. »

Les quelques critiques parues dans les journaux spirites contre cette façon de voir semblent se baser surtout sur cette idée : qu'une analogie existe entre la télégraphie sans fil et la transmission de la pensée, malgré qu'on n'ait pas encore découvert dans le corps humain des instruments à signaux, et un code à signaux, parce que la télégraphie sans fil prouve, dès maintenant, la possibilité de la transmission de signaux par le véhicule de l'éther, au moyen de facteurs que nous ignorons encore — alors qu'avant la découverte de la télégraphie sans fil ce phénomène paraissait absurde à bien des personnes, du moins au point de vue physique.

Le défi de l'archidiacre Colley au prestidigitateur Maskelyne.

L'événement qui fait le plus de bruit, en ce moment, dans les cercles spirites anglais est sans doute la tentative du prestidigitateur bien connu, M. J.-N. Maskelyne, d'imiter les phénomènes de « matérialisation » auxquels l'archidiacre Colley dit avoir assisté dans le temps. Les grands journaux anglais ont dédié à cette affaire de longs articles illustrés de gravures.

Les lecteurs des *Annales* se souviendront des récits du Vén. Colley, dont nous publiâmes un résumé assez étendu dans notre livraison de janvier dernier. Nous ne croyons pas toutefois inutile d'en rapporter ici quelques passages :

« Je me tenais habituellement à côté du médium entransé — écrivait donc l'archidiacre — en le soutenant de mon bras gauche, de telle manière que j'étais dans les meilleures conditions possibles pour observer ce qui se passait.

« Quand nous attendions une matérialisation (et parfois, tout à coup, lorsqu'il n'y avait aucune attente du grand enfantement psychique), on voyait s'élever comme de l'ouverture d'une chaudière, à travers l'habit noir du médium, un peu au-dessous de son sein gauche, un filament vapoureux, qui restait à peine visible tant qu'il n'était qu'à un pouce ou deux du corps de notre ami. Alors, ce filament constituait peu à peu une espèce de nuage, d'où sortaient nos visiteurs psychiques, en se servant apparemment de cette vapeur fluide pour former les amples habillements blancs dont ils étaient entourés... »

C'est par le même procédé que les formes matérialisées réintégraient le corps du médium, selon le récit de M. Colley :

« Comme l'apparition se trouvait près du médium, le filament gazeux se rendit de nouveau visible; le point qui s'atténuait et s'évaporait était, comme auparavant, vers le cœur. Plongé dans le plus profond étonnement, je constatai comment, au moyen de cette corde vapoureuse, la figure psychique était de nouveau absorbée dans le corps du médium. C'était comme une petite trombe marine, horizontale au lieu d'être verticale, au moyen de laquelle la puissance vitale de notre médium semblait attirer et absorber la forme spirituelle; mais, à ma demande, cela arriva lieu si lentement, que j'ai eu tout le temps d'en observer le pro-

cessus. En effet, en m'appuyant au médium, et en tenant ma main gauche sur son dos et mon oreille gauche sur sa poitrine, de manière à sentir son cœur qui battait d'une façon alarmante, je le vis recevoir de nouveau, dans sa personne robuste et corporelle, cet aimable produit des sphères invisibles... »

Ce phénomène se serait produit, non pas une, mais plusieurs fois, *en pleine lumière du gaz*. On pourra douter de la véracité de l'archidiacre, on pourra supposer qu'il ait été halluciné (hypothèse bien difficile à admettre puisque différentes personnes assistaient à ces séances); mais il paraît impossible de parler d'un truc en de semblables conditions. On conçoit donc que M. Colley, dans son ardeur de propagande, sachant que, depuis longtemps, M. Maskelyne faisait profession d'imiter en tout point les phénomènes médianimiques, qu'il attribue à de la fraude — on conçoit, disons-nous, que M. Colley ait pu, le 18 avril dernier, écrire au fameux prestidigitateur en le défiant de faire dans sa demeure (de l'archidiacre), Stockton Rectory, au moyen de trucs, l'une quelconque des choses que lui, M. Colley, avait racontées dans sa conférence à Weymouth, durant le Congrès de l'église : il autorisait son banquier à payer 1.000 livres (25,000 francs) à M. Maskelyne, si celui-ci parvenait à faire cela.

Dans une autre lettre, en date du 30 mai, M. Colley promettait encore de payer à M. Maskelyne 1.000 livres, s'il pouvait, « d'une façon quelconque, où que ce soit, à une date quelconque, reproduire par la prestidigitation » les phénomènes auxquels il avait assisté.

À la première lettre, M. Maskelyne se borna de répondre que le Vén. Colley racontait des histoires dignes du baron Munchausen; il ajoutait que le médium des séances en question était un certain Monck, ministre non-conformiste, qui avait dû ensuite prendre la fuite, ayant été découvert à frauder dans une maison particulière. Mais le 8 octobre, le prestidigitateur se mettait en devoir de reproduire dans la salle de spectacle dite Saint-George's Hall, Langham-place, à Londres, l'un des phénomènes auxquels M. Colley affirme avoir assisté, et non des moindres. Voici comment le *Standard*, dans un article très hostile au spiritisme, rapporte la « performance » de M. l'illusionniste.

Notre intention n'est certainement pas de discuter l'authenticité des phénomènes rapportés par l'archidiacre Colley; cela serait tout à fait déplacé. Mais toute personne ayant la faculté du juge-

ment ne pourra s'empêcher de reconnaître que l'expérience de de M. Maskelyne ne prouve rien absolument. M. Colley disait que le prestidigitateur ne pourrait pas imiter ces phénomènes sans que lui, l'archidiacre, découvre le truc, si truc il y avait. M. Maskelyne met un compère habillé en archidiacre sur la scène; il lui ordonne même de tenir *les yeux fermés*, comme en font foi les photographies que les journaux ont publiées et c'est cet expérimentateur d'un genre nouveau qui doit remplacer M. Colley, dans l'expérience de Saint-George's Hall ! La farce rappelle vraiment trop celle de ce docteur d'Alger qui présentait Areski « en liberté » sur la plateforme d'une Université populaire, pour faire comprendre comment le fameux cocher du général Noël avait pu soutenir le rôle du fantôme B. B. dans les séances de la Villa Carmen !

Personne ne s'étonnera qu'en de pareilles conditions, le Vén. Colley ne se soit pas déclaré vaincu et, après avoir assisté, au milieu du public, à cette performance, il soit parti tranquillement, en refusant de payer. M. Maskelyne s'est alors adressé aux tribunaux; M. Colley a répondu par une contre-plainte se rapportant à quelques phrases d'un pamphlet publié dernièrement par M. Maskelyne et intitulé : *The History of a Thousand Pounds Challenge*. Les choses en sont là. L'avocat de M. Colley est M. E.-R. Serocold Skeels, qui a défendu M. Craddock dans le procès auquel ce médium a été dernièrement soumis.

Le suicide d'un lieutenant italien révélé dans une séance spirite aussitôt après l'événement.

Le *Mattino* de Naples, qui est le principal journal de cette ville, publiait dans son numéro du 6 octobre la lettre suivante de l'avocat Fr. Zingaropoli, l'un des écrivains les plus sérieux et les plus érudits qui s'occupent des sciences psychiques en Italie.

« Dans la nuit d'avant-hier, à minuit et demi, je me rendis aux bureaux du *Mattino*, et je fis venir le chroniqueur en chef auquel je demandai s'il n'avait pas la nouvelle du suicide d'un lieutenant d'infanterie à la caserne de Piédigrotta. Comme il ne

savait rien du tragique événement, je lui racontai que dans une séance spirite, de laquelle je sortais, un médium nous avait appris la chose.

« Maintenant, je crois utile de fournir certains détails ultérieurs qui ne sont pas dénués d'intérêt, spécialement pour ceux qui cultivent les études psychiques.

« Le soir de vendredi, je tins une séance avec un monsieur venu à Naples pour la première fois de l'Italie septentrionale, qui m'avait été présenté par M. Marzorati, directeur de la Revue Spiritualiste *Luce e Ombra* de Milan. Nous étions trois : lui, moi et le médium. Ce dernier est un jeune homme pour lequel j'ai la plus grande affection ; il vint chez moi à 6 heures du soir, et ne s'éloigna pas un instant. Nous sortîmes un instant pour rejoindre ce monsieur qui nous attendait dans la Galerie Umberto I, vers 7 heures et demie. Nous dînons *tous les trois* à la *Regina d'Italia*, et, *peu après 8 heures*, nous nous enfermons dans une chambre de l'*Hôtel Piemonte*, dans la Galerie, *sans le moindre contact* avec d'autres personnes. A 11 heures le médium était en transe, et une entité survint, qui nous dit saluer le plus vite possible, devant aller assister une personne qui venait de se suicider très peu de temps avant, le sous-lieutenant d'infanterie Guillaume Paternostro ; elle précisa que la mort avait eu lieu vers 9 heures, et que le malheureux s'était tué dans la caserne de Piedigrotta avec un revolver.

Je ne prêtai pas au commencement beaucoup de foi à ce récit, et, le médium réveillé, j'estimai plus prudent de ne pas lui en parler pour ne pas le troubler. Lorsque nous nous fûmes séparés, je tentai d'interpeller le chroniqueur par pure curiosité ; mais il ne savait rien de la chose, et me proposa d'attendre les *reporters* qui étaient maintenant en tournée. Mais hier, la lecture du *Mattino* me confirmait l'événement, et m'a profondément troublé !

Nous nous trouvons devant une manifestation spirite de grande importance, qui met court à toutes les hypothèses télépathiques possibles, ou aux conjectures du subconscient, ou du roman subliminal, si l'on considère bien les circonstances de temps et de lieux que j'ai indiquées plus haut.

Je rapporte ce fait, non comme une simple particularité de chronique, mais parce que j'ai l'assurance que le malheureux jeune homme survit à son corps et qu'il est possible de le reconforter

peut-être d'un certain soulagement à sa famille désolée et à toutes les personnes qui l'aimaient.

Affectueuses salutations.

Signé : F. ZINGAROPOLI.

Un Hôpital pour les « possédés » au Brésil.

Les derniers numéros du *Reformador*, de Rio-de-Janeiro, organe de la Fédération spirite brésilienne, nous apprennent que la Fédération a décidé de recueillir des fonds pour la fondation d'un hôpital « pour la cure de l'âme et du corps des pauvres possédés, ainsi que pour la cure morale des malheureux obsesseurs » (c'est-à-dire des supposés esprits, qui, selon les doctrines spirites, seraient susceptibles d'amélioration).

Tous ceux qui s'occupent de phénomènes psychiques, ainsi que les médecins aliénistes d'un esprit ouvert et libéral suivront sans doute avec intérêt cette curieuse expérience — si l'initiative prise par la Fédération spirite brésilienne réussit — comme ils suivent avec intérêt les guérisons de Lourdes, et tant d'autres faits extraordinaires qui ont fourni des éléments précieux à la psychiatrie.

Petites Informations.

On nous informe que **Mme Éléonore Piper**, le médium américain dont le docteur Hodgson et le professeur Hyslop ont étudié longuement les phénomènes de *trance*, doit arriver bientôt à Londres.

La Confédération Spirite Argentine a décidé de réunir un Congrès national qui aura un caractère préliminaire pour y préparer l'organisation d'un grand **Congrès spirite universel qui se tiendra à Buenos-Ayres**, à l'occasion du centenaire de l'indépendance argentine.

Le 11/24 octobre, à l'occasion du 25^e anniversaire du journal spiritaliste le *Rébus*, de Moscou, fondé par Alexandre Alsa-

koff, commencera le **Premier Congrès Spirite Russe** qui doit durer douze jours.

Par les soins du *Rébus*, on publiera bientôt une **traduction russe des Phénomènes psychiques** du docteur Maxwell, dont il existe déjà une traduction anglaise, sous le titre *Metapsychical Phenomena*.

Les éditeurs Carbonel y Esteva, de Barcelone, annoncent la fondation d'une **Bibliothèque Universelle Spirite Espagnole**, qui paraîtra en livraisons hebdomadaires de 32 pages chaque, au prix de 20 centimes pour l'Espagne, et de 25 centimes pour l'étranger. Le premier livre qui sera publié sera *l'Animismo y Espiritismo*, d'A. Aksakoff.

Le *Daily Mail* nous fait connaître que M. H.-W. Golding, président du Conseil local de Braintree, Essex, ayant découvert qu'il possédait la faculté de trouver les eaux souterraines au moyen de la **baguette divinatoire**, s'est adonné depuis à cet art avec passion, quoique dans un but absolument désintéressé. Parmi ces expériences qui ont été couronnées du meilleur succès, on cite celles qu'il a faites dans les propriétés de M. Herbert Trisson, le banquier londonien. Celui-ci avait dépensé une forte somme pour rechercher de l'eau dans ses biens de l'Essex, mais en vain, M. Golding ne tarda pas à lui indiquer quatre endroits différents d'où l'eau est pompée à présent en abondance. Il dit ne pouvoir lui-même s'expliquer la faculté merveilleuse dont il est doué.

Le docteur Manuel Otero Acevedo a écrit de la République Argentine, où il réside, une lettre à M. Vincenzo Cavalli, de Naples, lui proposant de faire apposer une « targe » de bronze **sur la tombe d'Ercolè Chiaja**, qui a contribué en si forte mesure au développement des sciences métapsychiques en obtenant de plusieurs savants qu'ils étudient les facultés médianimiques de Mme Eusapia Paladino. Le docteur Otero Acevedo, qui a lui-même écrit sur ces expériences un livre fort apprécié, a souscrit dans ce but pour 500 francs. La famille Chiaja désire que, si quelqu'un désirait se joindre à la souscription, sa contribution ne dépasse pas 5 francs.

On annonce la mort du peintre **Hugo d'Alési**, décédé à

l'âge de 57 ans, à Paris. Il était d'origine roumaine. A l'âge de 27 ans environ, il s'était fixé à Paris où il n'avait pas tardé à acquérir une grande renommée, surtout comme peintre d'affiches. Il excellait dans le paysage. Il avait exécuté à l'occasion de la dernière Exposition Universelle de la capitale française un panorama qui fut fort admiré. — Spirite convaincu et ardent, depuis plus d'une vingtaine d'années, il était aussi médium dessinateur. Sa qualité de peintre rendait sans doute cette faculté moins surprenante que chez d'autres sujets ; il présenta toutefois, à plusieurs reprises, des phénomènes très remarquables, comme lorsqu'il lui arrivait d'exécuter, automatiquement, le portrait d'une personne décédée qu'il n'avait jamais connue, et dont l'identité était ensuite établie.

L'écrivain espagnol **D. Philippe Senillosa** est mort dans le courant d'octobre dernier. Ses ouvrages spirites étaient très connus et appréciés en Espagne et dans l'Amérique latine.



Le Gérant : DROUARD.

19-10-06. — Tours, Imp. E. ARRAULT et C^{ie}

Un abonnement au prix réduit de 12 fr.

est. ouvert

A PARTIR DU 1^{er} OCTOBRE 1906

JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 1907

Les personnes disposées à profiter de cet avantage recevront ainsi les ANNALES gratuitement durant un trimestre.

LOTÉRIE

DE

L'INSTITUT GÉNÉRAL Psychologique

AUTORISÉE PAR ARRÊTÉ MINISTÉRIEL DU 24 JANVIER 1906

QUATRE GROS LOTS

250.000 francs — 100.000 francs

20.000 fr. — 10.000 fr.

50 lots de 1000 fr. — 500 lots de 100 fr.

554 lots espèces pour 480.000 fr.

Les billets sont en vente dans toute la France, dans les Agences du Crédit Lyonnais, chez les libraires, les buralistes et à la Caisse Générale des Loteries, 5, rue Étienne-Marcel, à Paris.

TIRAGE : 5 DÉCEMBRE 1907

Prix du billet : UN franc

LES ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

Se trouvent dans les Librairies suivantes

Pour la vente au numéro

A Paris : Librairie **LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques.

Librairie de l'Art Indépendant, 10, rue Saint-Lazare.

Librairie **E. REY**, 8, boulevard des Italiens.

Librairie **E. BERNARD**, 1, rue de Médicis (Odéon).

Librairie **Moderne**, 19, boulevard Saint-Michel.

Librairie du **Nord**, 138, boulevard Magenta.

A Versailles : Librairie **BERNARD**, 17, rue Hoche.

A Montpellier : Librairie **Nouvelle**, 13, rue Nationale.

A Constantinople : Librairie **A.-C. GÉRARD**, Galata, 5, rue Mahmoudié.

SCIENCES PHILOSOPHIQUES ET OCCULTES

ET

SOCIÉTÉS SECRÈTES

Lucien BODIN, libraire, 5, rue Christine, PARIS (6^e)

SPÉCIALITÉ D'OUVRAGES RARES ET CURIEUX
relatifs à l'*Alchimie*, *Astrologie*, *Cartomancie*, *Chiromancie*, *Démonomanie*, *Sciences divinatoires*, *Exorcisme*, *Graphologie*, *Magnétisme animal et Hypnotisme*, *Kabbale*, *Magie*, *Médecine ancienne*, *Miracles*, *Mysticisme*, *Religions et Sectes*, *Bouddhisme*, *Satanisme*, *Secrets et Recettes*, *Spiritisme et Psychisme*, *Traditions et Superstitions populaires*, *Théosophie*, *Visions et Apparitions*, etc.
SOCIÉTÉS SECRÈTES (Franc-Maçonnerie. Sectes orientales et occidentales, Juifs, Jésuites, Inquisition, etc.).

CATALOGUE SPÉCIAL ENVOYÉ GRATUITEMENT SUR DEMANDE

TOURS, IMP. E. ARRAULT et C^{ie}

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIKES

PUBLICATION MENSUELLE

consacrée aux recherches expérimentales et critiques
SUR LES PHÉNOMÈNES

DE

TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, ETC.

DIRECTEURS :

D^r X. DARIEX ; Prof. CHARLES RICHET

Rédacteur en chef : C. DE VESME

COMITÉ DE RÉDACTION :

SIR WILLIAM CROOKES.
CAMILLE FLAMMARION.
Prof. CÉSAR LOMBROSO.
MARCEL MANGIN.
D^r JOSEPH MAXWELL.

Prof. HENRI MORSELLI.
Prof. JULIEN OCHOROWICZ.
Prof. FRANÇOIS PORRO.
ALBERT DE ROCHAS.
ALBERT VON SCHRENCK NOTZING.

SOMMAIRE

	Pag.
J. ARTHUR HILL. — La « Society for Psychical Research » : Un regard en arrière et un regard en avant.	721
JULES PACHEU. — Claire vue, télépathie, Spiritisme ; quelques faits curieux. . . .	728
R. WARGOLLIER ; prof. W.-F. BARRETT. — Expériences sur la baguette divinatoire. .	745
CORRESPONDANCE. — Quelques attaques contre le sthénomètre, et la réponse qu'y donne le D ^r Joire. — Toujours la polémique sur le médium Miller ; lettres de MM. G. DELANNE et CH. LETORT ; la réponse de C. de VESME. — Une lettre du docteur DECRÉQUY sur les séances d'Alger	752
LES NOUVEAUX LIVRES.	767
AU MILIEU DES REVUES. — « La Terre Promise de la Science ». — Un article de C. Flammarion sur le Spiritisme. — Vision d'une somnambule relativement aux « escapés » de Courrières. — Radiations indéterminées.	772
ÉCHOS ET NOUVELLES. — Congrès spiritualiste à Moscou. — « Der Kluge Hans ». — Un rêve véridique de l'empereur Guillaume I ^{er} . — Un cas de télépathie à Milan. — Une maison hantée en Bolivie. — Expériences médianimiques de Marconi. . .	780
TABLE DES MATIÈRES de l'année 1906.	789
TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS	794

PARIS — 6, Rue Saulnier — PARIS

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

Les *Annales des Sciences Psychiques* paraissent vers le 20 de chaque mois. Le prix de l'abonnement annuel est de 12 fr. Chaque livraison est composée de 64 pages environ.

Un abonnement à prix réduit est ouvert à partir du 1^{er} octobre 1906 (*Voir à la 3^e page de la couverture*).

Le prix de la livraison est de 1 fr. 25.

S'adresser pour l'Administration et les Abonnements :

AUX BUREAUX DES **Annales des Sciences Psychiques**

6, Rue Saulnier, PARIS

TÉLÉPHONE 303.83

Nous prions nos lecteurs d'adresser la correspondance aux Bureaux des *Annales des Sciences Psychiques*, 6, rue Saulnier. On pourra cependant aussi adresser les articles soit à M. le D^r Xavier Dariex, 6, rue du Bellay, à Paris, soit à M. le professeur Charles Richet, 15, rue de l'Université, à Paris.

Edition Anglaise

THE ANNALS OF PSYCHICAL SCIENCE

Pour la rédaction et l'administration, s'adresser à l'*Editor* L. I. FINCH, 110, St. Martin's Lane, London, W. C.

Les auteurs et les éditeurs sont priés d'adresser aussi bien aux bureaux de l'édition française qu'à ceux de l'édition anglaise les livres dont ils désirent que les *Annales* publient une annonce ou une analyse.

De même, le service d'échange doit être fait aux rédactions de chacune des deux éditions.

Ce fascicule se compose de 80 pages.

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

16^{me} Année

Décembre 1906

N° 12



J. ARTHUR HILL

La « SOCIETY FOR PSYCHICAL RESEARCH »

UN REGARD EN ARRIÈRE ET UN REGARD EN AVANT

Certains faits tout récents permettent de croire que la Société anglaise pour les recherches psychiques est parvenue à une période de crise dans son histoire. La Branche Américaine de la Société de Londres cesse d'exister, et le travail d'investigation des recherches psychiques aux États-Unis va être continuée par une nouvelle société que le professeur Hyslop s'occupe d'organiser avec quelques personnes qui se sont jointes à lui. Sans doute, les sociétés anglaise et américaine travailleront dans une coopération harmonieuse, mais il n'y aura pas d'attache officielle entre elles, et naturellement leurs publications respectives seront distinctes et séparées. Les documents inédits laissés par le docteur Hodgson sur les expériences avec Mme Piper, ainsi que d'autres matières réunies par lui, restent dans les mains de l'ancienne société, et pourront être publiés tôt ou tard probablement, selon l'usage, plutôt tard. Quelles qu'aient été ses erreurs, je ne pense pas que les pires ennemis de la société l'aient jamais accusée de hâte ou de précipitation dans la publication des faits. Elle peut avoir commis d'autres fautes — quelle société en est préservée ? Il peut

donc être utile, à ce moment critique de son histoire, de jeter un coup d'œil sur son existence passée et de tâcher de scruter son avenir probable.

Je pense que tout le monde reconnaîtra que la Société pour les Recherches psychiques a accompli un travail extraordinairement important et précieux. L'honneur en revient d'abord au petit groupe de pionniers qui firent en 1882 leur départ quelque peu aventureux. Les noms de Sidgwick, Barrett, Myers, Gurney, Podmore et Crookes — ce dernier surtout qui osa publier les résultats de ses expériences huit ans avant la naissance de la société — occuperont sans faute une place d'honneur dans le registre de la renommée scientifique, alors qu'un historien futur écrira les annales des études psychiques au dix-neuvième siècle. Ils réunirent autour d'eux d'autres travailleurs ; l'éclat de leurs noms attira des partisans qui aidèrent à l'œuvre, au moins indirectement, si non par un travail direct. Ils dépensèrent sans compter leur temps et leur argent dans des expériences personnelles, et concédèrent généreusement les résultats obtenus à la société. Le professeur Sidgwick fournit la plupart des fonds nécessaires au voyage du docteur Hodgson dans l'Inde pour l'examen des phénomènes qu'on disait se produire par l'intermédiaire de Mme Blavatsky ; il sacrifia une grande partie de son temps à faire des enquêtes sur des phénomènes psychiques et à tenir des séances avec des médiums en différents endroits. De Myers on peut dire plus encore ; la recherche de « l'existence au-delà de la mort corporelle » a été vraiment le but de sa vie ; il lui sacrifia la renommée qu'il aurait pu acquérir s'il s'était adonné à quelque autre branche plus populaire d'activité. On peut en dire autant de Gurney, dont la mort prématurée a été le premier coup si lourd porté à la Société ; de lui reste ce monument splendide qu'est l'ouvrage *The Phantasms of the Living*. Parmi les travailleurs venus plus tard, il suffit de nommer Sir Olivier Lodge, le docteur Hodgson et le professeur Hyslop.

Quels ont été les résultats de leur travail ? A quelles con-

clusions avons-nous été amenés par les recherches de ces pionniers ? On peut dire, sans crainte de se tromper, que la première théorie bien établie qui résultait de leur œuvre est celle de la télépathie ; c'est-à-dire que, dans certaines conditions, une communication est possible entre une intelligence et une autre, sans l'intervention des voies sensorielles normales. De l'avis de Myers, ce fait — démontré par la transmission expérimentale de graphiques, etc., ainsi que par des hallucinations véridiques spontanées — suffit seul à détruire la validité de la synthèse matérialiste de l'homme et à suggérer, peut-être même à prouver, sa survie à la mort du corps. D'autres sont d'un avis différent, mais bien rares sont les personnes qui doutent du *fait* lui-même. Le nombre est bien petit des personnes qui doutent encore de la télépathie comme d'un fait authentique dans la Nature ; en effet, il est difficile de la nier sans s'enchevêtrer dans des hypothèses encore plus incroyables, hormis que nous ne voulions pas les examiner ~~du tout~~.

La télépathie est la plus sûrement établie de toutes les conclusions auxquelles sont parvenus les chefs de la Société pour les Recherches Psychiques ; mais plusieurs autres membres de celle-ci, en suivant d'autres chemins, se sont convaincus de la survie de l'homme, après la mort et ont obtenu — pensent-ils — quelques notions vagues et fragmentaires de ce que serait la vie d'outre-tombe. Pour ces membres — et ils ne sont pas en petit nombre — cette conclusion est naturellement de telle importance, que le fait, moins impressionnant, de la télépathie est bien peu de chose en comparaison de l'autre. Parmi les autres phénomènes dont la réalité est considérée comme bien établie par beaucoup d'entre eux, on peut citer ce qu'on appelle une « hantise », les mouvements d'objets sans contact apparent, les « coups frappés » dans les tables et ailleurs. L'interprétation de ces phénomènes est difficile et a été tentée de différentes manières ; mais il y a au moins de fortes raisons pour croire qu'ils sont dirigés par une intelligence, qui serait celle d'êtres humains encore incarnés dont les

énergies fonctionnent de quelque manière incompréhensible, ou qui émaneraient de quelque source extra-cosmique. En tout cas, il faudra au moins reconnaître que notre conception de notre faculté humaine s'est irrévocablement élargie. Si l'homme ne survit pas à la mort corporelle, il est évident que nous devons admettre des pouvoirs bien plus grands à son intelligence incarnée, à ses activités cérébrales, si les matérialistes soulèvent des objections pour le mot « intelligence » — qu'on ne le soupçonnait jadis. La découverte de ces pouvoirs cachés, de télépathie et — ajoutons-nous — de la clairvoyance, de la rétro-cognition et de la précognition, n'a causé rien moins qu'une révolution dans la science de la psychologie. L'homme est un être plus grand qu'on ne le pensait. L'Evolution a donné à notre dignité quelques coups un peu durs; mais ce dernier pas sur la route de l'Evolution — qui est bien dû à la Society for P. R. — a réparé le mal jusqu'à un certain point, en nous faisant penser que, quoique nous puissions être cousins-germains de l'orang-outang, nous sommes aussi rattaché d'un autre côté à une vie plus divine.

C'est à ce point que la Society a amené au moins quelques-uns d'entre nous. Que pouvons-nous attendre ou espérer de la continuation de ce travail? Deviendrons-nous toujours plus forts, acquérant de nouvelles preuves de ce que nous croyons, et même des faits qui justifient la croyance à ce que nous osons à peine espérer; ou bien le mouvement s'est-il relâché, au moins pour le moment? Je ne voudrais pas être pessimiste, mais j'avoue craindre que, au moins pour ce qui se rattache à l'Angleterre, cette dernière supposition est légitime. Dans les pays énergiques, progressifs, plus libres du conservatisme intellectuel, les perspectives sont nettement meilleures; et si les professeurs James et Hyslop peuvent trouver un digne successeur de Mrs. Piper, il est fort probable que le centre plus important des travaux pour les recherches psychiques soit transféré de l'Angleterre en Amérique.

Depuis la mort de M. J. W. H. Myers en 1901, la Société

anglaise paraît être tombée dans une langueur toujours plus accentuée. Les fondateurs et les travailleurs de la première heure ne sont plus dans les rangs, et l'enthousiasme s'évanouit. Gurney, Sidgwick et Myers ne sont plus ; Crookes, Barrett et Podmore, quoiqu'ils soient toujours avec nous, ne s'occupent actuellement pas beaucoup de ces recherches ; il ne paraît pas que de nouvelles recrues prennent leur place. Enfin, comme le vrai enthousiasme déclinait, se manifestait un esprit de légèreté et de plaisanterie scientifique qui éloigne les personnes disposées à étudier avec ferveur. L'un des secrétaires honoraires lisait dernièrement une conférence intitulée : « Le Procureur hanté », qui était conçue dans la manière typique d'un article humoristique destiné à une revue populaire ; l'autre secrétaire honoraire, dans le volume XVIII des *Proceedings*, se permet de se servir d'un style qui se rapproche déplorablement de l'argot, et avoue même implicitement le sentiment de honte qu'il éprouve comme « homme du monde » de se trouver mêlé à ces sortes d'affaires. La secrétaire miss Alice Jonhson s'est louablement tenue loin de cette plaisanterie et de ce dilettantisme, et, avec Mme Sidgwick et Mme Verral, elle s'efforce de maintenir les traditions sérieuses de la Société. Mais miss Jonhson, elle non plus, n'est pas indemne de tout reproche. J'estime que les spirites ne sont pas complètement mal fondés en affirmant qu'elle montre parfois une certaine partialité.

Comme directeur du *Journal*, elle est probablement responsable en grande partie de son contenu ; or, je ne puis m'empêcher de remarquer que des récits très étendus du démasquement de certains médiums frauduleux ont dernièrement paru dans cette publication, mais que les comptes rendus des phénomènes qui paraissent réellement supernormaux, envoyés par quelques membres de la Société, et munis de la signature des percipients obtenue non sans quelques dérangement, n'ont pas été publiés.

Miss Jonhson donne l'impression de voir de bon œil les témoignages de fraude et de ne pas désirer les témoignages

des phénomènes vraiment supernormaux. Il est à peine besoin de dire que cette disposition apparente d'esprit de sa part, rapprochée des petites manières légères des secrétaires honoraires, est on ne peut plus fâcheuse pour la Société. Les membres ne se dérangeront pas pour envoyer des témoignages, obtenus parfois avec beaucoup de difficulté, s'ils soupçonnent que ces témoignages ne sont pas désirés et qu'on s'empressera de les supprimer. Bref, les secrétaires de la Société ne donnent pas l'impression d'être réellement désireux d'élargir les limites de la science; ils se réjouissent du démasquement d'un médium à matérialisations frauduleuses — en publiant dans le *Journal* un long compte rendu, avec des détails dont la plupart avaient déjà paru dans les colonnes du *Light* — mais ne se décident pas facilement à publier des comptes rendus des phénomènes paraissant authentiques.

Aucun doute qu'ils repousseront l'imputation de partialité; et je m'empresse de dire que je ne pense pas que la partialité soit intentionnelle en eux.

Ne voulant pas être soupçonné moi-même de partialité, j'ajouterai que je n'ai pas une conviction bien établie sur les questions dont il s'agit. Mon jugement est un peu hésitant; il me semble quelquefois être presque justifié d'aller aussi loin que va Myers dans sa *Human Personality*; mais plus généralement je sens qu'aucune des théories qui ont été imaginées jusqu'ici suffit à expliquer ou même à coordonner les faits. Mon attitude habituelle est donc celle du professeur Richet: je ne sais pas, mais j'espère qu'on finira bien par savoir un jour.

Enfin, je pense que les propositions suivantes renferment la vérité relativement à la *Society for Psychical Research*, quoique je ne doute pas que plusieurs autres membres pensent différemment et qu'ils puissent avoir raison, alors que moi-même j'aurais tort.

I. — La Société pour les Recherches psychiques a fait un travail important dans le passé; la télépathie peut être considérée comme prouvée et d'autres témoignages permettent

de croire (pour ne pas dire plus) à une conception plus vaste de la personnalité humaine qu'on ne l'avait autrefois.

II. — Il ne paraît pas qu'un travail bien important ait été fait en Angleterre depuis la mort de Myers ; et si quelque successeur digne de cet homme ne paraît pas, il y a bien à craindre que la Société ne vienne à mourir comme corps scientifique agissant. Elle a été, dès le commencement, très « comme il faut » ; l'argent et le rang de quelques-uns de ses membres peuvent la faire vivre indéfiniment, quoique mourante. Mais il n'y a pas à se faire bien des illusions à son sujet comme société scientifique agissante.

III. — L'avenir, pour ce qui se rapporte aux recherches psychiques, paraît devoir passer de l'Angleterre en Amérique. L'envoi si précieux du docteur Hodgson a soulevé un intérêt très étendu ; dans les mains habiles du professeur Hyslop, l'œuvre sera poussée avec énergie et sérieusement. Espérons qu'un nouveau Myers ou Hodgson surgira au milieu de nous, de manière à ce que nous n'ayons pas à rester absolument en arrière, et que les découvertes puissent procéder de concert des deux côtés de l'Atlantique.

POST-SCRIPTUM

Cet article était déjà entre les mains de l'imprimeur, lorsque parut la dernière livraison des *Proceedings of the Society for P. R.* (53^e partie), que je viens de lire avec le plus grand intérêt. L'instructif compte rendu de Mme Verrall est un modèle de travail diligent et sérieux ; son apparition a quelque peu modifié mes prévisions un peu sombres au sujet de l'avenir de la *Society for P. R.* Quelques travailleurs aussi désintéressés, consciencieux et habiles que l'est Mme Verrall, suffiraient à sauver la Société de la dissolution prophétisée. Tous ceux qui s'intéressent à ces recherches doivent être reconnaissants à Mme Verrall, non seulement à cause du travail « supraliminal » qu'elle a employé à écrire son ouvrage, mais aussi pour le dévouement avec lequel elle s'emploie à développer et à rendre utiles, dans l'intérêt de la science, les facultés psychiques dont elle est douée.

J. A. H. (1).

(1) Nous publierons, dans un prochain numéro, un résumé assez étendu de l'étude en question, résumé que Mme Verrall a bien voulu faire pour les *Annales*.

Claire vue, Télépathie, Spiritisme

QUELQUES FAITS CURIEUX

PRÉMONITION. — Dans le livre des Origines des Dames de l'Assomption (1), on lit un fait curieux survenu à leur fondatrice dans sa tendre enfance. « Pour éviter les dangers du bombardement, les habitants de Luxembourg s'étaient réfugiés dans une partie de la ville moins exposée aux boulets, où l'on avait disposé des appartements souterrains dans des espèces de caves cintrées. Mlle Eugénie de Brou (alors âgée de trois ans) était dans une de ces chambres, lorsqu'au milieu de la nuit elle entend une voix qui l'appelle : « Nini ! Nini ! » Elle se lève, court à sa vieille bonne : Marguerite, c'est mon père qui m'appelle ; l'entends-tu ? — Je n'entends rien, mademoiselle, vous rêvez ; songez que votre père est à Vienne en ce moment, recouchez-vous et dormez tranquille. » La jeune fille se rendort ; la même voix l'éveille de nouveau : « Nini ! Nini ! viens à mon secours. — C'est lui, je reconnais sa voix, » dit-elle à sa bonne. Celle-ci reste incrédule ; l'enfant se recouche ; et, une troisième fois, une voix suppliante, douloureuse, l'appelle encore. Quelques mois après, lorsque la ville fut débloquée, on apprit que le général de Brou était mort à Vienne dans cette même nuit, et que sur son lit de mort il n'avait cessé d'appeler sa fille.

(1) I, 30.

Peu après avoir lu ce trait, qui venait s'ajouter à ceux de *Phantasms of the living* traduit par Marillier sous le titre d'*Hallucinations télépathiques*, j'eus occasion d'en recueillir plusieurs autres, et je les fis noter par les témoins, ou leur relus les notes que j'avais prises de leurs récits pour les certifier. Je vais les grouper ici.

VUE A DISTANCE. — Récit absolument authentique par MME TESTAUD-MARCHAIN, NÉE CUISINIER DE LISLE, demeurant aujourd'hui à Poitiers (1), place Sainte-Croix, 3, de faits et scènes d'hypnotisme qui se sont passés sous les yeux de Mme Testaud en 1851 et 1852, à Toulon (Var), quartier de Castignan ou Missiessy, en la maison de feu M. Aristide Cuisinier de Lisle, capitaine de frégate, leur père et beau-père.

A cette époque où l'on s'occupait beaucoup, dans le public, de magnétisme, de tables tournantes et de sciences occultes, M. Cuisinier de Lisle eut la pensée d'essayer lui-même son pouvoir magnétique sur une jeune domestique, Thérèse, âgée d'environ 18 ans, qui était alors à son service et voulut bien consentir à lui servir de sujet d'essai. L'expérience réussit à merveille.

Voici comment M. de Lisle opérait :

Assis devant Thérèse, il lui pressait fortement les deux pouces entre chacune de ses mains et la regardait fixement. La jeune fille s'endormait, fermait hermétiquement les yeux, mais un certain temps s'écoulait avant qu'elle eût une claire vision et pût répondre aux questions qui lui étaient posées : « Voyez-vous ? lui demandait l'opérateur. — Non pas encore. » Un peu plus tard : « Oui je commence à voir. » Enfin elle finissait par dire. « A présent je vois très bien. »

Alors, malgré la fermeture de toutes les portes et fenêtres de la chambre où elle se trouvait, elle annonçait par leurs noms toutes les personnes qui pouvaient entrer dans la maison, ou en sortir : « Voici M. un tel qui entre, voici Mme une telle qui arrive ou qui sort. »

Un jour, tandis qu'elle lui tournait le dos, étant

(1) C'était en 1900.

endormie du sommeil magnétique et les yeux clos, le domestique Antonio, également au service de M. de Lisle, vint se poser doucement derrière elle et lui faire un grand pied de nez : aussitôt, elle se retourne pour lui rendre la pareille, au grand ébahissement des spectateurs qui ne pouvaient comprendre et soupçonner qu'elle eût des yeux dans le dos.

La plupart du temps, il n'était pas même besoin que M. de Lisle lui donnât des ordres verbaux : il lui suffisait de penser ce qu'il voulait qu'elle fit, pour qu'aussitôt elle exécutât tout ce qui était dans sa pensée. Ainsi, la jeune fille étant dans sa cuisine et M. de Lisle à table, dans sa salle à manger, on la voyait tout à coup arriver avec une assiette à la main, parce que son maître, sans aucune parole, avait formulé en lui-même la volonté qu'elle lui en apportât une.

Tous les matins, vers quatre ou cinq heures, M. de Lisle se rendait pour son service à son navire mouillé à un mille et demi environ en rade, et le quittait ensuite vers dix heures pour aller déjeuner chez lui à Castignan. La jeune bonne annonçait, à une minute près, l'arrivée de son maître. Elle disait à Mme de Lisle : Madame, il est temps de mettre le couvert pour le déjeuner, je vois monsieur qui descend l'échelle du navire, il entre dans son canot, dans vingt minutes il sera ici. Ce qui jamais n'a manqué d'arriver comme elle le disait.

Mais voici le fait le plus extraordinaire et le plus remarquable qui se soit passé sous les yeux de Mme Testaud-Marchain et dont elle peut, comme de tout ce qui précède, affirmer le plus absolument la vérité et la sincérité.

M. de Lisle avait, dans sa maison, comme locataire, à titre purement charitable et gratuit, un ancien maître d'école, alors employé aux travaux de l'arsenal de Toulon, à la livraison des charbons, nommé Lorgeril. Ce Lorgeril eut un jour l'idée de convoler en mariage avec une personne habitant la ville d'Hyères, à quatre ou cinq lieues

de Toulon, et demanda la permission d'y aller faire sa cour et d'arrêter, s'il y avait lieu, les conditions de son mariage.

M. de Lisle, après le départ de Lorgeril, eut l'idée originale de connaître par sa bonne, la jeune Thérèse, en l'endormant, ce que Lorgeril ferait pendant le cours de son voyage, et quel serait le résultat de ses démarches matrimoniales.

Il endormit donc Thérèse.

Il faut dire, dès à présent, que si M. de Lisle connaissait la ville d'Hyères, il ignorait absolument la rue et la maison de la fiancée de Lorgeril, et quant à Thérèse elle ne connaissait aucunement la ville, et pas même le chemin qu'il fallait prendre pour y arriver.

Une fois endormie et en état de vision, M. de Lisle lui dit : « Je veux que vous alliez à Hyères. »

Elle répondit : « Mais, Monsieur, comment faire ? je n'en sais même pas la route. »

— Je veux que vous y alliez, cherchez-la. — L'avez-vous trouvée ?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, marchez.

— Je marche, mais c'est loin, bien loin, et ne suis pas encore près d'arriver.

— Y êtes-vous ?

— Oui, Monsieur, j'arrive. Je vois un endroit où il y a beaucoup de palmiers.

— C'est bien. Maintenant, cherchez la maison où est Lorgeril.

— Ah ! Monsieur, je ne sais pas où elle est.

— Cherchez-la.

— Oui, Monsieur, voici la rue. Comme elle est rapide, comme il faut monter !

— Y êtes-vous ?

— Oui, Monsieur, je suis à la porte de la maison, mais je n'ose pas entrer.

— Je veux que vous entriez ; entrez !

— Ah ! Monsieur, il y a beaucoup d'escaliers avant d'arriver à la chambre.

— Y êtes-vous ?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien ! maintenant, frappez pour qu'on vous ouvre.

En ce moment, elle était tout près de la cheminée, et elle fait comme un mouvement très fort pour frapper, mais sa main s'arrête peut-être à un millimètre du marbre de la cheminée, sans le toucher.

— Vous êtes entrée ?

— Oui, Monsieur. Je vois très bien Lorgeril et la personne en question : ils sont ensemble, mais ils n'ont pas l'air de bien s'entendre, et je crois bien que le mariage n'aura pas lieu.

En ce moment, M. de Lisle, sans aucunement parler à la voyante, formulait seulement dans sa tête cette pensée quelque peu indiscrete : « Vont-ils coucher ensemble cette nuit ? — Oh non, Monsieur, bien sûr, certainement non », répond-elle aussitôt.

— Que voyez-vous dans la chambre ?

— Monsieur, je vois qu'ils sortent de table, et ont fini de manger.

— Qu'ont-ils mangé ?

— Je n'en sais rien, Monsieur, la table est desservie.

— Cela ne fait rien, regardez bien, il doit rester quelque chose dans les assiettes.

— Monsieur, ils ont mangé de la blanquette d'agneau, et ils ont mangé aussi une salade d'oranges.

« Je vois aussi sur la cheminée de la chambre trois oranges que Lorgeril a achetées et qu'il apportera demain à Toulon pour les donner à vos trois enfants. Lorgeril partira demain, et il arrivera ici à quatre heures du soir.

— Cela n'est pas possible, dit alors M. de Lisle à la voyante, que si Lorgeril arrive demain, ce soit à quatre heures du soir, car il est ouvrier du port, et pour reprendre son travail, c'est plutôt le matin qu'il arrivera.

— Non, Monsieur, non, je vous dis que c'est à quatre heures du soir qu'il arrivera demain. »

Le lendemain, ainsi que l'avait prédit la jeune hypno-

tisée (1), Lorgeril fait à quatre heures sonnantes son entrée à Toulon, dans le jardin de M. de Lisle qui l'attendait et l'apostropha en ces termes :

« Eh bien, mon pauvre Lorgeril, tes affaires amoureuses vont donc bien mal. C'est dommage, on t'avait pourtant bien soigné, de la blanquette d'agneau, une salade d'oranges... »

Lorgeril ouvrit de grands yeux stupéfiés : « Monsieur..., Monsieur..., comment, comment... »

Enfin, M. de Lisle met le comble à sa stupéfaction en lui disant : « Allons, Lorgeril, tire donc de ta poche et donne-moi les trois oranges que tu apportes pour les enfants. »

Lorgeril jette alors sur le sable de l'allée du jardin les trois oranges et s'enfuit précipitamment dans sa chambre, tout épouvanté, en disant : « Ah ! M. de Lisle, vous avez donc affaire avec le diable. »

Tout ce qui précède est affirmé de la plus entière exactitude par Mme Testaud-Marchain, née Cuisinier de Lisle, qui en a été le témoin oculaire, en a été très vivement impressionnée, en a conservé le plus clair souvenir, et l'affirme aujourd'hui par sa signature, de même que M. Testaud-Marchain, qui en a maintes fois entendu le récit absolument conforme de la bouche de son père, M. Aristide Cuisinier de Lisle (2).

Intersigne. — En communiquant ce document qu'on me remettait sur ma demande, avec permission d'en user, j'eus l'occasion de faire naître d'autres confidences. Le père Thomas, originaire de Bretagne, habitant alors la même résidence que moi à Poitiers, me raconta le fait suivant :

Dans le Finistère à *** le recteur de la paroisse sortait de la grand'messe. Après l'office, il se rendait au presbytère, emportait un calice en vermeil, et montait dans sa chambre pour y déposer cet objet. Il redescend vers la salle à manger, et dans une encoignure, à un détour de

(1) Je laisse cette expression du mémoire, tout en laissant ouverte la question de savoir si c'était de l'hypnotisme ou non.

(2) Poitiers, ce 29 avril 1900. Testaud-Marchain, notaire honoraire, Mme Testaud-Marchain, née Cuisinier de Lisle.

l'escalier, il est obligé de faire place à un cadavre que l'on descendait du premier étage. Il se reconnaît dans ce cadavre. En proie à une grande émotion, il entre à la salle à manger, où se trouvait son vicaire. Celui-ci, frappé de la pâleur de son visage dit : « Monsieur le recteur, vous êtes malade ? — Non, non, mais, voici ce qui vient de m'arriver. » Il raconte le fait ; le vicaire reste sceptique. L'autre insiste sur la réalité du fait et, comme moyen de le contrôler lui dit : « Je serai descendu de ma chambre par messieurs tels et tels ; » il nomme quatre prêtres des paroisses voisines.

Après avoir chanté les vêpres, le curé règle ses affaires spirituelles et temporelles. Il tombe malade ; quelques jours après il était mort.

Le vicaire annonce la mort. Les prêtres des paroisses voisines viennent, selon l'usage, rendre les derniers devoirs au confrère défunt. Les quatre prêtres désignés par le curé se présentent d'eux-mêmes pour descendre le corps dans la salle à manger, transformée en chapelle ardente.

La vision prémonitoire du curé se trouvait ainsi réalisée. Ceci se passait il y a une quinzaine d'années (1900). Le fait est connu parmi les prêtres du clergé de Quimper.

Peu de temps après, j'eus occasion d'aller passer quelques semaines à la résidence de Quimper, et là je recueillis de la même façon quelques documents. Il eut été facile de les multiplier, paraît-il.

DU PÈRE LEMOIGNE, *témoin auriculaire*.

1^o) Certain *Malgorn*, originaire de l'île d'Ouessant, était élève au petit séminaire de Pont-Croix. Poitrinaire, et assez malade, au début de l'année scolaire, il ne put rentrer avec les autres.

Un soir, au moment du défilé pour sortir de l'étude et aller au réfectoire, l'élève *Malgorn* parut avec un paquet blanc sous le bras, sur le pas d'une porte, qui donnait sur un escalier conduisant au dortoir. Trois ou quatre élèves (dont le témoin pourrait donner les noms, c'étaient les

élèves de sa classe) firent un signe de la main à Malgorn, et, à cause de la présence du surveillant, ils n'osèrent pas adresser la parole au nouveau-venu. Malgorn fut perdu de vue peu après dans les escaliers, en montant au dortoir.

Le soir même, l'un ou l'autre avertit un M. Mazéas, prêtre : « Votre compatriote Malgorn vient d'arriver, nous l'avons vu. » Celui-ci répondit : « Bien, il viendra me voir demain. »

Comme la matinée s'avavançait sans qu'on revît Malgorn, le professeur alla voir au dortoir. Le lit de l'élève était intact, et, le lendemain, la nouvelle de la mort de Malgorn arrivait au collège.

Il était mort, à l'heure même où on l'avait vu sur l'escalier ; les élèves l'avaient bien reconnu, ils avaient même remarqué une tache de son habit, de sa veste, sur l'épaule.

2°) Quand le père L... était au grand séminaire de Quimper, le père L... eut pour compagnon un abbé du nom de Parc, vers 1860, à l'infirmerie. Il s'y présente l'air effaré, bouleversé. Comme il était très vigoureux, on le plaisante, lui si robuste, de sa présence à l'infirmerie.

Il répond qu'il est fatigué.

Quelque temps après, un abbé, des amis intimes de Parc, et son compatriote, explique au père L... le motif de ce trouble.

L'abbé Parc, se réveillant une nuit, vit dans sa cellule du grand séminaire son père qu'il ne savait pas malade, couché dans sa chapelle ardente (on appelle ainsi le lit de parade du mort entouré de cierges). Il compte même le nombre de cierges qui l'entouraient.

On apprit que le père était mort à ce moment même.

3°) Il a entendu raconter à ses parents le fait suivant, arrivé aux environs de Carhaix.

Un commissionnaire, Louis Alain, faisait chaque semaine le voyage de Carhaix à Châteaulin, pour approvisionner de tabac les bureaux sur sa route.

Il passait, vers minuit, par le bourg de Pleyben. Une nuit, il aperçut un bel enterrement, un cercueil porté par des

jeunes filles, etc. Saisi, il raconta le fait le lendemain ; de fait, une demoiselle Le Corre était morte, et il avait vu l'enterrement tel qu'il eut lieu ensuite.

Faits personnels :

1^o) En l'année 1879, en janvier, le père L... devait s'absenter pour une mission. Mme de M... sa pénitente, était malade. On ne s'attendait pourtant pas à la voir mourir très prochainement. Il la confessa cependant. La nuit suivante, avant son départ, le père L... s'éveille très doucement et entend distinctement à son oreille ces paroles : « Mme de M... est morte. » Quelques instants après, deux heures sonnaient à la pendule du corridor. Il le remarqua et se rendormit peu après.

Le lendemain matin, le frère Scolan, portier, vint annoncer la mort de Mme de M... Le père lui raconte le fait, lui disant qu'il vérifierait l'heure dans l'après-midi. A ce moment, il fit une visite à M. de M., le mari de la défunte. il apprend l'heure du décès, deux heures moins cinq.

2^o) En 1892, il prêchait le carême à Concarneau.

Les prêtres du presbytère lui disent un jour : « Nous avons un pendu dans la paroisse, c'est un de vos pénitents, il s'est confessé à vous dimanche. » On était au mardi, à dîner.

Or, à quatre heures et demie du matin, en s'habillant, le père entendit frapper deux coups très forts sur sa porte, et, sans aller ouvrir, il avait récité une prière pour les âmes du Purgatoire. Aussi il associa ces deux faits, d'instinct, bien qu'on donnât huit heures pour heure de la mort.

En effet, des faits analogues l'ont amené à associer ces coups frappés et la pensée d'un mort qui demande des prières.

Il doute si le bruit entendu est objectif, extérieur, ou purement subjectif. Un indice pour la seconde hypothèse : d'une oreille il n'entend presque pas ; dans les cas de ces sortes de pressentiments par coups frappés, couché sur la bonne oreille, il entend aussi distinctement de la moins bonne.

Ce pourrait être un fait purement psychique.

Vérification faite, il se trouve que le brave homme s'était pendu à quatre heures et demie. C'était un obsédé de l'idée de la pendaison (1).

DU PÈRE ROT (Quimper 1900).

1^o) Il était élève à Plonguernevel vers 1832.

Le portier était en bonne santé. Le supérieur est malade, mais il n'est pas question de lui administrer les sacrements.

Le portier, dit, à un des professeurs qu'il a vu une procession, comme du Saint-Sacrement, dans les corridors.

On n'y croit pas. Cinq ou six jours après, il est question de porter le viatique au supérieur.

Dans la grande sacristie les professeurs disent : « Si nous prenions des chapes, ce serait plus solennel. » Ainsi fut fait.

Le portier dit en les voyant passer : « Voilà ce que j'avais vu. »

2^o) Quand il était là de nouveau comme professeur, le fait suivant se produisit :

L'un des professeurs demeurait, ou du moins sa famille demeurait, à trois lieues de là. Il revenait au séminaire, il voit dans l'établissement, dans la propriété, un homme à cheval et reconnaît le domestique de chez lui. Il se hâte, mais ne peut l'atteindre. Arrivé au séminaire, il demande :

(1) Cf. *La Révérende mère Sainte-Émilie, ursuline du monastère de Quintin*, par une religieuse du même ordre. Saint-Brieuc, Proudhomme, 1898, p. 81.

Un fait assez curieux est relaté, deux religieuses apparaissant et fournissant des indications sur les dates de leurs sépultures. Le père L... rapporta ce fait et ajouta : « Donnant une retraite de première communion aux Ursulines de Quintin, en mai 1881, la mère Emilie me raconta ce fait à la grille. Monseigneur l'Evêque étant venu donner la confirmation à la clôture de la retraite, l'autorisation me fut accordée de suivre sa Grandeur dans l'intérieur de la communauté. En visitant l'enclos, la mère Emilie me prit à l'écart et me montra l'ermitage en question et la barrière sur laquelle elle était appuyée, en regardant passer les deux religieuses d'outre-tombe. »

« N'avez-vous pas vu le domestique de chez nous. — On ne l'a pas vu. »

Le lendemain, ce même domestique vint annoncer la mort de sa mère.

Du PÈRE ALLARD. *Un fait personnel.*

Vers 1851, il était dans sa treizième année, entre avril et juillet. Dans un demi sommeil très connu des écoliers, à sa table de travail, ceci survint. Il était à Saint-Laurent-sur-Sèvres en Vendée, assez loin de la Loire. Dans son imagination il se revoit sur la Loire qu'il connaît, se croyant sur le bateau à vapeur, un bateau à aube qui allait d'Angers à Nantes. Au milieu, il y avait des châssis pour donner de l'air au chauffeur, on voit la machine par là.

A un moment, le bateau longeait la rive gauche, suivant sans doute le chenal.

Il voit alors un homme qui regarde par ce châssis, penché vers la machine. Il le voit (toujours en somnolence sur le texte de ses leçons) tomber dans la machine et être broyé par les engrenages.

La vue de ce spectacle le réveille, le ramène à la réalité.

Environ quarante-huit heures après, ou peu de temps après, le professeur, qui avait coutume de lire certains faits divers aux enfants, leur en lit un. (Le père ne sait si c'était *l'Espérance du Peuple* ou *Journal de la Loire-Inférieure et de la Vendée*, ou bien *l'Univers*.)

Le journal racontait ce que l'enfant avait vu en rêve.

L'enfant ne vit là rien d'extraordinaire, s'en est toujours souvenu très nettement, n'a pas à ce moment là eu idée d'intersignes, ou d'avertissements d'âmes, ou du bon ange. Mais depuis, en entendant le récit de phénomènes analogues, il a raconté son fait personnel.

A. DOUARNENEZ avec le père Bourdoulous, chez Mme et M. S..., conseiller municipal.

1^o) Le père B... avait rencontré au chemin de fer une femme qui pleurait. Elle raconte un intersigne au sujet

de son mari mort dans la dernière tempête. Chez les S... on le nomme Gohinec (?).

Plusieurs personnes de la famille, ou les domestiques, étaient assemblées. On entend du bruit : « Ah ! le voilà qui rentre, c'est son pas, son bruit de chaussures, sa manière d'ouvrir la porte, de jeter ses filets. »

Rien. Il ne paraît pas. On va voir. Personne. Une des femmes de la famille très délicate de santé en tombe malade. Tous sont persuadés de la mort.

On apprend la mort dans un naufrage.

2°) Mme S... raconte le fait suivant :

Une domestique fait la chambre d'une jeune poitrinaire. Elle voit avec stupeur venir un enterrement qu'elle décrit, personnes et ornements.

La jeune poitrinaire meurt peu après, et la description se trouve juste.

Enfin voici une lettre dont j'ai vu l'original à Quimper, où l'on m'a parlé de l'auteur, le PÈRE LIOT, comme d'un ancien supérieur de cette résidence. Cette *lettre est datée du 22 avril 1853.*

« ... Au lieu des mille riens dont je pourrais vous entretenir, je vous fais un mémoire dont je garantis la scrupuleuse exactitude, ajoutant que je ne doute pas le moins du monde de la véracité des acteurs.

Vers la fin de l'année 1849, mourut à quelques lieues de Guingamp, ville des Côtes-du-Nord, dans sa maison de campagne, M. de X..., vieillard de 80 et quelques années, le plus honnête homme du monde, mais à qui la pratique des sacrements manquait depuis longtemps. Une des petites filles de ce vieillard, qui est aujourd'hui religieuse augustine, pressait souvent son grand-père, dont la santé déclinait à vue d'œil, de se confesser et de recevoir les sacrements dans la plénitude de sa raison. Il promit enfin, mais il ajourna, voulant s'y préparer par un sérieux examen. La jeune fille attendit donc et fit pendant ce temps-là une neuvaine à Sainte-Anne pour la conversion de son aïeul.

Le bonhomme s'affaiblit cependant et sa fille revenait à la charge. Il était plus que temps. Le vieillard répondit qu'il était préparé à tout, et désigne le prêtre auquel il voulait s'adresser. Grande fut la joie de toute la famille qui est très chrétienne, et l'on ne songea plus qu'à faire venir au château le confesseur désigné. Mais voici que tout à coup le vieillard se trouve à toute extrémité. On court chez M. le curé dont la demeure est assez éloignée. Pendant ce temps, notre jeune fille se précipite vers son grand-père, lui applique sur le cœur une croix indulgenciée pour la bonne mort, et lui suggère de se vouer à Sainte-Anne. Bientôt après il rend le dernier soupir, et M. le curé en arrivant au château ne trouve qu'un cadavre. Le pasteur console la famille et se retire. Deux jours après, on fit les obsèques du défunt.

Le défunt avait tout près de sa chambre un cabinet, où couchait une servante fidèle, bonne et pieuse créature, aujourd'hui âgée de 36 ans environ. Je la connais : ce n'est pas une étourdie, c'est une fille très sensée. Elle était chargée depuis plusieurs années de veiller auprès du bonhomme. Quand celui-ci avait besoin de quelque chose pendant la nuit, il frappait plusieurs petits coups avec une grande tabatière qu'il avait toujours sur sa table de nuit. Accoutumée à ces petits coups, la fille n'a jamais manqué de s'éveiller et de se rendre au chevet de son maître. Dans le courant de l'été dernier, Marie suivit ses maîtres à la campagne, et y reprit son cabinet voisin de la chambre de son vieux maître, laquelle était restée inhabitée depuis sa mort.

Un soir, vers onze heures, étant profondément endormie, elle se réveille aux petits coups de la tabatière. Elle croit rêver et chercha à se rendormir. On frappe de nouveau. Elle écoute, et il lui semble que l'on marche dans la chambre du défunt. Le bruit continuant, et Marie étant bien éveillée, elle se dit à elle-même, et assez haut : « C'est quelqu'un des domestiques qui veut m'empêcher de dormir, je vais l'envoyer se coucher. » Elle allume, s'habille sans

bruit, et se rend à pas de loup vers la chambre dont elle ouvre brusquement la porte. Que voit-elle ? Son défunt maître qui se promenait, vêtu comme de son vivant ! Saisie de peur, le flambeau lui échappe des mains, et la lumière s'éteint. Elle rentre dans son cabinet, dont elle a soin de bien verrouiller la porte, puis elle se jette sur son lit plus morte que vive. Le jour étant venu, Marie ramasse son flambeau, visite la chambre de son maître et n'y voit aucun désordre. Elle garde le plus profond silence... Tout cela, se dit-elle, est peut-être le fait de quelque farceur de la maison.

Cependant le bruit continue de temps en temps, et à la même heure. Mais Marie ne se lève plus et laisse les plaisants s'amuser seuls. L'hiver arrivait, on allait rentrer en ville, et Marie pensait qu'à Guingamp elle serait en paix. En effet, elle y est seule avec ses maîtres, dont la maison se compose de la fille du défunt, de son mari, et d'une jeune fille de 19 ans, religieuse augustine.

Mais à peine est-on de retour à Guingamp, voici ce qui se passe. C'est Marie qui parle : « Un jour de décembre dernier 1852, vers 6 heures du matin, n'étant pas encore sortie de mon cabinet, Mademoiselle qui couche assez près de moi me crie : « Marie, entends-tu du bruit ? On frappe « à la chambre de Bon Papa. » Je réponds que ce sont les chats. On continue de frapper. Alors, Mademoiselle se lève et vient tout effrayée me trouver. Je sors avec elle, tenant en main mon flambeau, et nous allons à la chambre de Monsieur son grand-père. Mais Mademoiselle n'osant pas entrer, elle resta sur les marches de l'escalier tout près de la porte. J'ouvre et je vois mon défunt maître à genoux sur un prie-Dieu, dans l'attitude d'un homme qui fait sa prière du matin. Cette fois je n'eus pas peur. Monsieur se leva aussitôt et me dit très distinctement : « C'est moi, mon enfant, « approchez et ne craignez rien. » « Oh Dieu ! s'écria Mademoiselle, c'est la voix de Bon Papa. » Mais elle n'osa pénétrer dans la chambre. Je m'approchai de Monsieur, et je restai debout devant lui, tenant toujours mon flambeau et aussi

calme que si Monsieur eût été vivant. Il me parla pendant environ vingt minutes. Vers le milieu de notre entretien, je lui dis : « Oh ! monsieur, permettez-moi d'appeler vos « enfants, ils seront si heureux de vous voir et d'entendre « ce que vous me dites. » Il me répondit : « Non, non, enfant, « jen'ai pas la permission de leur parler. » Monsieur acheva son discours et disparut. Mademoiselle était restée sur les marches, entendant la voix de Monsieur, mais elle ne comprit que ses premières paroles : « C'est moi, mon enfant, « approchez et ne craignez rien. »

Marie se rendit auprès de ses maîtres, et leur fit part de ce qui s'était passé. M. de ***, gendre du défunt, exigea de sa jeune fille et de Marie le plus inviolable secret. Il a été si bien gardé, que dans Guingamp deux personnes seulement, M. le curé et le confesseur de Marie, ont été mises au courant de toute cette affaire. M ***, ancien magistrat, homme grave et très pieux, vint trouver M. le curé et le pria d'interroger et d'examiner Marie. Le pasteur renvoya positivement l'examen au confesseur de cette fille, ajoutant que, ce prêtre étant très prudent, cette question ne serait pas traitée légèrement et que, dès que le confesseur l'aurait examinée, lui s'en occuperait si la chose le méritait.

Qu'avait donc dit à Marie le vieillard ? Le voici : « Mon enfant, les prières de ma petite-fille et le vœu que je fis à Sainte-Anne d'Auray avant de mourir m'ont obtenu la grâce d'une contrition parfaite. Je ne suis pas en Paradis, je ne serai délivré que quand vous aurez fait pour moi le pèlerinage de Sainte-Anne. Vous irez à pied, et vous reviendrez de même. Pendant le voyage, vous vivrez de pain et d'eau. Vous resterez cinq jours à Sainte-Anne, vous y ferez dire la messe tous les jours, et vous communiez chaque jour à la messe qui sera dite à mon intention. Pendant votre séjour, vous vivrez comme tout le monde, mais vous n'oublierez pas en revenant de ne prendre que du pain et de l'eau. Votre pèlerinage doit commencer et finir sur ma tombe. » Il lui dit encore d'autres choses, mais elles sont secrètes et ne regardent que la famille.

Or la simplicité de Marie, sa candeur et, sans doute, la nature de ces révélations secrètes déterminèrent M. le curé à autoriser le pèlerinage. M. de *** désirait accompagner Marie. Le bon curé s'y opposa et donna pour compagne à Marie une femme pieuse et grave, qui n'a, je crois, jamais appris le but de ce pèlerinage.

Les voyageuses, munies de lettres de recommandation de M. le curé de Guingamp pour les prêtres de Sainte-Anne, se mirent en route, aux premiers jours de janvier, présente année 1853. Après avoir prié sur la tombe du défunt, elles prirent la route de Sainte-Anne. Marie, forte et robuste, se sent comme chargée d'un pesant fardeau qui l'empêche d'avancer dès les premiers pas. Elle se met les pieds nus et achète de gros bas de laine, afin de pouvoir se passer de chaussures. Elle éprouve tant de difficultés à marcher, et le poids qui l'accable est si lourd que ces pauvres femmes mettent plus de quinze jours à se rendre à Auray. Pendant son séjour à Sainte-Anne, Marie est délivrée de son fardeau, mais elle le reprend pour le retour et ne s'en trouve débarrassée que sur la tombe de son maître... On peut rire si l'on veut de cette dernière circonstance, mais Marie n'en a pas ri, car ce fardeau a fait à ses épaules des plaies qui n'étaient pas encore guéries à la fin du carême dernier. Madame de ***, la fille du défunt, a vu de ses yeux les épaules cicatrisées de Marie.

Je tiens tous ces détails de M. le curé, l'un des prêtres les plus graves que je connaisse. M. de ***, dont j'ai été le confesseur pendant le carême, a bien voulu me les répéter. Il a même poussé la complaisance jusqu'à conduire Marie à la cure, afin que je puisse les recueillir de sa propre bouche. Il ne reste plus qu'à constater la relation que j'en fais maintenant. J'en attesterai au moment de la mort la vérité avec serment. J'ai donné à la fille le nom de Marie, ignorant celui qu'elle porte. »

Il y a donc, parmi les faits précités, des faits concomitants avec la mort : coups frappés, paroles entendues, image de la personne, bruits de son pas, de son retour ordinaire ;

Il y a des faits antécédents, prémonitoires, un cercueil vu, ou un enterrement ;

Enfin des faits postérieurs.

En réalité, pour tous ces faits psychiques subjectifs, il nous faut une coïncidence avec une réalité extérieure, objective, préalablement inconnue du sujet du phénomène, pour nous incliner à leur accorder crédit. Dans les faits concomitants ou antécédents à une mort, qu'on ignorait, le fait réel de la mort vient corroborer le phénomène éprouvé. Et bien qu'une pure coïncidence soit possible, la multiplicité des faits pareils à ceux qu'enregistre le recueil de Myers semble l'exclure comme cause unique.

Pour les faits postérieurs à la mort, comme le dernier récit relaté, si rien n'est vérifiable, on se trouve scientifiquement plus dépourvu. Il semble qu'on puisse inférer que les manifestations restées secrètes, et destinées à la famille, contenaient des faits exacts et inconnus du sujet « Marie », sans quoi, malgré l'étrangeté de la série des phénomènes, rien ne nous sortirait du domaine subjectif.

Ces quelques faits semblent dignes d'examen et d'intérêt.

JULES PACHEU, *avocat, prêtre.*



Expériences avec la baguette divinatoire

L'été dernier je fis, avec un ami médium, quelques expériences avec une baguette légère en forme de fourche.

Nous ne sommes pas parvenus à la faire tourner seuls, comme cela se pratique habituellement; mais en tenant chacun une branche, l'un de la main droite, l'autre de la gauche, nous constatâmes bientôt, tandis que nous nous promenions dans le jardin, qu'elle tournait sur elle-même quand nous passions sur ou près d'endroits où des conduites souterraines amenaient l'eau dans la maison, et cela que nous y pensions ou non. Mais nous savions, bien entendu, que la baguette était usée surtout pour la découverte de l'eau souterraine. Ces mouvements étaient accompagnés de contractions de poignets qui, tout en semblant les suivre, les provoquaient.

1° Nous fîmes alors cacher par une tierce personne une pièce de 10 centimes dans le jardin, pendant que nous étions rentrés dans la maison, dans une pièce où il ne nous était pas possible de voir ce qui se passait extérieurement. Nous sortîmes tenant la baguette, et nous nous promenâmes de long en large, guettant ses mouvements. Nous remarquons alors qu'elle n'indique plus les conduites d'eau, mais en arrivant près d'un tas de pierres, elle se retourne.
La pièce était là.

2° L'expérience est renouvelée, mais nous consultons la planchette appelée « oui-ja » avec laquelle nous obtenions

facilement des messages. Elle nous indique : « Au pied d'un arbre de la pelouse du bas du jardin », mais ne peut préciser davantage. Nous nous dirigeons de ce côté, la baguette se retourne brusquement près d'un arbuste, mais la pièce n'y était pas. *Elle avait été cachée là en effet, puis retirée et mise ailleurs.*

3° Nous reprenons nos recherches. La baguette s'agite près *d'une table de jardin* et nous indique *les pieds*, nous les soulevons, mais la pièce ne se trouve pas *dessous*. Rentrés dans la maison, nous consultons de nouveau le « oui-ja ». Il nous donne une communication reconnue fausse. Nous ressortons, cette fois sans baguette, car elle s'était rompue lors de la dernière expérience ; nous nous tenons simplement par la main. Bientôt mon ami a l'intuition que la pièce se trouve bien sous les pieds d'une table de jardin, mais d'une autre. Nous nous dirigeons de ce côté, alors nos poignets se contractent violemment. *La pièce était sous l'un des pieds.*

Dans ces expériences, il n'est pas nécessaire de faire intervenir la clairvoyance ; la transmission de pensées suffit pour expliquer les réussites et rend mieux compte de l'erreur, si fréquente dans le Cumberlandisme, de trouver d'abord l'endroit où l'objet avait été primitivement caché, et surtout celle si curieuse de s'être trompé de table. Dans ce cas particulier, tout s'est passé comme si l'agent avait envoyé plus ou moins consciemment la phrase : « Sous un pied de la table ». Le médium l'a reçue, mais le hasard ayant fait que nous ne passions pas près de celle-ci, mais de l'autre, la réussite n'a été que partielle.

Mais si on peut expliquer par la transmission de la pensée tous les cas où un objet est caché intentionnellement, il n'en est pas ainsi dans la plupart des cas dans lesquels on a recours à la baguette dans un but pratique, de même que quand elle renseigne sur des faits passés, présents à distance, ou même futurs, au moyen d'un langage conventionnel. (*Archives du Magnétisme Animal*, année 1822, n° 15, tome V.)

Il ne peut être question de fluides ou émanations se dégageant des objets à trouver, puisque la baguette ne se meut, à l'approche de ceux-ci, que si on a déterminé à l'avance la nature des recherches (fait reconnu dès 1822). Les deux erreurs citées renseignent d'ailleurs assez sur ce point.

Il semble bien qu'il n'y a pas intérêt d'employer un moyen en apparence plus parfait de communiquer (*oui-ja*, écriture automatique). On peut seulement combiner les procédés, par exemple demander par ces moyens la direction que l'on doit suivre sans faire préciser, réservant à la baguette l'indication définitive ; mais en se défiant comme toujours des causes d'erreurs inconnues.

A défaut d'un bon médium, on peut se servir de fractions de médium-unités associées, ce qui se présente généralement dans les séances de typtologie avec la table. Dans notre cas, mon ami possède, sans doute, davantage les facultés réceptives, sans avoir de contractions musculaires assez fortes pour mouvoir seul la baguette ; je les multiplie à cet effet.

La nature du bois, la forme de la baguette, les adjonctions de soie ou de verre, ainsi que les formules magiques ou prières récitées avant d'opérer, n'ont d'importance que celle qu'on y attache, mais alors elles peuvent suffire pour assurer le succès ou l'insuccès (Voir l'ouvrage cité).

D'ailleurs, la baguette elle-même peut être supprimée, comme dans certains cas la table pour les médiums typtologues, en se contentant simplement de noter les contractions musculaires. (Ouvrage cité ; un sourcier utilisait les gestes automatiques de ses pieds.)

Enfin, dans notre cas au moins, il ne saurait être question de mouvements parakénisiques, comme le fait peut se produire avec des médiums à phénomènes physiques, mais ces mouvements involontaires sont en relation avec une partie cachée du Moi ayant sur lui l'apanage des facultés supranormales.

R. WARCOLIER,
Ingénieur chimiste.

Les phénomènes se rattachant à la « baguette divinatoire » ont le don d'intéresser aussi une grande partie du public qui ne s'occupe pas des autres faits psychiques supernormaux. L'approbation récente de l'empereur d'Allemagne vient de leur donner un regain d'actualité parmi les personnes mêmes qui ne suivent pas les travaux des savants à ce sujet. Le savant qui a le plus contribué à l'étude de la « rabdomancie » est sans doute M. W. F. Barrett, professeur de physique à l'Université de Dublin, qui a rendu compte, il y a deux ou trois ans, des conclusions auxquelles il était parvenu, dans une conférence à la *Society for Psychical Research*. Il ne sera pas inutile de rappeler ici ces conclusions, qui résument les connaissances scientifiques actuelles au sujet de cette intéressante question, présentant un côté nettement et immédiatement pratique.

Les recherches auxquelles je me suis adonné, pendant plusieurs années, m'ont amené aux conclusions suivantes, qui se fondent tout aussi bien sur des faits que j'ai déjà publiés que sur ceux que je viens de vous exposer.

1. Un certain nombre de personnes — une ou deux sur vingt — sont douées d'une aptitude spéciale, qui se manifeste par de petits mouvements involontaires et inconscients, de préférence aux mains et aux bras. Nul doute que nous sommes tous portés à cela à un degré plus ou moins fort.

2. Ces mouvements peuvent être développés par l'exercice, par l'attention expectante, par l'inhibition du contrôle volontaire des muscles spéciaux en question.

3. Ces mouvements se révèlent mieux : *a)* au moyen des oscillations du *pendule explorateur*, un anneau ou une balle suspendus à un fil, dont l'extrémité supérieure est tenue entre le pouce et l'index ; *b)* par les mouvements de la *baguette divinatoire*, qui est généralement (non pas toujours) bifurquée, de façon à ce que les deux branches soient tenues chacune dans une main ; le tout se trouve ainsi dans un équilibre plutôt instable.

4. Ces instruments, ainsi que d'autres moins facilement portables, tels que la *planchette*, pourraient bien recevoir le nom d'*autoscoptes*, puisqu'ils révèlent les mouvements automatiques minimes des muscles.

5. *L'automatisme moteur* — c'est le nom que l'on donne à ce phénomène — est une action réflexe déterminée par quelque stimulus, venant (I) d'une idée latente, ou d'une suggestion subconsciente dans l'esprit de l'automate lui-même (II), ou bien d'une impression subconsciente produite dans l'esprit de l'automate par un objet extérieur, ou par une intelligence extérieure. Le premier cas crée l'*auto-suggestion*, c'est-à-dire les mouvements engendrés automatiquement dans l'autoscope; dans le deuxième cas, il s'agit de mouvements *hétéro-suggestifs*.

6. L'on obtint des preuves concluantes de ce fait, que les déplacements subits de la baguette divinatoire peuvent être originés aussi bien du premier cas (I) que du second (II). Il serait absurde d'en déduire *a priori* que le mouvement de la baguette est dû à la présence de l'eau souterraine. C'est, toutefois, la conséquence qu'en tirent généralement les professionnels de la baguette divinatoire, qui entraînent ainsi les personnes trop crédules à des erreurs fort onéreuses.

7. L'eau souterraine et les minéraux sont souvent indiqués par des signes apparaissant à la surface de la terre, imperceptibles à l'observateur ordinaire, mais qui n'échappent pas au chercheur expérimenté. Ces indications, lors même qu'elles ne sont pas perçues consciemment, peuvent créer une impression subconsciente dans le chercheur (*rabdomante*), de façon à exciter le mouvement de la baguette (Voir 5, II). C'est ce qui explique les résultats heureux obtenus par certains chercheurs.

8. Il y a pourtant bien des cas où cette explication n'est pas suffisante et où, néanmoins, le rabdomante, qui est souvent un homme ignorant et dépourvu des qualités d'observation, réussit là où les observateurs les plus habiles ont échoué. L'on peut de même prouver que ces cas ne peuvent pas, non plus, s'expliquer en imaginant une pure coïncidence heureuse.

9. L'on ne peut pas davantage expliquer ces mouvements au moyen de quelque force électrique ou physique connue, ni par une émanation radio-active, s'élevant de l'eau ou des

minéraux souterrains et qui seraient perçues par le rhabdomante. En effet, les rhabdomantes ne sont point particulièrement sensibles à de telles influences ; en outre, ils ont réussi à la recherche de bien d'autres objets que l'eau et les minéraux. Il est probable que l'on doit trouver l'explication juste en quelque chose de nouveau à la science et que l'on peut résumer comme il suit :

10. Parmi les personnes paraissant jouir d'automatisme moteur, un certain nombre possèdent une faculté perceptive supernormale subconsciente. Tout objet recherché — peu importe lequel — produit une impression dans l'automate quand il s'en approche, quoique l'objet ne soit pas d'ordinaire à la portée de sa vue, et qu'il puisse même se trouver à une profondeur considérable sous terre.

11. En bien des cas, cette impression reste complètement subconsciente, et ne se manifeste qu'en produisant le réflexe qui met en mouvement la baguette divinatoire, ou tout autre autoscope porté par le rhabdomante ; il n'est pas rare, cependant, qu'elle parvienne au niveau d'une sensation obscure ou d'un trouble émotif ; en certains cas, elle arrive même à une perception consciente de l'objet recherché. Alors, l'automatisme moteur peut être absent.

12. Un bon rhabdomante est donc un homme jouissant de cette faculté perceptive supranormale et qui la laisse fonctionner instinctivement quand il exerce son métier. De même que d'autres actions instinctives se rattachant à quelques facultés perceptives inexplicées — par exemple celle que possèdent les pigeons et d'autres animaux, de réintégrer leur habitation — l'intervention de la raison ou de tout autre acte de la volonté consciente de la part du rhabdomante est préjudiciable au but que l'on poursuit, et peut même le faire manquer.

13. Quand la conscience normale est plus ou moins absente, ou quand elle est complètement submergée, tel que dans l'état hypnotique, c'est alors que l'on peut s'attendre à voir paraître le mieux cette puissance perceptive supranormale.

14. En outre, comme la découverte de l'objet cherché produit dans le percipient quelque chose de pareil à un trouble émotif (Voir 11), nous devons nous attendre à trouver des changements correspondants dans la circulation de son sang et dans sa pression artérielle. Par conséquent, les méthodes sensibles modernes de découvrir et enregistrer ces changements pourraient remplacer la baguette divinatoire : en tout cas ce serait là un objet d'investigation intéressante pour des psychologues expérimentés.

Prof. W. F. BARRETT.



CORRESPONDANCE

Quelques attaques contre le « Sthénomètre » et la réponse qu'y donne le D^r JOIRE.

MONSIEUR,

Comme suite aux trois articles que le docteur Joire a déjà publiés au sujet du sthénomètre, vos lecteurs liront avec quelque intérêt le compte rendu suivant de quelques expériences que nous avons exécutées avec l'un de ces instruments qui nous avait été aimablement prêté par M. Hutchinson, de Cambridge. Il nous faut dire d'abord que tous les résultats que nous avons obtenus peuvent être parfaitement expliqués par l'action de la chaleur qui se dégage de la main. Cet avis, suggéré d'abord par la lenteur marquée avec laquelle se déplace le chalumeau, acquerrait plus de valeur par le fait que le mouvement était beaucoup accéléré et augmenté si la main était placée en contact direct avec le verre. Les objets chauds, tel qu'un poêle à alcool, une bougie allumée, ou une lampe électrique, produisent le même effet si on les place dans la même position que la main. Un écran de matières non conductrices — nous nous sommes servis d'un édreton de plumes replié deux fois — empêcha le chalumeau de se mouvoir juste dans les proportions auxquelles on pouvait s'attendre, en supposant que la chaleur se frayât lentement un chemin dans l'écran. Les déplacements que nous avons obtenus en 5 minutes en gardant la main dans la même position, avec et sans l'écran, ont été les suivants :

Avec l'écran :

— 1°
+ 1/2°
+ 1°
+ 3/4°

Sans écran :

+ 6°
+ 8°
+ 10 1/2°
+ 17°

Les mouvements obtenus en présence de l'écran peuvent avoir été accidentels; en tout cas, ces expériences ne concordent pas avec celles du docteur Joire, lorsqu'il voulut s'assurer de l'action de la chaleur au moyen d'un écran d'ouate, et elles permettent de supposer que le mouvement qu'il a alors obtenu devait être accidentel.

Des expériences faites avec un cube de Leslie, ayant des côtés chacun d'une puissance de radiations différente, montrèrent une augmentation marquée dans le déplacement du chalumeau en rapport avec l'augmentation de la radiation. Nous avons aussi obtenu un rapport similaire entre la chaleur se dégageant d'un groupe de cinq mains (calculée avec le thermopile) et le déplacement dans le sthénomètre. Voici en effet les résultats que nous avons obtenus :

<i>Déplacement dans le sthénomètre :</i>	<i>Déplacement dans le galvanomètre attaché au thermopile :</i>
10°,5	2 cm. 4
12°	3 cm. 0
13°	3 cm. 9
14°,5	4 cm. 7
16°,5	5 cm. 5

Le rapport entre les deux séries de chiffres est aussi strict qu'on pouvait s'y attendre si, comme nous le supposons, la chaleur est la seule cause du mouvement du sthénomètre. Nous pensons que le mouvement est provoqué par les courants d'air convergeant vers la main par suite de la chaleur qui s'en dégage; cette hypothèse a été largement confirmée par l'expérience suivante : En plaçant le chalumeau sur une pointe d'aiguille à l'intérieur d'une cloche de verre dont on pouvait soutirer l'air, nous avons obtenu un mouvement de 14° avec une main placée de la manière ordinaire, et avec l'air à l'intérieur, à la pression atmosphérique. En réduisant la pression à 1 cm. 1 de mercure et en plaçant la même main dans la position identique, toujours pour le même espace de temps, 5 minutes, nous avons obtenu un déplacement qui n'était certainement pas supérieur à 1/4°.

L'utilité du sthénomètre pour diagnostiquer la neurasthénie, dont le docteur Joire s'est occupé dans son dernier article, peut encore avoir de la valeur, mais nos expériences ne nous permettent pas d'y attacher beaucoup de foi; en tout cas, un instrument

plus sensible et plus précis serait à cet usage le thermopile, si, comme nous l'affirmons, le sthénomètre n'indique que la proportion de la chaleur qui se dégage de la main.

P. PHILLIPS.

P. J. M. STRATTON.

Cambridge, mai 1906.

MONSIEUR,

Après nous être procuré un sthénomètre, nous nous bornâmes pendant quelques jours à expérimenter de la manière conseillée par le docteur Paul Joire, avec ce résultat que A. B. obtint les déplacements suivants de l'aiguille :

Main droite + 22. Main gauche + 35.

Evidemment, un cas bien caractérisé de neurasthénie !
C. D. obtient un résultat plus normal :

Main droite + 19. Main gauche + 14.

Mais nous ne tardâmes pas à découvrir que la déviation variait chaque fois, et que parfois même l'aiguille ne pouvait pas facilement se décider à bouger. Enfin, l'un de nous suggéra d'essayer avec un tison; l'effet a été presque instantané. Nous avons ensuite expérimenté avec une feuille de papier et d'autres objets qui avaient été préalablement chauffés au soleil; la déviation de l'aiguille ainsi obtenue a été également prononcée, quoique moins rapide qu'auparavant.

Dans ces circonstances, il paraît douteux que le docteur Paul Joire ait réellement réussi à éliminer l'action de la chaleur dans ses expériences comme il est dit dans le numéro de juillet des *Annals* (1); il est également douteux que les résultats obtenus soient dus à l'extériorisation d'une force nerveuse plutôt qu'à la chaleur de la main.

J'apprendrai avec intérêt l'opinion d'autres expérimentateurs à ce sujet.

Londres, 17 septembre.

HERMIONE RAMSDEN.

(1) Il s'agit de notre édition anglaise. — N. de la R.

MONSIEUR,

Certains expérimentateurs ont semblé s'efforcer de démontrer que la chaleur peut avoir une action sur un corps léger et en particulier sur l'aiguille du sthénomètre.

Cette démonstration était parfaitement inutile, car nous savons depuis longtemps que la chaleur peut déterminer des courants dans l'air et déplacer, par conséquent, les corps qui s'y trouvent.

Quiconque veut se donner la peine de lire ce que j'ai écrit dans les *Annales* de juillet-août 1904, p. 250, verra que je ne nie pas « que les forces susdites (la chaleur) puissent, dans certaines conditions, produire une action analogue ; mais j'ai dit que, dans les conditions où je me suis placé, elles ne s'énoncent pas ; et que, dans les expériences telles que je les ai indiquées, une autre force entre en jeu ». Je renvoie maintenant le lecteur aux expériences par lesquelles j'ai éliminé la chaleur, p. 248. J'ajoute une autre expérience faite depuis : j'ai porté l'air intérieur de la cloche à une température de 45° C. Dans ces conditions, la main mettait encore l'aiguille en mouvement. Pense-t-on que la chaleur de la main ait pu ajouter quelque chose à une température de 45° ?

Je citerai encore une autre expérience faite par un autre expérimentateur, M. Jounet, et publiée dans l'*Echo du merveilleux*, 1^{er} octobre 1905, p. 380.

Le sthénomètre, dit M. Jounet, étant installé sur un support parfaitement stable, je posai doucement la bouillotte à côté du sthénomètre, le flanc de la bouillotte en face de la pointe de l'aiguille.

L'aiguille était immobile sur un degré dont je notai le numéro. Je m'éloignai au fond de la pièce et comptai sur ma montre cinq minutes. Au retour, je constatai que l'aiguille avait été attirée de 21°. Le doute ne me paraissait plus possible. La chaleur de l'eau transmise par le métal agissait certainement sur le sthénomètre.

Pourtant, la main placée en face de l'aiguille immobile, pendant cinq minutes, également l'attira de 38°.

Or, la chaleur de la bouillotte à l'extérieur, mesurée avec un thermomètre exact, était de 40°,8.

La chaleur de la main, mesurée avec le même thermomètre et

pendant le même temps (3 minutes) que celle de la bouillotte, était de 35° et demi.

Donc la bouillotte, avec une chaleur plus forte, avait eu une action moindre; la main, avec une chaleur moindre, une action plus forte.

L'expérience de M. Jounet, que je viens de citer textuellement, est bien concluante.

La chaleur peut agir sur l'aiguille du sthénomètre, je n'ai jamais dit le contraire.

Mais si une bouillotte attire l'aiguille de 21° d'une température de 40°,8, si, d'autre part, la main, d'une température de 35°5 attire l'aiguille de 38°, on ne niera pas, je suppose, qu'il y a, dans l'épreuve de la main, *une force autre* que celle de la chaleur. C'est ce qu'il fallait démontrer.

Au surplus, qu'on se donne la peine de lire dans le même article de M. Jounet, même numéro de l'*Écho du Merveilleux*, les expériences qu'il a faites avec un animal à sang froid, une grenouille. En ce qui concerne mon sthénomètre, M. Jounet dit :

« Le côté gauche de la grenouille, placé auprès du sthénomètre Joire, pendant 17 minutes, exerça une répulsion de 30°. »

Est-ce encore la chaleur qui agit dans ce cas ?

Et dans les expériences plus récentes que j'ai publiées sur l'emmagasinement de la force dans différents corps, est-ce aussi la chaleur qui produit la déviation de l'aiguille ?

En résumé, de nombreuses expériences faites par différents expérimentateurs ont démontré qu'une force, *autre que la chaleur*, émanant du corps humain agit sur l'aiguille du sthénomètre.

Lille, 16. novembre 1906.

Dr P. JOIRE.

Toujours la polémique sur Miller. Lettres de G. DELANNE et Ch. LETORT : la réponse de C. DE VESME.

Paris, le 30 novembre 1906.

MON CHER CONFRÈRE,

Dans l'article du numéro de novembre que vous consacrez au médium Miller, vous me faites l'honneur de me citer, ce qui

m'engage à vous demander l'hospitalité pour cette lettre qui rectifie une de vos appréciations. Vous rappelez que j'ai dit n'avoir pas connaissance de la supercherie qui consisterait, pour un médium restant dans le cercle, à simuler les apparitions en faisant mouvoir un mannequin en mousseline à travers les rideaux.

Vous me citez la brochure d'Eric Bohn que je possède, où est représentée une femme *dont la partie gauche du corps est cachée par un rideau* et qui tient une sorte de fantoche sans tête, visible extérieurement à la droite du cabinet. Permettez-moi de vous faire observer qu'il n'existe aucune assimilation possible entre le moyen de fraude imaginé ici et ce qui s'est passé avec Miller.

Cette gravure montre ce qu'un prétendu médium, *entré dans le cabinet dès le commencement*, pourrait faire pour tromper, si on ne l'a pas fouillé au préalable. Ceci, tout le monde le comprend et le sait ; derrière des rideaux, on peut préparer à son aise de faux fantômes, ou même les apporter tout faits, comme on l'a constaté avec Mme Williams et Eldred.

Mais je maintiens que le cas est tout autre lorsque le médium *reste visible pendant toute la première partie*, qu'on sent le contact de son corps, qu'il n'exécute aucun mouvement apparent pour se pencher vers le cabinet, et que, cependant, des formes se montrent entre les rideaux et se déplacent comme c'était le cas pour Miller. Si on veut que ce soit lui qui produise ces fantômes, d'où pourrait-il bien tirer les étoffes blanches nécessaires à la simulation sans être aperçu, quand un mouchoir placé sur mes genoux était visible pour tout le monde ? Comment pourrait-il, avec un seul bras, faire tenir les mousselines sans une armature ? Si celle-ci est cachée sur lui, elle est nécessairement démontée ou repliée. Dès lors, en supposant qu'il puisse la sortir de ses poches et la monter, toujours avec une seule main, comment pourra-t-il ajuster les draperies sur ce support dans l'obscurité et derrière le rideau, sans qu'aucun geste de sa part ne le trahisse à son voisin ou aux autres membres du cercle qui peuvent le voir ? Et enfin, où et comment reprendre ce matériel et le réintégrer sur lui avant que l'on fasse la visite du cabinet quand il va y entrer.

D'ailleurs, ayant été mis nu comme un ver et examiné en cet état par les docteurs Dusart, Moulin et Péchin, habillé ensuite avec les vêtements du directeur de l'*Echo du merveilleux*, il est établi qu'au moins pour cette séance, l'explication par le truc signalé

plus haut est impossible, car son employé, M. Klébar, ne s'est pas approché du médium, et qu'il n'a rien pu passer ou jeter au médium, puisqu'il a été surveillé depuis le commencement jusqu'à la fin par MM. Fortaner et de la Moutte. Je n'insiste pas, n'ayant en vue ici que de justifier mon affirmation, « qu'aucun médium n'a été accusé de ce stratagème, étant resté constamment, pendant la première partie, sous le contrôle des assistants ».

Voulez-vous me permettre, également, de dire un mot au sujet de la valeur qu'il faut attacher à la participation des savants à ces expériences ?

Je suis fort désireux, comme vous le savez, que des hommes connus s'intéressent aux phénomènes du spiritisme, car il est certain que les travaux des Wallace, des Crookes, des Zöllner, des Lombroso, des Hodgson, des Myers, des Hyslop, des Richet, des de Rochas, etc., ont une valeur considérable pour convaincre le grand public ; mais, et ceci est de la plus haute importance, *jamais* ces hommes éminents n'auraient étudié ces faits si les spirites, par leur inlassable énergie et leurs expériences incessantes, n'avaient moralement obligé ces savants à entreprendre ces recherches. Il ne faut donc pas affecter un dédain injustifié pour les séances tenues exclusivement par des spirites car, et c'est encore une constatation non moins sérieuse pour tout esprit réfléchi *tous les phénomènes* décrits par ces soi-disant ignorants, ont été ensuite authentifiés par les savants les plus qualifiés. Les mouvements d'objets sans contact, affirmés dès l'origine par les spirites, ont été vérifiés, mesurés, photographiés par le professeur Hare, la *Dialectical Society*, Crookes, Lombroso, Schiapparelli, etc. ; l'écriture automatique et la transe par Myers, Hodgson, Hyslop, Lodge, William James, etc. ; les matérialisations par Crookes, Wallace, Varley, Zöllner, Gibier, le professeur Porro, etc. Que faut-il en conclure ?

Que, sur ce terrain spécial, les savants n'ont *rien appris aux spirites*, que ceux-ci ne savaient déjà ; que nous connaissons des choses qu'ils ignorent encore, mais qu'ils vérifieront dans l'avenir, quand ils voudront prendre les mesures nécessaires pour cela, car le fait spirite porte en lui une irrésistible puissance de conviction. Dès lors, un peu plus tôt ou un peu plus tard, ils y viendront, et c'est là l'essentiel.

Veuillez agréer, mon cher confrère, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

DELANNE.

M. Delanne dit que « je lui ai fait l'honneur de le citer, ce qui l'engage à me demander l'hospitalité pour sa lettre de rectification ». En réalité, c'est M. Delanne lui-même qui m'a fait l'honneur de s'occuper de ma personne dans la livraison d'octobre de sa Revue (p. 200-201) ; je n'avais fait que répondre à une question qu'il me posait dans son article. Je vais donc maintenant lui répondre pour la deuxième fois.

Mon intention n'est pas de m'arrêter beaucoup sur la question traitée dans la première partie de la lettre de mon distingué confrère. Evidemment, le cas de M. Miller et d'Anna Rothe ne sont pas identiques ; ils sont tout simplement similaires ; il est même à peu près impossible que deux cas se présentent en des conditions absolument semblables. Ce qui est essentiel, c'est que, dans les deux cas, les médiums se trouvent hors des rideaux du cabinet médianique et peuvent avoir recours au truc du mannequin. Pour Miller la chose est plus difficile que pour Mme Rothe ; cela ne fait pas l'ombre d'un doute ; toujours est-il que le médium californien *ne s'est pas soumis à la seule condition qui pouvait rendre impossible l'hypothèse de ce truc*, c'est-à-dire de se faire tenir les mains par l'un des expérimentateurs. J'ai dit qu'au cours de la séance à laquelle j'ai assisté, je ne parvenais pas à voir ma main posée sur mon genou. Cela suffit pour donner une idée de la manière dont le médium était « en vue ». Enfin, à la séance dont je m'occupais en écrivant les quelques lignes censurées par le directeur de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, Muller n'avait pas été fouillé.

Ce qui d'ailleurs me paraît étrange, c'est que M. Delanne se scandalise si fort de ce que j'ai écrit *après la dernière séance à laquelle lui-même a assisté*, alors qu'à cette époque il m'écrivait : « *Quoi qu'il en soit, il est incontestable que l'on ne peut, suivant moi, porter aucun jugement absolu pour ou contre. Ce sera la conclusion d'une petite étude que je publierai sur son cas.* » Si M. Delanne manifestait cet avis à la fin des séances auxquelles il a assisté, il est de toute évidence qu'il ne les jugeait pas à l'abri de tout soupçon de fraude. Qu'ai-je dit moi-même jusqu'ici qui ne soit pas conforme, au moins dans son résultat, à l'affirmation parfaitement juste de M. Gabriel Delanne, c'est-à-dire que les séances de Miller auxquelles il a assisté ne permettent aucun *jugement absolu pour ou contre* le médium de San Francisco ?

Pour ce qui est de la question traitée dans la deuxième partie

de la lettre de M. Delanne, il me sera permis de me reporter à l'article que j'ai publié en tête de la livraison de janvier dernier des *Annales*, et qui portait le titre : « L'œuvre des amateurs et l'œuvre des savants ». On verra que je vais peut-être encore plus loin que M. Delanne en reconnaissant les mérites des spirites dans la découverte des phénomènes médiumniques, puisque je fais même des restrictions sur la compétence de certains savants peut-être forts en chimie et en bactériologie, mais sans préparation suffisante pour l'examen métapsychique. Que dis-je ? Les savants eux-mêmes ont reconnu ces vérités ; je pourrais citer à ce propos des passages de Crookes, de Wallace, de Lombroso, de Richet et d'autres ; je me bornerai à rappeler les fameuses paroles de Sir Olivier Lodge :

« Quelle que puisse être la valeur des observations faites par les spirites et l'interprétation qu'ils donnent aux faits observés, il est indéniable que l'esprit qui les anime est celui même qui a produit toutes les grandes découvertes, alors que les personnes qui nient les phénomènes dits spirites sans avoir expérimenté, représentent cet esprit qui s'est élevé contre toutes les grandes découvertes, au moment où elles ont été faites, et qui s'est ainsi toujours opposé, au nom de la science, à tout progrès scientifique. »

Tout ceci n'empêche pas qu'au point de vue de la tactique, pour les personnes ayant réellement à cœur le triomphe de la vérité relativement aux phénomènes métapsychiques, il est de première importance de mettre l'examen de ces faits entre les mains des savants et de les soustraire, autant que possible, aux personnes pleines de bonne volonté, qui, après avoir eu le mérite d'attirer sur les phénomènes occultes de l'âme humaine l'attention publique, éloignent maintenant de l'étude de ces questions une infinité de personnes à l'esprit positif et scientifique qui ne tiennent pas à se mêler de questions mystiques, qui supposent ne pas pouvoir accepter les faits observés par les spirites sans admettre en même temps les théories plus ou moins directement théologiques dont se compose le « spiritisme ». Il a été répété mille fois que la chimie est venue de l'alchimie, l'astronomie de l'astrologie, l'hypnotisme du magnétisme ; cela n'empêche point qu'à un certain moment, la disparition des alchimistes et astrologues a été profitable ; la disparition de tout esprit conservateur chez les hypnologues rendra même un jour inutile l'existence

des « magnétiseurs ». Presque soixante ans se sont passés depuis la naissance du moderne spiritisme ; celui-ci n'a commencé à être admis dans une certaine mesure et à progresser que lorsque, d'un côté, les fondateurs de la *Society for Psychical Research* sont parvenus à donner à l'étude des faits un caractère scientifique, tandis que, de son côté, Alexandre Aksakof parvenait à attirer sur les mêmes phénomènes l'attention d'un certain nombre de savants de la Russie, de l'Allemagne et des nations néo latines.

Or, si les spirites se prennent à leur tour à encourager ce mouvement, leur œuvre pourra être pendant longtemps encore très profitable. Mais, si, au contraire, loin de conseiller aux médiums de se soumettre à l'examen des savants, ils les en détournent ; si leurs meilleurs organes paraissent, sinon approuver, du moins encourager indirectement cette attitude, en attaquant les personnes qui s'efforcent par tous les moyens de persuader les adeptes du spiritisme de l'intérêt qu'il y a à suivre la tactique de Myers et d'Aksakof, — alors il est permis de se demander si l'existence des spirites, comme parti philosophique militant, a encore raison d'être. S'ils renoncent à préparer les matériaux pour l'investigation des savants, et s'ils ne sont même pas capables de conseiller à un médium d'agir comme il convient, que reste-t-il d'eux ? Leurs doctrines théologiques — leurs doctrines vieillottes, dont le professeur Th. Flournoy disait naguère qu'elles paraissent, à côté du corps de doctrines de Frédéric Myers, ce que la case d'un sauvage est auprès des palais de nos grandes villes.

M. Gabriel Delanne, qui est une des plus belles intelligences dont s'honore le spiritisme français, reconnaitra sans doute que l'authenticité des phénomènes métapsychiques ne sera admise universellement que lorsqu'elle sera reconnue par un grand nombre de savants, et qu'il faut donc tourner vers ce but toutes nos pensées, toutes nos forces, en agissant tous d'accord en cela au moins, si on n'est pas tous complètement d'accord sur les questions de détail.

VESME.

MONSIEUR DE VESME,

Il y a dans votre article : *Nouvelles séances de Miller à Paris, Annales des Sciences psychiques* de novembre, des inexactitudes ; permettez-nous de les relever.

Ainsi, vous écrivez, page 699 : « Il nous faut remarquer toutefois que M. Klebar, l'ami de Miller — la seule personne qui, de l'aveu même implicite de Gaston Mery, pût être assez raisonnablement soupçonnée — assistait à cette séance, alors qu'il n'assistait pas aux précédentes, dans lesquelles le médium n'avait pas été déshabillé ». Ces lignes ont donné à vos lecteurs l'impression que M. Klebar assistait à cette séance *parce que* le médium se déshabillait. Nous avons pourtant écrit, dans nos comptes rendus parus dans l'*Écho du Merveilleux*, que M. Klebar *assistait*, au contraire, *aux précédentes séances*, 7 et 9 octobre, aussi bien qu'à celle du 11, la séance de contrôle. Seule, la séance du 5 octobre avait eu lieu sans lui, pour la raison qu'il n'était pas encore arrivé d'Allemagne.

A propos de l'apparition du médium et de Betsy en même temps, vous écrivez : « Dans la scène que nous venons de rapporter, Miller, jouant le rôle de Betsy, aurait dû soutenir d'une main un mannequin habillé des vêtements du médium lui-même. Comme la lumière n'était pas suffisante pour que l'on puisse reconnaître les traits du visage des fantômes, elle n'était évidemment pas suffisante non plus pour que l'on puisse reconnaître ceux du visage de Miller. » (*Annales*, page 704.) Or, voici ce que nous disons dans notre compte rendu, attesté par les quatre docteurs et autres signataires, et dont de toute part on s'est plu spontanément à reconnaître l'exactitude : « Lorsque Miller et l'esprit se sont retirés dans le cabinet, le docteur Moutin déclare tout haut que le médium lui avait donné la main, et qu'il avait tenu cette main assez longtemps dans la sienne, tandis que Betsy était plus loin, près du docteur Dusart. Ce dernier remarqua alors qu'il avait bien vu les deux figures. » Nous laissons les lecteurs décider si le médium, donnant la main au docteur Moutin, près duquel il se trouvait, alors que le fantôme s'avança près du docteur Dusart, pouvait être représenté par un mannequin. D'ailleurs nous avons tous deux bien vu et reconnu Miller, dont le visage blanc et entièrement découvert était plus facile à distinguer que celui de Betsy. Le docteur Moutin, et probablement aussi le docteur Chazarain, ferait la même déclaration. Le docteur Dusart et Gaston Méry sont d'accord pour affirmer à propos du fantôme que « ce n'était pas de la baudruche, mais de la chair ». Puis, raisonnons : Où le médium aurait-il pu cacher un mannequin, ou les étoffes nécessaires pour simuler un fantôme,

puisque, d'après le rapport de Gaston Méry, on le vit nu avant et après la séance, « absolument nu, de la tête aux pieds ».

Et Joséphine Case ? Elle se matérialise devant nous, à 80 centimètres environ du pied droit de M. Méry, se développant d'une petite masse blanchâtre qui avait commencé par n'être qu'un « reflet lunaire » sur le haut des rideaux, mais qui, en descendant et en « se détachant bien des rideaux », était devenue plus blanche et plus compacte à mesure qu'elle s'approchait du parquet; quand, après, ce fantôme, ayant parlé, marché, remué les bras, se désagrégea devant nos yeux « comme un bonhomme de neige dont la tête, faite de glace, aurait pesé sur le reste du corps jusqu'à ce que l'effondrement fût complet », comment le médium aurait-il pu faire lui-même ce prodige en formant avec le « soi-disant esprit une seule et même personne ? » Les lecteurs se le demanderont.

En écrivant nos comptes rendus, nous n'avons point eu pour but de faire ressortir notre sagacité en imaginant des explications plus ou moins ingénieuses; nous nous sommes simplement efforcés de relater, le plus exactement possible, les phénomènes auxquels nous avons assisté et les conditions dans lesquelles ces phénomènes ont eu lieu. Notre exactitude a été, en effet, « minutieuse », et quoique vous nous ayez accusés d'enthousiasme dans l'avant-dernier numéro de votre revue, nous sommes certains qu'on ne peut nous reprocher la moindre exagération ni la moindre irrégularité. Aux lecteurs donc à tirer eux-mêmes la conclusion de ces faits.

Maintenant, non seulement Miller admettait, mais il préférait un grand nombre de personnes; à condition d'être harmonique, une assistance nombreuse lui prêtant, paraît-il, plus de force. C'est pourquoi il y eut des séances avec plus de trente assistants. Mais le plus grand soin fut toujours mis à composer le cercle, et, à l'exception de quatre personnes invitées par M. Gaston Méry à la séance qui eut lieu chez lui, aucun n'a été admis qui ne fût personnellement connu de Mme Noeggerath et de nous. Nous pouvions donc toujours garantir au médium, non seulement la parfaite bonne foi des assistants et leur recherche sincère de la vérité, mais encore, chez tous, une connaissance suffisante des études psychiques. Il y avait, il est vrai, des gens de toutes les classes de la société; à ce seul point de vue les éléments étaient « disparates », mais personne ne prétendra que,

pour former un cercle harmonique, il faut que tous les assistants soient du même rang social.

Nous pouvons aussi affirmer qu'il n'y en eut pas beaucoup qui vinrent aux séances de Miller comme « à un spectacle de théâtre », pour satisfaire à « une petite curiosité ». Vous voulez ignorer qu'il y a une chose qui, plus encore que l'autorité des savants connus, si grande et si incontestable que soit l'influence de celle-ci, pousse à l'étude du spiritisme, et c'est la souffrance, la séparation d'avec des êtres chers et toujours regrettés. La souffrance, elle pénètre dans tous les milieux et, en faisant saigner l'âme, réveille l'esprit, fait penser, chercher.

Il y avait tant de choses à vous répondre, suivant votre texte alinéa par alinéa; mais nous nous en tiendrons aux lignes qui précèdent. D'ailleurs, n'ayant pas voulu insérer la réplique que nous faisons à votre article d'août, vous agirez encore de même parce que nous ne sommes pas des savants, « des gens qui comptent ». Si nous ne sommes pas des savants, nous et tous ceux qui assistèrent aux séances de Miller, nous sommes des témoins, ce qui importe à la vérité, la vérité sans épithète.

CHARLES et ELLEN S. LETORT.

Décembre 1906.

Nous aurions bien des choses à dire aussi au sujet de cette lettre. M. et Mme Letort commencent par répondre à quelques lignes « qui donnent aux lecteurs l'impression », etc., ce qui est un peu vague. Un peu plus loin, ils affirment que Miller ne pouvait pas tenir à la main un mannequin, parce que le médium se trouvait près du docteur Moutin, alors que le fantôme s'avancait près du docteur Dusart. Or, celui-ci était assis à côté du docteur Moutin. Nous ne savons pas ce que M. et Mme Letort croient prouver en disant qu'ils ont « bien vu et reconnu Miller », etc. Personne n'a contesté cela. Et ainsi de suite, « suivant le texte de la lettre alinéa par alinéa », pour nous servir de l'expression même de nos aimables correspondants; mais cela serait bien long et bien inutile.

Nous voulons seulement répondre deux lignes aux mots : « En écrivant nos comptes rendus, nous n'avons point eu pour but de faire ressortir notre sagacité en imaginant des explications plus

ou moins ingénieuses ». C'est entendu : en discutant les séances de M. Miller, nous avons pour but de faire parade de notre sagacité. Seulement, quand on ne tient pas excessivement à paraître sagace, il arrive d'amères déconvenues, comme lorsqu'en sortant d'exalter les magnifiques et incontestables phénomènes présentés par un médium à matérialisation, on apprend qu'on a trouvé, la veille même, dans le dossier de la chaise de ce médium tout un attirail de déguisement. Ces désillusions ne sont pas un baume pour l'âme des personnes qui remplaceraient l'esprit critique par les sentiments que leur inspirent « la souffrance, la séparation d'avec des êtres chers et toujours regrettés » ! Il ne s'agit pas de prolonger à l'infini certaines croyances dans lesquelles s'est bercée jusqu'ici l'humanité ; il s'agit de rechercher si elles ont une base sérieuse dans les faits.

VESME.

Le professeur J. Grasset et les séances d'Alger.

Boulogne-sur-Mer, le 15 novembre 1906.

MONSIEUR,

A la suite d'un article très intéressant sur l'« occultisme » paru dans le numéro de la *Revue des Deux Mondes*, le 1^{er} novembre courant, et signé du professeur Grasset, j'ai cru devoir écrire à ce dernier qu'il avait été mal informé sur les apparitions et matérialisations de la villa Carmen, à Alger.

Le professeur Grasset écrit : « Les phénomènes de la villa Carmen qui ont précédé l'arrivée, à Alger, du professeur Ch. Richet, paraissent avoir été dus à la supercherie d'un médecin et du domestique arabe Areski. » Le docteur Denis ne s'est jamais trouvé à aucune séance en compagnie d'Areski, ni moi non plus d'ailleurs.

Les séances auxquelles assista le docteur Denis furent infructueuses, et mon excellent confrère et ami n'a pas pu se faire une conviction. Il crut, pour ne pas créer d'incident, n'avoir pas à protester contre une plaisanterie à laquelle s'était livré un nouveau venu, M. H..., lequel, arrivé avec de bonnes intentions,

s'était découragé devant un grand nombre de séances nulles avec le médium Vincente Garcia.

Pour ma part, comme je l'ai déjà écrit dans cette Revue, j'ai assisté à un grand nombre de séances, en 1902 et 1903. Le docteur Denis était absent. Je n'ai jamais connu Areski et j'affirme que tout se passait sérieusement chez le général Niel, à l'époque où j'étais admis aux séances.

Le professeur Grasset a bien voulu prendre note de ma protestation et m'a répondu par la lettre suivante, que je vous serais reconnaissant de vouloir bien insérer.

Veuillez agréer, Monsieur, mes sentiments les plus distingués.

Docteur DECRÉQUY.

Montpellier, 11 novembre 1906.

CHER ET HONORÉ CONFRÈRE,

Je vous remercie de votre lettre et insérerai votre rectification dans un travail plus complet que je prépare sur l'occultisme, travail dans lequel les sources de la documentation seront indiquées (ce qui est impossible à la « Revue », mais ce que j'ai toujours fait dans toutes mes publications).

Veuillez agréer, etc.

Docteur J. GRASSET.



La Comp
catholiqu
(Paris, L.

TH. DAREL :
Nais
o fr. 50.)

FABRE DES ES
L. Bodin, é

LES NOUVEAUX LIVRES

CARLOS RICHTER : **Los Fenómenos llamados de materialización realizados en la Villa Carmen** ; con algunos documentos nuevos e ilustrado con interesantes fotografías y dibujos (Barcelone, Carbonell y Esteva, éd.). 3 pesetas.

M. Esteva Marata a recueilli dans cet élégant volume la traduction espagnole des articles de M. le docteur Ch. Richet sur les fameuses expériences de la Villa Carmen, ainsi que de Sir O. Lodge, Mlle X..., MM. X... et Y..., docteur Maxwell, etc., sur la même question.

Docteur J. REGNAULT : **Les Envoûtements d'amour et l'art de se faire aimer**. (Paris, bibliothèque Chacornac, 1906. — 2 fr. 50.)

Curieuse plaquette historico-scientifique d'un distingué médecin, qui a souvent collaboré aux *Annales des Sciences Psychiques*. L'auteur fait une étude complète des charmes, des philtres et des envoûtements d'amour. Il consacre quelques pages aux messes noires et fait connaître les différents charmes utilisés par les pythonisses modernes.

La Compagnie de Jésus et la Théosophie. Réponse d'un catholique aux *Études* (article du R. P. de Grandmaison). (Paris, L. Bodin, éd. — 1 franc.)

TH. DAREL : **De la Naissance spirituelle, ou Nouvelle Naissance**. (Paris, bibliothèque Chacornac, 1906. — 0 fr. 50.)

FABRE DES ESSARTS : **Sadisme, Satanisme et Gnose** (Paris, L. Bodin, éd., 1905. — 1 franc.)

Docteur RAFAEL L. MOLINA : **El Perispiritus y la Medicina en lo Porvenir**. (El Paso, Texas, E. U. A.), 1906.

G. COLACURCIO : **Scienza o Mistero?** Napoli, presso l'Ufficio della *Campana del Mattino*, 1905. — 3 lires.)

Dans cet ouvrage, M. Joseph Colacurcio, qui dirige à Naples un journal : *La Campana del Mattino*, portant le sous-titre de « Revue anti-spirite », s'occupe longuement des phénomènes métapsychiques, naturellement au point de vue catholique, mais en fournissant une foule de renseignements intéressants, surtout au point de vue historique.

Au Pays des Esprits, ou Roman vécu des mystères de l'Occultisme, avec Préface par le docteur PAPUS. (Paris, Ficker, éd., 1905. — 5 francs.)

Docteur JESUS DIAZ DE LEON : **A Immortalidade da alma**. Traduction de l'espagnol. (Curitiba, Brésil, 1904.)

Cette traduction portugaise montre dans quelle estime est tenu par les spirites de l'Amérique latine le bel ouvrage du professeur mexicain, M. J. Diaz de Leon.

Entretiens posthumes du philosophe Pierre de Béranger, dit Abailard. (Paris, bibliothèque Chacornac, 1900. — 3 fr. 50).

C'est un des plus intéressants « romans médiumniques » qu'il nous soit arrivé de lire. On y sent l'intervention inconsciente d'une ou plusieurs personnes habituées à écrire. Inutile de faire remarquer que la philosophie de ce livre est à peu près la même que dans la plupart des autres ouvrages spirites français ; mais si ses ailes ne sont pas de telle envergure à lui permettre de planer dans les sphères les plus élevées de l'intelligence, elle ne traîne généralement pas terre à terre, comme dans tant d'autres écrits censés avoir une origine non moins ultra-cosmique.

Le recueil des communications médianiques est précédé par une « Vie d'Abailard », comprenant une soixantaine de pages, et une « Introduction » dans laquelle le lecteur apprend dans quelles conditions ces « messages » ont été obtenus.

ALESSANDRO SACCHI : **Istituzioni di Scienza Occulta**. (Turin, Frères Bocca, éd., 1906. — 5 lires.)

Le livre de M. Sacchi est sans doute l'un des traités d'occul-

tisme qui s'éloignent le moins des idées scientifiques et philosophiques généralement admises. L'auteur s'arrête plus spécialement sur la « science des nombres », tout en s'occupant aussi de l'astrologie, de l'alchimie, de la théurgie, de la divination, etc.

HENRI KHUNRATH : **La Clef mystérieuse de la sagesse éternelle.** (Paris, Ficker éd., 1906.)

C'est un grand volume *in-folio*, reproduisant les curieuses figures et le texte d'un ouvrage paru en Allemagne en 1609 et qui peut être considéré comme l'une des élucubrations les plus caractéristiques des occultistes symbolistes de la Renaissance. L'ouvrage a été traduit du latin, ordonné et expliqué par Paps et Marc Haven.

VANKI : **Histoire de l'Astrologie.** (Paris, bibliothèque Chacornac, 1906. — 5 francs.)

Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir sur l'astrologie, cet ouvrage sera lu utilement, à cause des renseignements historiques et techniques qu'il contient.

HAN RYNER : **Les Voyages de Psychodore.** Nouvelle édition. (Paris, bibliothèque Chacornac. — 3 fr. 50.)

ALPHONSE BUÉ : **Le Magnétisme curatif.** Manuel technique; Vade-mecum de l'Étudiant magnétiseur, 4^e édition. (Paris, bibliothèque Chacornac, 1905. — 3 francs.)

ALPHONSE BUÉ : **Le Magnétisme curatif psycho-physiologique.** Hypnotisme; Somnambulisme; Fascination; Suggestion mentale; Clairvoyance; Loi phénoménale de la vie. Nouvelle édition. (Paris, bibliothèque Chacornac, 1906. — 4 francs.)

P. CAMILLE REVEL : **Le Hasard, sa Loi et ses Conséquences** dans les Sciences et en Philosophie; suivi d'un **Essai sur la Métempsychose**, considérée au point de vue de la biologie et du magnétisme physiologique. (Paris, bibliothèque Chacornac, 1905. — 3 fr. 50.)

VICTOR TISSERAND : **L'Influence personnelle.** Traité de Magnétisme psychique : pour devenir fort, bien portant et réussir en tout. (Elbœuf, 1906. — 1 fr. 75.)

XII...

A. VAN DER MAILLEN : **Balthazar le Mage**. Traduit de l'anglais. (Paris, Librairie des Sciences Psychiques, 1905. — 3 fr. 50.)

JEAN DELVILLE : **Le Mystère de l'Évolution**, ou de la Généalogie de l'homme d'après la Théosophie. (Bruxelles, H. Larmertin, éd., 1905.)

F. WARRAIN : **La Synthèse Concrète** (Étude métaphysique de la vie). Paris, L. Bodin, éd.

RENÉ SCHWAEBLÉ : **Cours pratique d'Astrologie**. (Paris, L. Bodin, éd. — 2 francs.)

RENÉ SCHWAEBLÉ : **Cours pratique d'Alchimie**. (Paris, L. Bodin, éd. — 3 francs.)

PAUL SCHNUTGEN : **Die zeitgenössische Geister seherin von Coln** ; mit einem Borwort und einer Kommentierung der professoren docteur H. PASSARO und W. F. BARRETT. (Leipzig, O. Mutze, éd., 1905.)

JEAN ROUXEL : **Mon Chemin de Damas**. (Paris, Librairie des Sciences Psychologiques, 1905.)

PADRE DOMENICO TONCELLI : **Lo Spiritismo**. (Lecce, Unione Tipografica, 1906.)

C'est un curieux sermon contre le spiritisme, prononcé à la cathédrale de Lecce (Italie).

MAURICE HAFFNER : **Comment on fait quelques expériences magnétiques et hypnotiques à l'état de veille**. (A la librairie Mesmérienne, Paris. — 2 francs.)

JOSEPH JASTROW, professeur de Psychologie à l'Université de Winsconsin : **The Subconscious**. — Archibald Constable et C., Londres, éd. ; Prix : 10 shillings.

Cet auteur est déjà connu comme un adversaire du métapsychisme par un ouvrage précédent dans lequel il niait l'existence de tout phénomène supernormal, aussi bien dans l'ordre physique que dans l'ordre intellectuel. Après cela, on ne s'étonnera pas que, dans la préface de ce nouveau livre, le professeur Jastrow déclare être si peu d'accord avec F.-W.-H. Myers, qu'il n'a pas

pu profiter beaucoup des ouvrages de cet auteur. Toutefois, l'examen des conclusions du livre de M. Jastrow nous fait douter qu'il ait réellement saisi les théories soutenues dans *Human Personality*. Alors que, par exemple, il affirme que la subconscience est « une fonction naturelle, ayant les rapports les plus intimes avec la conscience, sujette à des influences identiques — étant toutes les deux des portions d'une synthèse commune, quoique exerçant des fonctions différentes » et qu'il affirme que cette conception est « diamétralement opposée à celle de la conscience subliminale puisque cette dernière théorie implique des hypothèses supernaturelles » nous sommes portés à croire que le professeur Jastrow combat une idée de la conscience subliminale que Myers n'a jamais eue. Sans doute, il ne tombe pas d'accord avec Myers dans l'idée principale, puisqu'il estime que l'être subconscient ne possède pas des qualités plus élevées, quoique latentes, mais est plutôt composée de connaissances échappées d'une manière ou de l'autre à la conscience normale, et pour la plupart d'une qualité peu remarquable.

Il trouve que « la tendance que l'on a à certaines interprétations fait sortir certains faits bien simples de leur état naturel pour leur donner un caractère extraordinaire » ; il explique surtout par cette tendance les conclusions auxquelles sont parvenues les personnes qui soutiennent la théorie de la conscience subliminale. Seulement, « la tendance que l'on a à certaines interprétations » peut nuire également dans tous les jugements humains ; elle exerce justement une grande influence dans l'œuvre du professeur Jastrow. Il dit, par exemple : « Le rêve peut aussi être considéré comme un retour à un type plus primitif de la pensée », et il donne différents exemples pour appuyer ce point de vue ; mais nous ne trouvons dans le livre aucune mention de rêves véridiques ou prémonitoires ; c'est tout simplement parce que ceux-ci exigent une interprétation beaucoup plus vaste de la conscience qui se manifeste dans le sommeil. Il est probable que « la tendance à certaines interprétations » empêche le professeur Jastrow d'apercevoir l'importance de ces cas pour se former une juste idée de la subconscience.



AU MILIEU DES REVUES

« La Terre Promise de la Science. »

(*Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1906.)

Un nouvel indice du progrès que font les études métapsychiques même dans les milieux les plus conservateurs nous est donné par l'article du professeur GRASSET sur « l'Occultisme », publié dernièrement par la *Revue des Deux Mondes*. L'ouvrage du même auteur, *le Spiritisme devant la Science*, a déjà assez fait connaître les idées du savant professeur de l'Université de Montpellier sur ces questions, pour que l'on ne puisse pas supposer que son dernier article soit favorable en tous points aux résultats que les spirites et occultistes croient avoir atteints par leurs recherches. On voit néanmoins dans le professeur Grasset un savant à intelligence ouverte, qui éprouve le devoir de suivre d'un œil attentif les investigations qui portent sur les phénomènes les plus troublants dont ait jamais dû s'occuper la psychologie. La position que prend M. Grasset vis-à-vis de ces recherches est assez nette. Il dit, au fond : « Puisque des faits se présentent qui paraissent dus à des facultés supernormales de l'esprit humain, ou à une force physiologique encore mal définie, on aurait tort de s'en désintéresser en les contestant *à priori* ; seulement, les preuves recueillies jusqu'ici ne sont pas encore telles à nous permettre d'accepter l'authenticité de ces phénomènes. » C'est pourquoi l'auteur voudrait appeler *juxtascientifiques* ou *prescientifiques* les phénomènes que M. Ch. Richet a baptisés *métapsychiques*. M. Grasset trouve cette dernière expression un peu défectueuse, car les faits auxquels elle se rapporte sont en réalité vraiment *psychiques* ; il reconnaîtra toutefois la difficulté qu'il y a à atteindre l'impeccabilité dans ces définitions, quand nous

lui aurons fait remarquer qu'un phénomène ne cesse pas d'être réellement *scientifique* seulement parce que la majorité des savants ne l'a pas encore admis. Le système solaire était scientifique et non prescientifique ni juxtascientifique même du temps de Copernic et de Galilée.

Le défaut dominant de l'article de M. Grasset consiste, à notre avis, dans le système que suit l'auteur pour démontrer la faiblesse des preuves fournies par les occultistes et spirites, ainsi que par les « psychistes » eux-mêmes, pour affirmer la réalité des phénomènes supernormaux. On comprend parfaitement que, lorsqu'il s'occupe de certains phénomènes rares, tels que les « matérialisations », les « apports », la « télésthésie », etc., M. Grasset puisse citer les principales expériences de cette nature pour en indiquer l'insuffisance et en déduire le peu de fondement que paraissent avoir les phénomènes de ces catégories. Mais lorsqu'il s'agit de la télépathie, de certains phénomènes médianiques rudimentaires, tels le mouvement d'objets avec contact, etc., il est impossible de se tirer d'affaire en citant tel ou tel cas où l'enquête pour la constatation des faits a été exécutée d'une manière défectueuse, où bien des fraudes ont été découvertes. Quelle est la catégorie de phénomènes qui ne pourrait pas être contestée en suivant un pareil système ? Prenons l'hypnotisme. Que d'observations imparfaites ! Que de fausses interprétations ! Que de supercheries ! Mais tout cela n'empêche point la réalité de ce côté étrange de l'activité psychique humaine.

Le docteur Grasset s'occupe de la télépathie en même temps que d'un phénomène aussi incertain, inexplicable, formidable que la prémonition, et parvient ainsi, sans le vouloir, à la discréditer, alors qu'il lui aurait fallu pour cela réduire à néant au moins l'ouvrage de Gurney, Myers et Podmore, *Phantasms of the Living*, qu'il cite sans s'y arrêter.

On peut aussi reprocher à M. Grasset de ne pas connaître suffisamment la grande œuvre de Frédéric Myers, sur laquelle se fonde désormais tout ce qu'il y a de plus sérieux dans le « spiritisme », comme théories et comme déductions de cette dernière.

En tout cas, et réserve faite pour ce qui se rapporte à la télépathie, on ne peut s'empêcher d'applaudir aux paroles fort sages et prudentes par lesquelles le professeur J. Grasset termine son intéressant article :

« Ces études suffisent à démontrer qu'il n'est pas indigne des

savants de s'occuper de ces questions, et qu'on peut prévoir le moment où certains de ces faits cesseront d'être occultes pour devenir scientifiques.

« En se plaçant à ce point de vue pratique, et afin d'obtenir les meilleurs et les plus prompts résultats, il semble que tous les expérimentateurs devraient concentrer leurs efforts sur : 1° la suggestion mentale et la communication directe de la pensée ; 2° les déplacements voisins sans contact et les raps ; 3° la clairvoyance (vision à travers les corps opaques). On agirait au contraire prudemment en renvoyant à plus tard l'étude des autres phénomènes beaucoup plus complexes, tels que la télépathie et les prémonitions, les apports lointains et les matérialisations de fantômes.

« En tout cas, pour étudier tous ces phénomènes, il faut une bonne méthode et pas de théorie. Si les faits sont jamais établis vraiment, la théorie sera facile à trouver, et sans qu'il soit besoin de recourir à l'évocation et à la réincarnation des esprits. »

Et voilà, répétons-nous, où repose l'intérêt principal de l'article du professeur Grasset : dans l'affirmation de l'opportunité, du devoir qui incombe aux savants, d'explorer cette mystérieuse étendue de faits que notre auteur appelle, avec une phrase qui restera, « la *Terre Promise de la Science* ». — V.

Un article de C. Flammarion sur le spiritisme.

(*La Revue*, Paris, 1^{er} et 15 novembre 1906.)

Dans son nouvel article, *les Forces inconnues naturelles*, qui occupe une cinquantaine de pages dans les deux livraisons de novembre de *la Revue*, M. Camille Flammarion rappelle d'abord qu'en 1865 il publia sous le même titre un opuscule ; après plus de quarante ans d'études, il se trouve, comme alors, en face de forces dont on n'a pas encore défini la nature ; la question se pose aujourd'hui à peu près comme en 1865.

M. Flammarion, qui avait déjà expérimenté autrefois avec Mme Eusapia Paladino, vient de renouveler ses expériences avec ce médium, appelé à Paris par l'Institut psychologique. On sait que, parmi les savants qui étudièrent alors Eusapia, se trouvait

en première ligne le regretté Pierre Curie, avec lequel M. Flammarion a eu une conversation quelques jours avant sa mort si horrible. « Ces expériences », continue le célèbre vulgarisateur de l'astronomie, « étaient pour lui un nouveau chapitre du grand livre de la nature et il était convaincu, lui aussi, qu'il y a des forces cachées à l'investigation desquelles il n'est pas antiscientifique de se consacrer. Son génie subtil et pénétrant aurait peut-être rapidement déterminé le caractère de ces forces. »

En parlant de ses dernières expériences avec Eusapia, M. Flammarion remarque immédiatement qu'il y a obligation impérieuse pour les expérimentateurs de se méfier des tricheries de ce médium, et il écrit sur la psychologie de la fraude dans les médiums en général, une des plus belles pages que nous ayons encore trouvées sur cet argument dans la littérature métapsychique. Il fait observer surtout qu'il en est des médiums comme des hystériques en observation à la Salpêtrière ou ailleurs. « J'ai vu, dit-il, celles-ci attraper consciencieusement le docteur Charcot, le docteur Luys surtout, et tous les médecins qui les étudiaient. Mais de ce que les hystériques mentent et simulent, ce serait une erreur grossière de conclure que l'hystérie n'existe pas. » Un peu plus loin, il compare certains mouvements au moins douteux des médiums à effets physiques aux gestes des joueurs de billard qui, après avoir lancé la bille, l'accompagnent par un mouvement instinctif des bras et de toute la personne.

On peut en dire autant de la page dans laquelle M. Flammarion nous montre le peu de sérieux qu'il y a à prétendre que les phénomènes se produisant dans l'obscurité se produisent également à la lumière. Très amusante l'anecdote — historique ou fort bien imaginée — de la dame qui prétendait être photographiée à la lumière du gaz, trouvant absurde que ce qui pouvait se faire à dix heures du matin ne pût pas aussi bien se faire à dix heures du soir.

Il n'y a pas grand'chose à retenir du compte rendu des dernières séances que M. Flammarion a eues dernièrement avec Mme Paladino; il nous suffira de dire qu'elles ont confirmé le distingué astronome dans sa croyance à l'authenticité des phénomènes qui s'obtiennent communément avec ce médium.

Très intéressant le récit que fait M. Flammarion de ses pre-

miers pas dans l'investigation des phénomènes spirites, et même dans la médiumnité, ne vous déplaît à côté d'Allan Kardec, de Victorien Sardou, etc. On sait que c'est par la médiumnité de Flammarion, alors jeune homme d'une vingtaine d'années, qu'Allan Kardec obtint son livre de la *Genèse*, qu'un spirite distingué citait encore dernièrement comme l'un des ouvrages médianimiques les plus convaincants; on sait aussi que Flammarion est revenu depuis longtemps de l'illusion d'avoir écrit ce livre sous la dictée d'un esprit, et qu'il l'attribue tout simplement au travail subconscient de son cerveau; il le prouve même, ce qui n'est pas fait pour donner une idée bien solide de l'origine extra-cosmique des œuvres du chef et prophète des spirites français.

L'auteur de l'article paru dans *la Revue* reconnaît néanmoins que, par l'écriture automatique, on obtient parfois des choses étonnantes, sinon inexplicables par nos connaissances actuelles de l'intelligence humaine; il en cite même quelques-unes. Il conteste toutefois, comme il a déjà fait dans un article paru, il y a quelques années, dans les *Annales des Sciences Psychiques*, que les médiums aient jamais fait connaître des faits astronomiques alors inconnus et reconnus vrais par la suite, comme l'ont affirmé A. Aksakof et d'autres auteurs spirites.

Terminons par une bonne nouvelle. « J'ai l'intention, écrit M. Camille Flammarion, de consacrer, quelque jour, si le temps m'en est donné, un livre spécial au spiritisme, étudié au point de vue théorique et doctrinaire, qui formerait le second volume de mon ouvrage *L'Inconnu et les problèmes psychiques*, et qui est en préparation depuis 1899. »

Vision d'une somnambule relativement aux « escapés » de Courrières.

(*Revue de l'Hypnotisme*, Paris, septembre 1906.)

M. le docteur Jacques Bertillon, chef des travaux de statistique de la ville de Paris, bien connu pour ses inventions de mensurage anthropologique, etc., publie une étude bien documentée sur une prédiction qui se rapporte à la terrible catastrophe récente de Courrières. On sait que c'est le vendredi 30 mars au matin

que treize mineurs sortirent vivants de la mine, vingt jours après le sinistre. Un mineur isolé, nommé Berthon, en sortit le mercredi 4 avril au matin, après une odysée entièrement différente de celle de ses compagnons, car il n'avait souffert gravement ni de la soif ni de la faim.

Dans l'intervalle qui sépare ces deux dates, le dimanche 1^{er} avril 1906, le docteur Bertillon rencontra par hasard, dans l'atelier d'un peintre connu, M. Fabius de Champville, secrétaire général de la Société magnétique de France, qui lui fit le récit d'une consultation étrange que lui avait accordée une somnambule assez connue, « Mme Berthe ». Quand les premiers treize « escapés » sortirent de la mine, et que l'on commença à croire que celle-ci pouvait contenir encore d'autres êtres vivants, M. de Champville endormit Mme Berthe et lui posa des questions à ce sujet, lui ordonnant de se transporter à Courrières, dans la mine. « Elle ne connaissait nullement la mine, dit M. de Champville, Moi-même, à ce moment, j'ignorais absolument son plan et toutes ses galeries. Sa consultation fut étrange, épouvantable. Elle souffrait des affres des survivants; elle affirma qu'il y en avait encore. Elle nous les montrait, allant, venant, se heurtant, cherchant les musettes des morts afin de trouver quelques morceaux de pain. Elle les entrevit souffrant surtout et avant tout du froid. Elle dépeignit un vieillard de soixante ans qui remontait le moral des autres et témoignait un courage admirable. Elle affirma que, le lundi, il y aurait encore sept vivants; puis elle réfléchit, s'effara et déclara que le mardi il serait bien tard... Puis elle balbutia et laissa entendre que le mardi on verrait... si... si... on saura. Nous crûmes comprendre qu'on en retirerait au moins un vivant. Elle nous fit parcourir les longs boyaux de la mine, nous montra l'un des plus hardis mineurs se noyant dans un trou rempli d'eau boueuse. « Celui-là reviendra-t-il, fimes-nous ? Je crois bien qu'on arrivera trop tard. Et puis on va trop tard. Un seul peut-être se sauvera. » Et devant ce spectacle effroyable, après nous avoir laissé entrevoir le fond de cet enfer [où elle n'avait p'us de lumière], où le froid tenaillait les survivants, nous avoir parlé de chevaux qui vivaient encore, elle eut une telle crise qu'il nous fallut l'éveiller pour éviter un accident... »

M. Bertillon invita M. de Champville à écrire immédiatement le récit qu'il venait de lui faire et de le lui envoyer par la poste, afin qu'il porte ainsi un certificat de sa date. M. de Champville

écrivit en effet, le soir même, le compte rendu dont nous avons rapporté la plus grande partie, mais il négligea de le jeter à la poste.

Le docteur Bertillon fait dans la *Revue de l'Hypnotisme* un long examen de cette prédiction, comparée aux faits qui ont été ensuite rapportés par les journaux ; voici ses conclusions :

« 1^o La somnambule Berthe a prédit, relativement à l'escapé Berthon, des faits qui ont quelque rapport avec la vérité : Elle a annoncé qu'il vivait des briquets trouvés sur ses camarades morts (ce qui est vrai); qu'il ne souffrait pas de la soif (ce qui est vrai aussi); qu'il souffrait surtout et avant tout du froid (ce qui est vrai); qu'il était tombé à l'eau (elle a même dit qu'il s'y noyait il a seulement failli se noyer); elle a annoncé, en termes qui paraissent assez vagues, qu'il sortirait de la mine peut-être mardi (il en est sorti mercredi à 7 h. 45 du matin). Elle a annoncé que les mineurs vivants au fond de la mine étaient au nombre de sept [Berthon déclare avoir toujours été seul ; il est d'ailleurs possible qu'il y ait eu d'autres mineurs vivant au moment où Mme Berthe parlait, à savoir les quatre mineurs perdus par la troupe des escapés du 30 mars, et peut-être aussi les cinq mineurs dont parle le délégué mineur Simon). Elle a parlé d'un vieillard de 60 ans (dont les journaux que j'ai lus ne parlent pas). Elle a parlé, d'après M. Fabius, de chevaux vivants. (On les a trouvés, en effet, plusieurs jours plus tard.)

« 2^o Malheureusement, les déclarations de la somnambule n'ont été écrites que le lendemain du jour où elle les a faites. L'insuffisance de notre documentation ôte à cette prédiction beaucoup de la valeur qu'on peut être tenté de lui attribuer.

« 3^o Il faut écrire au fur et à mesure de leur production les prédictions des somnambules, les pressentiments et autres phénomènes du même ordre, même lorsqu'on leur attache, à première vue, peu d'importance. Il faut leur donner une date authentique et irrécusable ».

Radiations indéterminées.

(*Luce e Ombra*, Milan, novembre 1906.)

M. Albert de Rochas communique à *Luce e Ombra* quelques photographies dans lesquelles apparaissent des radiations étranges. Quelques-unes parmi elles sont déjà connues ; ce sont celles que M. de Rochas a obtenues en 1893 et 1904, en photographiant son

sujet hypnotique *Lina*, en train de danser sous l'impression d'une musique et d'un chant exécutés par des artistes célèbres. Dans la première, le corps de Lina paraît traversé horizontalement par des bandes lumineuses; dans la seconde, ces bandes, beaucoup plus prolongées, remplacent la tête du sujet, qui a disparu.

Maintenant, M. de Rochas fait connaître deux photographies qui ont été prises, en 1894, par le général italien Restellini. Celui-ci voulut, une nuit, photographier par deux fois la façade d'un pavillon éclairé par des lampes électriques à arc et à incandescence. Il fut très surpris de voir apparaître dans le premier cliché une sorte de météore lumineux, quelque chose comme une tête flanquée de deux ailes; dans la seconde, rien qu'une confusion de bandes lumineuses qui vont de droite à gauche, et qui ont une certaine ressemblance avec les bandes qui ont remplacé la tête de Lina dans le cliché dont nous nous sommes occupés plus haut. La pose des photos du général Restellini n'avait duré que 1/50 de seconde; il ne semble donc pas qu'il puisse être question d'un déplacement de l'appareil pendant la pose.

A la suite de la communication de M. Restellini, M. de Rochas a prié un de ses amis, le commandant Audebrand, de photographier les lampes électriques qui éclairent les rues de Grenoble : 1° quand ces rues étaient presque désertes; 2° quand elles étaient plus ou moins fréquentées par des passants. M. Audebrand prit quatre photographies. Les trois premiers clichés sont identiques; ils ont été pris alors que le boulevard Rey était presque désert; l'impression qu'ils donnent est celle d'une constellation comprenant des étoiles de différentes grandeurs. Dans le quatrième cliché, pris alors que le boulevard était plus fréquenté, on voit apparaître quelque chose comme deux halos, qui rappellent plutôt le météore du premier cliché du général Restellini.

« En conclusion — dit M. de Rochas — nous ne trouvons en présence de radiations invisibles à l'œil, mais capables d'impressionner la plaque photographique. Les expériences que je viens de rapporter ne permettent pas encore de les attribuer d'une manière satisfaisante, ni au courant provoqué par la lumière électrique, ni aux effluves humains, ni à l'action combinée de ces deux agents, mais elles suffisent à montrer qu'il y a en cela une nouvelle voie à explorer, aussi bien pour le physicien que pour le psychiste, et il est à espérer que la photographie nous fournisse bientôt de nouveaux documents.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Congrès spiritualiste à Moscou.

Au mois d'octobre dernier, entre le 20 et le 28, s'est réuni à Moscou un congrès de spiritualistes russes, sous la présidence d'honneur de l'ancien éditeur du journal spirite *le Rébus*, M. Prybitkoff, et la présidence effective de M. Fchistiakoff, actuellement éditeur de ce même journal et organisateur principal du congrès.

Trois cents personnes s'étaient inscrites comme membres du congrès, et parmi elles on comptait non seulement des spiritualistes, mais des théosophes et des occultistes, qui prenaient une part très vive aux discussions. Il y avait aussi pas mal de curieux, et leur nombre augmentait de séance en séance.

Le congrès fut tenu dans un théâtre, loué pour la circonstance.

Les séances s'ouvrirent par un discours de M. Fchistiakoff, rappelant aux assistants les progrès que le spiritualisme avait fait depuis quelques années en Russie et la part qui revenait au *Rébus* dans la propagande des idées spiritualistes. Il ajouta ensuite que le *Rébus* fêtait son 25^e anniversaire d'existence et proposa à l'assistance de voter des remerciements au président d'honneur, M. Prybitkoff, vétéran de la cause spirite et premier éditeur du *Rébus*, et d'envoyer des télégrammes aux professeurs Richet, Crookes et Wallace pour les complimenter au nom du Congrès.

Après le discours du président, on commença la lecture des rapports par celui de M. de Meck, vice-président du Congrès, qui exposa l'histoire du spiritualisme moderne. Parmi d'autres rapports il faut noter ceux de M. Fchistiakoff sur « la photo-

graphie de l'invisible », de M. Koudriartzeff sur le même sujet, de M. Zapriagaieff sur « l'occultisme » et du docteur Dascerhoff sur « l'encens employé par les peuples d'Orient pendant les cérémonies religieuses ». Outre ces rapports, beaucoup d'autres ont été lus et discutés par les membres du Congrès.

Vers la fin de ce dernier, le médium anglais bien connu, M. Péters, donna à l'assemblée une séance de psychométrie et de clairvoyance, à laquelle un public nombreux prit part.

Malgré quelques défauts de forme, ce premier congrès de spiritualistes russes doit être considéré comme un succès pour la cause du psychisme en Russie, et l'intérêt qu'il a éveillé parmi le public, attirera certainement de nouveaux chercheurs dans ce domaine si passionnant des recherches psychiques. — M. M.

« Der Kluge Hans. »

Nous nous sommes occupés, dans notre dernière livraison de 1904 de *Der kluge Hans* — le sagace cheval Hans qui faisait courir tout Berlin à admirer son talent — et nous disions que la Commission scientifique chargée d'examiner ce phénomène zoologique avait conclu que Hans était guidé dans ses réponses par les mouvements minimes inconscients des personnes qui le questionnaient. Ce jugement n'avait pas désarmé les admirateurs du prodigieux cheval ; c'est pourquoi le public a accueilli avec un vif intérêt les explications que vient de donner M. Ludwig Heck, directeur scientifique du Jardin zoologique de Berlin.

Hans est un étalon russe présenté par un certain dresseur du nom de von Osten. Les tours qu'il exécute sont, à l'occasion, véritablement extraordinaires. En voici, d'ailleurs, le thème général. Hans est considéré comme étant un élève de l'école primaire. En conséquence on dispose devant lui l'attirail ordinaire de l'école : des tableaux, des modèles d'écriture, des planches sur lesquelles sont, en gros caractères, épelés des mots simples, des graphiques, des boules montées sur des fils de fer, etc., et son maître lui fait une leçon, exactement comme un instituteur la fait à des enfants. Après quoi, pour faire voir combien la bête a compris, M. von Osten lui pose des questions d'arithmétique ou bien lui fait épeler des mots.

L'animal répond par des coups de sabot sur le sol il procède

à la façon des tables des spirites quand elles sont mues par l'esprit de Napoléon I^{er} ou de Pascal, ou de tel autre défunt désireux de donner son opinion. Les réponses de Hans sont étonnantes de correction, — ce qui n'est pas toujours le cas pour les « esprits ». Chose surprenante, Hans va jusqu'à deviner un nombre : non pas un nombre prononcé à haute voix ou communiqué à voix basse entre les spectateurs, mais un nombre simplement pensé par la personne qui pose directement la question.

Observons enfin que le cheval répond aussi correctement à n'importe quel amateur qu'à M. von Osten lui-même, et encore qu'il répond aussi bien en l'absence qu'en la présence de ce dernier.

Les tours exécutés par Hans ont, naturellement, beaucoup impressionné le public. Des milliers de spectateurs ont voulu assister aux représentations du cheval ; beaucoup de personnes de culture et de science ont examiné de près les choses. Comme on avait peine à croire que les phénomènes fussent réellement ce qu'en disait M. von Osten, comme on admettait difficilement qu'un cheval, même russe, fût manifestement plus vif d'esprit et plus apte à apprendre que la majorité des élèves des classes primaires, on chercha les moyens par lesquels une fraude pouvait se faire. On ne trouva rien. Evidemment, il y avait contre l'hypothèse toute naturelle de la collusion un argument de grande valeur. C'est que le cheval répondait aussi correctement à Muller et à Mayer qu'à von Osten même, et qu'il ne se trompait pas plus quand ce dernier était au loin que quand il assistait à la séance.

Des naturalistes, des professeurs, des fonctionnaires, des conseillers de tout poil et de toute plume observèrent avec attention, ne découvrirent rien, et durent se retirer sans avoir rien élucidé.

Maintenant on comprend. L'énigme n'en est plus une, et un jeune psychologue a expliqué la méthode du sagace Hans. Il y a donc deux personnages sagaces à Berlin : le cheval et le psychologue. Ce dernier l'est d'autant plus qu'auparavant un comité formé de spécialistes, d'éleveurs, de dresseurs, d'animaux, de vétérinaires, de zoologistes, de physiologistes et de psychologues, avait étudié Hans à fond, et déclaré qu'à son avis il n'y avait en aucune façon production par M. von Osten, ou celui qui opérait à sa place, de signes quelconques, intentionnels ou involontaires, capables de dicter au cheval sa réponse.

Après que le comité se fût prononcé, il n'y avait plus qu'à confier l'étude mentale du quadrupède à un spécialiste, à un jeune psychologue de l'université de Berlin, M. Oskar Pfungst. Ce fut fait. Et maintenant, grâce à M. Pfungst, Hans est devenu très intelligible.

Le cheval, d'après les recherches de M. Pfungst, n'a pas la connaissance qu'on lui suppose : ce qu'il a, c'est un don d'observation très fin. Quand une question lui est posée, ce n'est pas le tableau qu'il regarde, et il ne se torture pas les méninges à chercher quel nombre tel spectateur a bien pu penser. Il regarde l'interrogateur, simplement. Et il lit la réponse sur le visage et dans les gestes de ce dernier. Il fait du *cumberlandisme*, mais par la vue, non par le toucher. Il lit la pensée par les manifestations extérieures de celle-ci, sensibles à la vue.

Dès le début de ses recherches, M. Pfungst crut remarquer que M. von Osten produisait de petits mouvements variés aussitôt que le cheval avait donné le nombre de coups de sabot nécessaire. Mais d'autres — le comité par exemple — ne percevaient pas ces mouvements. Et M. von Osten, inconscient de leur production, les niait. C'est pourquoi M. Pfungst imagina et fit construire un appareil grâce auquel les mouvements les plus délicats exécutés dans n'importe laquelle des trois dimensions par la personne qu'on y faisait prendre place, étaient immédiatement enregistrés et amplifiés sur un cylindre. Ceci fait, M. Pfungst joua le cheval. Une personne quelconque, placée dans l'appareil, jouait le dresseur. Celle-ci posait à Pfungst-Hans des questions — naturellement pas de celles auxquelles il était facile de répondre : il s'agissait de deviner un nombre par exemple — et le psychologue répondit en se guidant sur les petits mouvements qu'à l'exemple de von Osten, la personne qui posait la question faisait sans le vouloir. M. Pfungst répondit fort bien et il n'eut pas de peine à faire voir enregistrés, en gros caractères, sur le cylindre, après l'expérience, les petits signes sur lesquels il s'était guidé pour répondre.

Ni M. von Osten, ni ceux qui prirent sa place n'avaient conscience de leurs gestes qui, d'ailleurs, étaient presque imperceptibles. Mais Hans les percevait évidemment; M. Pfungst aussi, et c'est là-dessus que la bête et le psychologue se réglaient.

Une contre-épreuve bien simple confirme pleinement l'interprétation de M. Pfungst. C'est que si le cheval a les yeux bandés,

ou si, par quelque autre moyen, il est mis hors d'état de voir l'interrogateur, il est hors d'état de répondre. Autre fait, également confirmatif: M. Pfungst peut, dans certaines conditions, supprimer chez lui-même les petites manifestations motrices sur lesquelles le cheval se règle pour répondre, et la suppression de ces mouvements est établie par l'examen du tracé fourni par l'enregistreur de l'appareil où M. Pfungst se place pour faire l'expérience. Ces jours-là, Hans ne répond pas, ou répond à tort et à travers. Mais les jours où M. Pfungst joue le rôle d'interrogateur et n'est pas particulièrement maître de lui, Hans répond aussi correctement à M. Pfungst qu'à son maître ou à toute autre personne.

M. Pfungst est occupé à rédiger sur son étude du « sagace Hans » un volumineux travail, où l'on trouvera tout le détail, avec graphiques à l'appui, des expériences qu'il a faites et dont nous ne pouvons donner qu'un aperçu rapide. Mais dès maintenant il est établi que *der kluge Hans* n'est nullement un cheval d'une mentalité supérieure, possédant une compréhension quasi-humaine des mots, lettres et chiffres, possédant encore une faculté supranormale dont l'existence chez l'homme peut se discuter, grâce à laquelle il devinerait ce qu'il ignore. Hans ne se livre à aucune opération mentale d'ordre supérieur; il observe seulement, et de très près, et il interprète les signes involontaires qu'on lui prodigue sans le savoir.

Le don spécial du cheval s'explique d'ailleurs. Son don naturel d'observation a été fortement cultivé par M. von Osten sans que ce dernier s'en soit douté. En dressant le cheval, M. von Osten tenait à la main des bouts de carotte et de pain qu'il lui donnait en récompense quand il avait bien répondu. Le quadrupède eut l'attention attirée sur les friandises: il apercevait le petit mouvement de celles-ci dans la main, se produisant aussitôt qu'il avait donné le nombre de coups de sabot voulu, mouvement dû à la satisfaction du dresseur, et qui était le début du geste de récompense. Quand, en représentation, les friandises furent supprimées, la main restait, et le cheval continuait à l'observer, car elle continuait à le renseigner.

Un rêve véridique de l'empereur Guillaume I^{er}

Ce fait est emprunté aux mémoires du prince Kraft zu Hohenlohe-Ingelfingen, récemment publiés. En 1863 les comités révolutionnaires avait décrété la mort de l'empereur Guillaume I^{er}. Dès le mois de mai, les tentatives commencèrent et elles continuèrent lors du séjour du monarque à Karlsbad, mais surtout à Bade où il se rendit ensuite. Grâce à une surveillance incessante de la police, aucune de ces tentatives n'aboutit. Bien que le roi de Prusse gardât tout son calme et sa sérénité d'esprit, il ne put se défendre de penser aux dangers qu'il courait. Lorsqu'il se rendait, le matin, à la source pour boire son gobelet d'eau, celui-ci lui était offert par une jeune et jolie fille, en même temps qu'un bouquet que le roi acceptait gracieusement. Un matin, la jeune fille n'était pas là et ce fut un homme âgé qui offrit le gobelet au roi. Celui-ci eut un moment d'hésitation et demanda où se trouvait la jeune fille. Elle était indisposée et devait se retrouver là le lendemain. Le roi but sans sourciller le nombre prescrit de gobelets. Il dit ensuite à Steinäcker, en faisant sa grande promenade : « Il faut être bien bête pour se laisser influencer par des rêves. Cette nuit je rêvai que la jeune fille ne se trouvait pas à la source et qu'à sa place un homme âgé me tendait le gobelet. Il devait s'y trouver du poison. Je suis véritablement honteux d'avoir eu un moment d'hésitation en constatant que réellement la jeune fille était remplacée par un homme âgé. » Il fallait certes une grande force de caractère pour boire tranquillement l'eau du gobelet après la réalisation de la première partie du rêve. — On peut supposer que l'idée d'empoisonnement a été suggérée au roi précisément par les craintes vagues qu'il avait d'un danger de mort. Ou bien s'agissait-il d'un attentat manqué par suite d'une circonstance occasionnelle ?

Un cas de télépathie à Milan.

Le récent assassinat d'un jeune garçon laitier, à Milan, Léopold Lazzaroni, a donné lieu à un cas de télépathie qui est rapporté par les journaux italiens. Il eut lieu vers trois heures du matin, heure à laquelle s'est accompli le crime.

La mère du jeune garçon a raconté en pleurant à un reporter

XII....

que, précisément vers l'heure dite, elle se réveilla en sursaut, et levant les bras en l'air, comme pour chasser une horrible vision, elle s'écria : « Mon Dieu ! On a tué mon Léopold ! » puis resta pendant quelques minutes sous la pénible impression du terrible songe.

Son autre fils, Charles, que les paroles de la mère avaient réveillé, chercha à la réconforter, lui persuadant que son rêve ne pouvait être vrai. La pauvre femme parut rassurée par les consolations de son fils et se rendormit ; mais le matin suivant elle devait apprendre la terrible vérité.

Une « maison hantée » en Bolivie.

La *Revue spirite* publie dans son numéro d'octobre une lettre de La Paz, signée don Pablo, racontant que la rue Indaburi, l'une des plus mouvementées de la capitale de la Bolivie, vient d'être le théâtre de faits imprévus et singuliers. La « maison hantée » se trouve au coin de la rue Indaburi et de la rue Jaen, numéro 2, de cette dernière. Les locataires de l'immeuble percevaient depuis un certain temps des bruits insolites, sans pouvoir se rendre compte de leur nature.

« Peu à peu, dit le correspondant de la *Revue spirite*, ces bruits allèrent en augmentant, à tel point que les locataires eurent la vie insupportable et s'en plaignirent. Quatre étudiants furent les derniers à y habiter. Leur bonne humeur les faisait rire de ces bruits, en dépit de l'agacement qu'ils en ressentirent pendant la nuit..

Justement, une nuit qu'ils étaient assis tous les quatre sur un divan, sans lumière, en fumant des cigarettes, ils se sentirent soulevés en l'air sur le divan, par une force extrêmement puissante.

Une autre fois, au moment de s'endormir, ils virent tomber à terre un porte-manteau, la table de nuit, puis une pierre qui avait été lancée contre le mur. Et comme d'autres objets vinrent rejoindre les premiers, ils prirent tous les quatre le chemin de la cour, habillés plus ou moins légèrement, en appelant au secours et en cherchant un refuge pour échapper à ces persécutions.

Ces événements éveillèrent l'intérêt des personnes qui en

entendirent parler. On examina soigneusement la maison ; on vit arriver les curieux de toutes parts.

Un comédien de passage entreprit de passer la nuit dans la maison avec deux revolvers chargés. Mais avant qu'il eût préparé ses deux armes et fermé les yeux, il se sentit tiré par les cheveux dans un coin. Celui-là jura de ne plus s'embarquer dans de pareilles affaires.

Un médecin de La Paz voulut aussi examiner la maison, et après s'être assuré que personne n'y pouvait être caché, il reçut une quantité de coups de pierre ; si bien qu'il n'eut plus que l'envie de filer au plus tôt.

Dans la relation que le docteur Sagarnade a envoyée au *Comercio de Bolivia*, il ajoute spirituellement : *Esto es lo que he palpado y lo que he saboreado !* (Voilà ce que j'ai touché et savouré !)

Le docteur Sagarnade n'admet pas l'hypothèse qu'un mystificateur soit caché dans la maison, au moment où on la visite minutieusement. Il observe aussi que la force occulte, intelligente et malveillante en même temps, a dit son nom aux personnes qui l'interrogeaient.

Cet interrogatoire a été poursuivi avec ce langage spécial qui consiste à frapper un certain nombre de coups pour exprimer chaque lettre. Voici ce qu'ont pu en retirer les interrogateurs :

« Je m'appelle Nicolas Vopochi. Je suis né en Italie et j'ai passé de vie à trépas, en cette même maison de la calle Jaen, en 1865. Je n'ai aucune personne de ma famille en Bolivie. D'ailleurs, dans cette maison est caché un trésor. »

Ici se termine le récit des faits.

On ignore quelle sera la suite de cette étrange histoire, et si les registres de décès confirmeront l'indication donnée par la mystérieuse « personnalité ».

Expériences médianimiques de Marconi.

La presse italienne, et par suite les journaux de divers pays ont annoncé que Marconi, l'illustre inventeur de la télégraphie sans fil, a dernièrement assisté à une série de séances médianimiques qui ont eu lieu à la cour de Rome, en présence du roi et d'au moins un autre personnage de la famille royale d'Italie.

Le médium fort remarquable qui a servi pour ces expériences est une princesse romaine dont le nom n'a pas été publié. Nos informations particulières nous permettent de confirmer, dans leur ensemble, ces intéressantes nouvelles.



Aux prochains numéros :

Un article de MISS LILIAN WHITING, le célèbre poète américain, sur **Les « Camp-meetings » spirites aux États-Unis**. C'est la première fois que l'occasion se présentera pour le public européen de lire une étude de ces fameux campements où les spirites américains s'assemblent, pendant l'été, pour s'adonner à leurs expériences et à leurs pratiques religieuses. Cet article sera accompagné de différentes photo-gravures ;

Un article encore inédit du PROF. C. LOMBROSO ;

Un article de MME VERRALL sur **Ses essais d'écriture automatique**, dont le compte rendu occupe presque entièrement le dernier volume des *Proceedings* de la « Society for Psychical Research » ;

Le compte rendu officiel d'une remarquable **Séance de Matérialisation** qui a eu lieu dans une Loge Maçonnique de Berlin ,

Etc., etc.



TABLE DES MATIÈRES

DE L'ANNÉE 1906

JANVIER

	Pages
C. DE VESME. — L'œuvre des « Amateurs » et l'œuvre des « Savants »	1
ALBERT DE ROCHAS. — Étude sur les changements de personnalité: le cas de Juliette (<i>avec quelques figures</i>).	8
Rêve véridique; télépathie ou télésthésie?	24
Les expériences de « matérialisation » du Rév. archidiacre Colley	26
J. MAXWELL. — Un cas de « transfiguration »	34
Dr M. ROCH. — Notes sur les prévisions de rencontre	38
LES NOUVEAUX LIVRES	43
AU MILIEU DES REVUES. — Lecture de la pensée par les contractions automatiques de la main. — Les merveilles vues par le docteur Hensoldt dans l'Inde. — L'histoire d'une « maison hantée » à Valparaiso	46
ÉCHOS ET NOUVELLES. — Comment un fantôme se serait dégagé de l'étreinte d'un expérimentateur. — Une apparition dans un couvent irlandais. — Les deux enfants médiums de Ruvo. — Le spiritisme dans l'Allemagne officielle. — Ruskin et le Spiritisme. — La réalité des rayons N.	54
NÉCROLOGIE. — Richard Hodgson	63

FÉVRIER

MM. X... et Y... — Les séances de matérialisation de la villa Carmen (comptes rendus de deux autres expérimentateurs (<i>avec plusieurs figures</i>)	65
CORRESPONDANCE. — Une lettre du général Noël.	104
AU MILIEU DES REVUES. — Quelques phénomènes de télépathie dans un enfant. — Les communications médianiques obtenues par Victor Hugo à l'île de Jersey. — Le médium musicien Aubert.	107

	Pages
ÉCHOS ET NOUVELLES. — Le procès de la « Voyante de Saint- Quentin ». — Le mystère d'une maison de Knaresborough. — Une « hantise » au fort de Vincennes	114
LE MOUVEMENT PSYCHIQUE. — Les ministres du culte et le spiritisme. — La Société Universelle d'Etudes Psychiques. — L'Esprit du docteur Hodgson se serait manifesté ?... — Photographies de la pensée. — Petites Informations.	120

MARS

CH. RICHET et C. DE VESME. — Les polémiques au sujet des séances de la Villa Carmen.	129
ERNEST ROZZANO. — Des apparitions des défunts au lit de mort.	144
ÉCHOS ET NOUVELLES. — « L'homme hanté » d'Abertridwr. — Le démasquement du médium Eldred. — A propos de la mort du député Archdeacon. — Autour des mystères de l'amnésie. — Signes d'apparence supernormale au sujet du roi Oscar II.	185
LE MOUVEMENT PSYCHIQUE. — Le grand développement de l'Institut général psychologique de Paris. — Société univer- selle d'études psychiques; formation de groupes pour les séances expérimentales. — Pour un Laboratoire d'études psychiques à Paris. — Pour un grand Institut de recherches psychiques en Amérique. — Les vêtements des fantômes. — Petites informations.	191

AVRIL-MAI

Docteur J. MAXWELL. — Les séances de la Villa Carmen et leurs critiques.	197
Colonel A. DE ROCHAS. — Une rectification à propos d'un ar- ticle de <i>Je sais tout</i>	248
C. DE VESME. — A propos d'une prétendue dématérialisation de Katie King	250
Les dernières séances de la villa Carmen.	252
Professeur C. LOMBRoso. — Les « Maisons hantées » que j'ai étudiées.	259
Miss HERMIONE RAMSDEN. — Télépathie expérimentale (avec 5 gravures dont 2 hors texte)	272
Madame ELLEN LETORT et C. DE VESME. — Les fraudes des médiums (A propos du démasquement d'Eldred).	292
Docteur LINDSAY JOHNSON. — Un cas remarquable d'appari- tion au moment de la mort.	303
AU MILIEU DES REVUES. — Ce que M. W. Reichel raconte des merveilleuses matérialisations qu'on obtient avec Miller. — Le cas de disparition du docteur Petersen. — Les radiations humaines. — Séances de matérialisation à Bruxelles. — Un curieux phénomène de télépathie.	306

	Pages
ECHOS ET NOUVELLES. — Après Eldred, Craddock. — Pour les noces d'or de Sir William Crookes. — Le médium Bailey .	320

JUN

Docteur ELMER GATES. — Sur la transparence du corps animal aux ondes électriques et de lumière, etc.	325
Docteur DECRÉQUY. — Les phénomènes de la Villa Carmen en 1902 et 1903.	335
BORMANN, PETER, RICHTER et DEINHARD. — L'hypothèse du peintre G. von Max sur les vêtements de B. C. (avec 2 gravures hors texte).	348
Encore la dématérialisation de Katie King.	364
Mme LAURA I. FINCH. — Un remède aux fraudes dans le médiumnisme	366
Le cas d'identité spirite du château Nirvāna	376
Un cas de prémonition par des stigmates	381
ECHOS ET NOUVELLES. — La santé d'Eusapia Paladino. — Curieuse hallucination visuelle. — Le jugement dans le procès de la « Voyante de Saint-Quentin ». — Triple « obsession » à Hiers. — La mort d'Edouard von Hartmann. — Un trust de sorcières en Italie.	383
LE MOUVEMENT PSYCHIQUE. — La dissolution de la branche américaine de la « Society for psychical Research ». — Une prétendue promesse du docteur Hodgson. — « The Anti-Fakirs Society ». — A propos d'une séance chez M. Gellona. — Le médium Miller. — Curie et les recherches médianiques. — Petites Informations.	391

JUILLET

E. BOZZANO. — César Lombroso et la psychologie super-normale (<i>avec portrait</i>)	397
Docteur H.-A. FOTHERBY. — L'éther, véhicule de la conscience subliminale.	406
Docteur PAUL JOIRE. — De l'emmagasinement de la force nerveuse extériorisée dans différents corps (<i>avec une gravure</i>).	429
R. WARCOLLIER. — Rêve commencé et terminé par deux dormeurs différents.	437
AU MILIEU DES REVUES. — Les vêtements des fantômes. — Le souvenir artificiel des autres vies. — La mémoire ancestrale	440
ÉCHOS ET NOUVELLES. — Le procès du médium Craddock. — La cathédrale de la « Christian Science ». — Le tzar et Papius. — La baguette divinatoire.	448
LE MOUVEMENT PSYCHIQUE. — Société universelle d'études psychiques. — La dissolution de la Branche américaine de	

	Pages
la S. P. R. et le nouvel Institut psychique américain. — Déclaration du docteur Funk sur une prétendue communication d'Hodgson. — Un nouveau « médium aux fleurs » en Allemagne. — Pour la constatation des cas de divination.	454

AOUT

Professeur J.-H. HYSLOP. — La médiumnité de Mme Smead (<i>avec portrait de l'auteur et 10 gravures</i>).	461
C. DE VESME. — Miller à Paris: récit d'une séance de matérialisation.	501
LE MOUVEMENT PSYCHIQUE. — La « Society for P. R. » et sa Branche américaine. — Expériences de typtologie faites au moyen de la planchette à la Société universelle d'études psychiques.	516
ÉCHOS ET NOUVELLES. — Encore le prétendu médium du tsar. — La maison hantée de Neuville. — Un phénomène de télépathie. — Petites informations.	520

SEPTEMBRE

ERNEST BOZZANO. — Mrs. Piper et la conscience subliminale. — Comment le seul fait de l'existence des phénomènes métapsychiques, considérés en rapport avec la loi de l'Évolution et sans tenir compte de l'hypothèse spirite, suffit à démontrer la survie de l'esprit après la mort du corps.	529
A. DE ROCHAS et Mlle ALMA HÆMERLÉ. — Expériences de bi-location	569
Docteur J. VENZAÑO. — Luigi Arnaldo Vassallo	576
LES NOUVEAUX LIVRES.	579
AU MILIEU DES REVUES. — Métathèse magique; un record : 100 kilomètres en 15 minutes. — Les apparitions des défunts au lit de mort. — Un cas de télépathie au Moyen Âge. — Un chien qui aurait pressenti la mort de son maître.	584
LE MOUVEMENT PSYCHIQUE. — L'empereur d'Allemagne et la baguette divinatoire. — Miller et la presse spirite française. — Petites informations	590

OCTOBRE

Professeur CHARLES RICHET. — L'avenir de la psychologie.	593
CAMILLE FLAMMARION. — Apparition d'un mort à trois personnes peu de temps après le décès	609
J.-ARTHUR HILL. — Qu'est-ce que la télépathie?	618
Docteur P.-C. CANDARGY. — Histoire d'une fourrure volée	624
J.-S. GOEBEL. — Une séance musicale avec des manifestations physiques (médium, M. Shepard) <i>avec deux figures</i>	631
CORRESPONDANCE. — Docteur A. Wallace, M. Charles Letort.	639

	Pages
AU MILIEU DES REVUES. — La sensation du vol aérien pendant le sommeil. — Un fait remarquable de clairvoyance raconté par un homme politique américain.	640
LE MOUVEMENT PSYCHIQUE. — Les expériences de deux savants italiens avec Eusapia Paladino	652
ÉCHOS ET NOUVELLES. — Un cas d'hallucination auditive véridique. — L'instruction d'un sourd-muet aveugle par la transmission de la pensée. — Le médium Miller à Paris	655

NOVEMBRE

Mme ANNIE BESANT. — La Hata-Yoga et la Raja-Yoga dans l'Inde	657
PAX. — La suggestion sur nos sujets à l'état de veille. Comment on pourrait peut-être expliquer certains phénomènes attribués aux fakirs hindous.	674
C. DE VESME. — Nouvelles séances de Miller à Paris.	696
CORRESPONDANCE. — Une lettre du docteur Geley sur l'Être subconscient	711
ÉCHOS ET NOUVELLES. — Quelques phrases d'un discours du professeur Lankester. — Le défi de l'archidiacre Colley au prestidigitateur Maskelyne. — Le suicide d'un lieutenant italien révélé dans une séance spirite aussitôt après l'événement. — Un hôpital pour les « possédés » au Brésil. — Petites informations	713

DÉCEMBRE

J.-ARTHUR HILL. — La « Society for Psychical Research ». — un regard en arrière et un regard en avant.	721
JULES PACHEU. — Claire vue, télépathie, spiritisme ; quelques faits curieux	728
R. WARCOLLIER ; Professeur W.-F. Barrett. — Expériences sur la baguette divinatoire.	745
CORRESPONDANCE. — Quelques attaques contre le sthénomètre et la réponse qu'y donne le docteur JOIRE. — Toujours la polémique sur le médium Miller ; lettres de MM. G. DELANNE et CH. LETORT ; la réponse de C. de VESME. — Une lettre du docteur DECRÉQUY sur les séances d'Alger	752
LES NOUVEAUX LIVRES.	767
AU MILIEU DES REVUES. — « La Terre promise de la Science ». — Un article de C. Flammarion sur le spiritisme. — Vision d'une somnambule relativement aux « escapés » de Courrières. — Radiations indéterminées	770
ÉCHOS ET NOUVELLES. — Congrès spiritualiste à Moscou. — « Der Kluge Hans ». — Un rêve véridique de l'empereur Guillaume I ^{er} . — Un cas de télépathie à Milan. — Une maison hantée en Bolivie. — Expériences médianimiques de Marconi	780

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

B		Pag.	F		Pag.
BARRETT (prof. W.-F.). — La baguette divinatoire. . .	745		FINCH (Mme Laura I.). — Un remède aux fraudes dans le médiumnisme	366	
BESANT (Mrs Annie). — La Hata-Yoga et la Raja-Yoga dans l'Inde	657		FLAMMARION (C.). — Apparition d'un mort à trois personnes peu de temps après le décès	609	
BORMANN (W.). — L'hypothèse du peintre G. von Max sur les vêtements de B. B.	348		FOTHERBY (Dr H.-A.). — L'éther, véhicule de la conscience subliminale. . . .	406	
BOZZANO (E.). — Les apparitions des défunts au lit de mort.	144		G		
— César Lombroso et la psychologie supernormale. .	397		GATES (Dr Elmer). — Sur la transparence du corps animal aux ondes électriques et de lumière, etc. . . .	325	
— Mrs Piper et la conscience subliminale. Comment le seul fait de l'existence des phénomènes métapsychiques, considérés en rapport avec la loi de l'Évolution et sans tenir compte de l'hypothèse spirite, suffit à démontrer la survie de l'esprit après la mort du corps	529		GELEY (Dr G.). — L'être subconscient	711	
C			GOEBEL (J.-S.). — Une séance musicale avec des manifestations physiques (médium Shepard)	631	
CANDARDY (P.-C.). — Histoire d'une fourrure volée. . .	624		H		
COLLEY (Vén.). — Expériences de matérialisation . .	62		HAEMMERLÉ (Mlle A.). — Expériences de bilocation. .	569	
D			HILL (J.-A.). — Qu'est-ce que la télépathie ?	618	
DECRÉQUY (Dr). — Les phénomènes de la villa Carmen en 1902 et 1903 . . .	335		— La « Society for Psychical Research » : un regard en arrière et un regard en avant	721	
— Le prof. Grasset et les séances d'Alger.	766		HYSLOP (prof. J.-H.). — La médiumnité de Mme Smead	461	
DEINHARD (L.). — L'hypothèse du peintre G. von Max sur les vêtements de B. B. .	362		J		
DELANNE (G.). — Lettre sur les séances avec Miller. .	755		JOIRE (Dr P.). — De l'emmagasinement de la force nerveuse extériorisée dans différents corps. . . .	429	
			— Réponses aux attaques contre le sthénomètre . .	752	

	Pag.		Pag.
L		— L'hypothèse du peintre	
LETORT (Mme E.). — Les fraudes des médiums (à propos du démasquement d'Eldred)	292	G. von Max sur les vêtements de B. B.	359
LETORT (Ch.). — A propos de Miller à Paris	639	— L'avenir de la psychologie	593
— Lettre sur les séances avec Miller	759	ROCH (M.). — Notes sur les prévisions de rencontre . .	38
LINDSAY JOHNSON (Dr.). — Un cas remarquable d'apparition au moment de la mort.	303	ROCHAS (A. de). — Étude sur les changements de personnalité; le cas de Juliette.	8
LOMBROSO (prof. C.). — Les « maisons hantées » que j'ai étudiées	259	— Une rectification à propos d'un article de <i>Je sais tout</i>	248
M		— Expériences de bilocation.	569
MAXWELL (J.). — Un cas de « transfiguration »	34	V	
— Les séances de la villa Carmen et leurs critiques.	197	VENZANO (Dr J.). — L.-A. Vassallo	576
N		VESME (C. de). — L'œuvre des « amateurs » et l'œuvre des « savants »	1
NOËL (général). — Lettre sur les séances de la villa Carmen	104	— Les polémiques au sujet des séances de la villa Carmen.	137
P		— A propos d'une prétendue dématérialisation de Katie King.	250
PACHEU (J.). — Claire vue, télépathie, spiritisme; quelques faits curieux.	728	— Les fraudes des médiums (A propos du démasquement d'Eldred)	292
PAX. — La suggestion sur les sujets à l'état de veille. Comment on pourrait peut-être expliquer certains phénomènes attribués aux fakirs hindous.	674	— Miller à Paris : récit d'une séance de matérialisation.	501
PETER (colonel J.). — L'hypothèse du peintre G. von Max sur les vêtements de B. B.	357	— Nouvelles séances de Miller à Paris	696
R		— Réponse à MM. G. Delanne et Ch. Letort au sujet de Miller	757
RAMSDEN (Miss H.). — Télépathie expérimentale.	272	W	
RICHET (Ch.). — Les polémiques au sujet des séances de la villa Carmen.	129	WALLACE (Dr Abraham). — A propos de Miller à Paris	
		WARCOLLIER (R.). — Rêve commencé et terminé par deux dormeurs différents.	437
		— Expériences sur la baguette divinatoire	745
		X-Y	
		X... et Y. — Les séances de matérialisation de la villa Carmen.	65

Le Gérant : DROUARD.

37

Un abonnement au prix réduit de 12 fr.

est. ouvert

A PARTIR DU 1^{er} OCTOBRE 1906

JUSQU'AU 31 DECEMBRE 1907

Les personnes disposées à profiter de cet avantage recevront ainsi les **ANNALES** gratuitement durant un trimestre.

LES ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

Se trouvent dans les Librairies suivantes

Pour la vente au numéro

A Paris : Librairie **LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques.

Librairie de l'Art Indépendant, 10, rue Saint-Lazare.

Librairie **E. REY**, 8, boulevard des Italiens.

Librairie **E. BERNARD**, 1, rue de Médicis (Odéon).

Librairie **Moderne**, 19, boulevard Saint-Michel.

Librairie du **Nord**, 138, boulevard Magenta.

A Versailles : Librairie **BERNARD**, 17, rue Hoche.

A Montpellier : Librairie **Nouvelle**, 13, rue Nationale.

A Barcelone : Librairie **CARBONELL et ESTEVA**, rambla de Catalunya.

A Rio-de-Janeiro : Librairie **F BRIGUIET et C.**, 14, rua Nova do Ouvidor.

A Constantinople : Librairie **A.-C. GÉRARD**, Galata, 5, rue Mahmoudié.

Ces libraires se chargent aussi des abonnements.

SCIENCES PHILOSOPHIQUES ET OCCULTES

ET

SOCIÉTÉS SECRÈTES

Lucien BODIN, libraire, 5, rue Christine, PARIS (6^e)

SPECIALITÉ D'OUVRAGES RARES ET CURIEUX relatifs à l'*Alchimie, Astrologie, Cartomancie, Chiromancie, Démonomanie, Sciences divinatoires, Exorcisme, Graphologie, Magnétisme animal et Hypnotisme, Kabbale, Magie, Médecine ancienne, Miracles, Mysticisme, Religions et Sectes, Bouddhisme, Satanisme, Secrets et Recettes, Spiritisme et Psychisme, Traditions et Superstitions populaires, Théosophie, Visions et Apparitions, etc.* SOCIÉTÉS SECRÈTES (Franc-Maçonnerie. Sectes orientales et occidentales, Juifs, Jésuites, Inquisition, etc.).

CATALOGUE SPÉCIAL ENVOYÉ GRATUITEMENT SUR DEMANDE

Paris-Lyon-Méditerranée

VOYAGES CIRCULAIRES EN ITALIE

La Compagnie délivre toute l'année, à première demande, à la gare de P.-L.-M. ainsi que dans les principales gares situées sur les itinéraires, des billets de voyages circulaires à itinéraires fixes très variés, permettant de visiter les parties les plus intéressantes de l'Italie. La nomenclature complète de ces voyages figure dans le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M., vendu 0 fr. 50 dans toutes les gares du réseau.

Exemple d'un de ces voyages **Itinéraire 81.A³ : Paris, Dijon, Mâcon, Aix-les-Bains, Modane, Turin, Milan, Venise, Bologne, Florence, Pise, Gênes, Vintimille, Nice, Marseille, Lyon, Dijon, Paris.** — Durée du voyage, 60 jours. — Prix, 1^{re} classe, **253 fr. 50** ; 2^e classe, **183 fr. 20.**

La Compagnie délivre également toute l'année, dans toutes les gares de son réseau, des livrets de voyage internationaux à itinéraires établis au gré des voyageurs, permettant d'effectuer des voyages de France en Italie à prix réduit. L'itinéraire doit ramener le voyageur à son point de départ.

Parcours minimum taxé : 1.600 kilomètres. — Validité : 45 jours jusqu'à 2.000 kilomètres ; 60 jours de 2.001 à 3.000 kilomètres ; 90 jours, au-dessus de 3.000 kilomètres. — **Arrêts facultatifs.**

TOURS, IMP. E. ARRULT et C^{ie}